



ILONA ANDREWS

KATE
DANIELS

4 – BLESSURE MAGIQUE



Ilona Andrews

Blessure magique

Kate Daniels - 4

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sara Doke

Milady

REMERCIEMENTS

L'écriture de *Blessure magique* a été un processus très difficile. J'ai eu besoin de brouillons multiples et de beaucoup de patience de la part de ceux qui y ont participé.

J'aimerais remercier mon agent, Nancy Yost, qui m'a tenu la main à travers tout cela, et mon éditrice, Anne Sowards, qui a travaillé sur le manuscrit avec autant d'acharnement que moi.

Merci beaucoup à Michelle Kasper, la chef de fabrication, et Andromeda Macri, son assistante, à qui j'ai probablement donné des cheveux blancs. Merci également à Kat Sherbo, l'assistance éditoriale d'Anne, qui s'est chargée de mes demandes si peu raisonnables, et à Rosanne Romanello, l'attachée de presse qui a fait la promotion du livre, inlassablement.

Quand j'écrivais ce roman, le chien n'avait pas de nom, j'ai donc organisé un concours sur mon site Internet, demandant des suggestions à mes lecteurs. Les personnes suivantes ont trouvé des idées qui se sont retrouvées dans le livre : B. Carleton, Annika Bergstrand, Vina Patel, Zach Hughes, Nneka Waddell, Vanessa Yardley et Andrea Jackson qui a proposé le nom que nous avons utilisé.

Comme toujours, merci aux bêta-lecteurs qui ont souffert des réincarnations multiples de ce livre : Beatrix Kaser, Ying Chumnongsaksarp, Reece Notley, Hasna Saadani, Elizabeth

Hull, Brooke Nelissen, Ericka Brooks, Melissa Sawmiller, Susan Zhang, Becky Kyle et Megan Tebbutt. Des remerciements particuliers à Chrissy Peterson.

Finalement, merci beaucoup à Jeaniene Frost et Jill Myles. Il y a du sexe dans ce roman. Par pitié, ne me frappez plus.

Née en Russie, **Ilona Andrews** a appris l'anglais à l'adolescence grâce à une bourse qui lui a permis d'étudier aux États-Unis. Elle s'est mariée pendant ses études. Ses romans sont écrits en collaboration avec Gordon, son mari.

Du même auteur, chez Milady :

Kate Daniels :

1. *Morsure magique*
2. *Brûlure magique*
3. *Attaque magique*
4. *Blessure magique*

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Magic Bleeds*

Copyright © 2010 by Andrew Gordon and Ilona Gordon

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
© Stefan Hilden

ISBN : 978-2-8205-0373-2

Bragelonne – Milady
60-62, rue d’Hauteville – 75010 Paris

À nos enfants, Anastasia et Helen.

PROLOGUE

Quelle que soit la prudence avec laquelle je disposais les tranches de pomme, on avait toujours l'impression que j'avais enterré un corps démembré sous la croûte supérieure de ma tourte. Mes tartes étaient toujours laides, mais elles avaient bon goût. Celle-ci perdait rapidement sa chaleur.

Je passai en revue le festin qui encombrait ma cuisine. Des steaks de gibier marinés dans la bière, légèrement épicés, attendaient dans un plat que je les enfourne. Je les avais gardés pour la fin – leur cuisson sous le grill ne prendrait que dix minutes. Des petits pains faits maison, froids à présent. Des épis de maïs, froids eux aussi. Des pommes de terre, très froides. J'y avais ajouté des champignons sautés et une salade au cas où cela ne suffirait pas. Le beurre sur les champignons faisait de son mieux pour reprendre son état solide. Au moins, la salade, elle, avait toujours été froide.

Je ramassai le mot sur la table. Huit semaines auparavant, Curran, le Seigneur des Bêtes d'Atlanta, le maître de quinze cents Changeformes et mon psychopathe personnel, s'était assis dans la cuisine de mon appartement en ville et avait écrit un menu sur ce morceau de papier. J'avais perdu un pari et, selon les termes de celui-ci, je lui devais un dîner, nue. Il avait ajouté une note expliquant qu'il se contenterait de me voir en culotte et soutien-gorge, puisqu'il n'était pas totalement un monstre – affirmation qui restait ouverte au débat.

Il avait fixé la date au 15 novembre, donc aujourd'hui – j'avais déjà vérifié le calendrier trois fois. Je l'avais appelé à la forteresse trois semaines auparavant et nous nous étions mis

d'accord sur le lieu – ma maison près de Savannah – et sur l'heure : 17 heures.

Il était 20 h 30.

Il avait dit qu'il était impatient.

Nourriture, OK. Mon ensemble de sous-vêtements le plus flatteur, OK. Maquillage, OK. Curran, absent. Je fis courir mon doigt sur la lame pâle de mon sabre, sentant le métal froid sur ma peau. Où donc était Sa Majesté ?

Avait-il peur, Monsieur « Tu coucheras avec moi et tu en redemanderas » ?

Il avait poursuivi un palais volant dans une jungle enchantée et s'était frayé un passage à travers des dizaines de démons Rakshasas pour me sauver. Le dîner revêtait un caractère très important pour les Changeformes. Ils prenaient toujours la nourriture au sérieux, mais la préparation d'un dîner à des fins romantiques conférait à un repas ordinaire une signification presque solennelle. Lorsqu'un Changeforme cuisinait pour une femme, c'était soit qu'il promettait de s'occuper d'elle et de ses enfants, soit pour la mettre dans son lit. La plupart du temps, c'était les deux. Curran m'avait nourrie une fois, alors que j'étais à moitié morte, et le fait que j'aie mangé ce qu'il m'avait préparé, même sans savoir ce que cela signifiait, l'amusait énormément. Il n'aurait raté ce dîner pour rien au monde.

Quelque chose avait dû le retenir.

Je décrochai le téléphone. Mais, bon, il adorait se moquer de moi et était bien capable de se cacher dans les buissons pour observer ma réaction. Curran traitait les femmes comme des jouets merveilleux : il leur offrait un verre par ci, un dîner par là, s'occupait de leurs problèmes et, une fois qu'elles étaient devenues totalement dépendantes de lui, s'ennuyait. Peut-être que ce que j'avais perçu entre nous n'existait que dans ma tête ? Il s'était rendu compte qu'il avait gagné et avait perdu tout intérêt pour moi. L'appeler ne ferait que lui donner la possibilité de s'en gargariser.

Je raccrochai et examinai de nouveau ma tarte.

S'il existait une entrée « maniaque du contrôle » dans le dictionnaire, on trouverait la photo de Curran à côté. Il régnait d'une main de fer et, quand il disait « fonce », il valait mieux foncer. Il me mettait en fureur et je l'insupportais. Même s'il n'était pas vraiment intéressé, il ne raterait pas l'occasion de me voir le servir en sous-vêtements. Son ego était bien trop démesuré pour ça.

Quelque chose avait dû se produire.

Vingt heures quarante-quatre. Curran était la première et la dernière ligne de défense de la Meute. Au moindre signe de menace, il était sur le front, rugissant et déchiquetant.

Il était peut-être blessé.

Cette pensée m'arrêta. Il faudrait toute une armée pour abattre Curran. Des quinze cents fous furieux que comptait la Meute, il était le plus dur et le plus dangereux de tous. Si quelque chose était arrivé, ce devait être terrible. Il m'aurait appelée s'il avait été retardé par un problème mineur.

Vingt heures quarante-neuf.

Je décrochai le téléphone et composai le numéro de la forteresse, le donjon de la Meute dans la banlieue d'Atlanta.

Restons professionnelle. Ce sera moins pitoyable.

— Vous avez appelé la Meute. À qui souhaitez-vous parler ? demanda une voix féminine.

Très amicaux, les Changeformes.

— Ici l'agent Daniels. Puis-je parler à Curran, s'il vous plaît ?

— Il ne prend pas d'appels pour l'instant. Voulez-vous laisser un message ?

— Est-il à la forteresse ?

— En effet.

J'eus l'impression qu'un étau m'étreignait la poitrine. J'avais du mal à respirer.

— Message ? répéta la Changeforme.

— Dites-lui simplement que j'ai appelé, s'il vous plaît. Dès que possible.

– C’est urgent ?

Et merde !

– Oui, en effet.

– Ne quittez pas.

Le silence s’installa sur la ligne. Les secondes s’égrenèrent, de plus en plus lentement.

– Il dit qu’il est trop occupé pour vous parler pour l’instant. Et, à l’avenir, veuillez utiliser les canaux officiels et appeler notre chef de la sécurité, Jim. Son numéro est le...

Je l’interrompis d’une voix étrangement plate :

– J’ai son numéro, merci.

– Il n’y a pas de quoi.

Je raccrochai très soigneusement. Un son minuscule éclata dans mes oreilles ; j’eus l’absurde impression que c’était mon cœur qui se fendait.

Il m’avait posé un lapin.

J’avais préparé un énorme repas. J’étais restée à côté du téléphone pendant presque quatre heures. Je m’étais maquillée pour la deuxième fois de l’année. J’avais acheté une boîte de préservatifs. Au cas où. Et il m’avait posé un lapin.

« Je t’aime, Kate. Je serai toujours là pour toi, Kate. »

Fils de pute ! Il n’avait même pas eu les couilles de me parler.

Je bondis de mon fauteuil. S’il voulait me larguer après toutes ces conneries, je le forcerais à le faire en face.

Il me fallut moins d’une minute pour m’habiller et charger mes bracelets de force d’aiguilles en argent. Mon sabre, Slayer, contenait assez d’argent pour faire mal – même à Curran – et là, à cet instant, j’avais très envie de lui faire mal. Je fouillai la maison à la recherche de mes bottes dans un état de fureur rageuse, les trouvai – étrangement – dans la salle de bains et m’assis par terre pour les enfiler. Je tirai la botte gauche, mis mon talon en place et m’arrêtai.

À supposer que j’arrive à la forteresse. Et alors ? S’il décidait qu’il ne voulait pas me voir, il faudrait que je me fraie un

passage entre ses hommes pour l'atteindre. Même s'il m'avait blessée, je ne pouvais pas faire ça. Curran me connaissait assez pour le savoir et s'en servir à mes dépens. Je me vis assise à la réception de la forteresse pendant des heures. Hors de question !

Si ce connard condescendait à faire une apparition, qu'est-ce que je lui dirais ? « comment as-tu osé me larguer avant même que notre relation n'ait pu commencer ? » « j'ai roulé pendant six heures pour te dire à quel point je te hais parce que tu as tant d'importance pour moi » ? Il éclaterait de rire, je le découperais en morceaux et il me briserait la nuque.

Je me forçai à rester rationnelle malgré ma rage. Je travaillais pour les Chevaliers de l'Aide Miséricordieuse qui, avec la DAP – la Division des Activités Paranormales – et l'UMDP – les Unités Militaires de Défense du Paranormal –, formait la défense légale contre toutes sortes de menaces magiques. Je n'étais pas chevalier, mais j'étais une représentante de l'Ordre. Pire, j'étais la seule représentante de l'Ordre possédant le statut d'Amie de la Meute, ce qui signifiait que, si je tentais de me mêler des affaires de la Meute, les Changeformes ne me tueraient pas tout de suite. Tout problème légal que pouvait avoir la Meute aboutissait chez moi.

Il y avait deux sortes de Changeformes : le Peuple libre du Code, qui contrôlait strictement le V-Lyc, le virus qui envahissait leur corps, et les Wolfs, qui se laissaient dévorer par lui. Les Wolfs tuaient sans discrimination, passant d'une atrocité à une autre jusqu'à ce que quelqu'un rende service à l'humanité et les abatte. La DAP d'Atlanta considérait tout Changeforme comme un futur Wolf, et la Meute répondait à sa paranoïa en accentuant son attitude défensive envers les Changeformes extérieurs. La position de la Meute vis-à-vis des autorités était précaire : au mieux, ce qui la préservait de l'hostilité absolue était sa politique de coopération avec l'Ordre. Si Curran et moi nous affrontions, notre combat serait perçu non pas comme un conflit entre deux individus, mais comme

un assaut du Seigneur des Bêtes contre un représentant de l'Ordre. Personne n'imaginerait que j'avais été assez stupide pour l'agresser.

Le statut des Changeformes serait foutu. J'avais très peu d'amis et la plupart d'entre eux avaient de la fourrure et des griffes. Je bousillerais leur vie en essayant de calmer ma douleur.

Pour une fois dans mon existence, je devais me montrer responsable.

J'ôtai mes bottes et les balançai. Elles cognèrent contre le lambris du couloir.

Pendant des années, mon père puis mon tuteur, Greg, m'avaient recommandé d'éviter les relations humaines. Amis et amants n'apportaient que des problèmes. J'avais un but, et ce but – comme mon sang – ne laissait pas de place à autre chose. Je n'avais pas tenu compte de leurs avertissements et baissé ma garde. Il était temps d'assumer et de payer le prix.

J'avais cru Curran, imaginé qu'il était différent, mieux que les autres. Il m'avait fait espérer une relation que je n'avais jamais pensé mériter. Quand l'espoir se brise, ça fait mal. Le mien avait été immense, désespéré, et ça faisait très, très mal.

La magie noya le monde dans une vague silencieuse. Les lampes électriques clignotèrent avant de s'éteindre tandis que les lanternes fae sur mes murs s'allumaient de lueurs bleues. L'air enchanté dans les tubes de verre tordu devint de plus en plus brillant, jusqu'à ce qu'une lumière bleue emplisse toute la maison. On appelait ça la « résonance postchangement » : la magie arrivait par vagues, rejetant la technologie avant de disparaître brutalement, de manière imprévisible. Quelque part, les moteurs à essence bloquaient et les armes à feu s'enraillaient. Les sorts défensifs autour de ma maison se levèrent, formant un dôme au-dessus du toit et me rappelant l'évidence : j'avais besoin de protection. J'avais baissé ma garde pour laisser entrer le lion. Il était temps d'en payer le prix.

Je me levai. Tôt ou tard, mon boulot me forcerait à revoir le

Seigneur des Bêtes. C'était inévitable. Il fallait que je me débarrasse de la douleur sans tarder pour que, à notre prochaine rencontre, je puisse être courtoise et froide.

Je fonçai dans la cuisine, jetai le dîner à la poubelle et sortis. J'avais rendez-vous avec un punching-ball et imaginais déjà le visage de Curran sur le cuir.

Une heure plus tard, quand je quittai Savannah pour rejoindre mon appartement à Atlanta, j'étais tellement épuisée que je m'endormis dans la voiture dès que je l'eus installée sur la ligne fae qui l'emporta par magie vers la ville.

CHAPITRE PREMIER

Je traversai les rues d'Atlanta, me balançant au rythme des pas de ma mule préférée, Souci, qui n'appréciait pas la cage à oiseaux attachée à sa selle et encore moins les traînées de bave de lézard coulant le long de mon jean. La cage contenait une boule de fourrure grise de la taille d'un poing que j'avais eu un mal de chien à attraper et qui pouvait être ou ne pas être un véritable chaton de poussière. Mon jean contenait à peu près un litre de salive déposé par un couple de lézards de Trimble County que j'étais parvenue à ramener à leur enclos du Centre de Recherche Mythologique d'Atlanta. Mon service durait depuis onze heures et treize minutes, je n'avais rien mangé depuis le matin et je mourais d'envie d'un beignet.

Trois semaines étaient passées depuis que Curran m'avait posé un lapin. La première semaine, j'étais tellement en colère que je n'y voyais pas clair. La fureur s'était calmée, mais j'avais toujours la poitrine dans un étai. Étrangement, les beignets aidaient. Surtout ceux recouverts de chocolat. Vu le prix du chocolat par les temps qui couraient, je ne pouvais pas me permettre une barre chocolatée, mais le sirop de chocolat recouvrant un beignet était suffisant.

— *Bonjour, ma chère.*

Après plus d'un an à travailler pour l'Ordre, entendre la voix de Maxine dans ma tête ne me faisait plus sursauter.

— Bonjour, Maxine.

La secrétaire télépathe de l'Ordre appelait tout le monde « mon cher, ma chère », y compris Richter, le petit nouveau du Chapitre d'Atlanta qui était aussi psychopathe que tolérable

pour un Chevalier. Ses « chers » ne trompaient personne. Je préférerais courir vingt kilomètres avec un sac à dos rempli de pierres plutôt que d'essuyer une engueulade de la part de Maxine. Peut-être était-ce dû à son apparence : grande, mince, toujours très droite, avec un halo de cheveux d'argent bouclés serrés et les manières d'une institutrice de la vieille école qui avait tout vu et ne supportait pas les idiots.

— *Richter a toute sa santé mentale, ma chère. Et y a-t-il une raison particulière pour que tu me voies en dragon qui tient un beignet au chocolat dans sa gueule ?*

Maxine ne faisait rien pour lire les pensées mais, si on était insuffisamment concentré pendant une conversation télépathique, elle ne pouvait s'empêcher de glaner des images mentales.

Je m'éclaircis la voix.

— Désolée.

— *Pas de problème. Je me suis toujours vue comme un dragon chinois, en fait. Nous n'avons plus de beignets, mais j'ai des cookies.*

Miam.

— Et que dois-je faire pour en obtenir un ?

— *Je sais que tu n'es plus de service, mais j'ai une pétition d'urgence et personne de libre pour s'en occuper.*

Argh.

— Que genre de pétition ?

— *Quelqu'un a attaqué Le Cheval d'acier.*

— *Le Cheval d'acier ? le bar de la frontière ?*

— *Oui.*

Depuis le changement, Atlanta était dirigée par des factions, chacune contrôlant son propre territoire. De toutes les factions d'Atlanta, le Peuple et la Meute étaient les plus importantes, et celles que je préférerais éviter. *Le Cheval d'acier* se trouvait juste sur la frontière invisible entre leurs territoires. En tant que zone neutre, il servait à boire aussi bien au Peuple qu'aux Changeformes, tant que ses clients restaient polis. Ce qu'ils faisaient la plupart du temps.

— *Kate ? répéta Maxine.*
— *Tu as des détails ?*
— *Quelqu'un a déclenché une bagarre avant de s'enfuir. Ils ont coincé quelque chose dans le cellier et ils ont peur de le laisser sortir. Ils sont hystériques. Au moins un mort.*

Un bar bourré de nécromants et de Métamorphes hystériques. Pourquoi moi ?

— *Tu veux bien t'en occuper ?*
— *C'est quel genre de cookies ?*
— *Avec des morceaux de chocolat et de noix. Je t'en donnerai deux.*

Je soupirai et orientai Souci vers l'ouest.

— *Je serai sur place dans vingt minutes.*

Souci poussa un gros soupir et s'avança dans la rue nocturne. Les membres de la Meute buvaient peu. Rester humains leur demandait une discipline de fer ; les Changeformes évitaient donc les substances qui altéraient leur rapport à la réalité. Un verre de vin avec le dîner ou une bière après le travail constituait à peu près leur limite.

Le Peuple aussi buvait peu, essentiellement à cause de la présence des Métamorphes. Étrange hybride entre une secte, une corporation et un institut de recherche, le Peuple s'intéressait à l'étude des non-morts, surtout des vampires. *Vampirus immortuus*, le pathogène responsable du vampirisme, éradiquait toute trace d'ego de ses victimes, les transformant en monstres assoiffés de sang et laissant leur esprit vide et propre. Les Maîtres des Morts, les grands nécromants du Peuple, utilisaient cette propriété pour piloter les vampires en chevauchant leur esprit et en contrôlant chacun de leurs mouvements.

Les Maîtres des Morts n'étaient pas bagarreurs. Bien éduqués, intellectuels vivant dans le luxe, ils étaient opportunistes et impitoyables. Ils ne s'abaisseraient pas à visiter un bar comme *Le Cheval d'acier*. Celui-ci servait toutefois les compagnons et les apprentis pilotes, mais, depuis les meurtres

du traqueur de Red Point, le Peuple surveillait mieux ses troupes. Quelques soûlards, un peu de désordre, et votre étude des non-morts connaîtrait une fin prématurée. Les compagnons continuaient à se bourrer la gueule – la plupart étaient bien trop jeunes et gagnaient beaucoup trop d'argent pour leur propre bien –, mais ils ne le faisaient pas là où on pouvait les prendre, et certainement pas en présence des Changeformes.

Une ombre traversa la rue, petite, velue, et avec bien trop de pattes. Souci renifla et poursuivit comme si de rien n'était.

Le Peuple était dirigé par une figure légendaire et mystérieuse connue sous le nom de Roland. Pour la plupart des gens, c'était un mythe. Pour moi, c'était une cible. Il s'agissait aussi de mon père biologique. Roland avait juré de ne plus avoir d'enfants – ils n'arrêtaient pas d'essayer de le tuer –, mais ma mère me voulait vraiment et il avait décidé que, pour elle, il pouvait essayer une dernière fois. Sauf qu'il avait changé d'avis et tenté de me tuer *in utero*. Ma mère s'était enfuie et le chef de guerre de Roland, Voron, l'avait suivie. Voron s'en était sorti, pas ma mère. Je ne l'ai jamais connue mais je savais que, si mon père naturel me retrouvait, il ferait tout pour terminer ce qu'il avait commencé.

Roland était une légende. Il survivait depuis des milliers d'années. Certains pensaient qu'il s'agissait de Gilgamesh, d'autres qu'il était Merlin. Il possédait des pouvoirs inimaginables et je n'étais pas prête à le vaincre. Pas encore. Le moindre contact avec le Peuple me faisant courir le risque que Roland me découvre, je les évitais comme la peste.

Un contact avec la Meute me faisait courir celui de rencontrer Curran, et pour l'instant, c'était pire.

Qui était assez fou pour attaquer *Le Cheval d'acier* ? Un type qui s'était dit : « Tiens, un bar rempli de tueurs psychotiques aux griffes acérées et de gens qui pilotent des vampires. Je vais m'amuser à tout casser. » Un raisonnement intelligent. Ou pas.

Je ne pouvais pas éviter la Meute éternellement, même si leur seigneur et maître chatouillait mon bras d'épée. Entrer.

Faire mon boulot. Sortir. C'était simple.

Le Cheval d'acier occupait un bunker très laid : bas, en briques renforcées de barres de fer, avec une porte métallique de sept centimètres d'épaisseur. Je le savais parce que Souci venait de la dépasser. Quelqu'un l'avait sortie de ses gonds et jetée dans la rue.

Entre la porte et l'entrée, l'asphalte était couvert de traces de sang, d'alcool, de verre brisé et de quelques corps dans des états divers d'ébriété et de dommages physiques.

Merde ! J'ai raté tout le fun.

Un groupe de durs à cuire s'était rassemblé près de l'entrée. Ils n'avaient pas vraiment l'air hystériques puisque le terme semblait absent de leur vocabulaire, mais leur manière de s'agripper à leurs armes de fortune faites de morceaux de meubles donnait envie de les approcher avec prudence et en parlant lentement. À en juger par la scène, ils venaient de se faire casser la gueule dans leur propre bar. Il ne faut jamais se faire casser la gueule dans son propre bar, parce que, alors, il devient celui des vainqueurs.

Je fis ralentir ma mule. La température avait chuté ces dernières semaines et la nuit était terriblement froide. Le vent cinglait mon visage. De petits nuages de buée s'échappaient de la bouche des mecs du bar. Deux des citoyens à l'air pas commode avaient même de vraies armes : un gros balèze portait une masse tandis que son copain arborait une machette. Des videurs. Seuls les videurs avaient le droit de porter des armes dans un bar de frontière.

Je fouillai la foule à la recherche des yeux brillants caractéristiques des Métamorphes. Rien. Uniquement des yeux humains normaux. S'il y avait eu des Changeformes dans le bar ce soir, ils s'étaient enfuis ou avaient gardé forme humaine. Je ne sentais pas non plus de vampires. Pas de visages familiers. Les compagnons avaient dû s'éclipser aussi. Quelque chose de terrible venait de se passer et personne ne voulait y être mêlé. Et tout ça était pour moi. Super.

Devant l'entrée, je tirai la pochette en plastique transparent que je portais autour du cou et la levai pour montrer le badge de l'Ordre.

— Kate Daniels, je travaille pour l'Ordre. Où est le propriétaire ?

Un grand type avança et leva une arbalète vers moi. C'était un modèle recourbé récent doté d'une puissance de bien 200 livres. Elle était équipée d'une lunette à fibre optique. Je doutais qu'il en ait besoin pour m'atteindre à trois mètres. À cette distance, le carreau ne se contenterait pas de pénétrer, il me traverserait et emporterait mes tripes avec lui.

Bien sûr, à cette distance, je pouvais aussi bien le tuer avant qu'il tire. À trois mètres, il était difficile de rater son coup avec un couteau de lancer.

L'homme me toisa de ses yeux durs. Mince, d'âge moyen, il avait l'air d'avoir passé beaucoup trop de temps dehors à exécuter des travaux de force. La vie avait fait fondre la chair sur ses os, ne laissant qu'une peau tannée, couverte de poudre à canon et des tendons. Une courte barbe sombre ornait son menton. Il hocha la tête vers le plus petit des videurs.

— Vik, vérifie l'identité de madame.

Vik s'approcha et étudia ma pochette.

— Ça dit ce qu'elle dit.

J'étais trop fatiguée pour ça.

— Vous ne regardez pas où il faut. (Je sortis la carte de sa protection en plastique et la lui tendis.) Vous voyez le carré en bas à gauche ? (Son regard se posa sur la petite zone d'argent enchanté.) Placez votre pouce dessus et dites « identité ».

Vik hésita, regarda son patron et toucha le carré.

— Identité.

Un éclair de lumière frappa son pouce et le carré devint noir.

— La carte sait que vous n'êtes pas son propriétaire. Vous pouvez tous jouer avec, elle restera noire tant que je ne l'aurai pas touchée.

Je plaçai mon pouce et dis « identité ». Le noir disparut et fut

remplacé par la surface pâle et argentée.

— C'est comme ça qu'on différencie un véritable agent de l'Ordre d'un usurpateur. (Je descendis de ma mule et l'attachai à un piquet.) Où est le corps ?

Le propriétaire du bar se présenta sous le nom de Cash. Il n'avait pas l'air du genre confiant mais, au moins, il garda son arbalète pointée vers le sol le temps de m'entraîner derrière le bâtiment. Vu que son choix en matière de représentants de l'Ordre se limitait à Souci ou moi, il avait décidé de tenter le coup avec moi. C'est toujours agréable d'être jugée plus compétente qu'une mule.

La foule de badauds nous suivit pendant que nous faisions le tour du bâtiment. Je me serais bien passée d'un public, mais je n'avais pas envie de protester. J'avais déjà perdu assez de temps à prouver mon identité à grand renfort de magie.

— Nous sommes dans un quartier tranquille, ici, rappela Cash. Et nos habitués n'aiment pas les ennuis.

Le vent nocturne charriait la puanteur aigre du vomi en décomposition avec une touche d'odeur totalement différente, acide, sirupeuse et épaisse. Pas bon, ça. Il n'y avait aucune raison qu'un corps ait cette odeur.

— Dites-moi ce qui s'est passé.

— Un type a commencé à ennuyer Joshua. Joshua a perdu, déclara Cash.

Il avait raté sa vocation de poète épique.

Nous atteignîmes l'arrière du bâtiment et nous arrê tâmes. Un énorme trou s'ouvrait sur le côté du bar là où quelqu'un avait traversé le mur. Des briques étaient disséminées sur l'asphalte. Quelle que soit la créature responsable, elle était capable de percer un mur comme une boule de démolition. Trop lourde pour un Changeforme, mais on ne savait jamais.

— L'un de vos habitués Changeformes a fait ça ?

— Non. Ils se sont tous tirés dès que la bagarre a commencé.

— Et les compagnons du Peuple ?

— Il n'y en avait aucun ce soir. (Cash secoua la tête.) Ils

viennent généralement le jeudi. Nous y sommes.

Cash désignait un parking en contrebas avec un pylône téléphonique en son centre. Sur le pylône, cloué par un pied-de-biche traversant sa bouche ouverte, pendait Joshua.

Certaines parties de son corps étaient couvertes de lambeaux de cuir tanné et de jean. Le reste n'avait plus l'air humain. Des bubons couvraient chaque centimètre de sa peau, rouge sombre, mouchetée d'ulcérations ouvertes et purulentes, comme s'il était devenu une bernacle humaine. La croûte de ces lésions était si épaisse sur son visage qu'on ne distinguait plus ses traits, à part des yeux laiteux, grands ouverts face au ciel.

Mon estomac se retourna. Toute trace de fatigue fut remplacée par une vague d'adrénaline.

— Il ressemblait à ça avant la bagarre ?

Dites « oui », s'il vous plaît.

— Non, répondit Cash. C'est arrivé après.

Une grappe de bubons sur ce qui avait été le nez de Joshua remua, s'ouvrit et tomba, laissant place à un nouvel ulcère. Le petit bout de Joshua roula sur l'asphalte et s'immobilisa. Le sol autour de lui se couvrit de mousse couleur chair. La même mousse envahissait le pylône de part et d'autre du corps. Je me concentrai sur la bordure inférieure de la mousse et la vis ramper très lentement le long du bois.

Oh putain !

Je parlai à voix basse :

— Est-ce que quelqu'un a touché le corps ?

Cash secoua la tête.

— Non.

— S'en est approché ?

— Non plus.

Je le regardai dans les yeux.

— Vous ramenez tout le monde dans le bar et vous restez à l'intérieur. Personne ne doit partir.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Je n'avais pas le choix.

– Joshua est malade.
– Il est mort.
– Son corps est mort, mais la maladie est vivante et magique. Elle grandit. Il est possible que tous soient infectés.

Cash déglutit, écarquilla les yeux et, à travers le trou dans le mur, jeta un regard vers une femme aux cheveux sombres, mince et fragile, qui nettoyait le comptoir, faisant glisser le verre brisé dans une poubelle avec son chiffon. Je vis de la peur dans ses yeux.

S'il paniquait, la foule allait se disperser et infecter toute la ville.

Je gardai la voix calme.

– Si vous voulez qu'elle vive, vous devez rassembler tout le monde dans le bar et veiller à ce que personne ne le quitte. Attachez-les s'il le faut parce que, si quelqu'un se tire, on risque une superépidémie. Ensuite, appelez le centre Biohazard. Informez-les que Kate Daniels a dit qu'elle avait une Mary. Donnez-leur l'adresse du bar. Je sais que c'est dur, mais il faut rester calme. Ne paniquez surtout pas.

– Qu'allez-vous faire ?

– Je vais tenter de contenir la maladie. J'aurai besoin de sel, la plus grande quantité possible. Du bois, du kérosène, de l'alcool, tout ce que vous pouvez trouver qui brûle. Je dois construire une barrière de flammes. Vous avez des tables de billard ?

Il me regarda, incrédule.

– Avez-vous des tables de billard ?

– Oui.

Je laissai tomber ma cape sur le sol.

– Apportez-moi vos craies. Toutes vos craies.

Cash s'éloigna et parla à ses videurs.

– Très bien, hurla le plus grand des deux. Tout le monde à l'intérieur et tournée générale !

La foule entra par le trou dans le mur. Un homme hésita. Les videurs l'entourèrent.

– Dans le bar, comme tout le monde, aboya Vik.

Le type leva le menton.

– Va te faire foutre.

Vik lui donna un coup rapide et puissant dans le ventre. L'homme se plia en deux. Le grand videur le balança sur son épaule avant d'entrer dans *Le Cheval d'acier*.

Deux minutes plus tard, l'un des videurs trotta vers moi avec un grand sac de sel avant de rejoindre le bar en courant. Je coupai le coin du sac et commençai à dessiner un cercle de sept centimètres d'épaisseur autour du pylône. Cash émergea du trou avec deux cageots brisés, suivi de la femme aux cheveux sombres qui portait une grande boîte. Elle la déposa à côté du bois. Le carton était plein de petits cubes bleus de craie de billard. Très bien.

– Merci.

Elle jeta un coup d'œil à Joshua sur son pylône et pâlit.

– Vous avez appelé les secours ? demandai-je.

– Le téléphone ne fonctionne pas, répondit Cash doucement. (*Quelque chose pourrait-il bien se passer, pour une fois ?*) Ça change quelque chose ?

Cela transformait une réparation à court terme en une défense à long terme.

– Je devrais juste travailler plus dur pour maintenir la barrière.

Je bouclai mon cercle de sel, laissai tomber le sac et commençai à disposer le bois autour du pylône. Le feu ne tiendrait pas indéfiniment, mais cela me ferait gagner du temps.

La mousse couleur chair testa le sel et le trouva délicieux. Forcément. Je ne sentais rien de différent et j'étais la plus proche du cadavre, je serais la première à tomber. Quelle pensée reconfortante !

Cash avait apporté quelques bouteilles, j'en vidai le contenu sur les cageots, imbibant le bois d'alcool et de kérosène. Une allumette, et le cercle s'enflamma.

– C'est tout ? demanda Cash.

— Non. Le feu va la retarder, mais pas longtemps.

Ils avaient tous deux l'air d'assister à leurs propres funérailles.

— Tout se passera bien. (*Kate Daniels, agent de l'Ordre. Nous nous occupons de vos problèmes magiques et quand nous ne le pouvons pas, nous mentons comme des arracheurs de dents.*) Ça va s'arranger. Rentrez, maintenant. Calmez-les et continuez à essayer le téléphone.

La femme frôla la manche de Cash. Il se tourna vers elle, lui tapota la main, et ils rentrèrent dans la taverne.

La mousse rampait sur le sel. Je commençai à psalmodier, répétant mes incantations de purification. La magie monta autour de moi, comme une barbe à papa jaillissant de mon corps et s'évasant pour entourer le cercle de flammes.

La mousse atteignit le feu. Les premières langues couleur chair léchèrent les planches et fondirent en sirop noir dans un faible gémissement. Les flammes craquelèrent avec la puanteur nauséabonde de la graisse brûlée. *C'est ça, connard de virus. Reste bien derrière mon feu.* Je n'avais plus qu'à le maintenir jusqu'à ce que je termine mon premier cercle de garde.

Tout en psalmodiant, je pris une craie et dessinaï le premier glyphe.

CHAPITRE 2

— Sainte Marie mère de Dieu !

La grande femme mince et sèche, Patrice Lane, la med-mage principale du centre Biohazard, croisa les bras sur sa poitrine. Elle semblait encore plus grande de là où je me tenais, emmitouflée sous ma cape. Le froid traversait le tissu de mon jean et j'avais les fesses en glaçon.

Le pylône téléphonique était devenu une masse de fourrure couleur chair. Le parking entier était couvert de mes glyphes. J'avais utilisé toutes les craies de Cash.

Cette saloperie de mousse rosâtre tombait du pylône en pluie fine et recouvrait le sol à la base. Le feu n'était plus que braises et la mousse l'avait franchi à plusieurs endroits, s'amassant contre le premier cercle de glyphes. J'avais abattu les câbles s'échappant du pylône une fois le deuxième cercle de glyphes complet et les avais jetés dans la garde. La mousse les avait totalement engloutis, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Les med-mages et les med-techs envahissaient les lieux. Le centre Biohazard était la partie technique de la DAP mais, d'un point de vue pratique, il disposait de ses propres locaux et de sa propre chaîne de commandement. Patrice s'y situait assez haut.

Elle leva le bras et je sentis une légère pulsation magique.

— Je ne sens rien au-delà de la craie, déclara-t-elle, son souffle se transformait en nuage de vapeur.

— C'était l'idée.

— Frimeuse ! (Patrice analysa mon travail et secoua la tête.)
Regarde-moi ça ramper. Cette saloperie est persistante, hein ?

C'est pourquoi j'avais dessiné le second cercle, au cas où le

premier ne tienne pas, puis je m'étais rendu compte que le pylône pouvait s'écraser. Les gardes des deux premiers cercles ne s'étendaient qu'à deux mètres cinquante et si le pylône tombait, la maladie finirait en dehors de la barrière. Alors j'avais dessiné un troisième cercle. Un cercle très large, d'ailleurs, le pylône étant vraiment haut, près de quinze mètres. Quatre med-techs faisaient à présent le tour du périmètre extérieur, agitant des encensoirs pour diffuser une fumée purifiante. J'avais mis tout ce que j'avais dans ces gardes. À cet instant, un chaton aurait pu me mettre KO d'un coup de patte.

Un jeune med-tech s'accroupit près de moi et porta une petite fleur en pot fatiguée à mes lèvres. Cinq pétales blancs veinés de vert avec un cœur moussu et des points jaunes. Une étoile des marais. Le technicien murmura une incantation et dit sur un ton très professionnel :

— Inspirez profondément, puis expirez.

Je soufflai sur la fleur. Les pétales restèrent d'un blanc pur. Si j'avais été infectée, l'étoile des marais aurait viré au brun et aurait fané.

Le technicien vérifia la couleur des pétales sur une carte en papier et psalmodia doucement.

— Encore une fois. Inspirez profondément et soufflez.

Je m'exécutai.

Il éloigna l'étoile des marais.

— Regardez-moi dans les yeux.

Ce que je fis. Il examina longuement mes iris.

— Parfait. Vous avez de très beaux yeux.

— Et elle a un grand sabre bien aiguisé, renifla Patrice.
Dégage, créature !

Le med-tech se releva.

— Elle est clean, cria-t-il en direction de la taverne. Vous pouvez lui parler, maintenant.

La femme aux cheveux sombres qui m'avait apporté les craies quelques heures auparavant sortit du bar, un verre de whiskey à la main.

– Je m'appelle Maggie. Tenez.

Elle me tendit le verre.

– Merci, je ne bois pas.

Patrice haussa les sourcils.

– Depuis quand ?

Maggie insista.

– Vous en avez besoin. Nous vous avons vu ramper à quatre pattes pendant des heures. Ça doit faire mal et vous devez être congelée.

Le parking avait été plus dur que ce à quoi je m'étais attendue. Progresser à genoux pour dessiner des glyphes avait râpé mon jean au-delà de toute réparation. Je voyais ma peau à travers les trous dans le tissu, et elle était écorchée. Normalement, laisser des traces de mon sang sur une scène de crime m'aurait fait paniquer. Une fois séparé du corps, le sang ne pouvait être masqué et, dans mon cas, rendre publique la magie contenue dans mon sang équivalait à une condamnation à mort. Mais je savais comment les choses allaient se terminer, alors je ne m'inquiétais pas. Le peu de sang que j'avais laissé sur l'asphalte serait bientôt éliminé.

Je pris le verre de whiskey et souris à Maggie, ce qui demanda un certain effort vu que mes lèvres étaient gelées.

– Vous êtes finalement parvenus à faire marcher le téléphone ?

Elle secoua la tête.

– Il ne fonctionne toujours pas.

– Alors, comment avez-vous contacté le Biohazard ?

Maggie pressa ses lèvres minces.

– Ce n'était pas nous.

Je me tournai vers Patrice. La med-mage fronçait les sourcils en regardant le cercle.

– Pat ? Comment avez-vous été prévenus ?

– Un appel anonyme, murmura-t-elle, les yeux rivés sur le pylône. Il se passe quelque chose...

Le pylône se brisa dans un grand craquement. La femme

aux cheveux sombres hoqueta. Les techniciens reculèrent, agitant leurs encensoirs.

Le pylône pivota sur lui-même, la mousse tournoyant autour de son sommet, puis vacilla et plongea. Il s'effondra sur le mur invisible des deux premiers cercles de garde et les dépassa, tandis que la saloperie couleur chair allait s'écraser sur l'asphalte. Le sommet du pylône enfonça la troisième ligne de glyphes. La magie retentit dans mon crâne. Un nuage de mousse explosa contre la garde et se désintégra sur la ligne de craie tandis que le pylône s'immobilisait.

Patrice laissa échapper un soupir.

— J'ai dessiné le troisième cercle à trois mètres cinquante de hauteur, lui annonçai-je. Elle ne va nulle part, même si elle en a envie.

— C'est bon. (Patrice retroussa ses manches.) Tu as mis quelque chose dans tes gardes qui pourrait me griller si je les traverse ?

— Non. Ce sont de simples gardes de retenue. Tu ne crains rien.

— Bien. (Elle descendit vers les glyphes, agitant la main vers les techniciens qui manipulaient un drôle d'équipement.) Ce ne sera pas nécessaire. C'est trop agressif. On utilise une sonde vivante, ça ira plus vite.

Elle rejeta ses cheveux blonds dans son dos et pénétra dans le cercle. Les glyphes de craie prirent feu dans une légère lueur bleue. La garde masquait sa magie et je ne pouvais rien sentir au-delà mais, quoi que faisait Patrice, ce devait être du solide.

La mousse frissonna. De fines vrilles s'étirèrent vers Patrice.

Je me demandais qui avait appelé le centre Biohazard. Peut-être un bon Samaritain qui passait dans le coin ?

Et peut-être que je pouvais me faire pousser des ailes et voler ?

Maggie se pencha vers moi.

— Comment se fait-il qu'elle puisse entrer alors que la maladie ne peut pas sortir ?

– C’est dû à la manière dont j’ai construit les gardes. Elles empêchent à la fois les choses de sortir et d’entrer. C’est une sorte de barrière qu’on peut préparer de différentes manières. Celle-ci a un haut seuil de magie. La maladie qui a tué Joshua est très contagieuse. Elle est complètement saturée par la magie, alors elle ne peut pas traverser. Patrice est humaine, ce qui la rend moins magique par définition, donc elle peut aller et venir comme elle le veut.

– Alors on aurait pu attendre dehors que la magie retombe et que la maladie meure ?

– Personne ne sait ce qui arrivera à la maladie une fois que la magie sera basse. Elle peut mourir, mais elle peut aussi muter et se transformer en épidémie. Ne vous inquiétez pas. Patrice va nous en débarrasser.

Dans le cercle, Patrice leva les mains.

– C’est moi, Patrice, qui te commande, c’est moi qui demande obéissance. Montre-toi à moi !

Une ombre sombre roula sur la fourrure de chair, se déployant en patine tachetée sur le pylône et les restes du cadavre. Patrice sortit du cercle. Les techniciens se jetèrent sur elle avec leur fumée et leurs fleurs.

– Syphilis, l’entendis-je dire. Une bonne grosse syphilis, délicieusement magique. Elle est vivante et elle a faim. On va avoir besoin de napalm.

Maggie regarda le verre de whiskey que je n’avais toujours pas touché. Je le portai à mes lèvres et bus une gorgée pour lui faire plaisir. Le feu roula dans ma gorge. Quelques secondes plus tard, je sentais de nouveau le bout de mes doigts. *Un petit coup, et ça repart.*

– Vous avez tous passé le test ? demandai-je.

Elle hocha la tête.

– Personne n’était infecté. Quelques fractures, mais rien de plus. Tout le monde peut partir.

Merci à l’Univers pour ce genre de services.

Maggie frissonna :

– Je ne comprends pas. Pourquoi nous ? Qu'avons-nous fait ?

Elle cherchait un réconfort au mauvais endroit. J'étais engourdie, épuisée, et l'étau dans ma poitrine me faisait mal.

Maggie secoua la tête et baissa les épaules.

– Parfois, il n'y a aucune raison, lui répondis-je. Juste un mauvais lancer de dés.

Son visage perdit toute expression. Je savais à quoi elle pensait. Les meubles détruits, le trou dans le mur et la mauvaise réputation qui allait leur coller aux basques. *Le Cheval d'acier* serait dorénavant connu comme l'endroit d'où l'épidémie avait failli s'étendre.

– Regardez par là, lui dis-je. (Elle tourna la tête vers Cash qui démembrait une table cassée.) Vous êtes vivante. Il est vivant. Tout le reste peut être réparé. Ça aurait pu être pire. Bien pire.

J'en savais quelque chose.

– Vous avez raison.

Un instant, nous restâmes silencieuses, puis Maggie inspira profondément, comme si elle allait dire quelque chose, et referma la bouche.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Le truc dans le cellier, annonça-t-elle à contrecœur.

– Ah. (Je me levai. Je m'étais assez reposée.) Allons nous occuper de ça.

Je repassai par le trou dans le mur. Les techniciens avaient testé et libéré la plupart des clients qui étaient bien trop soulagés pour traîner. La taverne était quasi vide. La plupart des meubles n'avaient pas survécu à la rixe. Un courant d'air glacial s'engouffrait par les portes et fenêtres ouvertes pour s'enfuir par le mur défoncé. Malgré cette ventilation inattendue, l'endroit empestait le vomi.

Cash était appuyé contre le bar. De longues ombres ridaient son visage hagard. Il avait l'air d'avoir vieilli d'un coup. Maggie s'arrêta à côté de lui. Il lui prit la main. Cela avait dû

être terrible de passer des heures à chercher sur le visage de l'autre des signes d'infection.

Ça me tuait de les voir ensemble. Si j'avais pu mettre la main sur Curran à cet instant précis, je l'aurais frappé pour m'avoir fait espérer ce genre de chose avant de me les retirer.

Devant la porte, les techniciens du Biohazard rangeaient un scanner-m. Cet appareil enregistrait la magie résiduelle d'une scène et la recrachait sous forme de couleurs : violet pour les vampires, bleu pour les humains, vert pour les Changeformes. C'était imprécis et délicat à manipuler, mais c'était le meilleur outil disponible pour analyser la magie. Je leur montrai mon badge.

– Vous avez trouvé quelque chose ?

Une technicienne m'offrit une liasse d'imprimés.

– Patrice a demandé que vous ayez une copie.

– Merci.

Je les feuilletai. Chaque page montrait une fine traînée bleue traversant des traces vert pâle. D'après la teinte délavée de la signature, les Métamorphes étaient partis dès le début de l'échauffourée, ne laissant derrière eux qu'une infime trace de magie résiduelle. Ce n'était pas surprenant. La Meute avait une politique très stricte en ce qui concernait les comportements illégaux, rien de bon ne pouvait sortir d'une rixe dans un bar de frontière.

J'étudiai le bleu – magie humaine de base. Les mages s'imprimaient en bleu, les guérisseurs, les empathes... moi-même. À moins de disposer d'un très bon scanner.

– Maggie, il y avait combien de personnes dans le bar quand ça a commencé ?

Elle haussa les épaules.

– Une cinquantaine.

Cinquante. Mais une seule signature magique humaine.

Je me tournai vers Cash.

– Je dois parler à votre personnel.

Il descendit un escalier étroit derrière le bar. En bas, Vik et le

grand videur gardaient une porte solidement verrouillée.

Je restai en haut de l'escalier.

– Je m'appelle Kate.

– Vik.

– Toby.

– Merci. Je sais que ça a été dur de garder tout le monde à l'intérieur aussi longtemps et j'apprécie ce que vous avez fait.

– Nous avons une bonne clientèle, ce soir, dit Cash. La plupart étaient des habitués.

– Ouais, approuva Vik. Si on avait eu plus d'étrangers, ça aurait saigné.

– Vous pouvez me dire comment ça a commencé ?

– Quelqu'un m'a frappé avec une chaise, expliqua Vik. C'est comme ça que je me suis retrouvé en plein dedans.

– Un homme est entré dans le bar, déclara Toby.

– À quoi il ressemblait ?

– Grand, baraqué.

Grand, c'était une évidence. J'avais bien regardé le corps de Joshua pendant que je rampais sur le parking. Il mesurait près d'un mètre quatre-vingts et ses pieds étaient à quinze centimètres du sol. Quiconque l'avait cloué au pylône le tenait à hauteur de sa tête et devait donc mesurer dans les deux mètres.

Cash disparut une minute et revint avec cinq verres. Encore du whiskey.

– Qu'est-ce qu'il portait, votre grand type ?

Les trois hommes et Maggie vidèrent leur verre. Puis ils grimacèrent et se raclèrent la gorge. Je pris une petite gorgée. C'était comme de boire du feu épicé au verre pilé.

– Une cape, dit Toby.

– Comme celle-ci ? lui demandai-je en désignant mon propre truc gris et terne.

La plupart des combattants portaient des capes. Utilisé correctement, ce vêtement pouvait tromper l'adversaire en masquant les mouvements. Il pouvait protéger, étouffer et tuer. On pouvait aussi s'en servir comme couverture pour une

personne ou une mule.

Malheureusement, ça avait un côté très théâtral et c'était facile à faire. N'importe quel bagarreur de deuxième zone avait une cape.

— La sienne était longue et brune, avec une capuche. Et déchirée en bas, expliqua Toby.

— Vous avez vu son visage ?

Toby secoua la tête.

— Il a gardé la capuche tout le temps. On n'a pas pu voir son visage ni ses cheveux.

Génial, je me retrouvais avec un « type à la cape ». Classique. C'était aussi difficile à identifier que le légendaire « camion blanc », à l'époque où les voitures envahissaient les routes. Toutes sortes d'accidents étranges avaient alors été mis sur le dos du mystérieux camion blanc, exactement comme toutes sortes de crimes étaient attribués à « un type avec une cape » dont la capuche lui cachait le visage.

Toby s'éclaircit de nouveau la voix.

— Comme je l'ai dit, je n'ai pas vu son visage. Mais j'ai vu ses mains, elles étaient sombres. À peu près de cette couleur. (Il désignait le whiskey dans mon verre.) Il est entré, s'est installé au bar, a jaugé la foule pendant un moment avant de se diriger vers Joshua. Ils ont échangé quelques mots.

— Vous avez entendu ce qu'ils disaient ?

— Moi oui, intervint Cash. Il murmurait. Il a dit : « Tu veux devenir un dieu ? J'ai encore de la place pour deux. »

Et merde !

— Et qu'a dit Joshua ?

Les yeux de Cash étaient tristes.

— Il a dit : « Ah ouais ! » et le type l'a frappé, l'envoyant de l'autre côté de la pièce, et tout le bar s'y est mis.

« Ah ouais »... Ça, c'était des derniers mots ! Un mec t'approche dans un bar pour te proposer la divinité et tu dis oui ? Trop débile. Plus de trente ans ont passé depuis le changement. De nos jours, n'importe qui devrait savoir qu'il

vaut mieux se méfier des propositions d'un étranger, parce que, en disant oui à la magie, on donnait sa parole, qu'on le veuille ou non. Une vie de perdue. Et tout ce que je pouvais faire était de retrouver le tueur et de le punir. Pour une fois, j'aurais aimé être là avant que ce genre de conneries arrive et leur couper l'herbe sous le pied.

— C'est à ce moment-là que les Changeformes sont partis, expliqua Maggie.

— Exact, acquiesça Cash. Ils se sont tirés la queue entre les jambes comme s'ils avaient le cul en feu.

— Ces Changeformes, ils viennent souvent ?

— Une fois par semaine depuis environ un an, expliqua Cash.

— Ils boivent beaucoup ?

— Une bière chacun, précisa Maggie. Ils ne consomment pas beaucoup, mais ils ne posent pas de problèmes non plus. Ils restent assis dans leur coin et bouffent des tonnes de cacahouètes. Nous avons commencé à leur faire payer, mais ils ont l'air de s'en foutre. Je crois qu'ils travaillent ensemble parce qu'ils arrivent en même temps.

En cas de problème, les Changeformes avaient une mentalité du genre « nous contre le reste du monde ». Et le monde se divisait entre la Meute et les autres. Ils étaient capables de combattre jusqu'à la mort pour protéger leur territoire. C'était leur bistrot, leur lieu. Ils auraient dû prendre part à la mêlée car, de toute manière, la loi de la Meute était de leur côté. Étrange. Peut-être Curran avait-il fait passer une nouvelle règle contre les batailles rangées ? Non, cela n'avait aucun sens. C'était des Changeformes, pas des nonnes. S'ils ne se défoulaient pas de temps en temps, ils risquaient de s'autodétruire. Curran le savait mieux que quiconque.

Je rangeai cette information dans un coin de mon cerveau. Pour l'instant, le type à la cape était mon principal souci.

Joshua avait été tué pour une raison bien spécifique. Le type en avait fait des tonnes : provoquer une bagarre, défoncer un

mur, épingler Joshua au pylône comme un papillon humain... il serait étrange qu'il ait fait tout ça juste pour le plaisir. Cela signifiait qu'il avait un plan et qu'il ne s'arrêterait pas avant d'être parvenu à son objectif. Rien de bon ne pouvait ressortir d'un plan qui impliquait la transformation d'un homme en incubateur de syphilis.

— Nous veillons à garder une taverne tranquille, dit Maggie. La plupart du temps, les mecs refusent de se battre ici. Ils viennent juste boire et jouer au billard avant de rentrer chez eux. S'ils sont d'humeur bagarreuse, ils s'insultent un moment et attendent que Toby ou Vik les sépare. Mais ça... je n'ai jamais vu quelque chose comme ça. Ce type a donné un coup de poing et toute la salle a explosé. Les gens criaient et se battaient, grognaient comme des animaux sauvages.

Je regardai Vik.

— Vous vous êtes battu ?

— Oui.

Je me tournai vers Toby.

— Et vous ?

— Ouais.

Je pivotai vers Cash. Il hocha la tête. Je pouvais voir qu'ils n'en étaient pas fiers. Les videurs étaient payés pour garder la tête froide et Cash était le propriétaire.

— Pourquoi vous êtes-vous battus ?

Ils me dévisagèrent.

— J'étais en colère, déclara Vik. Très en colère.

— Furieux, ajouta Toby.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais foutre rien, expliqua Vik en haussant les épaules.

Intéressant.

— La bagarre a duré combien de temps ?

— Une éternité, déclara Toby.

— À peu près dix minutes, corrigea Maggie.

C'était long pour une échauffourée. La plupart des disputes

de comptoir se terminaient en deux minutes.

— Ça a empiré avec le temps ?

Elle hocha la tête.

— Est-ce que quelqu'un a vu Joshua mourir ?

— J'avais l'impression d'être dans le brouillard, précisa Toby. Je me souviens avoir frappé la tête de quelqu'un contre le mur. Je ne sais même pas pourquoi je l'ai fait. C'était comme si je ne pouvais pas m'arrêter.

— Moi, je l'ai vu. (Maggie croisa les bras.) La bagarre a commencé. Joshua était au centre. C'était un grand type et il savait ce qu'il faisait. Je leur ai crié de s'arrêter. J'avais peur qu'ils cassent tout. Personne ne m'a écouté. Joshua a envoyé pas mal de monde au tapis, puis cet homme l'a attrapé et ils ont cogné le mur. L'homme a traîné Joshua vers le pylône, attrapé un pied-de-biche et a frappé. Joshua gigotait comme un poisson. Le salopard a mis sa main sur le visage de Joshua. Il y a eu un flash rouge, puis il est parti. J'ai vu les yeux de Joshua. Il n'était plus là.

De mieux en mieux !

Maggie serrait encore plus les bras contre sa poitrine. Cash mit une main sur son épaule. Aucun d'eux ne prononça un mot, mais je vis le visage de Maggie se détendre doucement, comme si Cash lui donnait de la force.

Un jour, je trouverai quelqu'un sur lequel m'appuyer comme ça. C'est juste que ce ne sera pas Curran. Et je devrais vraiment arrêter de penser à lui, parce que ça fait mal.

— Vous avez vu quelque chose de cet homme pendant la bagarre ? n'importe quoi ?

Maggie secoua la tête.

— Rien que la cape.

Les techniciens du Biohazard avaient dû prendre la déposition des clients avant de les laisser partir. J'aurais parié une barre de chocolat que personne n'avait aperçu l'inconnu sous la capuche.

Une rixe de dix minutes, cinquante témoins oculaires et

aucune description. Ce devait être un record.

— Bien, soupirai-je. Et cette créature dans le cellier ? Qu'est-ce que vous en savez ?

— Énorme, expliqua Vik. Velue. Avec de grandes dents. (Il écarta les mains, imitant des crocs avec ses doigts.) On aurait dit une créature infernale.

— Comment ce rejeton a-t-il fini dans le cellier ?

Le plus petit des videurs haussa les épaules.

— J'essayais de me frayer un passage vers le bar, où se trouvait le fusil, un connard m'a frappé avec une queue de billard, je suis tombé dans l'escalier et je me suis cogné la tête. Quand la pièce a arrêté de tourner, j'ai essayé de me lever et j'ai vu cette chose énorme se jeter sur moi. Des crocs terribles, des yeux brillants. J'ai cru que c'en était fini pour moi. Il m'est passé par-dessus, directement dans le cellier. J'ai claqué la porte, et voilà.

— Quelqu'un a-t-il vu cette bête entrer avec l'homme qui a tué Joshua ?

Personne ne répondit. Je me dis que c'était un « non ».

— A-t-il tenté de sortir ?

Les deux videurs secouèrent la tête.

Je me levai et tirai Slayer de son fourreau dans mon dos. Le sabre opaque refléta la lumière bleue des lanternes fae. Une lueur nacrée courut le long de la lame. Tout le monde recula.

— Fermez la porte derrière moi, ordonnai-je.

— Et si vous ne ressortez pas ? demanda Maggie.

— Oh, je ressortirai.

Je déverrouillai la lourde porte de bois, l'ouvris et me glissai à l'intérieur.

Les ténèbres m'accueillirent. J'attendis, laissant mes yeux s'habituer à la pénombre.

Le cellier était calme, enveloppé d'ombres et du parfum épais de l'alcool. Les courbes sombres des tonneaux de bière définissaient un passage étroit. Je m'avançai, prête à plonger à tout instant. J'avais mal au dos et aux genoux. La dernière chose

dont j'avais envie était qu'un monstre avec des crocs de la taille des doigts de Vik me saute dessus.

La lumière de la lune se faufilait à travers une fenêtre étroite sur ma droite.

Une ombre noire bougea contre le mur devant moi.

— Bonjour.

Je me préparai à attaquer.

Un long gémissement de gorge me répondit, plaintif et suivi d'un halètement mouillé.

J'avancai d'un pas supplémentaire et m'arrêtai. Pas de dents en vue. Pas d'yeux scintillants non plus.

Je sentis une odeur musquée. Intéressant.

Je mis un peu d'excitation dans ma voix.

— Viens ici mon garçon.

L'ombre noire gémit.

— Gentil garçon ! Tu as peur ? Parce que moi, oui.

Le bruit léger d'une queue qui balaie le sol fit écho au halètement.

Je me frappai la jambe du plat de la main.

— Viens ici, mon gars ! On va avoir peur ensemble. Viens.

L'ombre se leva et trotta vers moi. Une langue humide me lécha la main. Apparemment, c'était une créature de l'enfer fort amicale.

Je fouillai dans ma ceinture et trouvai un briquet que j'actionnai. Un museau canin hirsute m'apparut, avec une grosse truffe noire et des yeux de chien infiniment tristes. Je tendis la main et caressai doucement le poil sombre. Le chien haleta et se jeta à terre, exposant son ventre. Crocs énormes et yeux brillants, bien sûr. Je soupirai, éteignis le briquet et allai frapper à la porte.

— C'est moi, ne tirez pas.

Un son métallique annonça l'ouverture du verrou. J'entrouvris lentement la porte, pour me retrouver face à une machette.

— J'ai coincé le rejeton de l'enfer, annonçai-je. Vous pouvez

me trouver de la corde ?

En dix secondes, j'avais à la main une longueur de chaîne assez épaisse pour retenir un ours. Je touchai le cou du chien, pas de collier. Quelle surprise. J'enroulai la chaîne et la glissai autour de son cou avant d'ouvrir la porte. La bête me suivit docilement dans la lumière.

Il faisait environ soixante-cinq centimètres au garrot. Son poil était un désordre de brun foncé et de fauve, comme celui d'un doberman, sauf qu'il n'était pas brillant et lisse, mais plutôt hirsute et bouclé. Une sorte de bâtard, en partie doberman, en partie chien de berger ou quelque chose avec de longs poils.

Vik prit la couleur d'une pomme bien mûre.

Cash jeta un coup d'œil au chien.

— C'est un putain de clébard !

Je haussai les épaules.

— Il a probablement pris peur pendant la bagarre et a traversé le bar sans regarder où il allait. Il a l'air plutôt sympa.

Le chien se pressait contre ma jambe, frottant une armée de bactéries fétides sur mon jean.

— On devrait le tuer, annonça Vik. Qui sait, c'est peut-être un truc méchant ?

Je lui lançai mon regard le plus fou.

— Ce chien est une pièce à conviction. Ne le touchez pas.

Vik décida qu'il préférait conserver ses dents à leur place plutôt que les voir sur le sol et recula.

— D'accord.

J'étais capable de tuer un chien pour me défendre. Je l'avais déjà fait et je m'étais sentie très mal après mais, là, je ne pouvais pas faire autrement. Tuer un clebs qui venait de me lécher la main m'était impossible. De toute manière, c'était une pièce à conviction. Dix contre un que c'était un bâtard du coin qui avait paniqué en réaction à la magie dont s'était servi l'inconnu à la cape. Bien sûr, il pouvait aussi développer des tentacules dans la nuit et tenter de me tuer. Jusqu'à ce que j'aie pu l'étudier

quelques jours, le rejeton de l'enfer et moi étions liés comme les deux doigts de la main. Ce qui n'était pas nécessairement agréable, vu qu'il faisait de son mieux pour détruire mon odorat avec sa puanteur.

J'amenai le chien aux med-techs pour vérifier qu'il n'était pas infecté – il passa le test sans problème. Ils lui firent une prise de sang pour analyse et m'annoncèrent qu'il avait des puces et qu'il sentait mauvais, juste au cas où je ne l'aurais pas remarqué. Puis j'attrapai du papier et un crayon dans les sacoches de Souci et m'assis à une table pour rédiger mon rapport.

Dans le parking, à l'intérieur de mon cercle de garde, des flammes orange flamboyaient. Trois types en tenue ignifugée agitaient les bras, enchantant le feu jusqu'à la rage blanche. Dans cet enfer, je ne distinguais plus le pylône ni le corps de Joshua.

La magie retomba. Elle disparut simplement du monde en un clin d'œil. L'enfer sur le parking commença à mourir. Les types s'emparèrent de lance-flammes et continuèrent à tout brûler.

Patrice me rejoignit.

– Sympa, le chien.

– C'est une pièce à conviction, lui expliquai-je.

– Comment s'appelle-t-il ?

Je regardai le clébard, qui s'empressa de me lécher la main.

– Aucune idée.

– Tu devrais l'appeler Watson. Comme ça, tu pourrais lui dire « Élémentaire, mon cher Watson » quand tu résous une affaire dans une illumination.

Une illumination ? C'est ça, oui. J'agitai mes papiers sous son nez.

– Je te montre le mien si tu me montres le tien.

– D'accord.

Je lui tendis mes notes.

– L'auteur du délit est mâle, teint olivâtre,

approximativement deux mètres ou plus, il porte une longue cape à l'ourlet déchiré et aime garder sa capuche.

Elle grimaça.

— Laisse-moi deviner : le coupable est un type avec une cape...

Je hochai la tête.

— On dirait bien. Les autres caractéristiques amusantes sont une force surhumaine et une constitution surnaturelle. Il y avait environ cinquante personnes dans le bar, mais le scanner-m n'a enregistré qu'une signature magique, probablement celle de notre meurtrier. Cinquante types violents et personne n'a utilisé la magie.

— Ça m'a l'air peu probable.

— C'était une bagarre bestiale. Personne ne peut m'expliquer pourquoi ils ont commencé à se battre, mais, apparemment, ils ont démarré au quart de tour. Je crois que notre mec à la cape émet quelque chose qui frappe les gens à un niveau très primaire. Ça les rend vraiment agressifs. Il est aussi possible que les animaux s'enfuient sur son passage, mais nous n'en avons qu'un pour vérifier cette théorie. (Je caressai le chien de l'enfer.) À ton tour.

Patrice soupira.

— C'est un Mary.

Je hochai la tête. Les Mary - nommés ainsi d'après Mary Typhoïde, une femme, porteuse saine de la fièvre typhoïde, qui avait contaminé une cinquantaine de personnes au début du xx^e siècle - étaient des vecteurs de maladie, des individus sains qui causaient ou propageaient une maladie.

— Un Mary très puissant, poursuivit Patrice. Notre type ne se contente pas d'infecter... et nous ne pouvons pas le prouver puisque la victime était peut-être porteuse de la syphilis avant la bagarre ! Bref, il donne vie à la maladie, la surdéveloppe et la rend presque consciente. La dernière fois que j'ai vu ça, c'était pendant un tsunami magique. Il faut beaucoup de pouvoir pour transformer une maladie en entité.

Un pouvoir quasi divin, pour être exact. Sauf qu'aucun dieu ne traînait dans les rues d'Atlanta. Ils ne sortaient jouer que pendant les tsunamis, ce qui n'arrivait que tous les sept ans environ, et on venait juste d'en finir avec le dernier. De plus, s'il s'était agi d'un dieu, le scanner-m aurait enregistré de l'argent et non du bleu.

— Il faut qu'on le trouve le plus vite possible. (Patrice avait la mine grave.) Il a le potentiel pour lancer une pandémie. Ce type est une catastrophe ambulante.

Nous savions toutes deux que la piste était déjà froide. J'avais laissé passer ma chance de le poursuivre, trop occupée à ramper pour tenter de l'empêcher d'infecter toute la ville. Il frapperait de nouveau, et il tuerait. La seule incertitude concernait le nombre de victimes.

— Je vais lancer une alerte, déclara Patrice.

Retrouver un type avec une cape sans le moindre témoin oculaire ni portrait-robot et l'arrêter avant qu'il ne contamine toute la ville. Trop facile.

— Pourrais-tu aussi en apprendre plus sur notre bon Samaritain par la même occasion ? demandai-je.

— Pourquoi ?

— Imagine : tu te promènes et tu me vois ramper autour de ce pylône mousseux à dessiner des bidules sur le tarmac. Tu sais immédiatement que je tente de contenir une épidémie virulente ?

Patrice pinça les lèvres.

— Non, pas vraiment.

— Celui qui a appelé savait ce que je faisais et en connaissait assez pour appeler le centre Biohazard, mais il n'est pas resté dans le coin. J'aimerais savoir pourquoi.

Une demi-heure plus tard, je laissais Souci à l'écurie de l'Ordre et remettais le chaton de poussière à l'assistant du maître d'écurie, qui s'occupait aussi de rassembler les pièces à conviction vivantes. Nous eûmes un léger désaccord concernant le fait que le chaton de poussière soit vivant, jusqu'à ce que je

lui suggère de le laisser sortir de la cage pour vérifier. Ils essayaient encore de l'attraper quand je quittai les lieux.

Je traînai le chien jusqu'à mon appartement et dans ma douche, où je combattis son pelage à coup d'armes chimiques. Malheureusement, il insistait pour s'ébrouer toutes les trente secondes. Je dus le rincer quatre fois avant que l'eau soit claire et, à la fin, chaque centimètre de ma salle de bains était trempé, la bonde était pleine de poils de chien et celui-ci sentait à peine moins mauvais. Il parvint à me lécher le visage deux fois par gratitude. Sa langue puait aussi.

— Je te hais, lui dis-je avant de lui donner des restes de saucisse. Tu pues, tu baves et tu crois que je suis quelqu'un de gentil.

Le chien dévora les saucisses et remua la queue. C'était vraiment un drôle de clébard. Une fois que le diagnostic du Biohazard me dirait que c'était un chien ordinaire, je devrais lui trouver une bonne maison. Je n'étais pas faite pour avoir des animaux de compagnie. Je n'étais même pas assez souvent chez moi pour les empêcher de mourir de faim.

Je vérifiai mes messages – rien, comme d'habitude –, pris une douche et rampai jusqu'à mon lit. Le chien s'effondra sur le sol. La dernière chose que j'entendis avant de m'endormir était le son de sa queue balayant le tapis.

CHAPITRE 3

J'arrivai au bureau vers 10 heures. J'avais joui d'à peu près quatre heures de sommeil et m'étais réveillée de mauvaise humeur, ce qui devait se lire sur mon visage parce que les gens dans la rue faisaient très attention de ne pas croiser mon regard. Bien sûr, cela pouvait être aussi à cause du chien géant et fétide qui trottait à mes côtés, grognant sur quiconque s'approchait de trop près.

Le bureau de l'Ordre des Chevaliers de l'Aide Miséricordieuse occupait un bâtiment ordinaire. Quand la magie fonctionnait, il était protégé par des gardes de niveau militaire mais, à présent que la technologie avait la main haute, rien ne distinguait ce bastion de la vertu chevaleresque des autres immeubles de bureaux. Je montai à l'étage, parcourus un long couloir lugubre et aboutis dans mon minuscule bureau peint en gris terne. Mon meilleur ami de l'homme se laissa tomber sur la moquette.

J'appuyai sur le bouton de l'intercom.

— Maxine ?

— Oui, ma chérie ?

— Je crois que j'ai droit à deux cookies.

— Viens les chercher.

Je regardai mon compagnon canin.

— Moi, cookies. Toi, reste ici.

Apparemment, « reste ici » dans le langage du fidèle compagnon canin signifiait « suis-moi avec enthousiasme ». J'aurais pu lui fermer la porte du bureau à la gueule, mais il aurait probablement hurlé à la mort et aurait été très triste.

J'avais assez de tristesse dans ma vie pour l'instant.

Il me suivit donc jusqu'au bureau de Maxine. Elle observa le chien de l'enfer pendant quelques secondes étonnées, puis tendit la main sous sa table de travail et en sortit une boîte de cookies aussi gros que ma paume. L'odeur de vanille me frappa les narines. Je fis de mon mieux pour ne pas baver. Il faut savoir rester élégante et menaçante en toutes circonstances.

J'attrapai deux cookies, en cassai un en deux et retirai les pépites de chocolat d'une moitié que je donnai au clébard. J'avalai l'autre moitié. Le paradis existait, et on y trouvait des morceaux de noix.

— Des messages pour moi ?

J'en avais généralement un ou deux, mais la plupart des gens préféraient me parler en personne.

— Oui, attends une seconde.

Elle tira une poignée de papiers roses et récita, sans vérifier :

— Sept heures quarante-deux, M. Gasparian : « Je vous maudis. Je maudis vos bras pour qu'ils meurent et tombent de votre corps. Je maudis vos yeux pour qu'ils explosent. Je maudis vos pieds pour qu'ils gonflent à en devenir bleus. Je maudis votre colonne vertébrale pour qu'elle craque. Je vous maudis. Je vous maudis. Je vous maudis. »

Je me passai la langue sur les lèvres pour récupérer quelques miettes.

— M. Gasparian croit posséder des pouvoirs magiques. Il a cinquante-six ans, il est terriblement malheureux parce que sa femme l'a quitté et il passe son temps à maudire ses voisins. En termes de magie, il est nul, mais ses délires font peur aux enfants du quartier. Je l'ai signalé aux flics. J'imagine qu'ils lui ont rendu visite et qu'il est un peu fâché qu'on ne le prenne pas au sérieux.

— Les gens font des choses bien étranges... Sept heures cinquante-six, Patrice Lane, centre Biohazard : « Joshua était un Changeforme. Appelle-moi dès que possible. »

Je faillis m'étrangler avec mon cookie. Les Changeformes ne

tombaient pas malades, en tout cas pas dans le sens traditionnel. La seule fois que j'en avais vu éternuer c'était quand la poussière leur chatouillait le nez ou qu'ils devenaient allergiques aux tortues géantes. Leurs os se ressoudaient en deux semaines. Là, il se passait un truc franchement bizarre.

Maxine poursuivait.

— Huit heures une, Derek Gaunt : « Peux-tu m'appeler quand tu arrives ? »

» Huit heures cinq, Jim, sans nom de famille : « Appelle-moi. »

» Huit heures douze, Ghastek Stefanoff : « Appelle-moi dès que possible, s'il te plaît. »

» Huit heures trente-sept, Patrice Lane, Biohazard : « Le chien est clean. Le bon Samaritain était une femme avec un accent. Pourquoi ne m'as-tu pas encore appelée ? »

» Huit heures quarante-quatre, inspecteur Williams, DAP Atlanta : « Agent Daniels, contactez-moi dès que possible, en rapport à votre déclaration sur l'incident du *Cheval d'acier*. »

» Je crois que c'est tout.

Maxine m'offrit un grand sourire et me tendit la pile de messages roses.

Andrea émergea de l'armurerie, une enveloppe à la main, et se dirigea vers moi. Petite et blonde, elle était armée d'un joli visage, d'un sourire charmant et d'une paire de Sig Saueur 9 mm qu'elle utilisait pour tirer avec une précision surnaturelle, beaucoup et très vite. C'était aussi ma meilleure amie.

Andrea s'arrêta à un mètre de moi. Je secouai mon énorme pile de messages devant son visage.

— Je vois : tu as des messages. C'est bien.

Andrea hocha la tête et piqua un cookie dans la boîte.

Mon compagnon canin grogna. Juste au cas où.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Andrea en écarquillant les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que quoi ?

— La bête !

Elle agita le cookie devant le chien. Il trotta jusqu'à elle, la renifla et remua la queue, indiquant qu'il avait décidé qu'elle était gentille et qu'elle devait lui donner un morceau de son biscuit.

— C'est une pièce à conviction.

— Ne le prends pas mal. Je pense qu'un chien est une excellente idée, mais je ne t'avais jamais imaginée avec un caniche mutant.

— Ce n'est pas un caniche. C'est un bâtard de doberman.

— C'est ça, essaie de te convaincre de ces conneries !

— Tu as déjà vu un caniche de cette couleur, toi ?

— Pourquoi ne pas demander à Mauro ? Sa femme est vétérinaire et il élève des dobermans.

Je grognai.

— D'accord, allons le lui demander.

Elle m'emboîta le pas vers le bureau de Mauro. L'énigme canine nous suivait. Si j'avais besoin d'un partenaire pour un boulot et qu'Andrea n'était pas libre, je demandais généralement à Mauro de se joindre à moi. C'était un immense Samoan, large d'épaules et aussi solide que le rocher de Gibraltar. L'emmener au combat était comme avoir un canon howitzer portable, les gens lui jetaient un regard et décidaient que l'affronter n'était pas dans leur intérêt.

Le bureau de Mauro étant à peine plus grand que le mien et Mauro étant substantiellement plus encombrant, l'examen de la bête dut s'effectuer dans le couloir. Mauro s'agenouilla devant le chien, lui tâta les flancs, lui examina la gueule et se releva en secouant les mains.

— Caniche standard. Probablement pure race, même. À part qu'il est immense, c'est un assez beau chien sous tous ces poils. Tu ne trouveras pas d'éleveurs devant ta porte, parce que tu ne peux pas l'inscrire dans un concours, il est trop grand. Mais sinon, vraiment, c'est un très beau spécimen.

— Tu te fous de ma gueule ! Et la couleur ?

— C'est une combinaison tout à fait reconnue. On les

appelle les caniches fantômes.

Andrea ricana.

Le caniche fantôme, assis à côté de moi, regardait mon visage comme si c'était la plus belle chose qu'il ait jamais vue.

— Ce sont des chiens très intelligents, poursuivit Mauro. De vrais Einstein canins. Ils sont protecteurs et font de bons gardiens. (Il s'éclaircit la voix et prit un atroce accent du Sud mélangé à ses intonations de Samoan.) Vous savez qu'une belle plante comme vous, Miss Scarlett, ne devrait pas sortir dans ces rues dangereuses sans une escorte masculine. Cela ne se fait pas.

Andrea se plia en deux de rire.

— Allez vous faire foutre.

Mauro secoua la tête et regarda Andrea d'un air atterré.

— Tu vois ? Les rues l'ont affectée, elle est devenue vulgaire.

Il y a des moments dans l'existence où on a juste envie de cracher du feu.

— Tu as songé à un nom ? demanda Mauro. Pourquoi pas Erik, comme le Fantôme de l'Opéra ?

— Non.

— Ou Fezzik, comme dans *Princess Bride*, proposa Andrea.

— Inconcevable !

J'emmenai le traître canin à mon bureau.

— Tu devrais peut-être le raser, appela Mauro. Son poil est tout emmêlé et ça doit être très inconfortable pour lui.

De retour dans mon bureau, je sortis mon sac en papier. Je m'étais arrêtée dans une gargote en chemin. C'était un étal miteux avec une pancarte indiquant « L'Homme affamé », tenu par un blond très mince. Il fallait effectivement être affamé pour s'y arrêter. Au bord de la famine. Et, même dans ce cas-là, je crois que je préférerais le rat cru. L'odeur seule était connue pour faire fuir les gens. Cependant, le chien avait trouvé que l'arôme émanant de *L'Homme affamé* était plutôt attirant, alors je lui avais acheté un sachet de petites choses frites supposées être des beignets.

Je plongeai la main dans le sachet et en sortis un machin rond que je jetai au caniche. Il ouvrit ses énormes mâchoires et attrapa le beignet en un éclair. Il avait dû passer un certain temps dans les rues, où il avait appris une ou deux choses, comme le fait que la nourriture est rare et qu'il faut manger rapidement et coller aux basques de celui ou celle qui vous nourrit.

Je repliai le sac. Kate Daniels et son supercaniche de l'enfer. Que quelqu'un m'abatte ! Julie, ma nièce adoptive, serait morte de rire. Heureusement qu'elle était en pension jusqu'à Thanksgiving.

Peut-être que le magasin du coin aurait une tondeuse, qui sait ?

Je m'installai derrière mon bureau et étalai mes messages en éventail sur la surface abîmée. Dans un monde parfait, l'assassin géant de Joshua se serait lancé dans un monologue avant de se jeter dans la bagarre, il aurait fortement et clairement déclamé son identité, son métier, ses choix religieux, de préférence avec les origines géographiques de ses dieux et leur période de prédilection, ses buts, ses rêves, ses aspirations et la localisation de son antre. Mais personne n'avait jamais accusé l'Atlanta post-changement d'être parfaite.

Le tueur était probablement le fidèle d'une divinité aimant jouer avec les épidémies pour motiver et discipliner ses adeptes. Un dévot très puissant capable de surpasser les pouvoirs régénérateurs du V-Lyc, ce qui était plutôt impossible, d'après nos connaissances en la matière. Apparemment, ces dernières avaient tort une fois de plus.

Bien sûr, le tueur pouvait aussi être un psychopathe persuadé que toute maladie était divine, et qui aimait infecter les gens pendant ses loisirs. Je préférais la première théorie. L'homme avait spécifiquement choisi Joshua, l'avait tué d'une très étrange manière et s'en était allé une fois son forfait accompli. Il n'était pas resté pour profiter des réactions. Tout cela supposait une folie méthodique, un but précis.

Pourquoi déclencher une échauffourée ? S'il avait voulu Joshua, il aurait pu se contenter de lui tendre une embuscade dans une rue déserte. Pourquoi prendre le risque que sa proie ou lui soit blessé ? Était-ce une sorte de message ? ou pensait-il simplement qu'il était un vrai dur ?

La seule piste que je possédais était le lien entre la maladie et la divinité. Je tirai un morceau de papier de mon tiroir et un tas de livres de ma bibliothèque. Je voulais un contexte avant de rappeler ceux qui m'avaient laissé un message.

Deux heures plus tard, ma liste de divinités liées à des maladies mortelles avait pris des proportions étonnantes. En Grèce, Apollon et sa sœur Artémis infectaient les gens avec leurs flèches. Toujours en Grèce, il y avait les *nosoi*, démons de la peste, de la maladie et de l'infection qui s'étaient échappés de la boîte de Pandore. Selon les mythes, les *nosoi* étaient muets, or mon tueur parlait, mais j'avais appris à ne pas prendre les mythes pour argent comptant.

La liste continuait. Chaque fois qu'un homme des temps anciens s'écartait du droit chemin, il y avait un dieu prêt à le punir par une batterie de terribles maladies. Kali, la déesse indienne de la Mort, était aussi connue comme celle de la maladie. Le Japon grouillait de démons de l'épidémie. Les Mayas disposaient d'Ak K'ak, à la fois dieu de la Maladie et de la Guerre, qui semblait un assez bon candidat puisque le tueur avait provoqué une rixe. Les Maoris possédaient une divinité maligne pour chaque partie du corps. Les Indiens Winnebago tentaient d'être bénis par une divinité à deux visages qu'ils appelaient le Porteur de maladies. Les Irlandais disposaient du dieu des Épidémies : Caillech. Et, dans l'ancienne Babylone, Nergal distribuait les maladies comme s'il s'était agi de bonbons. Tout ça sans compter les divinités qui, bien que non spécialisées dans l'infection, recouraient à l'épidémie si l'occasion se présentait.

J'avais besoin de données supplémentaires pour réduire ma

recherche. J'avais mal aux fesses à force de rester assise. J'avais déjà donné quatre beignets au chien qui n'en semblait pas incommodé. Je m'attendais presque à ce qu'il explose ou vomisse sur le tapis mais, apparemment, le caniche géant avait un estomac en béton.

Avant que mes yeux se ferment, je fis une pause et appelai le centre Biohazard.

– C'était un Changeforme ?

– Coyote-garou, précisa Patrice.

– Tu en es vraiment sûre ?

– Certaine. Plusieurs membres de la Meute très en colère sont venus à mon bureau pour demander ses restes.

– Comment est-ce possible ? Les Changeformes ne tombent pas malades.

– Je ne sais pas. (L'inquiétude vibrait dans la voix de Patrice.) Le V-Lyc est un virus jaloux. Il extermine tous les autres envahisseurs sans discrimination.

Si l'épidémie avait fait cela à un Changeforme, qu'est-ce que ça aurait donné sur un humain ordinaire ?

Le reste de la conversation continua sur la même veine. Le type à la cape avait déjà un nom de code officiel : « le Mary d'acier ». Le caniche était un simple chien, le bon Samaritain avait disparu pour toujours et nous n'avions pas le moindre indice quant à l'identité du Mary d'acier. Les déclarations des témoins oculaires étaient inutiles. Les med-mages avaient passé toute la scène du crime au peigne fin et découvert que dalle. Aucun nom d'une divinité interdite écrite en lettres de sang sur les murs. Aucune boîte d'allumettes abandonnée venant d'un hôtel cinq étoiles. Aucune trace d'une boue unique qu'on ne trouvait qu'à trois pas sur la gauche d'un monument connu. Rien. Je suggérai à Patrice une prière à Miss Marple. Elle me dit où je pouvais me la mettre, ma prière, et raccrocha.

Le suivant était Williams, de la DAP, qui se contenta de jouer des muscles et du sabre parce qu'on n'avait pas dépêché la DAP sur la scène du crime et que le Biohazard en tirait seul

toute la gloire. Toutefois, après une description détaillée du nez de Joshua en train de tomber, le brave inspecteur décida qu'il avait des affaires beaucoup plus importantes à traiter et que, même s'il aurait adoré m'assister dans mon enquête, il était débordé. Regrettable.

Je biffai les messages de Patrice et Williams, et j'appelai Jim parce que je n'avais pas le choix. Il fallait bien faire des efforts et rester poli avec le chef de la sécurité de la Meute. Même si ce chef était un copain.

Un Changeforme nommé Jack me mit en attente. Je retournai le message rose et commençai à gribouiller un visage grimaçant.

Jim et moi nous connaissions depuis bien longtemps. Avant mon boulot de liaison entre l'Ordre et la Guilde des Mercenaires, et son boulot en tant que chef du renseignement, nous gagnions tous les deux notre croûte en tant que mercenaires. La Guilde donnait un territoire à chaque merc. Le mien était nul et les boulots bien payés n'étaient pas légion. Le territoire de Jim, en revanche, générait de bonnes missions qui nécessitaient fréquemment un coéquipier. Généralement, on se partageait le boulot, essentiellement parce qu'il ne supportait pas de travailler avec quelqu'un d'autre. À cette époque, j'avais appris que, pour Jim, la Meute avait toujours la préséance. Il pouvait tenir sa cible au bout du fusil, mais si la Meute lui en donnait l'ordre, il la laissait partir sans broncher.

Il devait devenir fou. Les Changeformes avaient toujours cru qu'ils ne pouvaient pas tomber malades. La nuit précédente les avait privés de cette certitude.

Je coloriai le nez de mon gribouillage en noir et lui ajoutai une tignasse de cheveux ébouriffés.

— Kate ? (Jim avait l'air d'un véritable boucher, mais il avait une voix merveilleuse.) Qu'est-ce qui t'a pris autant de temps, putain ?

— J'adore quand tu me susurres des mots doux, mon gros lapin. Figure-toi que je tentais de traquer le Mary qui a tué

Joshua.

Jim grogna un peu, mais ne mordit pas.

– Il n'avait que vingt-quatre ans. C'était un coyote-garou, un type bien. Il avait travaillé pour moi une fois ou deux.

J'ajoutai deux cornes à mon gribouillage.

– Je suis vraiment désolée.

– Biohazard m'a dit qu'il avait été infecté par la syphilis et que celle-ci l'avait dévoré de l'intérieur.

– C'est exact.

– Ils refusent de nous rendre ses restes.

Je savais où il voulait en venir.

– Doolittle veut un échantillon pour l'analyser ?

– Ouais.

Doolittle était le médecin de la Meute et sans doute le meilleur med-mage que j'aie eu le privilège d'amener au bord de la folie. C'était grâce à lui que mon ami Derek avait toujours un visage – et que j'étais toujours là.

– Jim, Joshua était extrêmement contagieux. Des morceaux de son corps tombaient, couverts de mousse rosâtre, et rampaient sur le pavé. Le centre Biohazard l'a brûlé jusqu'au squelette, qu'ils ont enfermé dans un cercueil hermétique avant de l'incinérer. Ils auraient atomisé le parking s'ils avaient pensé pouvoir s'en sortir.

– Il reste quelque chose ?

Je dessinai des griffes sur les bras de mon affreux bonhomme.

– Malheureusement non. Selon le Code de Géorgie, section 38 : d'après la loi de 2019 sur la gestion des situations d'urgence surnaturelle, en cas de menace avérée d'épidémie, le centre Biohazard a toute autorité, y compris le droit de refuser les requêtes de la Meute. Pour autant que je sache, ils n'ont même pas gardé d'échantillons pour leurs propres labos. C'était extrêmement virulent, Jim. Ça glissait sur le sel et le feu. Si c'en était sorti, toute la ville serait déjà infectée.

Le caniche leva la tête en grognant doucement.

– *Tu as un visiteur*, annonça la voix de Maxine dans ma tête.
– Je vais devoir raccrocher dans une minute, alors il faut faire vite, murmurai-je dans le téléphone. Il y avait d'autres Changeformes dans le bar. Pourquoi sont-ils partis ?

Jim hésita.

– Jim. On en a déjà discuté, je ne peux pas t'aider si tu ne me dis rien.

– On les a chassés. Quelque chose qu'a fait ce salopard les a terrifiés jusqu'à la folie.

– Où sont-ils, à présent ? J'ai besoin de leur poser des questions.

– Tu ne peux pas interroger Maria, elle est sous sédatif.

– Et les autres ?

Il y eut un petit silence.

– Nous sommes à leur recherche.

Et merde !

– Il en manque combien ?

– Trois.

Trois Changeformes paniqués erraient dans la ville, chacun capable de se mettre à tuer. S'ils devenaient Wolf, ça tournerait vite au carnage.

Génial ! La situation ne pourrait pas empirer encore un peu ?

Une silhouette émaciée se glissa dans mon bureau avec une rapidité surnaturelle et se percha sur le fauteuil en face de mon bureau. Cela avait peut-être été un homme à une époque, mais ce n'était plus qu'une créature : hâve, chauve, les muscles secs comme si on l'avait fourré en déshydratation pendant quelques jours et que toute la chair et tout le gras l'avaient quitté. Le vampire me dévisageait de ses yeux vides et rouges, dans lesquels je lus une faim terrifiante.

Le caniche géant explosa en aboiements.

J'aurais mieux fait de m'abstenir de penser.

– Une fois de plus, je suis profondément désolée. Toutes mes condoléances à la famille, repris-je. Si je peux faire quelque chose, n'hésite pas.

— Je sais.

Jim raccrocha.

Je fis de même et regardai le vampire. Il ouvrit la bouche pour me montrer ses crocs, deux longues aiguilles d'ivoire incurvées. On ne voyait jamais de suceurs de sang pendant la journée, ou alors badigeonnés d'écran total. Vu la couverture dense de nuages qui étouffait le ciel, le soleil d'automne ne semblait pas trop les déranger.

Le vampire ne jeta qu'un coup d'œil au chien avant de se retourner vers moi.

J'aurais aimé le tuer. Je pouvais presque voir mon sabre s'enfoncer dans sa chair non morte, juste entre la sixième et la septième vertèbre cervicale.

Je pointai mon doigt vers le caniche.

— Sage !

— Un animal intéressant, déclara la voix onctueuse de Ghastek par la bouche du vampire.

Sa voix était un peu étouffée, comme s'il était au téléphone.

Le vampire se repositionna sur le fauteuil et s'assit comme un chat, les bras sur les cuisses.

De tous les Maîtres des Morts d'Atlanta, Ghastek était le plus dangereux, à l'exception de Nataraja, son patron. Mais là où Nataraja était cruel et désordonné, Ghastek était intelligent et calculateur, un mélange bien pire.

Je croisai les bras.

— Une visite personnelle. Quel honneur.

— Tu ne rappelles pas. (Le vampire se pencha en avant, tapotant mon gribouillis avec une de ses énormes griffes.) C'est bien un lion avec des cornes et une pique ?

— Oui.

— Et il porte la lune au bout de sa pique ?

— Non, c'est une tarte. Que puis-je faire pour le premier Maître des Morts d'Atlanta ?

Les traits du vampire se tordirent pour représenter les émotions de Ghastek. D'après le résultat, il luttait pour ne pas

vomir.

– Quelqu'un a attaqué le *Casino* ce matin. Le Peuple souhaite demander l'aide de l'Ordre pour enquêter.

Le vampire et moi échangeâmes un long regard.

– Tu peux répéter ?

– Un individu mentalement dérangé a attaqué le *Casino* ce matin, causant à peu près 200 000 dollars de dommages. Le coût le plus sévère vient des quatre vampires qu'il est parvenu à frir. Les dommages au bâtiment sont essentiellement cosmétiques.

– Je parlais de la demande d'assistance que le Peuple adressait à l'Ordre.

– Je croyais que l'Ordre étendait sa protection à tous les citoyens.

Je me penchai en avant.

– Corrige-moi si j'ai tort, mais n'es-tu pas le mec qui s'enfuit dès qu'on lui montre un badge ?

Le vampire eut l'air offusqué.

– Ce n'est pas vrai. Nous coopérons avec les représentants de la loi.

Et les poules ont des dents en or.

– Il y a deux semaines, une femme a commis une attaque à main armée avant de se réfugier dans le *Casino*. Il a fallu quatorze heures aux flics pour la sortir de là parce que vous prétendiez avoir un statut de sanctuaire comme on n'en a pas évoqué depuis l'église catholique. Autant que je sache, le *Casino* n'est pas construit sur une terre sanctifiée.

Le vampire me toisa avec un air de mépris hautain. Quels que soient les défauts de Ghastek, son contrôle des non-morts était parfait.

– C'est une question d'opinion.

– Vous ne coopérez pas avec les autorités à moins d'y être forcés, vous appelez vos avocats au moindre problème, et vous possédez une écurie pleine de vampires capables de destruction massive. Vous êtes le dernier groupe que je m'attendais à

entendre solliciter l'aide de l'Ordre.

— La vie est pleine de surprises.

Je pris mon temps pour méditer ça.

— Nataraja sait que tu es ici ?

— J'agis sous ses ordres formels.

Des sirènes d'alerte retentirent dans ma tête.

Le supérieur de Ghastek, le big boss du Peuple à Atlanta, avait choisi le nom de Nataraja d'après l'une des incarnations de Shiva. Il y avait quelque chose de bizarre chez Nataraja. Son pouvoir semblait trop ancien pour un humain et il possédait énormément de magie, mais je ne l'avais jamais vu piloter un vampire. Trois mois auparavant, je m'étais retrouvée embringuée dans un tournoi de gladiateurs clandestin qui s'était terminé par un combat entre moi et des démons métamorphes appelés Rakshasas. Cela s'était aussi terminé par un pari stupide : dîner nue avec Curran.

Si j'arrivais à m'ôter ce salaud à fourrure de la tête pendant cinq secondes, je crois que je danserais une petite gigue.

Les Rakshasas avaient conclu un pacte avec Roland, le leader du Peuple et mon père biologique. Il leur avait fourni des armes et en échange ils avaient tenté de détruire les Changeformes. La Meute était devenue trop grande et trop puissante, Roland voulait s'en débarrasser avant qu'elle ne devienne dangereuse pour lui. Les Rakshasas avaient raté leur coup. Si Nataraja se trouvait être un Rakshasa, je n'en serais pas surprise. Roland voulait toujours se débarrasser de la Meute et Nataraja n'obéissait qu'à Roland.

Peut-être Nataraja ourdissait-il une vengeance et avait-il envoyé Ghastek pour donner l'apparence de la politesse ? Peut-être étais-je simplement en train de devenir parano ?

Je regardai le vampire droit dans les yeux.

— Où est le piège ?

Le suceur de sang haussa les épaules, un geste révoltant qui faisait trembler tout son corps.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

- Je ne te crois pas.
- Dois-je prendre cela comme un rejet de notre demande ?
Ghastek un, Kate zéro.

– Au contraire, l'Ordre serait ravi d'accepter votre requête.

Je sortis un formulaire de ma pile. Le Peuple accumulait l'argent pour ses recherches. Leur richesse extrême allait main dans la main avec une avarice terrible. Ils étaient notoirement radins.

– L'Ordre facture ses prestations selon une échelle particulière qui dépend des ressources du demandeur. Pour les pauvres, nos services sont gratuits. Pour vous, ils seront terriblement chers.

– L'argent n'est pas un problème. (Le vampire agita les bras.) J'ai été autorisé à accepter ton prix.

Ils voulaient vraiment l'assistance de l'Ordre.

– Dis-moi ce qui s'est passé.

– À 6 h 08 ce matin, deux hommes portant des imperméables miteux se sont approchés du *Casino*. Le plus petit des deux a pris feu.

Je m'interrompis, le stylo à la main.

– Il a pris feu ?

– Il a été avalé par les flammes.

– Comme dans *Les Quatre Fantastiques* ?

Le vampire soupira. C'était effrayant, il ouvrit la bouche, mordit l'air et le relâcha d'un unique sifflement.

– Je trouve ton humour irrespectueux, Kate.

– J'en suis marrie. Alors, que s'est-il passé ?

– Le pyromancien a dirigé un jet de flammes sur notre bâtiment. Son compagnon l'a aidé en créant un vent puissant qui a porté le feu jusqu'à l'entrée du *Casino*.

Il s'agissait probablement d'un mage du feu et d'un mage de l'air. Une luciole et un siffleur travaillant ensemble.

– Le feu a frappé la façade du *Casino*, brûlant les murs extérieurs et le parapet. Une équipe de quatre vampires a été envoyée pour s'occuper du problème. Leur apparition a poussé

les intrus à réorienter leurs flammes. L'intensité du feu était plus importante que nous ne l'avions anticipé.

– Ils ont abattu quatre vampires ?

Voilà qui était inattendu.

Le vampire hocha la tête.

– Et vous les avez laissés partir ?

Je n'arrivais pas à y croire.

– Nous les avons poursuivis. Malheureusement, ils ont disparu.

Je m'enfonçai dans mon fauteuil.

– Alors ils sont apparus, ont craché quelques flammes et ont disparu. Avez-vous reçu des demandes ? Argent, bijoux, une apparition de Rowena en dessous coquins ?

Personnellement, j'aurais parié sur Rowena – c'était la Maîtresse des Morts qui s'occupait des relations publiques du *Casino* et la moitié de la population mâle de la ville aurait tué pour la voir nue.

Le vampire secoua la tête.

Était-ce une sorte de blague ? Si c'était le cas, c'était aussi drôle que de laisser tomber un grille-pain dans son bain ou d'essayer d'éteindre un feu avec de l'essence.

– À quel point ont-ils brûlé les vampires ?

Le vampire déglutit. Les muscles de son cou se contractèrent, s'élargirent, se contractèrent de nouveau et il dégorgea un cylindre métallique de quinze centimètres de long sur mon bureau. Le sucer de sang l'attrapa, ouvrit le cylindre en deux et en sortit un rouleau de papier.

– Des photos, expliqua Ghastek en me tendant deux feuilles du rouleau.

– C'est dégoûtant !

– Il a trente ans. Tous ses organes internes à l'exception du cœur se sont atrophiés il y a longtemps. La gorge fait une excellente cavité de stockage. Les gens semblent préférer ça à l'anus.

Traduction : soit contente qu'il ne l'ait pas sorti de son cul.

Dieu merci.

Les deux photos montraient les restes brûlés de ce qui avait dû être des corps à un moment donné et ne ressemblait plus qu'à de la viande carbonisée. À certains endroits, la chair non morte avait pelé et révélait l'os.

Un mage capable de produire une explosion de chaleur assez puissante pour cuire un vampire valait son pesant d'or. Ce n'était pas une luciole de bas étage, mais un pyromancien de haut niveau. On pouvait compter ceux-là sur les doigts d'un manchot.

Je tendis la main.

— Le scan-m, s'il te plaît. (Le vampire devint parfaitement immobile. Plusieurs kilomètres plus loin, Ghastek réfléchissait.) Vous disposez d'assez d'équipement diagnostique au *Casino* pour faire danser de joie le collège de Magie tout entier, lui rappelai-je. Si tu me dis que la scène de crime n'a pas été scannée, je serai vraiment tentée de creuser une nouvelle cavité de stockage dans ton vampire avec mon sabre.

Le vampire tira une nouvelle page de son rouleau et me la tendit : une impression de scan-m rayée de pourpre. Le rouge était la couleur de la non-mort, le bleu celle de la magie humaine. Ensemble ils formaient le violet du vampire. Plus le vampire était vieux, plus la signature était rouge. Ces quatre-là étaient relativement jeunes – leur signature résiduelle était presque violette. Deux lignes d'un magenta vibrant traversaient les traces vampiriques comme des cicatrices jumelles. Quel que soit l'âge d'un vampire, il ne s'enregistrerait jamais en magenta. Quelque chose clochait avec cette couleur. Les sucs de sang donnaient des teintes beaucoup plus violettes.

Mais le magenta contenait toujours du rouge. Ce qui signifiait...

— Des mages non morts !

Putain de merde !

— Il semblerait bien, réagit Ghastek.

— Comment est-ce possible ? (Je commençais à ressembler à

un disque rayé.) L'utilisation de la magie élémentaire humaine est directement liée aux capacités cognitives, qui cessent d'exister après la mort.

Le vampire haussa à nouveau les épaules.

— Si j'avais la réponse, je ne serais pas là.

Juste au moment où je m'habituais aux règles du jeu, l'Univers décidait qu'il était temps de me donner un coup de pied au cul. Des coyotes-garous attrapaient des maladies mortelles, le Peuple demandait l'aide de l'Ordre et des créatures non mortes utilisaient la magie élémentaire.

— As-tu la moindre idée de qui pourrait être derrière cela ? le moindre suspect ?

— Non. (Le vampire se pencha en avant. Une longue griffe suivit la ligne magenta sur le scan-m.) Mais je meurs d'envie de le savoir.

CHAPITRE 4

Quand on ne sait pas par où commencer, il faut revenir à la base. Dans mon cas, cela signifiait me coller au téléphone et appeler toutes les unités de Biohazard des villes importantes autour d'Atlanta. Travailler pour l'Ordre avait ses inconvénients, mais cela ouvrait des portes, et tout ce qui concernait une épidémie était prioritaire pour le personnel des différents centres.

En deux heures, j'avais une meilleure idée de la situation et ce n'était pas joli. Jusqu'à présent, le Mary d'acier avait laissé des souvenirs dans cinq villes : Miami, Fort Lauderdale, Jacksonville, Savannah – il avait frappé ma ville sans que je le sache – et finalement Atlanta. Il se déplaçait vers le nord, le long de la côte, ce qui signifiait probablement qu'il était descendu d'un bateau à Miami. Voyager par mer était risqué, et il aurait sans doute évité l'océan s'il l'avait pu. Plusieurs voies maritimes partaient de Miami. J'avais la sale impression qu'il était venu de l'Afrique de l'Ouest. L'Afrique regorgeait de magie ancienne, antique, puissante et primale.

À Miami, un homme avec une cape avait été aperçu sur le marché. Un troupeau attendait l'abattoir. Le type était entré dans l'enclos, avait levé les bras et le troupeau était devenu fou, avait brisé les barrières et envahi le marché. Sa magie avait frappé les acheteurs aussi et, en quelques secondes, les gens s'étaient enfuis du marché, se piétinant les uns les autres et causant la panique dans toute la ville. Puis il avait libéré la variole ; trop puissante pour causer de réels problèmes, elle avait tué son porteur en quelques secondes et s'était éteinte.

Les citoyens de Fort Lauderdale n'avaient aucune idée de l'existence de l'homme à la cape, mais leur centre Biohazard avait rapporté une éruption de grippe espagnole extrêmement virulente qui avait affecté tous ceux ayant assisté à un tournoi clandestin de boxe à mains nues. Voyez-vous cela.

La DAP de Jacksonville l'avait débusqué assez rapidement, mais il leur avait balancé une dysenterie d'enfer et, quand ils avaient enfin pu nettoyer les corps, il avait disparu depuis longtemps. Ils mentionnaient qu'il avait quatre larbins avec lui. Ils avaient aussi alerté presque toutes les villes de Géorgie, mais les unités Biohazard de Savannah et d'Atlanta avaient pris cet avertissement à la légère.

Savannah l'avait payé avec une éruption de peste bubonique qui s'était déclarée après une grosse bagarre dans l'un des fameux pubs irlandais de River Street. Je connaissais des inspecteurs de la DAP là-bas et ils étaient tous trois tellement furax qu'ils m'avaient proposé de m'envoyer leurs dossiers. Je sautai sur l'occasion à pieds joints.

Chaque incident avait eu lieu pendant une vague magique. Chacun impliquait une foule agitée et une rixe, et, dans tous les cas, le combattant le plus puissant avait terminé ses jours cloué sur la surface la plus proche. Parfois, le Mary d'acier utilisait une lance. Parfois c'était un harpon ou un pied-de-biche. Les femmes semblaient généralement immunisées. Soit sa magie ne fonctionnait pas aussi bien sur elles, soit il n'était pas intéressé par le plus dangereux des sexes.

Les animaux s'enfuyaient sur son passage. Les Changeformes semblaient avoir le même problème. À Miami, les trois loups-garous du marché étaient devenus berserks. Des trois berserks, l'un avait été piétiné à mort par les vaches en panique et les deux autres avaient été appréhendés par la police et enfermés. Le premier survivant s'était tranché la gorge et avait saigné à mort dans sa cellule. L'autre avait tenté de s'échapper et les membres de la police de Miami avaient fait exploser l'arrière de son crâne et récolté la prime. Il y avait des

choses que même le V-Lyc ne pouvait réparer. Une balle dans la tête était l'une d'entre elles. La police de Miami avait présenté ses excuses à la Meute, mais il était clair que les Changeformes ne pouvaient pas se plaindre. À la place des flics, je l'aurais abattu aussi.

Je tapotai mes notes du bout des ongles. Il fallait que j'avertisse Andrea. Elle était femelle et aurait donc une certaine protection contre le Mary d'acier, mais elle était aussi Animale. Le V-Lyc, le virus changeforme, infectait les gens autant que les animaux. Parfois, le résultat était un garou-animal, une créature qui avait commencé sa vie comme une bête et acquis la capacité de se transformer en humain. La plupart des garous-animaux étaient des débiles violents, muets et stériles, incapables de supporter les règles de la société humaine. Le meurtre et le viol n'ayant aucune signification pour eux, certains Changeformes les tuaient à vue, sans se poser de questions. Très occasionnellement, les garous-animaux développaient la capacité de raisonner et apprenaient à communiquer. Encore plus rarement, ils pouvaient se reproduire.

La mère d'Andrea était une bouda, une hyène-garou, mais son père était un garou-hyène, ce qui faisait d'elle une Animale, l'enfant d'une bête. Elle le cachait à tous : à l'Ordre parce qu'on la virerait des rangs, et à la Meute parce que certains Changeformes prendraient plaisir à la tuer. Seules quelques personnes étaient au courant et nous avions tous décidé de le garder pour nous.

Il était impossible de savoir ce que les pouvoirs de ce type pourraient lui faire. Si elle paniquait et fuyait ou virait berserk, on serait tous dans la merde.

Le nombre grandissant de laquais du Mary d'acier m'inquiétait. Selon Toby le videur, ce type avait dit à Joshua qu'il avait de la place pour deux dieux de plus. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Assemblait-il un gang de membres qu'il appelait des dieux ?

Je me frottai le visage. Son *modus operandi* suggérait qu'il

allait changer de ville, mais j'avais le sentiment qu'il resterait dans le coin. Il avait un but et, s'il avait obtenu ce qu'il voulait de Joshua, il restait au Mary d'acier une seule et dernière place de dieu. Quelque chose d'énorme allait se produire s'il remplissait son quota. Atlanta était le centre du Sud. La plus grande Meute s'y trouvait, la plus grande Guilde aussi, l'UMDP méridionale y avait son quartier général. Atlanta devait être son but depuis le début. Je ne savais pas où il allait frapper, mais je pouvais peut-être lui mettre des bâtons dans les roues.

Je tirai le téléphone vers moi et attrapai l'annuaire. Pour une fois, mes années de mercenariat allaient payer.

Je composai le premier numéro. Une voix masculine bourrue me répondit.

— *Taverne du Chien noir.*

— Salut Keith, c'est Kate Daniels.

— Kate de l'Ordre. Comment va ?

Je faillis m'étouffer, « Kate de l'Ordre » ? sans blague ?

— Je vais bien, et toi ?

— Je me plains pas, je me plains pas. Qu'est-ce que tu chasses aujourd'hui ?

— J'ai un fouteur de merde qui vient de s'installer en ville, un type très grand avec une cape déchirée. Il aime entrer dans les bars quand la magie fonctionne et balancer des sorts bien méchants pour provoquer de grosses bagarres.

— Ça a l'air d'un mec marrant.

Ça dépend de la définition qu'on donne à « marrant ».

— Cette fille, Emily, elle travaille toujours pour toi ?

— Ouais, elle est là tous les soirs.

— Apparemment, les pouvoirs de ce type n'ont pas d'effet sur les dames. Pourrais-tu me rendre un grand service et t'arranger pour que ce soit Emily qui bosse pendant les vagues magiques ? Donne-lui mon numéro et dis-lui de m'appeler dès qu'une drôle de pagaille commence. Il coûte une fortune en meubles détruits aux propriétaires.

— Juste entre nous, s'il entre ici, ce ne sont pas mes meubles

qui vont trinquer ; je lui briserai les jambes.

Bien sûr, essaie pour voir.

– Fais donc ça. Mais assure-toi de donner mon numéro à la fille au cas où, d'accord ? Je sais que ton équipe peut s'en charger, mais fais-moi plaisir. J'aimerais vraiment mettre la main sur ce type.

– OK, répondit Keith.

– Merci.

Je raccrochai. Je n'obtiendrais rien de plus de lui. Je fis glisser mon doigt sur le numéro suivant et le composai.

– *Les Flammes de l'Enfer*, répondit une voix de femme.

– Salut Glenda, c'est Kate Daniels. Comment vas-tu ?

– Bien, et toi ?

– Toujours dans le coup. Écoute, j'ai ce débile qui vient d'arriver en ville. Il s'amuse à lancer des bagarres et j'aimerais assez l'arrêter...

En une heure et demie, j'avais contacté tous les repaires de gros durs dont je me souvenais. J'avais appelé la DAP et avais informé ses membres de la situation. J'avais parlé aux flics et leur avais demandé de faire passer le mot. J'avais téléphoné à la Guilde où le Clerc avait répondu. Je connaissais le Clerc depuis des années. Homme d'âge moyen très propre sur lui, il gérant l'accueil et tous les mercenaires le voyaient deux fois par mission, quand ils décrochaient le boulot et quand ils rendaient leur ticket de capture. Au cours des années, il avait perdu son nom et nous ne le connaissions que par son surnom : « le Clerc ».

Je lui avais expliqué mon problème et il s'était contenté de ricaner.

– S'il entre ici, je dirai juste aux gars qu'il y a un ticket sur sa tête. Ils le démembreront.

– C'est un vrai dur. Préviens Solomon.

– Bien sûr.

À sa voix, je sus qu'il n'en ferait rien. C'était tout aussi bien. Je doutais que le fondateur de la Guilde écoute mon

avertissement. Solomon Red ne connaissait même pas mon nom. Mais il fallait bien essayer.

– Tiens, passe-le-moi.

– Désolé, il est en mode NPD.

Ne pas déranger.

– Passe-moi sa messagerie, alors.

– Comme tu veux.

Je laissai un long message détaillé, expliquant tout ce qui concernait le Mary d'acier. Ça ne changerait pas grand-chose.

Solomon Red était une légende, le roi de la fourmilière qu'était la Guilde des Mercenaires. Même si les mercs avaient dû élire leur chef, il aurait probablement obtenu le boulot. Énorme, roux avec une large mâchoire et des yeux vairons – l'un bleu, l'autre noisette – il vivait dans la Guilde, mais on ne le voyait pratiquement jamais, sauf pour l'inévitable fête de Noël, lors de laquelle il offrait personnellement des bonus aux meilleurs mercenaires. En six ans avec la Guilde, je ne l'avais vu que deux fois, et pas parce que je méritais un bonus. Je doutais sérieusement qu'il écoute mon avertissement au sujet d'un mystérieux fouteur de merde avec une cape déchirée.

J'appelai quelques dojos locaux, *La Garde rouge* et *Le Poing & le Bouclier*, les sociétés de sécurité de premier ordre. Je rappelai le centre Biohazard et parlai à Patrice pour la briefer. Elle aima tellement ce que j'avais à lui dire qu'elle jura pendant trois minutes entières. Elle apprécia particulièrement quand je lui appris que son équipe avait refusé de prendre l'avertissement de Jacksonville au sérieux. Je la laissai râler – ce n'est pas souvent qu'on peut entendre la patronne de l'unité de réponse rapide de Biohazard promettre d'arracher les tripes de quelqu'un.

À quatorze heures, je rentrai à la maison. J'avais besoin de quelques heures de sommeil et d'une nouvelle mâchoire, mais si le type à la cape montrait le bout de son nez dans un des bars d'Atlanta, je serais la première à en être informée.

Le chien sur les talons, je passai à l'écurie de l'Ordre pour sortir Souci. J'avais bien une vieille camionnette du nom de Karmelion qui fonctionnait à l'eau enchantée, mais il me fallait quinze bonnes minutes de psalmodies intenses pour la démarrer et si le mec à la cape se pointait quelque part, je n'avais pas envie de perdre mon temps à supplier mon moteur.

Mon immeuble était équipé de garages que les résidents utilisaient pour tout, du stockage à l'écurie de fortune. J'utilisais essentiellement le mien pour stocker du bois pour l'hiver et pour installer les montures que j'empruntais occasionnellement à l'Ordre. Après avoir installé Souci confortablement, j'emmenai mon canin fidèle au magasin du coin.

Comme on n'y vendait pas de tondeuses, j'imaginai un nouveau plan : le caniche fantôme aurait droit à un rasage de pros. Je l'emmenai donc pour un jogging de six kilomètres jusque chez le toiletteur.

Notre entrée fut annoncée par une clochette. Une femme ronde et souriante émergea des profondeurs du commerce, jeta un coup d'œil au chien et élargit son sourire.

— Quel joli caniche.

Je grondai un peu et le chien aussi – moi à cause de son commentaire et le chien par sens du devoir.

La femme joyeuse, qui répondait au nom de Liz, attachait mon caniche à un long poteau d'acier et enclencha la tondeuse électrique. Dès que la machine touchait sa peau, le chien se retourna et tenta d'enfoncer ses crocs dans le bras de Liz. J'attrapai son museau et le fermai d'autorité en le tournant vers moi.

— Waouh, vous êtes une rapide, vous !

— Je le tiens, vous le rasez.

Vingt minutes plus tard, Liz avait dégagé une masse puante de fourrure et je disposais d'un nouveau chien : un clébard athlétique avec des oreilles lisses, de longues pattes et la constitution d'un énorme pointer allemand. Le chien fut gratifié

d'un biscuit maison et on m'allégea gentiment de 30 dollars.

– Vous lui avez donné un nom ? demanda la femme.

– Non.

Elle hocha la tête en désignant le tas de poils emmêlés.

– Qu'est-ce que vous dites de Samson ?

Je ramenai le chien à la maison au petit trot. La vague magique nous frappa sur le chemin et je remerciai quiconque en était responsable d'avoir attendu que le caniche soit toiletté avant que la tondeuse rende l'âme.

Je laissai la chaîne lâche pour faire une expérience, mais le chien semblait ravi de rester à côté de moi. Dans le parking, il prouva qu'il avait non seulement un estomac en béton, mais que sa vessie était connectée aux Grands Lacs. Je lui laissai décrire un grand cercle, et il marqua son territoire avec enthousiasme. Ma nuit blanche commençait à se faire sentir. J'avais la tête qui tournait et les jambes qui menaçaient de plier pour me mettre en position horizontale. J'avais consacré beaucoup d'énergie aux gardes autour de Joshua et mon corps exigeait quelques heures de sommeil.

Le chien grogna.

Je levai les yeux. Il se tenait immobile, pattes écartées, dos voûté. Les poils se dressaient sur son échine. Il regardait vers la gauche, là où le parking se rétrécissait entre mon immeuble et le mur écroulé de la ruine d'à côté.

Je tirai Slayer de son fourreau. La ruine avait autrefois été un immeuble, détruit par la magie, et les murs éboulés servaient à présent de support à une vigne vierge couverte de gelée blanche. La verdure obturait ma vue.

Le caniche retroussa les babines, montra les dents et laissa échapper un grondement sourd.

Je fis un pas vers les ruines. Une silhouette s'enfuit à une vitesse surnaturelle, franchit d'un bond le mur de deux mètres de haut, et disparut.

Ah tu le prends comme ça !

Je courus jusqu'à l'endroit où la créature s'était cachée. En me fondant sur la hauteur du mur, je pouvais en déduire que la chose – quelle que soit sa nature – était de petite taille, à peine plus d'un mètre cinquante. Par ailleurs, elle était enveloppée dans une sorte de vêtement miteux. Un peu maigres, mes indices. La poursuivre dans les ruines n'était pas une option. Je ne la rattraperais jamais, pas avec sa vélocité.

Qui aurait pu vouloir me surveiller ? Aucun moyen de le savoir. J'avais emmerdé pas mal de monde. Ce pourrait même être un des larbins du Mary d'acier. Dans la mesure où il avait des laquais.

Je me dirigeai vers l'appartement, le chien sur les talons.

– Si quelqu'un me suit vraiment, il ne va pas s'arrêter de sitôt, lui expliquai-je. Et, si tu es vraiment gentil, je te laisserai le mordre en premier. (Le chien remua la queue.) Ce dont nous avons besoin maintenant est d'une douche et d'un repas.

Il redoubla d'enthousiasme. Bien. Il existait au moins une créature dans cet Univers qui pensait que j'avais des idées de génie.

J'entendis le téléphone sonner en déverrouillant la porte. Les téléphones étaient des choses étranges, parfois la magie les empêchait de fonctionner, parfois pas. Quand j'en avais désespérément besoin, cette saloperie refusait de marcher et quand je ne voulais pas être dérangée, tout allait parfaitement bien. J'entrai et décrochai.

– Kate Daniels.

– Kate ! (La panique dans la voix du Clerc me fit oublier toute ma fatigue.) Nous avons été attaqués.

CHAPITRE 5

Je laissai tomber le téléphone et fermai la porte au nez du chien. Je descendis les cinq étages en quelques secondes, traversai le parking en courant, déverrouillai mon garage, sortis Souci, l'enfourchai et fonçai.

Nous tournâmes dans la rue et manquâmes renverser une charrette. Souci grimpa la rampe de bois menant à l'autoroute. La cité en ruine défila à nos côtés, une longue traînée de bâtiments déchiquetés sur fond de ciel chargé.

La Guilde des Mercenaires occupait un vieux Sheraton reconverti à la limite de Buckhead. J'arrêtai Souci devant le portail de fer forgé, sautai en attrapant un bidon de kérosène que j'utiliserais pour effacer toute trace de mon sang, et me mis à courir, priant pour que la maladie magique que cet homme avait créée ne soit pas active.

J'entrai dans la réception à toute vitesse et faillis me cogner contre le Clerc. Une énorme zébrure rouge marquait son visage et son œil gauche était en train de gonfler.

- Le hall intérieur ! cria-t-il.
- Tu as appelé le centre Biohazard ?
- Oui !

La porte intérieure pendait sur ses gonds. Je la franchis.

Le *Sheraton* avait été construit comme une tour creuse. Dans son autre vie, le hall intérieur possédait un restaurant, un café et un bar sur une plate-forme au-dessus du rez-de-chaussée, ainsi qu'un magasin de souvenirs. Les vieilles photographies montraient un ruisseau le traversant, flanqué de plantes soigneusement sélectionnées et habité par d'énormes carpes

koï. De l'autre côté, un ascenseur de verre s'élevait jusqu'au troisième étage.

La plate-forme du bar accueillait à présent le tableau des missions, le magasin de souvenirs contenait les différentes armureries et le restaurant avait été reconverti en mess où les mercenaires fatigués remplissaient leurs estomacs entre deux boulots. L'ascenseur ne fonctionnait plus, le ruisseau et les koï avaient disparu des années auparavant et le sol du rez-de-chaussée était nu.

La première chose que je vis fut le corps de Solomon Red, cloué à la cage d'ascenseur par une lance plantée dans sa gorge.

Trois mercenaires dessinaient rapidement des demi-cercles de garde autour de son corps. Une dizaine d'autres se tenaient contre les murs. J'attrapai le premier que je trouvais.

— Où est-il ?

— Parti, me répondit un mercenaire. Il y a environ cinq minutes.

Merde, j'étais encore arrivée trop tard.

Le corps de Solomon gonflait de plus en plus.

— Reculez ! aboyai-je pour me faire entendre.

Les mercenaires se dispersèrent.

Un déluge de sang et d'excréments macula le plastique transparent, inondant le sol pour former une large flaque. La puanteur nous frappa. Les gens déglutirent.

Le corps se racornit, séchant devant mes yeux comme une momie. Je n'avais pas besoin de Patrice pour faire un diagnostic. J'avais déjà vu ça. Ça avait le même nom en anglais, en espagnol ou en russe : choléra. Mais cette variété-là était gonflée aux stéroïdes.

La flaque immonde devint noire. Un frisson en agita la surface. Le liquide serpenta, testant la craie du cercle de garde et le traversa, se dirigeant sur la droite. Je regardai de ce côté et vis une vieille bonde sur le sol, un reste du berceau des koï. Le choléra se propageait par l'eau.

— Il se dirige vers la bonde !

Je courus devant le flux de sang en versant du kérosène sur les carreaux. Derrière moi, Bob Carver gratta une allumette, mettant le feu au ruisseau d'essence.

La flaque atteignit les flammes, recula et roula vers la gauche.

Ivera, une grande femme imposante joignit les mains, laissa échapper un hurlement perçant et écarta les bras d'un coup, paumes vers l'extérieur. La magie frappa. Des jets jumeaux de flammes s'échappèrent de ses mains et léchèrent la flaque. Elle recula vers la demi-lune de kérosène en feu. J'en versai davantage, tentant d'enfermer le sang.

Les bras d'Ivera tremblèrent. Elle déglutit. Les flammes disparurent et elle tituba. Elle saignait du nez.

La flaque sortit du piège de feu.

J'inspirai profondément, me préparant à la douleur d'un mot de pouvoir. Je ne savais pas si cela pourrait l'arrêter, mais c'était ma seule option.

Une psalmodie s'éleva derrière les mercenaires, une voix douce et basse murmurant des mots en chinois dans une mélodie harmonieuse. Un long ruban écailleux se faufila entre les mercenaires. Un serpent. Le reptile goûta l'air de sa langue et s'immobilisa, oscillant au rythme de la psalmodie. Ronnie Ma émergea. Son vrai nom était Ma Rui Ning, mais tout le monde l'appelait Ronnie. Antique et ratatiné, Ronnie était un de ces rares mercs qui étaient parvenus à atteindre la retraite. Il avait fait ses vingt ans et touchait sa pension.

Sa maison n'était qu'à une minute et il passait son temps à traîner à la Guilde, sirotant du thé et souriant doucement à la foule.

Il fit le tour de la flaque, portant plusieurs petits sacs, sans cesser de psalmodier.

La flaque se dirigeait directement vers la bonde, mais Ronnie y arriva le premier, fouilla dans un de ses sacs et laissa glisser quelque chose au sol. Un scorpion. L'arachnide dansa sur place, levant la queue. La flaque recula.

Ronnie laissa tomber le sac sur le sol et continua. Quelques pas de plus et il fouilla dans un autre sac avant de déposer un gros crapaud sur les dalles.

Flanquée sur trois côtés par des animaux, la flaque changea de direction et faillit toucher une quatrième créature, une scolopendre, juste au moment où Ronnie la laissait tomber sur le sol. Quelques pas encore et le vieil homme vidait son dernier sac, révélant une grosse araignée.

Les créatures oscillaient au rythme de sa voix. La flaque restait immobile entre elles, coincée. Ronnie attrapa un petit récipient à sa ceinture et marcha jusqu'au liquide noir. Il claqua des doigts, très vite, et tira un petit morceau de papier jaune de sa manche. Le papier glissa dans la flaque ; un petit symbole chinois était inscrit en rouge sur la face visible. Ronnie déboucha le récipient et en versa le contenu sur le papier dans un ruisseau vermillon.

Un miasme sombre surgit de la flasque et disparut comme s'il avait brûlé. Le fluide ne bougea plus.

Ronnie Ma souriait.

— C'est un ancien rituel chinois, m'expliqua Patrice pendant que deux infirmiers me désinfectaient par fumigation d'armoise derrière la ligne de sel dessinée sur le sol. Cinq créatures empoisonnées pour lutter contre la maladie. Nous le connaissons parce que cela faisait partie du Festival de la Cinquième Lune. Le Festival avait lieu en même temps que le solstice d'été et coïncidait avec un temps humide et chaud et un pic d'infections.

— Qu'est-ce qu'il a versé sur le choléra ?

— Je dirais que c'était du vin avec du cinabre. (Patrice regarda Ronnie Ma qui souriait toujours sereinement tandis que deux techniciens tentaient de le faire souffler sur la fleur diagnostic.) Nous cherchons quelqu'un qui sache comment le faire depuis toujours. Tu crois qu'il travaillerait pour moi ?

— Je dirais oui. M. Ma adore se rendre utile. Je peux y aller ?

Je me sens bien, aucune douleur, aucun inconfort.

Patrice plaça une main sur mon front. La magie me frappa. Des cercles tournoyèrent devant mes yeux. Ma peau semblait en feu. J'inspirai profondément et secouai la tête, tentant de m'éclaircir les idées.

— Maintenant tu peux y aller, me dit Patrice.

— J'étais infectée ?

— Non. Ce n'était qu'une mesure de précaution. Cinq créatures empoisonnées, répéta-t-elle en regardant les cinq animaux qui se tenaient toujours à leur place. Ils endorment toutes les maladies. Mais une fois qu'on les aura déplacés, elle se réveillera et je ne veux pas prendre de risque.

Bon à savoir.

Je traversai la ligne de craie. Autour de moi, le chaos organisé régnait. L'équipe Biohazard balayait la scène, examinant une vingtaine de mercenaires et prenant des échantillons de la flaque.

Je me penchai vers Patrice.

— Cette flaque s'est dirigée directement vers la bonde. Ce qui implique une certaine intelligence ou de l'instinct. Soit elle savait que la bonde menait à l'eau, soit elle sentait l'humidité. Comment une maladie peut-elle sentir quoi que ce soit ?

Patrice secoua la tête.

— Je ne sais pas. Je ne suis pas en train de suggérer que tu te trompes. Je n'ai simplement pas de réponse. Je peux te dire que c'est de l'instinct plutôt que de l'intelligence. Les organismes à l'origine des maladies sont trop primitifs pour développer une intelligence. Il y a des limites, même à la magie. Et, dans ce cas, je dirais que c'est de la physique. (Elle désigna le sol.) Il y a une légère pente vers la bonde. La flaque a peut-être simplement tenté de prendre le chemin le moins difficile.

CHAPITRE 6

Il me fallut quinze minutes pour être certaine que personne n'avait assisté à l'attaque contre Solomon. Deux hommes avaient vu le Mary d'acier. Il gardait son visage caché. Dans un hall rempli de durs à cuire, personne n'avait fait attention à lui. L'homme avait traversé le hall et pris l'escalier jusqu'au troisième niveau où se trouvaient les quartiers de Solomon Red. L'altercation avait eu lieu là, mes témoins n'en ayant eu conscience que lorsque l'étranger et Solomon avaient titubé hors de ses quartiers et plongé dans le hall par-dessus la rambarde. Selon Bob Carver, l'homme était retombé sur ses pieds, maintenant Solomon Red par la gorge. Cela avait immédiatement attiré l'attention de tout le monde, vu que Solomon faisait un mètre quatre-vingt-cinq et pesait près de cent vingt kilos.

La bagarre elle-même avait été courte et brutale.

— L'un d'entre vous s'en est-il mêlé ?

Les quatre mercenaires attablés devant moi secouèrent la tête, sauf Ivera qui tenait toujours un morceau de gaze contre ses narines. Bob Carver était à la Guilde depuis douze ans, Ivera et Ken depuis sept et Juke terminait sa cinquième année. Tous les quatre étaient bien entraînés, expérimentés, durs, et formaient une bonne équipe. Dans la Guilde, on les surnommait « les Quatre Cavaliers ». La plupart des mercenaires étaient des solitaires qui ne travaillaient qu'occasionnellement avec un partenaire, quand ils n'avaient pas le choix. Les Cavaliers choisissaient les missions qui demandaient plus de deux personnes et ils étaient sacrément

bons.

— Il est fort, déclara Bob. J'ai préféré éviter de m'approcher.

— Il n'a rien fait de compliqué, ajouta Juke en passant les mains dans ses courts cheveux noirs ébouriffés. (Elle tentait probablement d'avoir l'air effrayant avec ses cheveux noirs et ses yeux maquillés, mais ses traits étaient trop délicats et elle ressemblait à une fée clochette goth et en colère.) Pas de tourbillons ou de coups de pied impressionnants. Il a plaqué Solomon contre la cage d'ascenseur et enfoncé la lance dans sa gorge. « Bim, bam, boum. » Adieu, chef vénéré.

— Il était sûr de son coup, ajouta Ivera. Pas d'hésitation, il n'a pas visé ni rien.

— Que s'est-il passé après qu'il a ajouté Solomon à sa collection de papillons ?

— La magie a frappé, répondit Ivera.

Le Mary d'acier sentait-il la venue de la magie ? Ce serait un sacré avantage.

— Et alors ?

Bob regarda Ken. Le grand Hongrois sec était l'expert en magie du groupe. Ken restait souvent totalement immobile, tellement silencieux qu'on en oubliait qu'il était là. Ses gestes étaient mesurés, en contraste direct avec son grand corps, et il rationnait les mots comme s'ils étaient faits d'or.

— Extraction.

— Peux-tu expliquer, s'il te plaît ?

Ken réfléchit longuement, pesant le bénéfice de la race humaine contre l'effort de produire quelques mots supplémentaires.

— L'homme a placé ses mains sur la bouche de Solomon. (Il écarta ses longs doigts pour me montrer.) Il a prononcé un mot et lui a arraché son essence.

Qu'est-ce que ça voulait dire ?

— Définis « essence ».

Ken m'observa une longue minute.

— La lueur de sa magie.

Cela n'avait aucun sens.

— Pourrais-tu décrire cette lueur ?

Ken se figea, troublé.

— On aurait dit de la barbe à papa rouge et scintillante, proposa Juke.

— Elle brillait de la magie de Solomon. Je l'ai senti. C'était puissant. (Ken hocha la tête.) Le type tenait son essence dans la main, puis il est parti.

— Il est juste sorti ?

— Personne n'a été assez con pour l'en empêcher, déclara Juke.

C'était là la différence entre l'Ordre et la Guilde. Si l'homme à la cape était entré dans le Chapitre de l'Ordre, chaque Chevalier aurait préféré mourir que le laisser sortir.

— Pas « il », « elle », intervint Ivera.

Bob la regarda.

— Iv, c'était un homme.

Elle secoua la tête.

— C'était une femme.

Bob se pencha en avant.

— J'ai vu ses mains, c'étaient des mains d'homme. Ce type faisait deux mètres.

— Non, moins que ça, dit Juke.

— C'était une femme, insista Ivera.

Je regardai Juke. Elle leva les mains.

— Ne me regarde pas comme ça. Je ne l'ai vu que de côté. Pour moi, on aurait dit un homme.

— Ken ?

Le mage joignit ses longs doigts devant lui, les regarda longuement et leva les yeux vers moi.

— Je ne sais pas.

Je me frottai le visage. Les déclarations des témoins oculaires étaient censées limiter le champ des suspects, pas l'élargir.

— Merci, dis-je en refermant mon bloc-notes.

J'avais pris l'habitude de l'emporter avec moi, parce que

c'était nécessaire. Ça me donnait l'impression d'être stupide. Je pouvais passer la tête dans une pièce pendant une demi-seconde et dire combien de personnes étaient à l'intérieur, lesquelles étaient dangereuses et quel genre d'armes elles avaient. Mais quand il s'agissait d'interroger des témoins, si je n'écrivais rien, j'oubliais tout en deux heures. Gene, un Chevalier Inquisiteur de l'Ordre et un ancien du Bureau d'Investigations de Géorgie, que je tentais d'imiter parce qu'il savait toujours ce qu'il faisait, était capable d'écouter un témoin ou un suspect une seule fois et de se souvenir parfaitement de tout ce qu'il avait dit. Moi, je devais prendre des notes. Cela me donnait l'impression d'avoir un trou dans le crâne.

Il était temps de remballer.

— Au nom de l'Ordre, je vous remercie de votre coopération et tout ça.

Juke me décocha un regard mauvais. Elle essayait de ressembler à une version plus jeune de moi mais, à son âge, j'avais déjà quitté l'Académie de l'Ordre. J'aurais pu la bouffer toute crue et elle le savait, mais elle essayait quand même.

— Alors tu es dans la cour des grands, maintenant. Enquêtrice pour l'Ordre et tout ça. J'ai envie de me prosterner.

Je lui décochai mon petit sourire inquietant.

— La prosternation n'est pas nécessaire. Ne quitte pas la ville.

Juke écarquilla les yeux.

— Pourquoi ? Tu nous arrêtes ou quoi ?

Je continuai à sourire. Nous échangeâmes un long regard avant que Juke baisse les yeux sur sa tasse et la porte à sa bouche.

— Va te faire mettre.

— Mais non, voyons, ma chérie, tu sais bien que ce n'est pas mon genre.

— Rien à foutre.

Les habitudes d'alpha de Curran avaient dû déteindre sur moi. Curran. Pourquoi pensais-je encore à lui ? C'était comme si

je n'arrivais pas à m'en débarrasser.

– Il arrive, murmura Ivera.

Mark trottinait à travers la foule, vers moi, l'air parfaitement à l'aise dans son costume bleu marine.

Les Quatre Cavaliers grognèrent à l'unisson.

Mark avait un nom de famille, mais personne ne s'en souvenait. Quand quelqu'un condescendait à ajouter quelque chose à son nom, c'était généralement « connard de manager » ou « ce trou du cul » et, si la personne était particulièrement mécontente, « massa ». Au moins il avait gardé un prénom, contrairement au Clerc.

Officiellement secrétaire de la Guilde, Mark était beaucoup plus un gestionnaire d'opérations qu'un administratif. Solomon Red avait créé la Guilde et se taillait la part du lion dans les bénéfices, mais c'était Mark qui réglait les problèmes quotidiens et sa façon de faire ne lui avait pas créé d'amis. L'Univers l'avait conçu avec une jauge de compréhension toujours fixée sur zéro. Aucune urgence, aucune tragédie – réelle ou inventée – ne le touchait.

Son apparence y était pour quelque chose aussi. Sa peau restait toujours bronzée et il l'hydratait probablement régulièrement. Sa silhouette élégante le désignait comme un homme qui faisait très attention à son apparence plutôt qu'un combattant qui utilisait son corps pour gagner sa vie. Son visage était méticuleusement soigné. Dans une foule de durs à cuire, il se détachait comme un lys au milieu des mauvaises herbes, et il émanait de lui un air supérieur assez insupportable.

Il s'arrêta devant moi.

– Kate, j'ai besoin de vous parler.

– Cela concerne-t-il la mort de Solomon ?

Il grimaça.

– Cela concerne ses conséquences.

– Si cela n'a rien à voir avec l'enquête, cela devra attendre.

Bob plissa les yeux.

– Tu vas vite, hein, Mark ? Tu ne perds pas de temps.

Mark ne daigna pas lui répondre.

– Dois-je prendre rendez-vous ? me demanda-t-il.

– Oui. Appelez l'Ordre demain et ils s'arrangeront pour organiser quelque chose.

Je me dirigeai vers l'escalier pour examiner les quartiers de Solomon.

Derrière moi, Bob disait :

– Demain la Une de l'*Atlanta Journal* va crier sur les toits que Solomon Red s'est vidé de ses tripes et que ses mercenaires ont dû poursuivre une flaque de son sang et de sa merde. Ne devrais-tu pas plutôt t'occuper de ça ?

– Mêle-toi de tes affaires et je m'occuperai des miennes, répondit Mark.

La mort de Solomon créait un vide de pouvoir. Quelque chose devait le remplir et ils étaient déjà en train de dessiner les lignes de front. Ils pouvaient tirer tant qu'ils voulaient. Rien ne me forcerait à m'impliquer là-dedans.

Je grimpai l'escalier en passant devant la momie de Solomon. Le chef de la Guilde pendait sur la lance, réduit à un sac de peau sèche sur un squelette. L'homme qui avait fait de lui-même une légende était mort de façon tout à fait indigne. L'Univers avait un curieux sens de l'humour.

L'équipe de Biohazard laissa Solomon où il était. Tout ce qui restait de la maladie avait fini dans la flaque qu'ils avaient emportée. Le corps de Solomon n'était plus qu'une coquille inerte. Mark devait les avoir convaincus de laisser le cadavre à la Guilde pour les funérailles.

Je montai jusqu'au deuxième niveau et entrai dans la cage d'escalier privée menant aux appartements de Solomon. Une grande variété d'armes décorait les murs : des barbues, des katanas, de simples et élégantes épées européennes, des armes tactiques modernes... Il y avait un espace vide entre deux crochets d'acier. Juste assez large pour la lance. Mon espoir que la lance plantée dans le cou de Solomon appartienne au Mary d'acier s'envola en fumée.

Il aurait pu prendre tout ce qu'il voulait, mais il avait choisi la lance. Pourquoi ?

L'escalier me conduisit à un couloir donnant sur un balcon. Trois étages plus bas, dans le hall principal, les mercenaires étaient toujours sous le choc. La porte d'entrée des quartiers de Solomon était grande ouverte, son côté gauche déchiqueté. Le Mary d'acier avait dû arracher le bois autour de la serrure d'un seul coup de pied.

J'entrai. Des murs vides m'accueillirent. Aucun tableau ne décorait la peinture vert malachite. Les meubles simples, presque grossiers, ne soutenaient aucun bibelot. Il n'y avait pas de photo sur le manteau de la petite cheminée. Nul magazine sur la table basse. Pas un livre. L'endroit ressemblait à une chambre d'hôtel attendant le client.

Dans la chambre, un lit simple, un bureau simple avec un tas de papiers et une chaise renversée sur le sol. Solomon devait être assis là quand le Mary d'acier avait surgi.

Un magnétophone reposait sur le bureau. J'appuyai sur « play ».

« Sept lignes vers le bas, signe là, disait la voix de Mark. Compte trois pages. Page 6. Compte trois lignes depuis le bas de la page, signe. »

Qu'est-ce que... ? Je fis reculer la bande et appuyai de nouveau sur « play ».

« C'est exactement comme le vieux contrat, disait Mark. Tu devrais encore avoir la cassette dans la boîte de l'année dernière. C'est la numéro 34. Tout ce qu'on a changé, ce sont les dates et deux paragraphes concernant les nouvelles ordonnances de la ville. Le premier est page 3. Compte deux paragraphes. Là, il est écrit... »

Solomon Red ne savait pas lire. Et Mark l'avait couvert pendant toutes ces années. Aucun des mercenaires ne le savait.

— Kate ? appela la voix de Mark.

Quoi encore ?

Je sortis de la pièce et regardai vers le bas. Mark se tenait à

l'étage inférieur avec deux hommes. Le premier était musclé et avait la mine sévère. Il n'avait pas vraiment besoin d'aide dans le département menace, mais avait choisi d'amplifier son statut de dur à cuire en portant une longue cape ample bordée de fourrure de loup. *Salut Jim.*

L'homme à côté de lui portait un survêtement de la Meute. Pour les Changeformes, cela constituait la tenue de travail idéale : facile à déchirer avant un combat. L'homme se tenait avec la grâce animale particulière aux gens très forts. Même à cette distance, sa pose exprimait une violence retenue mais prête à exploser à la moindre provocation. Les mercenaires le sentaient et lui laissaient de l'espace, comme les charognards reconnaissent le prédateur parmi eux.

L'homme leva les yeux et inclina sa tête aux courts cheveux blonds sur le côté. Son visage aussi était puissant et agressif. Une mâchoire carrée, des pommettes proéminentes, un nez cassé jamais vraiment réparé. Des yeux gris qui me regardaient sous de longs cils dorés.

CHAPITRE 7

La seule solution était l'indifférence, décidai-je en prenant mon temps pour descendre les marches. Rester froide, détachée.

Quelque chose de puissant et violent bouillait en moi et je dus faire appel à tous mes nerfs pour me contrôler. Je pouvais le faire. Je devais juste rester cool. Zen. Ne pas le frapper. Le frapper ne serait pas zen du tout.

J'arrivai au bas de l'escalier. J'aurais aimé connaître le connard qui avait fait une cage d'escalier aussi courte. Je l'aurais fait tomber dans les marches pour qu'il puisse les compter avec sa tête. Je fis un pas, puis un autre et rejoignis les deux Changeformes, ne regardant que Jim.

— Jim, quelle bonne surprise.

Je souriais, tentant de rester cordiale.

Mark frémit et s'éclipsa. J'aperçus mon sourire dans le miroir sur le mur. Très peu cordial, plutôt maniaque et meurtrier. Je cessai de sourire avant de déclencher un incident interagences.

Jim hocha la tête.

Du coin de l'œil, je vis le visage de Curran. C'était comme de regarder un glacier.

— Sois gentil de passer mes salutations au Seigneur des Bêtes, ajoutai-je. J'apprécie le fait qu'il ait pris sur son temps si précieux pour faire une apparition.

Curran ne montra aucune émotion. Ni frime ni colère, rien du tout. Jim me regarda, regarda Curran, se retourna vers moi.

— Kate te dit bonjour, dit-il finalement.

— J'en suis extatique, répondit Curran.

Je dus me retenir de toucher la poignée de Slayer qui dépassait de mon épaule.

Le silence s'étira.

— Que puis-je faire pour vous ? demandai-je enfin.

Jim adressa un nouveau coup d'œil à Curran. Le Seigneur de Bêtes resta stoïque.

Tu m'as posé un lapin, fils de pute. Si je parvenais à m'en sortir en un seul morceau, j'aurais besoin d'une médaille pour commémorer cet exploit.

— La Meute souhaite proposer son assistance à l'Ordre en ce qui concerne le Mary d'acier, déclara Jim.

Alors ça, ça me troue le cul ! La Meute ne coopérait que quand on l'y forçait. Les Changeformes n'étaient jamais volontaires pour ce genre de choses.

— Pourquoi ?

— Le pourquoi n'a pas d'importance, intervint Curran. Nous sommes prêts à mettre nos considérables ressources à la disposition de l'Ordre.

Nous nous affrontâmes du regard. Avec quelques sifflements et des broussailles portées par le vent, on se serait crus en plein western.

Une lueur verte passa dans les yeux de Jim. Il réagissait à la tension.

Deux mercenaires étaient restés à quelque distance de nous. Un troisième se figea. Ils s'attendaient à une bagarre et ne voulaient pas en perdre une miette. Nous devions nous éloigner de ce public.

Je désignai la petite salle d'exercice séparée du hall principal par un mur de verre dépoli. L'hôtel l'avait utilisée pour des dîners privés. Les mercenaires l'avaient vidée et remplie de matelas pour la transformer en dojo.

— Trouvons-nous un endroit plus privé.

Nous nous dirigeâmes vers le rez-de-chaussée. Curran pénétra dans la pièce comme si elle lui appartenait, se tourna et croisa les bras. Ses biceps gonflèrent, tendant les manches de

son sweat-shirt. S'il y avait la moindre justice dans le monde, il aurait dû être chauve, perdre toutes ses dents et attraper une terrible allergie cutanée. Mais non, ce connard était superbe. En parfaite santé.

Rester calme. C'est tout ce que j'avais à faire.

Je fermai la porte de verre et la verrouillai.

– La Meute a un intérêt personnel dans cette affaire, déclara Jim.

– Je ne vois pas en quoi la Meute devrait être impliquée.

– Solomon Red était un Changeforme secret, dit doucement Jim.

Le monde m'envoya une baffe dans la gueule.

– Il était profondément religieux. C'était difficile pour lui. Il ne changeait pas mais devait vivre avec cette pulsion. La Meute lui donnait une permission spéciale pour ses affaires en échange d'une part des profits de la Guilde. D'abord Joshua et maintenant Solomon...

– Combien, la part ?

– Dix pour cent.

Dix pour cent des bénéfices de la Guilde, ça faisait beaucoup d'argent. Quelqu'un venait de tuer deux Changeformes et – au passage – de réduire d'une belle somme les revenus de la Meute.

Curran ne me quittait pas des yeux et je ne parvenais pas à me concentrer.

– Qui d'autre était au courant pour Solomon ?

– Le Conseil.

Quatorze personnes, deux alphas de chaque clan.

– Donc, soit c'est une coïncidence, soit vous avez un traître parmi vos alphas.

Les yeux de Jim devinrent verts.

– Il n'y a pas de traître dans le Conseil.

Je soupirai.

– Bien sûr que non. Comment les grands Changeformes pourraient-ils avoir des vices humains ?

Curran se pencha légèrement.

– Nous ne sommes pas des mercenaires, Kate. Ne nous mesure pas d'après tes propres standards.

Merci, Ta Majesté. Je me tournai vers Jim.

– L'Ordre apprécie l'offre de la Meute mais, vu la nature sensible de notre enquête, décline pour l'instant votre assistance.

Curran me montra les dents.

– Oses-tu insinuer que mes hommes ne savent pas faire preuve de circonspection ?

Je regardais toujours Jim.

– Passe donc mes félicitations à Sa Majesté pour avoir réussi à apprendre un si grand mot tout seul.

Si Jim avait eu sa forme féline, ses moustaches et sa fourrure se seraient hérissées.

Je poursuivis :

– Explique-lui aussi que soit il a un traître dans ses rangs, ce qui signifie que son peuple n'est pas parfaitement circonspect, soit le meurtre de Solomon était une coïncidence et la Meute n'a aucune raison de se mêler d'une enquête de l'Ordre.

Curran fit un pas en avant.

– Pourquoi ne me parles-tu pas ?

– Je suis tes ordres à la lettre. On m'a dit d'adresser toutes mes questions à ton chef de la sécurité. Cependant, si tu souhaites me parler directement, je serai heureuse de t'accorder ce plaisir.

Curran plissa les yeux.

– Quand est-ce que j'ai dit ça ?

– Ne fais pas semblant. Ça ne te va pas.

Reste calme, reste calme...

Il secoua la tête.

– Ça n'a pas d'importance. Tu as un tout petit peu de pouvoir et tu l'utilises. Fuis tant que tu le peux. L'Ordre finira bien par nous laisser participer. Je te court-circuiterai.

Jim fit un petit pas en avant. Ses dents étaient serrées et les muscles de sa mâchoire, bien visibles. J'étais vraiment désolée pour lui.

Reste calme. Ne lui donne pas la satisfaction de te voir perdre le contrôle. Je desserrai les dents.

— Pour l'instant, vous n'avez rien pour justifier votre implication. Si j'acceptais votre offre de coopération, je devrais la soumettre à Ted, qui la bloquerait parce qu'il ne vous fait pas confiance, par principe. Il est dans votre intérêt d'attendre jusqu'à ce que vous puissiez me fournir la preuve irréfutable que la Meute est une cible pour décoincer Ted. Si tu veux un accès direct au Chevalier Protecteur, tu peux essayer de le joindre. Mais s'il te plaît, souviens-toi qu'espérer de la compréhension de la part de Ted Moynohan serait comme attendre qu'une pierre produise du vin. Moi, d'un autre côté, j'ai une certaine sympathie pour les besoins de la Meute dans son ensemble, même si je répugne à interagir avec toi personnellement.

À cause de Jim, Derek et Raphaël, et d'Andrea qui ne faisait pas encore partie de la Meute mais qui pourrait bien y finir un jour.

— C'est toi qui répugnes à me voir ? C'est ironique quand on pense que tu m'as envoyé bouler.

— Moi, je t'ai envoyé bouler ? Tu m'as posé un lapin, espèce de fils de pute arrogant !

— Tu t'es défilée ! (Il s'avançait vers moi.) Je mérite une explication.

Slayer quitta son fourreau quasiment tout seul. Un instant avant il y avait le vide entre nous et soudain j'avais mon sabre à la main.

— Tu ne mérites rien du tout !

Une lueur dorée traversa les yeux de Curran si rapidement que, si j'avais cillé, je ne l'aurais pas vue. Son visage prit une expression blasée.

— Tu penses honnêtement que ton cure-dent pourrait me

blessé ?

— Et si on essayait, pour voir ?

— Non !

Jim se plaça entre nous.

Curran le regarda dans les yeux. Sa voix était rauque, presque un rugissement.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Mon boulot.

Il avait perdu la tête. Curran était sur le point de devenir violent et Jim s'était transformé en cible.

— Jim, tu devrais reculer.

Jim ne broncha pas.

Curran posa sur moi son regard d'or brûlant. C'était comme se trouver les yeux dans les yeux avec un lion affamé et comprendre soudain que j'étais de la nourriture. Mon corps se figea, la chair de poule me gagna et, en moi, une petite voix chuchota avec désespoir : *Ne respire pas, il oubliera peut-être que tu es là.*

Je fis tourner mon sabre, échauffant mon poignet.

— Tu ne me fais pas peur, avec tes yeux de feu.

Jim redressa les épaules.

— Tu ne peux pas faire ça. Pas ici et pas maintenant.

La voix de Curran devint glaciale.

— Fais très attention, Jim, ou je pourrais croire que tu me dictes ma conduite.

Si Curran lui ordonnait de bouger et que Jim refusait, ce serait un défi. Curran devrait combattre son propre chef de la sécurité et meilleur ami. Ils le savaient tous deux. Voilà pourquoi j'étais la cible du regard alpha de Curran. S'il l'adressait à Jim, il y aurait combat.

Je fis un pas de côté. Jim se déplaça avec moi. Je levai les yeux au ciel et grognai.

— Mignon, dit Curran.

Va mourir !

— Pourquoi n'approches-tu pas, que je te montre à quel

point c'est mignon ?

— J'adorerais, mais Jim est sur le chemin. Et tu as eu ta chance de me montrer tout ce que tu voulais. Tu te contenterais de t'enfuir à nouveau.

Oh le culot !

— Je ne me suis pas enfuie. Je t'ai préparé ce putain de dîner et tu n'as même pas eu la décence de te pointer.

Jim eut l'air ahuri.

— Un dîner ?

Les yeux de Curran étincelaient.

— Tu es partie. Je t'ai sentie. Tu étais là, tu as eu peur et tu t'es enfuie. Si tu ne voulais pas le faire, il te suffisait de téléphoner et de me dire de ne pas venir. Tu pensais vraiment que j'allais te laisser me servir nue ? Tu n'en as même pas pris la peine.

— N'importe quoi !

— Hé ! aboya Jim.

— Quoi ?

Curran et moi nous étions exclamés en même temps.

Jim me regarda.

— Tu lui as préparé un dîner ?

Il le découvrirait tôt ou tard.

— Oui.

Jim se retourna, sortit de la pièce et referma la porte derrière lui.

Très bien.

— Il pense que nous sommes en couple. (Curran avança, trop léger pour un homme de sa taille, et posa sur moi le regard d'un prédateur face à sa proie.) Dans la Meute, personne ne se tient entre deux compagnons. Il est poli. Il ne se rend pas compte que tu as tout cassé.

— Ah non ! Je n'ai rien cassé du tout. Tu as eu ta chance et tu m'as posé un lapin !

Le masque impassible de Curran se craquela.

— Certainement pas.

Toute la douleur et la colère de ces dernières semaines me frappèrent de plein fouet. L'avoir si près de moi était comme arracher le pansement d'une blessure encore ouverte. Les mots s'échappaient de ma bouche et je ne pouvais pas les arrêter.

— Alors comme ça, c'est ma faute ? Je t'ai préparé ton putain de dîner ; c'est toi qui n'es pas venu. Tu ne pouvais pas résister à l'envie de m'humilier, hein ?

Curran mordit l'air comme s'il avait des crocs.

— J'ai été défié par deux ours. Ils m'ont cassé deux côtes et déplacé une hanche. Quand Doolittle a eu fini de remettre mes os en place, j'avais quatre heures de retard. J'ai demandé si tu avais appelé et on m'a dit que non. (Il mit assez de gravité dans ce « non » pour faire tomber un bâtiment.) Si j'avais été à ta place et que tu avais été en retard, j'aurais fouillé toute la ville pour te retrouver. J'ai téléphoné. Tu n'as pas répondu. J'étais tellement sûr que quelque chose t'était arrivé que j'ai tout laissé tomber pour me traîner jusqu'à ta maison. Je suis venu à toi avec des os brisés, mais tu n'étais pas là.

— Tu mens.

Curran rugit.

— J'ai laissé un mot sur ta porte.

— Encore des mensonges. Je t'ai attendu presque quatre heures. J'ai appelé la forteresse, pensant que quelque chose t'était arrivé et tes laquais m'ont dit que le Seigneur des Bêtes avait fait comprendre qu'il était trop occupé pour me parler. (Je tremblais de rage.) Et qu'à l'avenir je devrais passer par Jim, parce que Sa Majesté avait déclaré qu'il ne voulait pas être dérangé par des gens comme moi.

— Tu l'as halluciné, ce coup de fil. Tu délirés complètement !

— Tu m'as posé un lapin et tu n'as pas pu t'empêcher de remuer le couteau dans la plaie.

Quelque chose siffla derrière le verre dépoli.

Curran se jeta sur moi. J'aurais dû lui enfoncer mon sabre dans la poitrine, mais je restai immobile, comme une idiote. Il me souleva et pivota pour que son dos s'offre au mur de verre.

Qui explosa.

Des éclats couvrirent la table derrière nous tandis que d'autres constellèrent le dos de Curran. Un jaguar noir et or s'écrasa contre le mur opposé. Un double jet d'eau frappa la pièce, venant de l'extérieur. Le premier cloua Jim contre le mur. Le second percuta le dos de Curran. Il grogna et me serra contre lui.

Nous étions à découvert. Aucun endroit où se cacher. Quel idiot ! Il me protégeait.

Jim feula, essayant de se remettre sur ses pieds, mais le jet l'immobilisait.

L'or emplissait les yeux de Curran, qui se mit à trembler.

Je me penchai, tentant de voir par-dessus son épaule. Un homme se tenait au milieu de la grande salle, les mains levées. Derrière lui, un tuyau cassé pendait du mur ; deux jets pressurisés s'en échappaient, guidés par ses bras. Un mage de l'eau. Merde !

Je me pressai contre Curran pour lui parler à l'oreille.

— Un pompier magique, seul au milieu de la pièce. Il a brisé le tuyau principal et vidé la réserve d'eau de la Guilde dans la réception. Lâche-moi.

— Non ! (Curran me serra encore plus.) Trop risqué.

— Il est en train de te décaper la peau du dos.

— Je guérirai, pas toi.

Tant qu'il me protégeait, il ne pouvait pas manœuvrer. S'il me lâchait, le mage me frapperait.

Le jet qui nous paralysait ne faisait que trente centimètres de diamètre. Je tirai un couteau de lancer. Slayer était trop long pour le combat rapproché.

— Lance-moi ! (Les yeux dorés se rivèrent aux miens.) Lance-moi sur lui, je te dis.

Il sourit, me montrant ses dents.

— Au-dessus ou en dessous ?

— En dessous.

— S'il te plaît ?

Des éclaboussures rouges frappèrent mes lèvres. Je reçus une caresse de magie et goûtai le sang d'un Changeforme. L'eau lui arrachait la peau du dos, mais il ne bougeait pas d'un centimètre.

Quand ce serait terminé, je lui dévisserais la tête.

— Lance-moi, s'il te plaît !

— J'ai cru que tu ne me le demanderais jamais.

Il pivota en se baissant, et me lança comme une boule de bowling. Je glissai sur le sol mouillé et le verre brisé, sous les jets d'eau jumeaux et directement vers le mage qui se tenait dans un tourbillon. L'eau me trempait le visage. Soudain je vis les pieds nus du mage et agrippai sa cheville gauche. L'élan me projeta derrière lui et je coupai le tendon d'Achille de sa jambe droite.

Il posa un genou à terre, sa cape sale s'étalant autour de lui. Je frappai sa jambe gauche pour le faire chuter et plongeai mon couteau de lancer entre ses côtes. Il se retourna. Je vis son poing venir, mais ne pus rien faire pour l'éviter. Il me cueillit à la mâchoire avec une violence inouïe. Je glissai sur le sol mouillé, traversai le tourbillon et me relevai par pur instinct. Le monde tremblait et tanguait dans un brouillard de douleur. Je titubai en arrière, secouant la tête. La scène redevint claire.

À près de quatre mètres, le mage me souriait. Des cheveux pâles entouraient son visage étroit. Il devait avoir la vingtaine, peut-être moins. Sa cape déchirée était ouverte, révélant le corps d'un homme rompu aux arts martiaux : dur, parfaitement dessiné et complètement nu. Trop petit : un mètre soixante-dix, maximum. J'avais un type avec une cape, mais ce n'était pas le Mary d'acier. Il n'y avait que moi pour avoir autant de chance.

Derrière le mage de l'eau, les jets continuaient à vrombir, changeant sans cesse de direction. Même blessé, il continuait à traquer Curran et Jim. Comment faisait-il ça ?

L'eau tourbillonnait à ses pieds, jaillissant vers le haut. Un jet aussi fin qu'une aiguille me frappa, brûlant ma cuisse gauche, entaillant mon jean et ma peau comme un scalpel. Un

autre me toucha aux côtes. Le mage jouait avec moi. S'il me frappait de front, l'eau me traverserait. Tant qu'il ne viserait pas le cœur ou les yeux, je survivrais. Tout le reste pouvait être réparé par la magie médicale.

Le mage arracha le couteau de son flanc et l'examina.

— Joli couteau.

La voix était profonde mais féminine.

Je lançai un autre couteau. La lame mordit la poitrine du mage. Merde ! J'avais raté le cou.

— Tiens, en voilà un autre.

Le mage rit. C'était bel et bien une voix de femme. Et pour qu'il puisse avoir une voix de femme...

Une forme démoniaque bondit au-dessus de l'homme, un monstre de muscles de deux mètres trente, couvert de fourrure grise, mi-humain mi-bête, totalement cauchemardesque. Il vola par-dessus l'eau comme s'il avait des ailes, ses énormes bras grands ouverts, les yeux brûlant d'or dans un visage terrible.

Putain de merde !

— Non !

Le mage se retourna. L'eau jaillissait de lui en une dizaine de jets étroits. Curran le frappa du dos de la main. Des os craquèrent. La tête du mage tournoya sur ses épaules ; je vis ses cheveux, son visage, de nouveau ses cheveux.

Le corps du mage s'immobilisa, rigide. Il tomba comme une bûche, s'écrasant sur le sol mouillé dans une grande éclaboussure. Le tourbillon disparut.

Nuque brisée, colonne vertébrale arrachée, mort immédiate. Mon unique chance d'avoir une petite conversation venait de disparaître. Je jurai.

— Tu étais vraiment obligé de le tuer ?

Des yeux gris étaient rivés aux miens. Des mâchoires préhistoriques s'ouvrirent, révélant d'énormes crocs.

— Oui. (Sa diction était parfaite. Le contrôle de Curran sur sa forme guerrière était absolu.) De rien.

De rien mon cul. Je tirai Slayer de son fourreau et

m'approchai du cadavre. Pourquoi étais-je tellement soulagée que Curran ne soit pas trop grièvement blessé ? J'avais envie de l'étrangler, pas de fêter le fait qu'il soit en un seul morceau.

– Merci d'avoir tué mon suspect avant que je puisse lui parler.

– Ce n'est rien.

Jim s'approcha et renifla le corps du mage.

Je les rejoignis et m'accroupis. Jim décida que c'était le bon moment pour s'ébrouer, m'éclaboussant le visage.

– Merci, c'est la cerise sur le gâteau.

J'essuyai mon visage maculé de jaguar mouillé et plongeai Slayer dans le ventre du mage.

– Il est déjà mort, m'informa Curran.

– Le *Casino* a été attaqué ce matin. (Je me penchai, examinant la peau autour de la lame de Slayer.) Deux mages élémentaires ont grillé quelques vampires et amélioré la décoration des murs du bâtiment avec un ravissant motif tout en brûlures.

Curran haussa ses épaules monstrueuses.

– Stupide mais loin d'être remarquable.

– Ils sont apparus en magenta sur le scanner-m.

Jim feula.

Curran fit jouer ses muscles.

– Des mages non morts ?

C'était mon tour de hausser les épaules.

– On verra dans une minute. Le feu, l'eau et l'air font tous partie de la même sorte de magie.

Le mage avait parlé avec une voix féminine. La pièce était noyée dans le vacarme de l'eau, mais j'avais entendu une femme éclater de rire. Or le corps devant moi était indéniablement mâle. Seule explication possible : c'était un non-mort dirigé par un pilote femelle. Mais je n'avais jamais entendu parler que d'une forme de non-mort piloté : les vampires, rien d'autre.

Quoique... à la réflexion, j'avais vu des sirènes pilotées

aussi, mais elles n'étaient pas vraiment non mortes au sens traditionnel du mot.

Je me penchai un peu plus pour détailler la blessure. Mon sabre liquéfiait la chair non morte et la consommait, ajoutant de l'épaisseur à la lame. Si c'était un vampire, la blessure se serait déjà élargie.

Une fine traînée de fumée blanche s'éleva de la lame. Cela pouvait être un indice, ou simplement Slayer réagissant à ma colère.

— Clerc ! hurlai-je.

— Ouais ?

La tête du Clerc apparut à la rambarde du balcon du deuxième étage. Un instant plus tard, d'autres se joignirent à lui. C'était ça, la Guilde. Ça les aurait tué d'abattre ce connard avec une flèche ? Je gardai ma réflexion pour moi ; ça les aurait fait rire. Les gens qui voulaient aider les autres finissaient à la DAP ou dans l'Ordre. Ces types étaient exactement où ils voulaient être. À moins que de l'argent ou leur vie ne soient en jeu, ils se foutaient de tout. Si on ne les payait pas, pourquoi se déranger ?

— Tout va bien là-haut ?

— Très bien, répondit Juke. On est touchés que tu t'en soucies.

Slayer siffla. Je tapotais le sabre du bout de l'index. Il oscilla. Les bords de la blessure retombaient comme si la chair de l'homme était de la cire fondue. Je pinçai le muscle près de la blessure et regardai le fluide bordeaux caractéristique sortir de la plaie.

Curran inspira à côté de moi, vérifiant l'odeur. Une grimace troubla son visage cauchemardesque.

— Non mort.

— Ouais.

Exactement comme les deux mages qui avaient attaqué le *Casino* avec de la magie élémentaire. Les deux attaques étaient liées, j'en aurais mis ma main au feu.

Il y avait des choses que je pouvais faire avec un corps non mort que je ne pouvais pas faire avec un autre cadavre. Je devais me dépêcher. J'avais besoin de magie et de mes herbes pour cela, or mes herbes m'attendaient sagement dans mon appartement et il n'y avait aucun moyen de savoir combien de temps durerait la vague magique.

Je levai les yeux vers le Clerc.

— Que s'est-il passé ?

— Il est entré par la grande porte, cria le Clerc. J'ai vu qu'il était nu et je me suis éloigné. Il a brisé le tuyau et s'en est pris à toi.

Sauf que ce n'était pas moi, sa cible. Certes, le Peuple m'avait engagée pour enquêter sur l'attaque du *Casino*, mais je n'avais pas encore eu l'occasion de faire quoi que ce soit qui mérite ce genre d'attention. Non, il en voulait à Curran. Lui et Jim étaient ses cibles principales. Je n'étais qu'une victime collatérale.

— Demande aux lucioles de sécher le sol et appelle la DAP.

— Qui paiera pour le séchage ? demanda Mark.

— La Guilde, Mark, à moins que tu ne préfères continuer à marcher dans du sang de non-mort.

Si Mark avait d'autres objections, il préféra les garder pour lui. Il y avait au moins quelques mercenaires avec un talent pour le feu et, une fois qu'ils se seraient occupés du sol, toute trace du non-mort et de mon sang aurait disparu.

Je levai Slayer et tranchai la tête du cadavre en un seul coup : Curran lui avait brisé la nuque et déchiré les muscles, ne laissant que la peau à couper. J'attrapai la tête par les cheveux et me levai.

— L'Ordre accepte l'offre d'assistance de la Meute, murmurai-je.

Je ne tenais pas à ce que les mercs nous entendent. J'allais coincer Curran et, autant il pourrait le supporter en privé, autant il le refuserait en public.

— À la condition que l'Ordre conserve l'autorité et que notre

accord puisse être annulé à volonté. Ceci est à moi. (Je montrai la tête à Curran.) Je te laisse le reste. Nous comparerons nos résultats plus tard.

— Tu as changé d’avis ?

L’or dansait dans les yeux de Curran, mais il parlait à voix basse. Pour le public au balcon, notre conversation devait paraître tout à fait plaisante.

— Je peux maintenant le faire accepter à Ted. Il est difficile de réfuter des témoins oculaires. Si je me bats, il acceptera. Demande à Jim de me faire connaître les résultats de Doolittle sur le corps.

— Je t’appellerai.

— C’est mieux que ce soit Jim.

Curran se pencha vers moi. Ses os glissaient sous sa peau. Ses mâchoires rétrécirent, son museau se raccourcit, ses griffes se rétractèrent. La fourrure grise fondit, faisant place à de la peau humaine. En un clin d’œil, il se tenait nu devant moi. Un mois auparavant, il m’aurait fallu un moment pour m’en remettre. Là, je me contentai de le regarder dans les yeux.

— Je t’appellerai, répéta-t-il.

— Si tu m’appelles, je ne décrocherai pas.

— Tu attendras mon appel à côté du téléphone et, quand il sonnera, tu décrocheras et tu me parleras de manière civile. Si tu ne sais pas comment faire, demande de l’aide.

C’était trop. Je me tournai vers lui. Ma voix sortit froide et calme.

— Tu as besoin que je te fasse un dessin ? Tu m’as posé un lapin. Tu m’as fait penser qu’il y avait quelque chose entre nous. Tu m’as poussée à vouloir des choses, des choses que je pensais ne jamais avoir et tu m’as rejetée. Ne t’approche pas de moi, Curran. Ne m’appelle pas. Tout est terminé entre nous.

Je me retournai et me dirigeai vers les vestiaires de la Guilde où je conservais encore des vêtements dans une armoire. Je devais me débarrasser de mes haillons trempés, soigner mes coupures et traîner la tête jusque chez moi. J’avais besoin de lui

poser quelques questions.

CHAPITRE 8

Le temps décida qu'il n'était pas encore assez moche. Généralement nos hivers étaient pluvieux et maussades. Il neigeait de temps en temps, mais cela ne tenait pas. Pour une raison inconnue, ces dernières années, l'hiver à Atlanta avait décidé de jouer à la roulette russe : les trois quarts du temps, on subissait la pluie habituelle puis, la quatrième année, la neige tombait dru et il gelait fort. Certains disaient que c'était à cause de la magie, d'autres que c'était un effet du réchauffement climatique. Quelle qu'en soit la cause, je n'aimais pas ça. Quand j'arrivai enfin à mon appartement, chaque centimètre carré de ma peau était gelé.

Je montai l'escalier en traînant les pieds et atteignis ma porte. Le sort de garde lécha ma peau et s'ouvrit dans une vague bleue pour me laisser entrer. Je poussai la porte et découvris une énorme flaque visqueuse de vomi de chien refroidissant sur la moquette. Le caniche géant était assis tout près, une expression de parfaite innocence sur son museau étroit.

Je désignai le vomi.

— Ça, ce n'est vraiment pas sympa.

Le cabot se contenta d'agiter la queue.

J'enjambai le vomi et me dirigeai vers la cuisine. La magie tenait encore, mais la vague pouvait refluer à n'importe quel moment. Or, si la magie retombait, je pourrais tout aussi bien utiliser la tête pour jouer au foot avec.

Je sortis un grand plat d'argent de mon placard, le posai au centre de la table et rassemblai mes herbes. J'avais prémélangé

la plupart d'entre elles, mais certaines devaient être combinées au dernier moment, car leur effet diminuait avec le temps.

Avoir revu Curran faisait mal. L'étau dans ma poitrine se resserrait de plus en plus. *Quel connard, doublé d'un menteur, en plus.*

« *Je suis venu à toi avec des os brisés...* »

En dix minutes, j'avais étalé le mélange d'herbes sur le plat et posé la tête sur la mixture aromatique. La magie nécromancienne m'était naturelle. Elle me dégoûtait, mais je gravitais toujours autour d'elle, comme si elle m'attirait. Ma révulsion pouvait être naturelle, mais l'essentiel en était acquis. Voron avait fait de son mieux pour museler cette partie de moi dès mon plus jeune âge. Étrangement, j'éprouvais de plus en plus souvent le besoin de me débarrasser de son enseignement.

Je glissai un récipient creux sous le plat et y versai trois centimètres de glycérine. Le caniche me regardait faire avec beaucoup de concentration.

— Fais gaffe, lui dis-je. Ça va barder.

Je me piquai le pouce avec la pointe d'un couteau de lancer et laissai une goutte de sang tomber sur les herbes. La magie traversa le mélange aromatique comme du feu remonte une mèche de détonateur et explosa dans ma tête. La chair non morte frémit, revitalisée par cet afflux de pouvoir. Je posai mon pouce sur le front du mage, envoyant une onde de magie dans son cerveau.

— Réveille-toi.

Ses yeux s'ouvrirent, se concentrant sur moi. Sa bouche se tordit. Une magie malsaine se déploya autour d'elle dans un tourbillon de malice, furieuse et affamée.

Le caniche sursauta et s'enfuit comme le Bip-Bip du vieux dessin animé. J'attendis une seconde pour voir si le tapis ne prenait pas feu dans son sillage. Heureusement, aucun extincteur ne fut nécessaire.

Je me penchai sur la tête.

— Montre-moi ton maître.

Les mots n'étaient pas nécessaires. La vieille femme arabe qui m'avait appris le rituel quand j'avais onze ans disait qu'ils aidaient seulement à se concentrer.

La magie se convulsa. Une puanteur s'éleva des herbes. La tête trembla. Un sang épais, bordeaux, suinta des glandes lacrymales, coulant le long des joues, dans les épices puis dans le plat, s'étalant sur la glycérine en une épaisse tache sombre.

— Montre-moi ton maître.

La tache tourbillonna. Des traits commencèrent à apparaître dans ses profondeurs.

— Montre-moi !

La magie furieuse bouillonna. L'image s'élargit, brumeuse mais assez claire pour être reconnaissable. Mon propre visage me regardait.

Qu'est-ce que... ?

Je détaillai l'image. Elle était tordue, mais je voyais le teint de la peau, les longs cheveux sombres et les yeux noirs. Moi.

Je relâchai mon emprise sur la tête. La magie retomba sur elle-même.

Je plantai mes coudes sur la table et posai le menton sur mes poings. J'avais déjà utilisé ce rituel six fois – toujours avec des vampires – et cela n'avait jamais raté.

Pourquoi me montrait-on mon visage ?

La tête me regardait de ses yeux aveugles. Le jaillissement de magie pendant le rituel tuait le pathogène *Vampirus immortalus* et, une fois qu'il avait disparu, la tête se décomposait en quelques minutes. Celle-ci n'avait pas l'air de s'altérer. J'avais besoin de quelqu'un possédant plus d'expertise. Je me levai et essayai le téléphone. Pas de tonalité. *Et merde !*

Des aboiements enthousiastes résonnèrent de sous mon lit. Un instant plus tard, on frappait à la porte.

— Qui est-ce ?

— Kate ? Tu es chez toi ?

— Non.

J'ouvris la porte.

Andrea me sourit tout en tapotant une grande enveloppe.

– Je suppose que je l’ai mérité. C’est quoi, cette puanteur ?

– Quelque chose dans la cuisine. (Je fis un pas de côté et lui fis signe d’entrer.) Ne marche pas dans le vomi du chien.

Que je n’avais plus aucune excuse pour ne pas nettoyer.

Elle enjamba l’offrande du caniche de l’enfer et vit la tête reposant sur les herbes dans ma cuisine. Son visage s’allongea.

– C’est dégueulasse ! Sur quoi tu l’as posée ?

– Des herbes. Romarin, coriandre...

Andrea écarquilla les yeux.

– Si tu me dis que tu comptes faire cuire ça, je vais vomir à côté du chien.

– Mais de quoi tu parles ?

– Ben, elle est installée et assaisonnée comme une dinde dans son plat.

Je fonçai dans la cuisine, attrapai la tête, la remis dans son sac en plastique et au frigo, puis jetai le reste à la poubelle.

– C’est mieux comme ça ?

– Nettement.

Je nettoyai le vomi du chien pendant qu’elle faisait chauffer l’eau pour le thé sur la cuisinière à essence. La magie nous privait d’électricité, mais le kérosène brûlait toujours et je conservais un brûleur de camping dans mon appartement pour certains boulots. Cela m’avait déjà sauvé la vie, ainsi que celle de Julie.

Dès que la preuve nauséabonde de sa disgrâce eut disparu, le caniche décida que la zone était sécurisée. Il émergea de sous le lit et lécha les mains d’Andrea.

– Ça lui va bien d’être rasé, dit-elle.

– Il se la pète, oui.

Le caniche lui lécha de nouveau la main. Andrea sourit.

– Mon odeur ne te dérange pas, hein, le chien ? Peut-être qu’il a été élevé chez les Changeformes.

– Tu n’es pas une Changeforme habituelle.

Elle haussa les épaules.

— Non, mais je porte l'odeur de mon père.

Vu que le père d'Andrea était une hyène, le caniche montrait une retenue remarquable.

Je sortis deux tasses et nous versai du thé.

— Avant qu'on fasse quoi que ce soit, laisse-moi te parler de mon mec à la cape.

Quinze minutes plus tard, elle fronçait les sourcils.

— Les Changeformes mâles deviennent berserks ?

Je hochai la tête.

— Et les femelles ?

— Je ne sais pas.

Elle tapota le coin de la table avec son enveloppe.

— Alors il y a un sacré risque que mon autre moi fasse une apparition. Comme si ma vie n'était pas déjà assez compliquée comme ça !

— C'est marrant, je me suis dit la même chose.

Ne laisse pas Ted te mettre sur l'affaire si j'échoue. Ses yeux me dirent que, si je disais ça, elle suggérerait que je me fourre mon opinion là où le soleil ne brille jamais.

Andrea refoulait la partie d'elle qui était Animale. Elle avait fait l'Académie, gagné son statut de Chevalier, servi avec distinction pendant cinq ans. Elle avait une bonne poignée de médailles et le Gantelet de Fer, la quatrième décoration que l'Ordre offrait à ses Chevaliers. Un an auparavant, elle était en passe de devenir maître en armes à feu. Gagner cette maîtrise d'une arme ou d'une certaine magie était remarquable.

Tout cela était parti en fumée une nuit, lorsque Andrea et un autre Chevalier étaient sortis enquêter sur des garous devenus berserks. Cette petite expédition avait laissé un certain nombre de Wolfs sur le pavé, y compris le partenaire d'Andrea, qui avait attrapé le V-Lyc et avait tenté de transformer le ventre de mon amie en buffet à volonté. La procédure standard après la rencontre avec des Wolfs requérait un check-up complet pour confirmer l'humanité du Chevalier. Andrea avait passé le scan-m et les tests. Elle était passée entre les mailles du filet

grâce à une amulette logée dans son crâne et une bague en argent sous la peau de son épaule, ce qui avait failli lui coûter le bras. Elle avait été déclarée saine et apte à reprendre du service, et son Chapitre l'avait envoyée à Atlanta pour l'aider à oublier cet épisode traumatisant.

À Atlanta, elle s'était heurtée à un mur de briques appelé Ted Moynohan. Ted savait que quelque chose clochait chez elle. Il en avait la conviction viscérale mais ne pouvait pas le prouver, alors il l'avait gardée en roue de secours. Elle n'avait pas de bureau, pas d'enquêtes effectives, et il ne l'envoyait sur le terrain que lorsque personne d'autre ne pouvait arriver à temps.

Malgré tout, elle était déterminée à servir. Lui expliquer que, si le Mary d'acier se montrait, elle devrait abandonner la Chevalerie et fuir ne ferait que déclencher une grosse dispute. Aussi, je fermai ma gueule.

Je gardais son secret et elle gardait le mien. Seules deux personnes étaient au courant de mes antécédents et Andrea était l'une d'elles. Si j'avais eu le choix, je le lui aurais caché, mais elle l'avait découvert toute seule.

— Merci pour l'avertissement. (Andrea me tendit l'enveloppe.) À mon tour.

Ouvrir l'enveloppe me prit un moment, puis la liasse de papier me tomba dans la main. Une photo occupait la moitié de la première page. Elle montrait un homme grand, bien bâti, se tenant à côté d'un cheval rouan, une main sur sa crinière.

Il avait des traits très masculins, assez beaux, taillés à la serpe, avec une mâchoire carrée et une fossette au menton. Son nez était droit, sa bouche grande, ses longs cheveux d'un noir presque bleuté. Il avait un visage séduisant, honnête et marquant, du genre qui inspire confiance et rallie les foules. Les quelques fois où je l'avais vu, il affichait une expression chaleureuse et affable qui le rendait approchable.

Il avait dû sentir le photographe et se tourner vers lui juste au moment où celui-ci prenait la photo ; l'appareil l'avait

surpris sans son masque. Il regardait directement l'objectif et ses yeux, terriblement bleus sous ses sourcils noirs, irradiaient d'un pouvoir arrogant. C'était un regard d'avertissement, celui d'un prédateur dérangé pendant son repos. Indigné, il semblait demander qui avait eu une telle audace, et fixer dans sa mémoire les traits de l'importun pour, la prochaine fois qu'il le croiserait, ne pas manquer de le tuer.

Je restai dans mon siège. Les yeux bleus ne me quittaient pas.

Hugh d'Ambray. Précepteur de l'Ordre des Chiens de Fer, chef de la garde personnelle de Roland, chef de guerre de ses armées. Le meilleur élève de mon père adoptif.

Le papier portait le tampon confidentiel de l'Ordre, une masse croisée avec un marteau de guerre sur un bouclier. Ces documents dépassaient de loin le niveau de confidentialité auquel Andrea avait accès – sans parler du mien. Je feuilletai le reste des documents. Ils étaient truffés d'informations sur la vie de Hugh. Un condensé de tout ce que l'Ordre savait sur le chef de guerre de Roland.

– Comment as-tu obtenu ça ?

Andrea me décocha un sourire satisfait.

Si Ted découvrait qu'elle avait piraté la base de données de l'Ordre pour obtenir ces informations, il la brûlerait vive.

– Tu n'aurais pas dû faire ça pour moi, ajoutai-je.

Elle croisa les bras.

– Oh, merci Andrea ! Tu es la meilleure ! Que ferais-je sans toi ? Je sais combien tu as dû te décarcasser pour obtenir ces documents qui sont vitaux pour ma survie.

– Tu es déjà sur la liste noire de Ted. S'il apprend que...

– Il ne l'apprendra pas. J'ai fait très attention. Les administrateurs des Jeux de Minuit ont des dossiers très détaillés. Le nom de chaque client est enregistré. Je préparais mon rapport quand je suis tombée sur le nom de Hugh. Il était mentionné assez fréquemment. Logique : les Rakshasas devaient avoir accès à l'épée de Roland, et qui était le mieux

placé pour la leur fournir sinon son chef de guerre ? J'ai fait le rapprochement et j'ai commencé à fouiller. Évidemment, j'ai fait plein de détours, c'est pourquoi il m'a fallu autant de temps avant de pouvoir t'apporter ces documents. Tu savais qui était Hugh avant qu'on entre dans la fosse ?

Soudain, je revis l'arène de sable des Jeux de Minuit. Hugh était dans le public pendant le combat final.

— Oui, je le savais.

— Et tu as détruit une épée incassable forgée avec le sang de Roland ? Hugh est son chef de guerre ! Il ne va pas laisser passer ça, Kate !

— J'en suis bien consciente. (Je bus une gorgée de thé.) Mais je n'avais pas le choix.

— Bien sûr que tu avais le choix. Tu aurais pu t'enfuir avant le début du combat. Tu n'avais pas à risquer la mort en brisant cette épée.

— Je n'avais pas l'intention de me tuer, grognai-je.

Andrea écarta mon argument d'un geste impatient.

— C'est un détail. Le fait est que tu t'es sacrifiée pour nous sauver. Pour moi, c'était la deuxième fois.

— Tu étais dans la fosse à cause de moi. Je t'avais demandé de m'accompagner.

Et j'en gardais une grosse dose de culpabilité.

Andrea secoua la tête.

— Je suis venue parce que la survie de la Meute était en jeu. Les Rakshasas devaient être tués et je suis assez douée pour ce genre de boulot. Je ne suis peut-être pas comme les autres Changeformes, et certains d'entre eux me méprisent peut-être, mais je peux me transformer, fourrure et crocs compris. Tu es venue parce que tu voulais aider tes amis. Tu es mon amie, donc je t'aide. Et je ne compte pas m'arrêter de sitôt. Tu n'as pas le choix.

Je la frappai du regard le plus dur que je pouvais lui décocher.

— Reste en dehors de ça. Je n'ai pas besoin de ton aide.

Elle renifla.

— Tant pis pour toi. Tu ne choisis pas toujours ce que tes amis font pour toi.

Je posai ma tasse de thé et me frottai le visage. À Savannah, Voron devait se retourner dans sa tombe. Que pouvais-je faire ?

La tuer, me soufflait la voix de Voron depuis les profondeurs de ma mémoire. *La tuer avant qu'il ne soit trop tard.*

Je détruisis cette pensée et en balançai les restes.

— Si j'étais Hugh, j'attendrais la meilleure occasion pour t'enlever et te conduire où je pourrais tranquillement t'interroger, déclara Andrea.

— Non. Il ne ferait pas ça. Il va rassembler autant d'informations que possible à mon sujet et, une fois qu'il sera sûr de ce qu'il a, il m'approchera. Le kidnapping n'est pas son genre.

— Comment peux-tu en être sûre ?

Je me levai, refusant d'écouter les avertissements aboyés par la voix fantôme de Voron, allai dans la chambre d'amis que Greg avait transformée en bibliothèque et sortis un vieil album photo et un carnet relié de cuir. Si je pouvais la convaincre de prendre ses distances, ça en valait la peine.

— Je peux en être sûre parce que je sais comment Hugh pense.

Je posai l'album sur la table, l'ouvris à la bonne page, pris un couteau et entaillai prudemment une couture invisible. Deux fines pages apparurent. Je tendis la première à Andrea, il y avait une photo dessus.

Elle y jeta un coup d'œil et fronça les sourcils.

— C'est Hugh d'Ambray adolescent ?

Je hochai la tête.

Elle étudia la photo.

— Eh bien, il est devenu plus séduisant depuis. Qui est à côté de lui ?

— Voron.

— Voron le Corbeau ? l'ancien chef de guerre de Roland ?

(Andrea écarquilla les yeux.) Je croyais qu'il était mort.

– En effet, mais plus tard. (Je levai les yeux sur elle.) C'est lui qui m'a élevée. C'était mon père adoptif.

– Putain de merde ! (Elle cilla.) Eh bien, ça explique pas mal de choses !

Elle agita sa cuillère comme si elle tentait d'en secouer quelque chose.

Je lui lançai un regard interrogateur.

– Quoi ?

– Tes talents avec une lame.

Je fis glisser la deuxième photo vers elle. On y voyait Voron entourant une petite femme blonde de ses bras, à côté de Greg et Anna, l'ex-femme de mon tuteur.

– C'est ta mère ? demanda Andrea en désignant la blonde.

– Oui, la seule photo que j'aie d'elle. Je l'ai trouvée dans les affaires de Greg après sa mort. Roland aimait vraiment ma mère. On pourrait penser qu'après six millénaires il aurait perdu toute capacité à ressentir des émotions, mais, d'après Voron, Roland est tout aussi lunatique que le reste d'entre nous. Il est tombé amoureux de ma mère. Il voulait la rendre heureuse et elle voulait un enfant, alors, bien qu'il ait juré qu'on ne l'y reprendrait plus, il a décidé d'essayer une fois de plus.

– Qu'est-ce qu'il a contre les enfants ? demanda Andrea en plaçant doucement la photo de ma mère dans la lumière.

– Nous devenons tous comme lui. (Mon rire était amer.) Butés, violents. Imagine-toi des gens comme moi, débordant d'un pouvoir inimaginable et prêts à l'utiliser. (Andrea pâlit.) Tôt ou tard, on finit par entrer en guerre contre lui. Et il doit nous tuer pour qu'on ne détruise pas le monde. Certaines des pires guerres de cette planète ont été déclenchées par ma famille. Roland a abandonné sa descendance. Nous causons trop de problèmes. Voilà pourquoi, même s'il a fait une exception par amour pour ma mère, il a changé d'avis avant ma naissance. Elle s'en est rendu compte et a fui avec Voron. Très peu de gens sont au courant et aucun d'eux n'est assez bête

pour risquer d'attirer l'attention de Roland en ouvrant sa gueule.

Andrea regardait ma mère.

– Elle était belle.

– Merci.

– Tu penses qu'elle aimait Voron ?

– Je ne sais pas. Je ne me souviens pas d'elle. J'ai longtemps espéré retrouver un détail – une odeur, un son, n'importe quoi. Rien. Je ne conserve aucun souvenir d'elle, ou d'eux ensemble. Je pense qu'elle devait avoir des sentiments pour lui, parce qu'ils ont passé pas mal de temps en cavale, avant que Roland les rattrape. Et ce devait être merveilleux parce que, quand Voron en parlait, tout changeait en lui. Sa voix, son visage, ses yeux. C'était comme s'il était transformé à son évocation. Il n'en parlait pas souvent.

Peut-être pourrait-elle comprendre ?

– Tu te rends compte à quel point c'est cool ? dit-elle. C'est comme de prendre le thé avec Wyatt Earp et l'écouter raconter l'histoire de la fusillade d'O.K. Corral. C'est une légende !

Carrément pas.

– Ma mère s'est laissé capturer par Roland pour gagner du temps afin que Voron puisse s'enfuir avec moi. Je ne sais pas ce qui s'est passé, seulement que ma mère a enfoncé une dague dans l'œil de Roland et qu'il l'a tuée. Il a assassiné la seule personne qu'il aimait juste pour pouvoir m'étrangler. Me tuer était plus important. Un jour, Roland me trouvera. Ce ne sera pas une réunion de famille larmoyante, crois-moi. Il me tuera, Andrea. Il détruira toute la ville pour pouvoir mettre ses mains autour de mon cou et regarder la lumière s'éteindre dans mes yeux. Il anéantira tous mes amis, annihilera mes alliés et tuera quiconque osera me témoigner la moindre gentillesse. Seigneur, il salera probablement la terre au-dessus de ma tombe pour que rien ne puisse plus y pousser. Je ne plaisante pas. Ce n'est pas une exagération. Ça ressemble peut-être à une légende, mais quand ces légendes prennent vie, c'est vraiment douloureux.

Elle me lança sa propre version d'un regard impitoyable. La blonde rigolote avait disparu. À sa place, il y avait un Chevalier de l'Ordre, dur, dangereux et maître de lui.

— Voilà pourquoi tu as besoin de moi. Tu ne peux pas faire ça toute seule.

— As-tu entendu un seul mot de ce que je viens de dire ?

— Je t'ai reçue cinq sur cinq. Tu ne peux pas faire mes choix à ma place, Kate. Pour autant que je sache, je suis toujours en charge de ma vie.

Oh et puis merde ! Je levai les bras.

— Je me rends.

— Bien, annonça-t-elle. Ça veut dire qu'on peut en revenir à Hugh ?

Je soupirai.

— Si tu tiens à signer ton arrêt de mort...

Andrea tira le dossier de Hugh vers elle.

— Qu'est-ce que tu sais de lui ?

Je lui passai le carnet de notes.

— Tout ce qu'il y a à savoir jusqu'aux vingt dernières années. Il a été découvert par Voron quand il avait six ans. Roland voyait un fort potentiel en lui. Voron était un épéiste de génie comme il n'en existe qu'un sur un million. C'était aussi un commandant acceptable, mais Roland voulait un vrai chef de guerre. (Je tapotai une feuille de papier.) Mon père m'a fait passer un certain nombre de tests. J'ai combattu des gladiateurs, j'ai survécu seule dans le désert, j'ai été entraînée à une dizaine d'arts martiaux. Il a fait la même chose avec Hugh. D'une certaine manière, Hugh a essuyé les plâtres pour moi. (Je remplis ma tasse.) Voron m'a entraînée pour être une solitaire. Je suis une tueuse autonome, faite pour fendre les rangs et tuer ma cible. Hugh a été élevé pour mener des armées. Il a combattu avec des dizaines de régiments durant des centaines de conflits, dans le monde entier. La magie de Roland préserve sa jeunesse. Cela le rend plus fort qu'un humain ordinaire et plus difficile à tuer. Hugh est le guerrier ultime. Il est patient,

malin et impitoyable.

– Si tu essaies de me faire peur, ça ne prend pas.

– J’essaie de t’expliquer quel genre d’ennemi est Hugh d’Ambray. Il ne laissera jamais rien se dresser sur son chemin. Il glanera autant d’informations que possible pour avoir assez de preuves quand il présentera mon existence à Roland. Il ne bougera pas tant qu’il n’aura pas la certitude absolue de mon ascendance. J’imagine qu’en ce moment même il me surveille de loin pour rassembler tous les éléments de mon existence. Il a du temps et de la patience. On ne peut pas l’acheter, l’intimider ou le convaincre de me laisser tranquille. Et je ne suis pas sûre d’être assez forte pour le tuer.

Le visage d’Andrea devint amer.

– Tu ne veux pas le tuer. Si tu le faisais, Roland envahirait la région pour essayer de découvrir qui a abattu son chef de guerre.

– Exactement. (Je bus mon thé tiède.) Ma seule alternative consiste à ne pas attirer l’attention. Voron est mort depuis une décennie. Peu de gens se souviennent de lui. Mon tableau de chasse est médiocre, j’ai tout fait pour qu’il en soit ainsi. Il faut que je reste parfaitement ordinaire aux yeux de tous.

– C’est bien, mais il y a la question de l’épée...

– Ouais.

L’épée que j’avais détruite. Quoi que je me dise, je ne pouvais pas échapper à l’évidence. Tout avait un prix. Pour assurer la survie de mes amis, j’avais mis mon secret en péril, mais il était trop tard. À l’époque, j’étais sûre de mourir et le risque ne paraissait pas si grand.

– Si ça chauffe trop, je peux toujours disparaître.

– Et Curran ? demanda Andrea.

– Quoi, Curran ?

– Un putain de château fort gardé par quinze cents Changeformes, ça ferait réfléchir n’importe qui. Pourquoi ne vas-tu pas voir Curran ? Vous êtes...

– Il n’y a rien entre Curran et moi.

Ça me faisait mal de le dire. Je n'avais pas de sac de sable à cogner pour calmer ma douleur. Je me contentai donc de sourire et de me servir une autre tasse de thé.

Andrea touilla la sienne avec une cuillère.

— Il s'est passé quelque chose ?

Je lui racontai tout, y compris notre rencontre à la Guilde. Plus je parlais, plus son visage devenait triste.

— Il s'est vraiment comporté comme un connard, dit-elle finalement.

— Ce n'est pas moi qui dirais le contraire.

— Mais ça n'a pas de sens. Quand il t'a ramenée du château des Rakshasas, il a failli tuer Doolittle parce qu'il ne te soignait pas assez vite. Je crois qu'il est vraiment amoureux de toi. Peut-être est-il vraiment allé chez toi ce soir-là ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Vous devriez discuter.

— J'ai assez parlé comme ça.

— Kate, ne le prends pas mal, mais tu n'es pas vraiment toi-même depuis que tu es revenue de congés. Tu es...

Je lui envoyai mon regard de fin du monde. Il n'eut aucun impact sur elle.

— ... sinistre. Vraiment. C'en est presque douloureux. Tu ne racontes pas de blagues, tu ne ris pas et tu prends trop de risques. (Andrea frotta le bord de sa tasse.) Tu avais des amis quand tu étais petite ?

— Aïe. (Je me frottai le cou.) Violent, le virage dans la conversation. Tu m'as fait le coup du lapin.

Andrea se pencha vers moi.

— Kate ? Tu avais des amis ?

— Les amis, ça ramollit, répondis-je.

— Alors je suis ta première véritable amitié ?

— On peut dire ça comme ça.

Jim était un ami aussi, mais ce n'était pas pareil.

— Et Curran est ton premier amour ? (Je levai les yeux au ciel.) Tu ne sais pas comment faire, dit doucement Andrea.

– Je me débrouille assez bien jusqu'à présent. Un jour ou l'autre, ce sera fini.

Andrea se mordilla la lèvre.

– Tu sais que je suis une grande fille qui sait se débrouiller toute seule et que je n'ai pas besoin d'un mec pour se battre pour moi. Et même sans Raphaël, je vivrais bien : je suis bonne dans mon boulot et je suis parfois heureuse. (Elle inspira profondément.) Malgré tout, un vrai cœur brisé ne se répare jamais totalement. Tu peux faire aller, mais ce n'est pas pareil.

Je ne pouvais pas vivre avec cette douleur le reste de mes jours. J'allais implorer.

– Merci pour l'encouragement.

– Je n'ai pas terminé. Le fait est que les gens ont un potentiel remarquable pour nous blesser, mais ils ont aussi le pouvoir de nous aider à guérir. J'ai mis très longtemps à le comprendre. (Elle se pencha encore plus.) Raphaël est sexy en diable et c'est un très bon amant, mais ce n'est pas pour ça que je suis avec lui. Ça ne gâche rien, mais ce n'est pas pour ça que je reste avec lui.

Si elle m'avait demandé de deviner, j'aurais dit que c'était par respect pour la persévérance de Raphaël. C'était une hyène-garou – ou bouda, comme ils préféreraient être appelés – et il aimait Andrea à la folie. Il lui avait fait la cour pendant des mois – ce qui était inimaginable de la part d'un bouda – et avait refusé de renoncer jusqu'à ce qu'elle l'accepte dans sa vie. Qu'il soit aussi le fils de Tante B, l'alpha des boudas, compliquait les choses, mais ni Raphaël ni Andrea ne semblaient s'en soucier.

Andrea sourit.

– Quand je suis avec lui, je me sens devenir meilleure, comme s'il ramassait des morceaux brisés et qu'il me reconstruisait, et je ne sais même pas comment il fait. Nous n'en parlons jamais. Nous ne faisons pas de thérapie. Il m'aime et c'est suffisant.

– Je suis heureuse pour toi, dis-je, sincère.

– Merci. Je sais que tu vas me dire d'aller me faire foutre,

mais je pense que Curran t'aime. Vraiment. Et je crois que tu l'aimes aussi. C'est rare. Réfléchis-y. S'il t'a vraiment posé un lapin, pourquoi était-il tellement furieux ? Vous pouvez tous les deux être de sacrées têtes de mule, tu sais. Franchement, ne gâche pas ça. Si vous vous séparez, au moins, que ce soit en connaissance de cause.

— Tu as raison : va te faire foutre. Je n'ai pas besoin de lui.

Andrea soupira doucement.

— Bien sûr que tu n'as pas besoin de lui.

— Tu veux du thé ?

Elle hocha la tête. Je lui versai une nouvelle tasse et nous bûmes en silence.

Plus tard, quand elle fut partie, je pris une petite soucoupe sur le plan de travail, me piquai le bras avec mon couteau de lancer et fis tomber quelques gouttes de sang. La magie coulait dans mes veines, juste sous la surface.

Je remuai mon sang, qui glissa, obéissant à mon appel, se transformant en fines aiguilles avant de retomber en poussière. Les aiguilles avaient tenu une demi-seconde, peut-être moins.

À la fin des Jeux de Minuit, quand j'agonisais dans une cage dorée, mon sang se comportait comme une extension de moi-même. Je pouvais le tordre et le former comme je l'entendais, le solidifier à volonté. Depuis des semaines, je luttais pour réitérer l'expérience et n'arrivais à rien. J'avais perdu ce pouvoir.

Le sang était l'arme la plus puissante de Roland. Je n'aimais pas l'idée de faire face à Hugh d'Ambray sans sa maîtrise.

Le caniche géant me regardait avec impatience. Je jetai la soucoupe dans l'évier, m'assis par terre pour qu'il puisse se coucher près de moi et caressai son dos rasé. Si je fermais les yeux, je sentais presque l'odeur de Curran. Dans ma tête, il m'attrapait, me faisait tourner, me protégeant tandis que son corps tremblait sous l'impact du verre brisé.

Je me sentais terriblement seule. Le caniche dut le percevoir car il posa la tête sur ma jambe et me lécha. Ça ne m'aidait pas

beaucoup, mais je lui en étais reconnaissante.

CHAPITRE 9

Un drôle de bruit de mastication perturba mon sommeil. J'ouvris les yeux.

Des ordures étaient éparpillées sur la moquette à côté de la poubelle renversée. Au milieu, le caniche infernal dévorait méthodiquement mes détritrus. Je le regardai arracher une pelure de pomme de terre, lever son museau vers le plafond et mâcher avec un plaisir évident. Il avait les pattes et le museau tachés d'une substance noire. Ce devait être de la peinture. Julie était entrée dans une phase goth deux mois auparavant. Quand elle n'était pas en pension, elle vivait chez moi. Elle avait choisi la bibliothèque comme chambre et je l'avais autorisée à la peindre en noir. Le chien avait dû trouver son pot de peinture.

— Toi, tu es mort !

Mâche, mâche, mâche.

La vague de magie faisait toujours rage et mon appartement était glacial. J'avais du mal à dormir en survêtement – je trouvais ça bizarre sous la couverture –, mais ce matin-là je regrettais amèrement ma décision. Mes orteils étaient si gelés que je me demandai par quel miracle ils n'étaient pas encore tombés. J'attrapai la couverture, me levai sur mon lit et mis la main contre l'arrivée d'air chaud. Rien. La chaudière de mon immeuble était mourante. Elle était tombée en rade deux fois le mois précédent. Même si tous les copropriétaires rassemblaient leurs maigres économies, nous n'aurions pas assez pour la remplacer. Surtout que nous avons déjà acheté le charbon pour l'hiver.

Cela me laissait le plan B. Je regardai le petit poêle à bois

recouvert de livres de l'autre côté de la pièce. Mais faire un feu à cet instant me semblait insurmontable. Je laissai tomber la couverture et enfilai un survêtement aussi vite que possible.

Une fois habillée, je jetai un coup d'œil dans le frigo. Toujours aucune trace de décomposition sur la tête du non-mort. Cette enquête était en train de mettre en pièces tout ce que je savais du comportement normal des non-morts.

J'allai promener le chien, ramassai les ordures – ce qui me prit bien vingt minutes – et essayai le téléphone. J'entendis la tonalité. C'était toujours aussi irrationnel, mais on ne crache pas sur un téléphone qui fonctionne. J'appelai le *Casino* avant que le Peuple ne change d'avis. En dix secondes, j'obtins Ghastek.

– J'espère sincèrement que tu as des nouvelles, Kate. La nuit a été longue et je me reposais.

C'était certainement mon idée la plus stupide, mais je ne savais vraiment pas qui d'autre pourrait m'aider.

– Tu connais le rituel Dubal ?

Il y eut un petit silence avant qu'il réponde.

– Bien sûr. Je l'ai utilisé plusieurs fois. Par contre, je suis surpris que, toi, tu en connaisses l'existence.

Il ne me demanderait pas où j'en avais entendu parler, même s'il mourait de curiosité. Seule l'ex-femme de mon tuteur savait que j'étais capable de piloter des non-morts. Le rituel Dubal requérait beaucoup de pouvoir et de nombreuses connaissances. Ghastek me prenait pour une brute épaisse. L'idée que je puisse être capable d'une telle performance ne lui traverserait jamais l'esprit et c'était très bien comme ça.

– Qu'est-ce qui pourrait causer l'échec du rituel ?

– Décris l'échec.

– À la place de l'identité ou de la localisation du navigateur du non-mort, la personne effectuant le rituel se voit elle-même dans le sang.

Ghastek chantonna un petit air.

– Le rituel Dubal détache l'empreinte de l'esprit du pilote. Le sang jaillissant de la tête n'est pas essentiel au rituel,

n'importe quelle surface sombre peut faire l'affaire. L'arrière-plan sombre rend l'image plus claire. Si tu regardes une lampe pendant quelques secondes puis que tu fermes les yeux, tu continues à la voir. Ce phénomène est appelé image résiduelle négative. Le même principe s'applique ici, sauf que l'image vient de l'empreinte mentale laissée sur le cerveau du non-mort.

Je gardai cette information dans un coin de ma tête, au cas où.

— Deux facteurs peuvent causer l'effet que tu décris, poursuivait-il. Soit il s'est passé trop de temps avant le rituel, soit le non-mort n'avait pas de pilote. Le rituel a été exécuté à quel moment ?

— Moins de deux heures après la mort.

— Hmm. Alors le temps n'est pas le problème. J'ai déjà obtenu une image relativement claire six heures après la fin d'un non-mort. Dans ce cas, nous nous retrouvons face à une autre possibilité : la volonté du pilote est bien plus forte que celle de l'utilisateur du rituel. Si le pilote s'est rendu compte que le non-mort allait être abattu, il ou elle a pu le choquer avec une pulsion mentale. Nous appelons ça « cautériser ». Un cerveau cautérisé est difficile à lire. Obtenir l'image devient une question de pouvoir brut plutôt que de talent. Est-il possible que le pilote soit vraiment plus puissant que l'utilisateur ?

— Peu probable.

J'avais peu de talent mais, en ce qui concernait la puissance brute, Ghastek était un petit joueur à côté de moi.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je sais à quel point l'utilisateur est puissant.

— Alors c'est quelqu'un que tu connais personnellement ?

Tu es sur le fil du rasoir, ma vieille. Fais gaffe où tu mets les pieds.

— Oui.

— Dois-je en conclure que tu es en possession d'une tête de non-mort et que tu ne m'as pas demandé de l'identifier ?

— Oui.

Et merde !

Le silence s'établit.

— Il y a quatre personnes à Atlanta, en plus du personnel du Peuple, qui sont capables d'utiliser le rituel Dubal. J'ai leurs numéros devant moi. Des quatre, Martina est la meilleure, mais elle ne m'arrive pas à la cheville que ce soit en finesse ou en pouvoir. Pourquoi as-tu fait appel à quelqu'un d'autre que moi ?

— J'ai mes raisons.

— Je suis curieux de savoir lesquelles.

— Je préfère les garder pour moi.

— Tu me déçois.

Je fis la grimace.

— Pourquoi serais-tu différent des autres ?

— Était-ce une tête de vampire ?

J'étais mal barrée.

— Non.

Nouveau silence. Il soupira finalement.

— Tu l'as encore ?

Si je lui apportais la tête, il découvrirait mon empreinte mentale.

— Elle s'est décomposée.

Ghastek soupira à nouveau.

— Kate, tu avais un spécimen unique de non-mort et tu m'as refusé la possibilité de l'examiner. Au lieu de ça, tu l'as apporté à un incapable qui est clairement ignorant des principes de bases de la nécromancie, sinon nous ne serions pas au téléphone en ce moment. J'espère que tu ne feras plus ce genre d'erreur à l'avenir. Tu avais autre chose à me dire ?

— Non.

J'entendis le signal de déconnexion.

Je regardai le caniche.

— Je crois que je l'ai blessé.

Cette histoire devenait de plus en plus compliquée. D'un côté, le Mary d'acier attaquait les Changeformes. D'un autre

côté, des mages non morts avaient tenté de brûler le *Casino* et la Guilde. Les deux ne semblaient pas liés sauf que le Mary d'acier et le non-mort avaient tous deux attaqué la Guilde.

Peut-être Roland avait-il déclaré une sorte de guerre aux Changeformes et nous retrouvions-nous avec une invasion de chasseurs de primes qui pensaient pouvoir les abattre. Mais alors l'attaque sur le *Casino* n'avait aucun sens.

Le téléphone sonna. Je décrochai.

— Kate Daniels.

— C'est moi, commença Curran. Je...

Je raccrochai.

Le téléphone sonna de nouveau. Je le débranchai du mur. À cet instant, parler à Curran m'était totalement impossible.

Quand j'arrivai au bureau, il n'y avait presque plus de café et ce qui en restait avait bouilli jusqu'à devenir un sirop à l'aspect toxique et au goût de poison. J'en pris tout de même une tasse. Je volai aussi un petit donut jaune dans la boîte de la salle de réunion et le donnai au caniche dans mon bureau. Il en fit tout un spectacle. D'abord, il grogna dessus, pour lui montrer qui était le chef. Puis il le poussa du museau. Ensuite il le lécha et, finalement, l'engouffra et le mâcha bruyamment, faisant tomber des miettes partout sur la moquette. Le regarder manger me remonta légèrement le moral. Très légèrement.

Mauro entra dans mon bureau avec un grand carton couvert d'autocollants indiquant « pièce à conviction ». Le caniche grogna et fit claquer ses dents.

Mauro sourit.

— Ça, c'est un bon chien. Super intimidant.

— Il a une passion dévorante pour les ordures.

— C'est probablement ce qui l'a nourri pendant un certain temps. Tu lui as trouvé un nom ?

Mauro posa le carton sur ma table.

— Non.

— Tu devrais l'appeler Beau. Il a une tête de beau gosse,

non ? Mais bon, ceci est arrivé pour toi de Savannah.

— Merci.

Il sortit. Je vérifiai le manifeste de transport. Des pièces à conviction concernant le Mary n° 6 de Savannah, plus connu sous le nom de « Mary d'acier » ou « le type à la cape ». Miam.

Je tendis la main pour soulever le tas de papperasse et mes doigts touchèrent quelque chose de solide. Hmm. Je le sortis dans la lumière. Une boîte en plomb, quinze centimètres de long, dix de large et sept de profondeur.

Dans le milieu magique, les gens appelaient souvent le plomb « or noir ». L'or, étant un métal précieux, était inerte. Il ne rouillait pas, ne se ternissait pas, ne se corrodait ni ne se décomposait et la plupart des acides n'avaient aucun effet sur lui. En termes de magie, le plomb se comportait de la même façon. Il résistait à l'enchantement, se riait des gardes et absorbait la plupart des émissions magiques sans en subir les conséquences.

Une boîte de pièces à conviction en plomb devait contenir une belle surprise. Le petit autocollant sur le coin annonçait : « Pièce A, Mary 14, 9 octobre ». Je fouillai dans la papperasse. 5 octobre, 8 octobre, 9 octobre... Ah, le voilà.

Je me perchai sur le coin du bureau et vérifiai le rapport. Le Mary d'acier s'était invité au match en cage qui avait lieu chaque mois dans le sous-sol du *Barbwire Noose*, un bar malfamé du sud de Savannah. La propriétaire du *Barbwire Noose*, Barbara « Barb » Howell avait raconté qu'un homme velu de deux mètres dix était entré dans son bar, ne portant rien d'autre qu'une cape déchirée et ce qu'elle décrivait comme un bermuda en cuir. Barb avait refusé de servir l'intrus en le menaçant d'un fusil à pompe Remington 870 accompagné d'un : « Pas de chemise, pas de chaussures, pas de service. »

Je ne connaissais pas cette Barb, mais elle me plaisait déjà.

L'homme avait ri. À cet instant, le videur en chef avait décidé d'intervenir. L'intrus avait fait passer la tête du videur à travers le bar en bois, ce qui avait indiqué à Barb qu'il était

temps de se servir de son fusil à pompe. Malheureusement, la vague magique avait frappé et le fusil s'était enrayé. L'homme l'avait confisqué et s'en était servi pour frapper Barb à la tête. Ses souvenirs des événements suivants étaient par conséquent brumeux.

L'un des habitués du bar, un certain Ori Cohen, vingt et un ans, avait levé un médaillon face à l'homme velu. Selon Barb, l'homme avait « grogné comme un chien » et reculé. Barb avait pensé qu'Ori allait le « foutre à la porte ». Malheureusement, une personne très grande était entrée par la porte de derrière et avait coupé la tête d'Ori avec une hache. L'homme velu s'était alors occupé de démolir le lieu pendant que le second intrus observait.

Les descriptions étaient vagues. Selon Clint, le second de Barb, le premier homme était un « fils de pute géant et velu avec des yeux brillants... les veines sur ses bras étaient grosses comme des câbles électriques. » Ce n'était pas vraiment une description de qualité.

Bonjour, je voudrais un avis de recherche pour un fils de pute géant et velu.

Le second homme était simplement décrit comme grand. Personne n'avait vu son visage.

À cause de sa taille inhabituelle et de la quasi-nudité de l'intrus, l'incident avait été classé dans les possibles rencontres avec le Mary d'acier. Cette attaque était intervenue le lendemain de celle du Mary d'acier, et le centre Biohazard de Savannah préférait rester prudent.

Le rapport était accompagné de plusieurs photos. Je les étalai sur le bureau. Ori, un petit homme fluët, était roulé en boule sur le sol couvert d'ordures. La deuxième photo montrait le corps de dos. Le visage d'Ori regardait directement l'objectif, ses joues reposaient dans une flaque de sang. Il me regardait de ses yeux morts et laiteux. Son visage était rasé de près, fin et terriblement jeune.

Ce n'était qu'un gamin. Un gamin qui avait vu une brute,

s'était interposé et avait été abattu. Les gentils ne gagnaient pas toujours.

La troisième photo montrait la boîte à outils d'Ori qui, elle, avait survécu à la destruction. À l'intérieur, il y avait des truelles et des ciseaux à brique, rangés, propres, organisés. Une petite boîte en osier entourée d'un ruban rose reposait sur les outils. Zoom avant : elle contenait des fraises nappées de chocolat.

Les maçons gagnaient bien leur vie, mais il était à peine assez vieux pour être compagnon. Le chocolat était cher et ce n'était pas la saison des fraises. Il avait dû économiser pendant des semaines pour les acheter. Il avait probablement l'intention de les offrir à quelqu'un de spécial. Au lieu de cela, il avait fini sur le sol crasseux d'un bar, abandonné comme un détrit.

— Nous devons trouver ce salaud, expliquai-je au caniche sans nom. On va le trouver et le faire souffrir.

Je feuilletai les autres photos. Un gros plan de la main d'Ori. Une chaîne en argent brisée était enroulée autour de ses doigts. Quelque chose avait dû y être attaché. Une amulette, une idole, peut-être un charme... Quelque chose qui avait fait reculer le Mary d'acier.

Je cherchai le témoignage de Barb. Le rapport l'avait suivi à la lettre, jusqu'au fameux « Pas de chemise, pas de chaussures, pas de service ».

Barbara Howell déclarait alors que l'homme velu avait ri comme une femme.

Le téléphone sonna. Je décrochai.

— Kate Daniels.

— J'en ai assez de ce petit jeu, feula Curran.

J'appuyai sur le bouton de déconnexion et appelai Maxine.

— Maxine, s'il rappelle, ne me le passe pas, s'il te plaît.

— Mais ma chère, c'était le Seigneur des Bêtes.

— Oui, je sais. S'il te plaît, filtre ses appels pour moi.

— Très bien.

Je retournai à mes papiers. L'homme velu riait comme une

femme. Exactement comme le mage non mort.

Pourquoi Curran m'appelait-il ?

Je décrochai le téléphone et composai le numéro de Christy, ma voisine la plus proche. Elle ne vivait qu'à quelques minutes de ma maison près de Savannah. Elle répondit à la première sonnerie.

— Salut, c'est Kate. Comment ça va ?

— Bien, bien. Qu'est-ce qu'il y a ?

Je le regretterais plus tard.

— J'ai besoin d'un service. Pourrais-tu aller à la maison et voir s'il y a un message près de ma porte ?

Un mois était passé. À moins qu'il ne l'ait attaché sous la moustiquaire, qui avait des panneaux en verre, le message – en admettant qu'il y en ait eu un – aurait disparu depuis longtemps.

— Bien sûr. Je te rappelle bientôt. À ton boulot, c'est ça ?

— Non, c'est mieux d'appeler à mon appartement. Merci.

Je raccrochai. Même s'il y avait un message, ça ne changeait rien. Rien du tout.

Si le grand homme velu qui avait attaqué le bar de Barb riait vraiment comme une femme et si le second intrus était le Mary d'acier, cela voulait dire que nous combattions dans la même équipe. Était-ce une nouvelle faction tentant de se tailler un territoire à Atlanta ? Argh. Plus je creusais, plus cela devenait confus.

Je retournai aux photos. Un plan large du bar. L'intérieur du *Barbwire Noose* avait été démoli. Tout ce qui pouvait être cassé l'avait été. Des chaises démantibulées, des tables en morceaux, du verre brisé, des trous dans le mur, un gros fouillis qui avait pu être une table de billard. Cette photo aurait pu se trouver dans le dictionnaire, sous la définition de « fureur ».

L'un des clichés avait capturé l'image d'une amulette sous des débris de bois. Cinq centimètres de long, elle ressemblait à un tube d'argent creux renfermant un morceau de papier. C'était une amulette assez commune, le tube contenait du

papier ou du parchemin avec un sort de protection. La légende sous la photo disait : « Voir pièce à conviction A. »

J'ouvrais la boîte en plomb. À l'intérieur, il y avait un petit sac en plastique avec un morceau de parchemin. Il mesurait cinq centimètres de large et dix de long, avec des bords jaunis à force d'avoir été plié et roulé. Doucement, je le retournai.

Vierge.

Pour une fois, juste pour une fois, j'aurais aimé qu'une pièce à conviction m'apporte plus de réponses que de questions.

La note disait que le parchemin avait été trouvé à l'intérieur de l'amulette et qu'il était vierge. Super. Les infos complémentaires indiquaient qu' Ori vivait seul. L'une de ses collègues disait qu'il avait peur de tomber malade et qu'il portait cette amulette en guise de protection. Elle ne savait pas quelle sorte de magie renfermait le talisman ni où il l'avait eu.

Je fouillai dans le carton jusqu'à ce que je trouve le rapport du labo. Il avait des ambitions de roman-fleuve – au moins cinq centimètres d'épaisseur. Je m'armai de patience et commençai.

Toutes les pièces à conviction devaient passer par le scanner-m. La machine relevait les traces de magie résiduelle et les enregistrait en couleurs : bleu pour les humains, diverses teintes de rouge et de violet pour les non-morts, vert pour la plupart des Changeformes. Le scan-m de mon parchemin était blanc. Merveilleux.

L'objet suivant était intitulé « Test d'émission Franco (TEF) ». Je n'avais aucune idée de ce dont il s'agissait.

J'attrapai sur l'étagère le livre de référence sur les procédures magiques de laboratoire. Apparemment, le TEF impliquait de poser l'objet sur une feuille de papier blanc et de l'exposer à des psalmodies intenses ou à un objet émettant une magie de haut niveau avant de le passer au scanner-m. Si l'objet testé n'avait pas été enchanté, il serait saturé de magie, ne serait-ce que pendant quelques instants, suffisamment pour s'enregistrer sur le scanner. La copie du scan post-TEF était un papier bleu pâle avec un espace blanc de la taille du parchemin

au milieu. Le parchemin avait été enchanté. L'un des tests montrerait certainement comment.

Trente minutes plus tard, j'avais appris bien trop de choses sur ce que faisaient les mages de la DAP de Savannah pour s'amuser. Leurs conclusions après dix-sept tests sur le parchemin se résumaient à : il est vierge, magique, nous ne savons pas ce que c'est et nous ne pouvons pas le lire. Génial.

Il devait y avoir quelque chose d'intéressant sur ce parchemin, suffisamment pour qu'Ori parie sa vie dessus. J'attrapai le sac en plastique et le tins devant la fenêtre, laissant la lumière le traverser. Rien d'autre que le grain du parchemin.

Une porte claqua sur ma gauche, suivie de pas lourds qui se répercutèrent dans le couloir. Le Chevalier Protecteur entra dans mon bureau, adressa un grognement à mon chien et s'assit. Le bois et le métal gémirent en recevant son poids. Ted me lança un regard blasé.

— Alors, tu en es où ?

CHAPITRE 10

– Tu n’as pas grand-chose, lâcha Ted après que je lui eus résumé mon affaire.

– Je ne suis sur le coup que depuis trente-six heures.

– Trente-huit, précisa-t-il en se penchant vers moi pour me regarder d’un air furieux.

Ted adorait le look western. Ce jour-là, il portait un jean, des bottes en cuir et une chemise turquoise avec, sur les épaules, des pièces noires brodées d’une étoile texane. Ted Moynohan, cow-boy et chic à la fois.

Le problème était que le Chevalier Protecteur avait bien vingt kilos de trop pour son costume. Il n’était pas franchement gros – juste un peu épais, avec un début de bouée. Ted avait la constitution d’un boxeur, catégorie poids lourd vieillissant. Il n’était pas du genre à monter les escaliers en courant juste pour le fun, mais si vous lui claquiez la porte au nez, il était capable de l’enfoncer d’un coup de poing et de vous sonner au passage.

Malgré le costume, se retrouver sous le feu de ses yeux durs était comme regarder dans la bouche d’un Colt .45, armé et prêt à tirer. Je me demandai ce qu’il ferait si je hurlais et m’évanouissais.

D’une voix basse, presque paresseuse, il dit :

– Quelle est la directive principale de l’Ordre ?

– Assurer la survie de la race humaine.

Il hocha la tête.

– Nous sommes les gardiens de l’ordre. Nous forçons les monstres à coexister avec nous. Nous assurons la paix. Il y a quarante-huit heures, cette ville fonctionnait. À présent, le

Peuple est en pleine crise de paranoïa, redoutant que quelqu'un possédant de meilleurs non-morts lui vole la vedette. Les Changeformes s'inquiètent de leur propre mortalité et imaginent leurs enfants mourant de maladies. Les mercenaires tremblent parce que la tête de la Guilde vient d'être coupée. Le centre Biohazard voudrait mettre la ville en quarantaine et la DAP malmène tous les sans-abri qui portent un manteau sale. Cette ville est chauffée à blanc. Sais-tu ce qui se passe quand les monstres, les brutes et les flics ont peur ?

Un peu, oui.

– Ils arrêtent de jouer selon les règles.

– Nous devons restaurer l'ordre et calmer Atlanta, à tout prix, sinon ce sera la panique et le chaos. Si je disposais d'un Chevalier féminin plus compétent que toi, avec une meilleure expérience et un tableau de chasse plus impressionnant, je te retirerais l'affaire.

Et Andrea ? C'est une débutante, peut-être ?

– Merci pour ta confiance.

– La confier à un homme étant hors de question, je ne peux compter que sur une ratée, indisciplinée et grande gueule.

J'eus envie de bondir sur la table et de lui fermer le bec d'un coup de pied.

– Mon cœur saigne.

Ted ne releva pas cette remarque ironique.

– Tu bénéficies donc de tout le soutien du Chapitre de l'Ordre d'Atlanta. Tu as besoin de quoi pour arranger ce bordel ?

L'envie de lui rendre mon badge était si forte que je dus lutter pour ne pas toucher la cordelette autour de mon cou. *Vas-y, Kate, débrouille-toi avec ce merdier, trimballe le poids d'une pandémie sur tes frêles épaules, assume la responsabilité de tous les cadavres, et le cow-boy maison restera sagement ici à te dire combien tu es nulle.*

L'année précédente, je lui aurais peut-être jeté ma démission à la figure – le souvenir du corps d'Ori remonta à la

surface – ou peut-être pas.

Je ravalai ma fierté et sortis la boîte en plomb du carton de pièces à conviction.

– Voici le parchemin qui l’a arrêté à Savannah. Je dois savoir ce qui était écrit dessus. Je dois savoir ce qui l’a atteint et qui il est.

– Tu as besoin d’un expert ?

Je hochai la tête.

– Je veux soumettre ça à Saiman, dis-je.

– Le polymorphe ? Il refuse de travailler avec l’Ordre.

– C’est le meilleur... pervers narcissique, déviant sexuel, hédoniste cupide... expert de la ville. Nous n’avons pas le temps de faire venir quelqu’un d’autre et la DAP de Savannah a épuisé toutes ses procédures. Avec une bonne motivation financière, je suis sûre que Saiman travaillera pour moi.

– Sûre à quel point ?

– Certaine. (Il veut me mettre dans son lit et je jette ses fleurs à la poubelle depuis longtemps. Il serait ravi que je l’appelle.) Mais il n’est pas donné.

Ted écrivit quelque chose sur un bout de papier et le posa devant moi : « 100 000 \$ ». C’était une somme exorbitante, même pour Saiman.

– C’est ta limite. Appelle-le. Maintenant.

Il ne manifesta aucune intention de quitter la pièce... il ne me croyait pas.

Je décrochai le téléphone. Saiman répondit à la deuxième sonnerie.

– Kate, murmura une voix masculine familière. Je croyais que tu m’avais oublié.

Beurk.

– Non, je n’ai fait que t’éviter.

Je branchai le haut-parleur.

– Tu es toujours aussi franche. Dois-je nous faire gagner du temps ? Tu m’appelles parce que les entrailles de Solomon Red se sont échappées de son corps et ont tenté d’infecter les

canalisations d'eau de la ville.

– Oui.

Je m'y attendais. Saiman vivait d'informations, il payait bien et les mercenaires avaient toujours besoin d'argent.

D'une voix onctueuse, il demanda :

– Tu as besoin de mon expertise ?

– L'Ordre a besoin de ton expertise.

– Oh. Mais je refuse de travailler pour l'Ordre. (Il rit.) Ils sont trop légaux à mon goût.

– Alors accepte mes excuses pour le dérangement. Je pensais que tu pourrais être intéressé. J'avais tort.

– Mais je veux bien travailler pour toi. Selon mes termes.

Et voilà !

– En fait, j'aimerais beaucoup collaborer avec toi. Ton appel n'aurait pas pu tomber à un meilleur moment. (Il avait l'air tout heureux. J'allais payer le prix fort.) Commençons par régler les détails, ajouta-t-il. Pour la facilité de notre comptabilité à tous les deux, je demande un cachet de 50 000 dollars pour mes services.

– C'est beaucoup.

– Je suis un consultant coûteux.

– Trente mille.

– Oh, Kate, je t'en prie, ne marchande pas. Ted Moynohan t'a certainement autorisé le double. Je le sais parce qu'il m'a appelé ce matin et qu'il m'a offert 50 000 pour ce boulot. J'ai refusé, bien entendu, puisque je ne l'aime pas et que je trouve le fanatisme de l'Ordre étriqué.

Le visage de Ted était dur comme le granit.

Il avait fait ça dans mon dos. Je me rappelai Mauro m'apportant les pièces à conviction. Pourquoi Mauro ? Tous les paquets arrivaient au bureau de Maxine et Mauro ne m'en avait jamais livré un seul. À moins que le paquet ne soit passé par le bureau de Ted et que Ted lui ait demandé de me l'apporter.

Ted avait fouillé mes pièces à conviction avant de s'asseoir l'air sérieux pendant que je récapitulais mes trouvailles.

– Kate ? insista Saiman.

Je touillai ma tasse de café. J'avais lu quelque part que les petits mouvements répétitifs réduisaient le stress, et j'en avais bien besoin avant que le mien explose au visage de Ted Moynohan.

– Je réfléchis.

– As-tu remarqué que ton criminel ne s'attaque pas aux femmes ? Soit elles possèdent une immunité naturelle à ses pouvoirs, soit il ne les considère pas comme une menace.

– J'ai remarqué.

– Alors tu dois te rendre compte que les options de Moynohan se limitent à Andrea Nash et toi. Moynohan méprise Nash – je ne sais pas pourquoi, mais je le découvrirai un jour ou l'autre –, donc tu es son seul recours. En fait, je ne serais pas surpris qu'il soit présentement assis dans ton bureau en train d'écouter notre conversation pour être certain que tu t'assures ma coopération. Tu es dos au mur, Kate. Dans ces circonstances, un cachet de 50 000 est un cadeau. Accepte-le avec élégance.

La cuillère plia sous la pression de mes doigts. Je la retirai de la tasse et la tordis à deux mains, dans un sens puis dans l'autre.

– Très bien, dis-je. Tu recevras 50 000 dollars quand nous aurons des preuves concluantes que le Mary est mort ou sous les verrous.

– Ou qu'il a quitté ta juridiction. Je n'ai pas très envie de le poursuivre à travers le pays.

Je pliai encore une fois la cuillère.

– D'accord. Maintenant, quel est le prix réel, Saiman ?

– Tu m'accompagneras à une fête, Kate. Ce sera public, tu porteras une robe de soirée et tu te tiendras à mon bras. Considère ça comme un rendez-vous.

La cuillère cassa. Je la jetai dans la poubelle.

– La dernière fois que nous avons essayé ça, j'ai fini couverte de sang démoniaque.

– Je t’assure que tu seras parfaitement en sécurité. La soirée aura lieu dans l’un des endroits les plus sûrs d’Atlanta.

– Ce n’est pas ma sécurité qui m’inquiète, c’est ta compagnie. Tu sembles adorer l’idée de m’exhiber. Aurais-tu une arrière-pensée ?

– Il y a toujours une arrière-pensée, susurra Saiman. Cela dit, ta seule présence m’est un délice.

Je trouvais la sienne irritante.

Il poussa un soupir exagéré.

– Je ne veux pas te contraindre à une relation sexuelle. Je souhaite te séduire. Cela demande beaucoup plus de talent. J’ai bien peur d’avoir besoin d’une réponse. Oui ou non ?

– Oui.

Ce mot avait un sale goût, comme si je venais de mordre dans une orange pourrie.

– Tu le dis avec tant de déplaisir. Je me considère chanceux d’être hors de ta portée pour l’instant. Avons-nous un accord ?

– Oui.

– Merveilleux. Je viendrai te chercher demain à 21 heures. J’enverrai la robe chez toi. Tu l’auras ce soir à 20 heures avec une paire de chaussures assorties. As-tu besoin d’autre chose – des bas, des sous-vêtements ?

Chaperonner les déviants sexuels n’entraîne pas dans mes intentions immédiates.

– Ça me laisse peu de temps. Je suis assez occupée avec un maniaque de l’épidémie qui tente de détruire la ville. On peut décaler ?

– Absolument pas. Demain soir, ou notre arrangement est annulé.

Qu’est-ce qui pouvait bien être si important ?

– Bien, mais je porterai mes propres vêtements.

J’imaginais déjà le genre de tenue qu’il choisirait.

– Je t’assure, la robe que j’ai choisie est exquise.

– Peut-être devrais-tu la porter toi-même, alors. Je suis sûre que tu seras la plus belle du bal.

Saiman soupira.

– Tu remets mon goût en question ?

– La dernière fois, tu m’as habillée en princesse vietnamienne. Je porterai ma propre robe.

– Il est très important pour moi que tu portes une robe adaptée. Je prends un grand risque.

– Mon cœur saigne pour toi. Si tu voulais que je porte ta robe, tu aurais dû l’inclure dans notre accord.

– Je propose un échange. (La voix de Saiman était aussi chaude que du chocolat fondu.) Tu réponds à ma question et j’abandonne l’histoire de la robe.

– Vas-y.

– Comment se fait-il que tu me reconnaises quelle que soit mon apparence ?

– Tes yeux, lui expliquai-je. Ils te trahissent toujours.

Il resta silencieux une longue minute.

– Je vois. Très bien. Je serai libre dans trois heures. Je souhaite commencer mon évaluation par la scène de la dernière apparition du Mary d’acier. Je demande la présence d’au moins cinq témoins.

– Je vais arranger ça. Je te verrai à la Guilde dans trois heures.

– Je change de visage à l’instant. Au revoir.

Il parvint à mettre tant de sous-entendus dans ces mots que j’eus besoin d’un chiffon pour essuyer le téléphone.

Je raccrochai et me tournai vers Ted.

– Tu as fouillé dans mes pièces à conviction dans mon dos. (Il me retourna sa meilleure imitation d’une statue de l’île de Pâque.) Tu ne me fais pas confiance.

Le caniche de l’enfer grogna pour ponctuer ma phrase. Je le regardai d’un air mauvais, il baissa la tête.

Ted s’appuya contre le dossier de sa chaise.

– Non, en effet. J’ai peur que tu merdes. Tu n’apprends pas vite et je n’ai pas le temps de t’enseigner les règles, alors je te laisse peu de marge de manœuvre. Disons que je te raccourcis

la laisse.

Ma colère se transforma en rage pure. J'étais à la hauteur et ne mesurais pas mes efforts. J'avais mérité un peu de confiance, putain !

— Je ne peux pas travailler si tu es tout le temps sur mon dos.

— Et c'est bien ton problème, Daniels. Tu as un gros ego. Chaque jour, tu entres dans ce bureau comme s'il t'appartenait. Comme si tu l'avais gagné. La vérité est que tu étais incapable d'aller jusqu'au bout de l'Académie. Tu n'as pas la culture ni la discipline nécessaires. Tu n'es pas un Chevalier et tu ne le seras jamais. Tu dois encore me prouver que tu vaux quelque chose.

— Je l'ai prouvé.

— Tu as combattu dans les Jeux de Minuit et tu y as attiré Nash. (Je lui lançai un regard furieux.) Vous croyiez vraiment toutes les deux que vous pourriez combattre devant des centaines de témoins sans que je le sache ?

— C'était nécessaire.

Ted se leva. Sa voix se fit plus basse.

— Le monde est plein de monstres. Ils sont plus forts que nous. Ils disposent d'une meilleure magie. Si nous, humains, gardons notre position dominante, c'est parce que nous sommes nombreux et que les monstres ont peur de nous. Il en a toujours été ainsi, c'est dans l'ordre des choses et ça doit le rester. Tu sais ce que sont vraiment les Jeux de Minuit ? Une manière pour les monstres de transformer les humains en proies. S'ils continuent à nous voir mourir sur le sable, ils penseront que nous sommes de la nourriture facile à chasser, ils cesseront d'avoir peur et transformeront notre monde en chaos. Et tu es entrée dans cette fosse du côté des monstres. Tu as trahi tout ce que l'Ordre représente. Tu as merdé.

— J'ai combattu aux côtés des Changeformes.

— Les Changeformes sont de la dynamite, prêts à virer Wolf à n'importe quel moment. Ils ne sont pas humains. Pour l'instant, il est pratique pour nous de leur laisser croire le

contraire mais, au bout du compte, il n'y a pas de place pour eux dans notre société. Ils doivent en être tenus à l'écart.

Soudain je compris clairement sa vision du monde. J'étais prête à sortir mon sabre pour lui dessiner une nouvelle bouche, sur la gorge.

— Alors tu voudrais les exiler. Dans des réserves ou dans des camps de concentration ?

— Je préférerais m'en débarrasser, complètement. Ils sont une menace pour nous. Ils peuvent nous tuer et nous infecter. Pour survivre, nous devons conserver notre domination.

Il était prêt à exterminer les Changeformes. Il les tuerait jusqu'au dernier. Je le lisais dans ses yeux.

Ted se redressa.

— Je t'ai offert l'occasion de donner un sens à ta vie. Tu penses l'avoir méritée parce que tu es bonne. Je n'ai agi que par respect pour Greg Feldman. C'était un des meilleurs. Pour honorer sa mémoire, je me suis assuré que tu ne salirais pas son nom. Alors, chaque fois que tu t'oublies, que tu oublies notre mission, que tu commences à penser que tu es la meilleure, viens me voir et je te remettrai les pendules à l'heure.

Il se retourna.

Je soufflai doucement ma rage.

— Ted ? (Il s'arrêta, ne me présentant que son dos.) Quand tu promènes une chienne au bout d'une laisse trop courte, elle est assez proche pour te mordre. Ne l'oublie pas.

Il sortit. Je me tournai vers la fenêtre, tentant de contenir mon envie de casser quelque chose. Pendant les Jeux de Minuit, quand j'avais fait le tour de la fosse avec Hugh d'Ambray, il m'avait demandé pourquoi j'acceptais de recevoir des ordres de gens plus faibles que moi. À l'époque, j'avais une réponse. Elle m'échappait à présent et je fouillai dans ma mémoire pour tenter de la retrouver, parce que j'en avais sacrément besoin.

Il me fallait tuer le Mary d'acier. C'était devenu personnel et je devais aller jusqu'au bout. Mais je pouvais le faire seule, sans l'aide de l'Ordre. Je devais obtenir de Saiman qu'il analyse le

parchemin. Après, je pourrais quitter l'Ordre. Comme ce serait bon !

Si je me retirais, Andrea hériterait de l'affaire. Ted n'avait personne d'autre. Et, si le Mary d'acier libérait sa magie, la personnalité secrète d'Andrea paniquerait et s'enfuirait. Dans le scénario le plus favorable, la ville serait envahie par l'épidémie et Andrea serait démasquée et chassée de l'Ordre. Dans le pire, on la considérerait comme un Wolf, et on la tuerait.

Mon esprit peignait une image sanglante du corps animal d'Andrea, percé par les balles, la DAP penchée sur elle.

« Elle est finie. Je n'avais jamais vu ça. J'ai dû l'abattre. »

Non.

C'était mon problème. Je m'en occuperais moi-même.

Le téléphone sonna. C'était probablement Christy. Je décrochai.

— Kate Daniels.

— Je suis à la prison de Milton County, m'annonça Andrea. Viens me chercher.

CHAPITRE 11

Deux heures plus tard, j'entrai dans le bureau de Beau Clayton avec un long paquet enveloppé de chiffons.

Derrière son bureau, Beau me sourit. En 1066, les anciens Saxons avaient rencontré les anciens Norvégiens sur un champ de bataille sanglant près du pont de Stamford. La légende disait que les Saxons avaient surpris leurs ennemis et que, lorsque les Norvégiens avaient tenté de se rassembler, l'un de leurs guerriers, un géant, était monté sur le pont et l'avait tenu tout seul, tuant plus de quarante Saxons, jusqu'à ce qu'un malin le frappe avec une longue lance par-dessous, à travers les planches du pont. En regardant Beau, je pouvais parfaitement l'imaginer sur le pont, faisant tournoyer une hache géante. Le shérif de Milton mesurait près de deux mètres, avec des épaules qui passaient difficilement les portes et le visage d'une brute. Il était assis à un bureau abîmé, organisé au cordeau. Le seul objet incongru était une grosse boîte de conserve dont l'étiquette disait : « cacahouètes vertes bouillies ».

Je m'installai dans un siège devant son bureau et posai mon paquet sur les genoux.

— Des cacahouètes bouillies, c'est un peu exagéré, non ?

— Avec un nom comme Beau, il faut se méfier, répondit-il. Quelqu'un pourrait me prendre pour un type du Nord. Les cacahouètes sont là pour éviter les malentendus.

Il me tendit la conserve. Je regardai à l'intérieur. Des balles usagées.

— Chaque fois qu'on me tire dessus, je mets les balles là-dedans, expliqua Beau.

La boîte était à demi remplie. Je la lui rendis.

— La dernière fois qu'on s'est vus, je t'ai dit qu'un jour tu aurais besoin d'un service. (Il écarta ses bras immenses.) Et nous voici.

Nous avons travaillé sur la même affaire, moi du côté de l'Ordre et lui du côté shérif. Il m'avait demandé un service en arguant qu'un jour j'aurais besoin qu'il me rende la pareille, et j'avais accepté. On ne savait jamais à quelle porte on pouvait être amené à frapper.

— Qu'a fait Andrea ?

Il ouvrit une chemise en papier, en examina le contenu.

— Tu as déjà entendu parler du *Paradise Mission* ?

— Non.

— C'est un hôtel de grande classe. Il a été construit comme une mission espagnole avec une cour intérieure couverte. Le toit est en verre et ils gardent la température bien chaude et constante.

— Comme une serre.

— En quelque sorte. La cour est un endroit magnifique. Il y a des fleurs partout, une piscine, des jacuzzis... C'est le refuge préféré des couples riches de la ville. J'y ai emmené Erica un jour. Ça coûte la peau des fesses mais ça en vaut la peine. On a été mis sur liste d'attente pendant quatre mois. (Beau n'était pas pressé. Lui crier dessus ne ferait que le ralentir encore un peu, je me contentai donc de hocher la tête.) D'après ce que j'ai compris, ta copine y séjournait avec son petit ami. Je les ai installés dans des cellules voisines. Bon, tu sais que je suis totalement hétéro, mais c'est sans doute l'homme le plus beau que j'aie jamais vu. (Raphaël. Ce devait être leur grande nuit romantique. Il avait probablement réservé la chambre des semaines à l'avance.) Ils étaient dans le jacuzzi.

— Les jacuzzis sont toujours source de problèmes, intervins-je.

— Je ne sais pas. (Beau haussa les épaules.) Avec une bière et en bonne compagnie, ce n'est pas si mal. Ça détend, c'est

relaxant, même. Dans le cas présent, par contre, le jacuzzi ne semble pas vraiment avoir détendu ta copine. Mlle Nash s'est levée pour aller aux toilettes et commander à boire. Quand elle est revenue, elle a trouvé une jeune femme qui parlait avec son petit ami. (Ses yeux étincelèrent un peu. Il fit semblant de vérifier le rapport.) Apparemment, l'intruse était fort légèrement vêtue.

Cela devait faire des années qu'il attendait l'occasion de caser cette expression dans un rapport.

– Continue.

– Selon le personnel de l'hôtel, le pauvre homme a vraiment essayé de décourager cette femme fatale, mais soit elle était un peu longue à la détente, soit elle souhaitait vraiment faire des trucs avec lui. Moi qui l'ai vue, je dirais les deux.

Je soupirai. Je savais où il allait en venir.

– Quand Mlle Nash s'est approchée, son copain a informé la jeune femme peu vêtue que Mlle Nash et lui étaient ensemble. Il a dit que la jeune femme a décrit Mlle Nash comme « mignonne ».

Je baissai la tête et la cognai contre le bureau plusieurs fois.

Les deux chenilles velues qui tenaient lieu de sourcils à Beau remuèrent.

– Tu as besoin d'une minute ?

– Non, ça va aller. Désolée.

– Il semblerait que la jeune femme ait fort indécemment proposé un trio. Personne n'est vraiment sûr de ce qui s'est passé ensuite, mais tout le monde s'accorde à dire que c'est allé très vite. Quand je suis arrivé, Mlle Nash était debout à côté du jacuzzi, en bikini, et pointait un SIG-Sauer P-226 sur son copain et divers membres inquiets du personnel, tout en maintenant la tête de la jeune femme peu vêtue sous l'eau. Elle répétait : « Qui va à la pêche aux moules, maintenant, salope ? »

Ma douleur dut se voir sur mon visage car Beau ouvrit un tiroir de son bureau et me tendit un tube d'aspirine. J'en sortis deux comprimés que j'avalai en grimaçant – c'est amer, ces

trucs.

– Et ensuite ?

– Eh bien, Mlle Nash et moi avons eu une petite conversation. J'avais parié qu'elle ne tirerait pas sur un badge et j'ai gagné mon pari. Elle n'avait aucune pièce d'identité sur elle – c'était vraiment un tout petit bikini –, alors je l'ai invitée, elle, son copain et la victime, à venir dans notre jolie prison. Passer la nuit avec nous l'a calmée.

Oh merde.

– Elle n'avait pas de pièce d'identité, mais elle avait un pistolet ?

– Elle l'avait apporté dans une serviette de bain, si j'ai bien compris.

Pourquoi n'étais-je pas surprise ?

– Elle est Chevalier.

– C'est ce que je me suis dit quand elle a appelé l'Ordre.

Je pris le paquet sur mes genoux, le posai sur le bureau et le déballai prudemment. Beau inspira brusquement.

Une superbe rapière était enveloppée dans les chiffons.

– La Schiavona, expliquai-je. L'arme préférée des Slaves dalmates qui servaient dans la garde du doge de Venise au xvi^e siècle. (Je caressai les fines bandes de métal qui décoraient la garde de l'épée d'un motif de toile d'araignée.) Une garde en coquille et une lame de quatre-vingt-treize centimètres, aussi efficace de taille que d'estoc. Une véritable épée de Ragnas Dream.

Je tournai la Schiavona sur le côté pour que la lanterne fae éclaire les lettres « RD » stylisées sur le pommeau orné. Ragnas Dream ne fabriquait pas des épées, il créait des chefs-d'œuvre. À elle seule, cette rapière pouvait payer l'hypothèque sur mon appartement et la maison de mon père pendant un an. Greg, feu mon tuteur, l'avait achetée des années auparavant et l'avait suspendue à un mur de sa bibliothèque comme on accroche une œuvre d'art. C'était le genre de lame capable de pousser un pacifiste à acheter des bottes montantes

et un chapeau à plumes.

Le visage de Beau était devenu vert.

— Respire, Beau.

Il soupira rapidement.

— Je peux ?

Tout le monde avait une faiblesse. Beau adorait les rapières. Je souris. Une fois qu'il l'aurait touchée, je l'aurai dans la poche.

— Vas-y.

Il se dressa, prit la rapière comme si elle était faite de verre et passa son énorme main autour de la poignée recouverte de cuir. Il leva l'épée, pointe en l'air, admirant l'élégante lame d'acier. Une profonde sérénité gagna son visage. Beau frappa – un mouvement liquide, parfaitement exécuté, élégant, précis et tellement étrange vu son gabarit.

— Seigneur, murmura-t-il. Elle est parfaite.

— Mon amie n'est jamais passée par ici, lui dis-je. Son copain non plus. Tu ne connais pas leurs noms et tu ne les as pas vus.

Beau était un très bon flic, il se força à reposer la rapière.

— Es-tu en train d'essayer de corrompre un représentant de la loi, Kate ?

— Je tente de présenter un signe d'appréciation à un représentant de la loi qui s'est occupé avec délicatesse des problèmes de personnel de l'Ordre. Les Chevaliers subissent énormément de stress. Andrea Nash est l'une des meilleurs que j'aie jamais rencontrés.

Beau regarda la Schiavona. Une minute devint une éternité.

Je lui accordai un grand sourire.

— Oh, j'ai omis un détail.

Je tendis la main et touchai l'opale claire à la base de la garde.

Trois.

Deux.

Un.

L'épée sonna comme une cloche d'argent parfaite. Une fine

ligne rouge courut le long de la lame, traçant de délicates vrilles, comme une liane fleurie, jusqu'à la pointe. Beau pâlit.

— C'est une lame enchantée, repris-je. Elle n'a jamais besoin d'être aiguisée ou huilée. J'avais oublié de te le dire.

Beau détourna les yeux de la Schiavona.

— Emmène-les et assure-toi qu'ils ne reviennent jamais.

Dix minutes plus tard, Andrea, Raphaël et moi sortions de la prison pour retrouver le jour glacial et nuageux. Raphaël et Andrea portaient tous deux les sacs à patate orange qui servaient d'uniformes dans la prison de Milton County.

Je comptai sur mes doigts.

— Agression simple. Agression à main armée. Conduite contraire à celle d'un Chevalier. Mise en danger de civils. Utilisation dangereuse d'arme à feu dans un lieu public. Refus d'obtempérer. Ivresse et atteinte à l'ordre public.

Andrea serra les dents.

— Je n'étais pas saoule et je n'ai pas porté atteinte à l'ordre public.

— Non, je suis sûre que tu la noyais d'une manière calme et professionnelle. Beau Clayton est un tireur d'élite. Tu as de la chance qu'il ne t'ait pas vidé son chargeur dans la tête. Tu as emporté un pistolet au jacuzzi. Qui fait une chose pareille ?

Andrea croisa les bras sur sa poitrine.

— Ne commence pas à m'embêter avec mes flingues. Tu traînes ton sabre partout. Tout ça, c'était son idée. Moi, je voulais partir en week-end.

Je regardai Raphaël. Il me décocha un sourire éblouissant. Si j'avais eu la capacité de m'évanouir, je me serais effondrée comme une bûche. Certains hommes étaient séduisants. Certains étaient sexy. Raphaël était chaud bouillant. Il n'était pas d'une beauté traditionnelle, avec des yeux bleu foncé, intenses et illuminés par un feu qui suggérait des visions de peau nue sur des draps de soie. Avec ses longs cheveux noirs et son corps musclé et souple de Changeforme, il causait un choc à

toute femelle qui l'apercevait. Vu que c'était le chéri de ma meilleure amie, j'étais plutôt immunisée contre son pouvoir maléfique mais, de temps, en temps, dans un moment d'inattention, j'étais éblouie.

— C'était la seule nuit de libre dans les six prochaines semaines, expliqua-t-il. Et j'ai dû demander une faveur pour l'obtenir.

Andrea agita les mains.

— Nous l'avons passée en prison, cette nuit. Kate, as-tu la moindre idée de ce que c'est de se retrouver en public avec lui ? Nous ne pouvons aller nulle part, nous ne pouvons rien faire, parce qu'on l'agresse tout le temps. Parfois, les femmes l'approchent comme si je n'étais même pas là.

— Je compatis, mais tu ne peux pas les noyer, Andrea. Tu es entraînée à tuer, elles pas. Ce n'est pas vraiment équitable.

— Rien à foutre de l'équitable. Allez vous faire foutre, tous les deux.

Elle s'éloigna.

Raphaël souriait jusqu'aux oreilles.

— Tu as l'air de le prendre plutôt bien, dis-je.

Ses yeux brillaient d'une légère lueur rubis.

— Frénésie de l'accouplement.

— Hein ?

— Quand deux Changeformes se mettent en couple, ils deviennent fous pendant quelques semaines. Agressivité déraisonnable, grognements irrationnels, jalousie.

— Et tu adores ça.

Il hocha la tête lentement.

— Je l'ai mérité.

Andrea se retourna et revint vers nous.

— Je suis désolée. Je me suis comportée comme une conne. Merci. Je te dois une fière chandelle.

— Ce n'est rien, lui dis-je.

Elle regarda Raphaël.

— J'aimerais rentrer à la maison.

Il se fendit d'une révérence extravagante.

— Tes désirs sont des ordres, ma dame. Nous devons retourner à l'hôtel, sauter par-dessus le mur et voler notre voiture.

— Ça me va.

Ils s'éloignèrent.

Frénésie de l'accouplement. Le monde devenait complètement dingue. Je soupirai et allai chercher Souci. J'avais rendez-vous avec un déviant sexuel et je ne voulais pas être en retard.

CHAPITRE 12

En disant à Saiman que je reconnaissais toujours ses yeux, je ne mentais pas. Il regardait le monde à travers un prisme d'intelligence, d'arrogance et d'un mépris subtil mais suffisant qu'il était incapable de cacher. Il me fallut exactement deux secondes pour l'identifier dans le hall à moitié désert de la Guilde, mais cette fois, ce ne fut pas à cause de ses yeux.

Il avait décidé d'apparaître sous la forme d'un jeune trentenaire. Quand j'entrai, il était de profil, en train de bavarder avec Bob, Ivera, Ken et Juke, assis à une table. La veste noire de Saiman montrait une légère influence chinoise avec son col droit et sa coupe ajustée qui accentuait sa taille fine et la ligne de ses épaules. Un pantalon sombre moulait ses cuisses musculeuses, mais il avait la silhouette longiligne d'un épéiste ou d'un coureur de fond, pas l'épaisseur d'un bodybuilder ni la fermeté d'un adepte des arts martiaux. Ses cheveux, de la couleur du bois sombre, lui descendaient jusqu'à la taille en vagues lisses.

Saiman se retourna à mon approche, me présentant un visage à l'ovale bien dessiné, une mâchoire décidée, un nez large et droit, et des yeux en amande d'un vert intense, aux paupières un peu lourdes. Il respirait le professionnalisme de la même manière que je pouvais parfois inspirer la crainte. Si je n'avais pas su qui il était et que je l'avais rencontré dans la rue, j'aurais pensé qu'il était l'un des hauts mages de l'université du coin, le genre d'homme capable de déchiffrer des runes de plus de trois mille ans et d'effacer un pâté de maisons d'un geste de la main. Au milieu des mercenaires, il ressemblait à un

professeur d'histoire médiévale dans un bar de leveurs de fonte.

Saiman sourit, dévoilant des dents blanches et parfaites, et s'avança vers moi, s'écartant gracieusement d'une grande malle en bois.

— Kate, s'exclama-t-il, d'une voix douce de ténor. Tu es ravissante. Cette cape est une touche particulièrement intimidante.

— Je fais de mon mieux pour être menaçante, répondis-je.

— Tu aimes mon visage professionnel ? demanda-t-il doucement. Un mélange agréablement esthétique d'intelligence et d'élégance, n'est-ce pas ?

Sans oublier la modestie, bien sûr.

— Es-tu chinois, japonais, eurasien ? Je ne peux le déterminer, tes traits sont confondants.

— Je suis indéchiffrable, mystérieux et intellectuel.

Mais pas prétentieux pour deux sous.

— Tu n'as pas eu de problème pour faire passer cet ego par la porte ?

Saiman ne cilla même pas.

— Pas le moins du monde.

— Tu as réussi à glaner des informations de la part des témoins oculaires en utilisant ton intellect mystérieux ?

— Pas encore. Ils semblent vraiment mal à l'aise en ce moment.

Les Quatre Cavaliers avaient manifestement envie d'être ailleurs. J'observai le hall. Sur les vingt et quelques appels que j'avais passés ce matin, quatorze personnes avaient fait le déplacement, y compris Mark, qui s'appuyait contre un mur d'un air amer. Beaucoup de visages familiers. Les acteurs principaux de la Guilde étaient venus nous regarder travailler, Saiman et moi.

Je fouillai dans ma cape et en tirai le sac en plastique contenant le parchemin.

— Qu'est-ce que c'est ?

– Un parchemin magique.

Saiman prit le sac de ses longs doigts minces, le leva à la lumière et fronça les sourcils.

– Il est vierge. Tu piques ma curiosité.

Je sortis une feuille de papier de ma poche.

– Voici la liste des tests qu’il a subis à la DAP.

Saiman parcourut la liste. Un fin sourire recourba ses lèvres.

– Amusant. Donne-moi vingt-quatre heures. Je te dirai ce qui est écrit dessus ou qui pourra le lire. (Il glissa le sac en plastique dans sa poche.) On y va ?

Je me tournai vers les mercenaires.

– Nous avons besoin de cinq volontaires. Ne vous portez pas volontaire si vous n’avez pas bien vu le mec.

Bob leva la main.

– Nous quatre.

– J’ai besoin d’une personne supplémentaire, dis-je.

Mark s’avança.

– Moi.

Juke fit une grimace qui retroussa son petit nez de fée clochette gothique décoré d’un diamant.

– Tu n’étais même pas là.

Mark lui décocha un regard lugubre.

– J’étais là à la fin.

Ils se dévisagèrent d’un air mauvais.

– Ne nous disputons pas, intervint Saiman. Vous cinq, c’est parfait.

Il s’agenouilla devant la malle en vieux bois couvert de cicatrices, renforcé par des bandes de métal. Saiman claqua des doigts et fit apparaître une craie avec la grâce fluide d’un magicien bien entraîné. Il dessina un symbole complexe sur le couvercle de la malle. Un clic métallique et sec retentit. Doucement et avec beaucoup de précaution, Saiman souleva le couvercle et sortit une boule de bowling. Bleue et verte, traversée de dessins marbrés, la balle était abîmée par le temps et l’usage.

– As-tu déjà entendu parler de David Miller, Kate ? s'enquit-il.

– Non.

Saiman fouilla dans la malle et en tira cette fois une cruche de plastique vert kaki.

– David Miller était l'équivalent magique d'un idiot savant. Tous les tests démontraient qu'il possédait un pouvoir magique sans précédent. Il émanait de lui comme la chaleur d'une lampe électrique. (Il posa la cruche à côté de la balle.) Cependant, malgré de nombreuses tentatives de lui enseigner la magie, Miller n'apprit jamais à utiliser son don. Il eut une vie parfaitement quelconque et mourut de manière tout à faire ordinaire d'une crise cardiaque à soixante-sept ans. Après sa mort, on découvrit que les objets qu'il avait le plus touchés dans sa vie avaient gagné en magie. En manipulant de simples choses, leur propriétaire peut obtenir un effet surprenant et occasionnellement utile.

Intéressant.

– Laisse-moi deviner, tu as traqué ces objets pour les acquérir.

– Pas tous, admit Saiman. Les descendants de Miller ont fait l'effort concerté de disperser les objets en les vendant à des acquéreurs différents. Ils avaient décidé qu'il était dangereux de concentrer tant de pouvoir dans les mains d'une seule personne. Mais je les rassemblerai, un jour ou l'autre.

– S'ils étaient inquiets, pourquoi vendre les objets ? demanda Mark.

Saiman sourit.

– Le manque d'argent est la racine du mal, M. Meadows.

Mark cilla. Personne ne l'appelait jamais par son nom de famille.

– Je pensais que c'était l'amour de l'argent.

– On reconnaît là un homme qui n'a jamais eu faim, déclara Ivera.

– De plus, poursuivit Saiman, les membres de la famille

s'inquiétaient de leur sécurité. Ils avaient peur d'être assassinés par des voleurs convoitant la collection de Miller. Vu la valeur de ces objets, leurs inquiétudes étaient fondées.

Il sortit un porte-clés de la malle et la referma.

— J'ai besoin d'une cruche d'eau et de cinq verres, s'il vous plaît.

Deux mercenaires rapportèrent tout cela de la cafétéria.

Saiman observa le sol et se dirigea vers la porte d'entrée, la craie à la main. Il traça un demi-cercle à près de trois mètres de la porte, sur la courbe qui faisait face au centre de la pièce, et y dessina un symbole étrange. Puis il traversa la pièce jusqu'à l'endroit où Solomon était mort, traça un demi-cercle plus grand contre la cage d'ascenseur et y dessina des cercles parfaitement ronds. Je les comptai. Dix.

— Des quilles de bowling ? demandai-je.

— Exactement.

Saiman retourna à la table, libéra les clés du porte-clés et les distribua aux Quatre Cavaliers et à Mark.

— Tenez-les entre vos mains et essayez de vous remémorer les événements. Qu'avez-vous vu ? entendu ? Quelle odeur flottait dans l'air ?

Saiman versa l'eau dans la cruche en plastique de Miller.

Ken, le mage hongrois étudia la clé.

— Quelle sorte de magie est-ce là ?

— Une magie moderne, expliqua Saiman. Chaque ère a sa propre tradition magique. Celle-ci est la nôtre. Il est improbable que vous revoyiez ce rituel durant votre vie. Cette magie est extrêmement rare et très délicate. Je ne l'utilise que pour des clients très particuliers.

Il me sourit.

Super ! Il venait de faire croire à toutes les personnes présentes que nous avions couché ensemble.

Je lui souris.

— Je vais m'assurer que le Chevalier Protecteur sache qu'il devra être très généreux dans sa compensation.

Prends ça dans les dents. Qu'ils arrivent seulement à sortir l'image d'un Ted Moynohan nu de leur esprit.

Après trente secondes, il reprit les clés, les remit sur le porte-clés et le plongea dans la cruche. Les clés tombèrent au fond. La magie jaillit de la cruche et me bouscula. On aurait dit que quelqu'un avait posé une patte velue sur mes yeux et mes oreilles avant de disparaître.

Saiman versa deux centimètres d'eau dans chaque verre et leva les yeux sur les témoins.

— Buvez, s'il vous plaît.

Juke grimaça.

— C'est dégueulasse.

— Je suis sûre que vous avez déjà avalé bien pire, Amelia, déclara Saiman.

— Amelia, intervins-je. Quel joli nom, Juke.

Elle fronça les sourcils en me regardant.

— Crève !

— Bois, répliquai-je.

Elle grimaça.

— Je t'ai déjà dit tout ce que j'ai vu.

— Notre mémoire est bien plus détaillée que ce que nous nous rappelons, expliqua Saiman. Vous pourriez être surprise de tout ce dont vous vous souvenez vraiment.

Juke avala l'eau cul sec.

Bob but la sienne avec une expression stoïque. Ivera regarda son verre et le vida d'un trait. Mark sirota le sien comme si c'était du whiskey. Ken dégusta son eau très lentement, gardant chaque gorgée longtemps en bouche, comme s'il tentait d'y trouver une connaissance nouvelle.

Saiman ramassa la boule de bowling.

— Restez assis, s'il vous plaît, pendant tout ce qui va suivre. N'interférez avec l'illusion d'aucune manière. Kate, tu peux bouger si tu le souhaites, mais ne traverse pas l'image. Tout le monde est prêt ?

Un assortiment de réponses affirmatives lui répondit. Il alla

jusqu'au premier demi-cercle, tint la boule devant sa poitrine un long moment, se pencha, et l'envoya rouler sur le sol du hall. Une réalité différente fleurit sur le passage de la boule, comme si quelqu'un avait ouvert la fermeture Éclair du monde pour révéler le passé. Le meurtre de Solomon ayant eu lieu pendant l'après-midi, la lumière changea d'angle, définissant les bords de l'illusion : un ovale de neuf mètres à son diamètre le plus large.

La boule frappa le second demi-cercle, éparpillant les quilles imaginaires. Un strike parfait.

Deux hommes tombèrent dans l'ovale. L'un était Solomon, les yeux exorbités, le visage rouge brique. Il se reçut mal, mais parvint à rebondir pour se retrouver debout.

Son adversaire chut accroupi. Une lance tomba à côté de lui. Le Mary d'acier se redressa du haut de ses deux mètres. Une cape lui tombait sur les épaules, capuche relevée. De là où je me tenais, je ne voyais que le tissu sombre.

Je courus le long de l'illusion vers la cage d'ascenseur.

Solomon donna un coup de pied au Mary d'acier. Ce dernier se pencha pour l'éviter, sa cape volant autour de lui. Le pied du mercenaire passa à un cheveu de son visage. Solomon pivota pour un coup de pied arrière, mais le Mary d'acier le gifla du dos de la main. Solomon fit un vol plané et alla s'écraser contre la cage d'escalier, au moment où je freinais, près de lui, au bord de l'illusion.

Le Mary d'acier ramassa la lance et marcha sur nous ; chaque pas sonnait délibérément comme un coup de glas. La capuche se retroussa un peu et j'aperçus de grands yeux sombres, presque noirs, encadrés du velours épais de longs cils, qui scintillaient de pouvoir.

Une femme.

Je m'immobilisai. Il y avait quelque chose d'étrangement familier dans ces yeux. Si je restais immobile, je découvrirais quoi.

La Mary d'acier ouvrit la bouche. Les mots s'élevèrent,

résonnant en moi.

— Je t'offre la divinité, imbécile. Accepte-la de bonne grâce.

Un anglais parfait. Pas d'accent. Aucun indice de sa nationalité. Merde.

La Mary d'acier saisit la chemise de Solomon de sa main gauche, le souleva de force contre la cage d'ascenseur et frappa. La tête de lance traversa la trachée du chef de la Guilde. Le sang jaillit. Solomon hurla, se contorsionnant sur la lance.

La Mary d'acier leva la main droite, doigts rigides comme des serres, et l'enfonça dans la poitrine de Solomon.

— *Hessad.*

« À moi. »

Le mot de pouvoir s'accrocha à Solomon. Son corps se tendit, se cambra. Il hurla de nouveau, un cri terrible et rauque de douleur pure. Le sang jaillit de sa poitrine avant de revenir en arrière, aspiré à l'intérieur de la blessure. Un long soupir épuisé s'échappa des lèvres de Solomon. Il s'effondra. Ses yeux se révoltèrent. Son corps trembla une dernière fois avant de se figer.

La Mary d'acier retira sa main de la poitrine de Solomon ; une boule de lumière rouge reposait sur sa paume. Je ne pouvais la sentir mais, instinctivement, je sus exactement ce que c'était. Du sang. Du sang concentré. Tout le pouvoir de Solomon, toute sa magie, son essence, contenue dans un unique globe lumineux et tremblant, enfermé dans le poing de la Mary d'acier.

Elle sourit.

— Enfin.

Elle se tourna, emportant le sang, et je vis les lignes tortueuses d'un tatouage à l'intérieur de son avant-bras. Les lettres explosèrent dans mon esprit. Un mot de pouvoir.

Le monde se mit à brûler autour de moi. La chaleur courut dans mes veines jusqu'aux plus fines. Mon corps se referma, luttant pour surmonter le choc.

La Mary d'acier se retourna, lentement, comme si elle se

trouvait sous l'eau, et disparut, se fondant dans le vide.

La douleur me brisait. Je ne pouvais plus bouger, parler ni respirer. Par-dessus les battements de mon cœur qui résonnaient comme des coups de marteau dans mes oreilles, j'entendis la voix de Juke.

— Il a foutu une baffe à Solomon Red ! J'avais raté ça la première fois.

Ma vision s'effaça, remplacée par un brouillard de sang. Le mot de pouvoir me tuait. Je me concentrai dessus, tentant de franchir ses défenses. Ça faisait mal. Seigneur que ça faisait mal.

— C'est vraiment très intéressant, déclara Saiman. Tu ne penses pas, Kate ? Kate ?

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda Ivera.

Le mot de pouvoir éclata sous la pression. Une lumière fulgurante pulsa devant moi et, soudain, je vis, clairement, parfaitement, Saiman qui me regardait depuis l'autre côté de la salle.

Le mot de pouvoir me frappa de l'intérieur, menaçant de me déchirer. Je devais le prononcer pour me l'accaparer.

Soudain Saiman comprit.

— Fuyez !

Trop tard. J'ouvris la bouche et le mot de pouvoir jaillit dans un torrent de magie.

— *Ahissa* !

La magie balaya la pièce. Les gens hurlèrent et s'enfuirent, se bousculant les uns les autres. Bob s'accrocha à la table à deux mains ; son visage était une grimace de peur et il hurla comme un taureau blessé. Ivera s'effondra sur le sol.

Je me sentais aussi légère qu'une plume. Les derniers échos de magie fouettaient l'air autour de moi, apportant à mon esprit la véritable signification du mot. *Ahissa*. « Fuyez. »

Toute ma force s'échappa par mes pieds. Je m'effondrai et glissai le long du mur.

Le hall était vide, il ne restait plus que Bob, haletant comme s'il avait une enclume sur la poitrine, Ivera qui pleurait

doucement sur le sol et Saiman écrasé contre le mur opposé. Ses bras étaient recouverts de glace, ses sourcils étaient devenus bleu canard et les yeux qui me dévisageaient étaient ceux du géant de givre : froids, bleus, perçants comme des diamants sous une couche d'écume. Les yeux de la forme originelle de Saiman.

Nous regardions chacun le visage secret de l'autre. Je me rendis compte que je venais de terroriser la crème de la Guilde. Ils ne l'oublieraient pas. Le pire était que je venais de montrer ma maîtrise d'un mot de pouvoir à Saiman. Son regard me disait qu'il comprenait parfaitement ce qui venait de se passer et qu'il en était choqué. Sur une échelle de un à dix, ce désastre méritait un vingt. Si j'avais pu bouger, je me serais tapé la tête contre le sol.

Saiman se libéra du mur. La glace sur ses bras éclata en minuscules flocons de neige. Ses sourcils bleus tombèrent, chaque poil chutant doucement en tourbillonnant. De nouveaux sourcils noirs se formèrent, assortis à ses cheveux. L'intensité sauvage des yeux du géant de givre fondit en deux iris verts et calmes.

— Il semblerait que nous ayons eu une difficulté technique mineure, annonça-t-il avec une bonne humeur forcée. Mes excuses pour le dérangement. Ce type de magie n'a pas encore fait ses preuves.

Bob se pencha et souleva Ivera. Son visage indiquait qu'il ne croyait Saiman en rien. Il grogna, cala la longue silhouette d'Ivera dans ses bras et la sortit du hall.

Saiman s'approcha de moi et s'agenouilla. S'il essayait de me tuer, je ne pourrais pas y faire grand-chose. Respirer me demandait déjà un effort. La première fois que j'avais assimilé un mot de pouvoir, j'avais failli mourir. La deuxième, j'avais perdu environ deux heures. La troisième avait eu lieu pendant le tsunami et ne m'avait causé qu'une vague de douleur. Cette fois-ci, avec la magie normale, je me sentais totalement vidée. Je ne m'étais pas évanouie, je n'avais pas perdu de temps – je

devenais meilleure à ce jeu, mais je n'avais plus aucune réserve.

Saiman caressa mon bras gauche du bout des doigts.

– Il y avait des mots, murmura-t-il. Des centaines de mots écrits à l'encre noire sur ta peau.

Des mots ? Quels mots ?

– Quoi ?

Il se reprit et se leva.

– Rien. Il vaudrait mieux qu'on s'en aille. Je vais rassembler les objets.

Je le regardai emballer la collection Miller dans sa malle et la porter dehors. Quand il revint, je parvins à me remettre debout et à me traîner vers l'extérieur. C'était mon corps, mes jambes et ils me devaient obéissance, putain.

Dehors, un groupe de mercenaires pâles attendait, rassemblé autour des Quatre Cavaliers et du Clerc. Quelques-uns fumaient, serrant leur cigarette de leurs doigts tremblants. Personne ne parlait, mais ils me regardaient comme si j'étais un pitbull enragé. Il fallait que je m'éloigne, j'étais facile à abattre et mon public, plutôt hostile.

– Que s'est-il passé ? demanda le Clerc.

– Un petit accident avec le sort, expliqua Saiman. Entièrement ma faute.

Il me couvrait. Saiman vivait d'informations et le prix d'un secret était inversement proportionnel au nombre de personnes qui le connaissait, ainsi qu'il me l'avait jadis expliqué.

Il fallait pourtant que je dise quelque chose.

– Désolée de vous avoir dérangés.

– Avez-vous au moins trouvé ce que vous cherchiez ? demanda le Clerc.

– Oui, merci, répondis-je.

– À votre service, laissa tomber Bob, lugubre.

– La Guilde est toujours prête à coopérer avec l'Ordre, ajouta Mark.

Sur un dernier salut de la main, je les quittai pour rejoindre le parking. Une femme. Des yeux sombres. J'aurais aimé voir

son visage.

Le staccato d'un pas rapide me rattrapa.

— Je serais ravi de t'emmener, dit Saiman en me rejoignant. Le moteur de ma Volvo est enveloppé de vinyle densifié entre deux couches de mousse polyester. C'est assez efficace pour atténuer les basses fréquences.

— Fascinant.

La plupart des voitures fonctionnant à l'eau faisaient un boucan assourdissant.

Saiman m'adressa un fin sourire.

— Mon véhicule est relativement silencieux, selon les standards des moteurs enchantés. Si tu acceptes, tu pourras te reposer.

Et il pourrait me poser toutes sortes de questions intéressantes. J'étais fatiguée mais pas assez pour me risquer dans la voiture de Saiman.

— Merci, mais non merci. Je ne peux pas abandonner ma mule. Et j'ai un passager.

Il eut un regard interrogateur.

— Un passager ?

Je sifflai et le chien sortit de sa cachette derrière Souci.

Saiman toisa mon compagnon canin avec une expression d'horreur pure.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mon caniche de l'enfer.

Saiman ouvrit la bouche, la referma, l'ouvrit de nouveau. Une grimace déformait son visage. Une lutte violente se jouait en lui.

— Essaies-tu de trouver quelque chose de gentil à dire ?

Il me regarda, impuissant.

— Je ne peux pas. C'est vraiment une créature atroce.

— Si tu veux m'emmener, cette créature atroce devra monter dans ta voiture.

La douleur sur son visage était hilarante.

— Ne pouvons-nous pas simplement... ?

– Je crains bien que non.

Le chien trotta autour de moi puis se mit à vomir à un centimètre de ma botte gauche.

– Délicieux, s'exclama Saiman alors que le chien, après avoir gerbé tout son saoul, urinait sur le mur le plus proche.

– C'est un animal aux plaisirs simples, expliquai-je.

Saiman se pencha en arrière, regarda le ciel, soupira et dit :

– Très bien. Ton goût en matière de chien est aussi scandaleux qu'en matière de vin. C'est bizarre que tu n'aies pas appelé cette chose Boone.

Cela faisait longtemps que je n'étais pas allée acheter de l'alcool chez *Boone's Farm*. Boire n'était plus mon divertissement préféré.

– S'il te plaît, n'insulte pas mon loyal compagnon.

Saiman se retourna et marcha rapidement vers son véhicule profilé, défiguré par le capot gonflé contenant le moteur à eau enchanté.

Je caressai le caniche.

– Ne t'inquiète pas. Je te laisserai le mordre s'il dépasse les bornes.

Le chien remua la queue. Soit Saiman avait une odeur appétissante, soit mon caniche avait de bons instincts.

Je montai sur le dos de Souci et la fis avancer. Je vacillais un peu mais, même si je ne tombais pas en chemin, je finirais probablement dans un tas de neige. N'importe quel atterrissage qui ne me cassait pas les pattes était un bon atterrissage.

CHAPITRE 13

La vague magique tenait bon. Mon appartement aurait pu rivaliser avec un congélateur industriel. Je ne pouvais plus reculer : j'allais devoir faire du feu.

Tout le trajet, j'avais pensé à la Mary d'acier mais cela ne me menait nulle part. Je ne me souvenais pas assez bien de la voix féminine du mage de l'eau pour la comparer à celle de la Mary d'acier. Il s'agissait peut-être de deux femmes travaillant ensemble, ou d'une seule, de près de deux mètres, experte à la lance, capable de piloter les non-morts, d'utiliser des mots de pouvoir et de créer des pandémies.

Rien de ce que j'avais lu ne correspondait à ça. Je devrais compter sur les capacités de Saiman à lire le parchemin.

Je retirai mes chaussures et me traînai jusqu'à la cuisine. La lumière rouge de mon répondeur clignotait.

J'appuyai sur la touche.

« J'ai trouvé ton message, disait la voix de Christy. Quelqu'un a arraché le verrou de ta moustiquaire et a cloué le papier sur ta porte. Il a été délavé par la pluie mais je crois qu'il est écrit : "Je suis là. Tu ne l'es pas. Appelle-moi." »

Il était donc venu me voir avec les os brisés. Mais c'était trop tard, et trop peu.

Le deuxième message était d'Andrea.

« Salut, c'est moi. Raphaël dit que Curran est vraiment chiant depuis la mi-novembre. Il est de mauvaise humeur, il grogne sur tout et tout le monde, et il a arrêté de recevoir les requêtes. Les trucs importants qui doivent être faits le sont, mais aucun projet nouveau n'a été accepté. Raphaël essaie

d'obtenir un financement de la Meute pour racheter une entreprise concurrente. Il dit que la dernière fois qu'il en a parlé, Curran a failli lui arracher la tête. Apparemment, il traîne dans les couloirs de la forteresse toute la nuit à la recherche de quelqu'un à engueuler.

» — Moi, je pense qu'il a besoin de baiser !

» — Ta gueule, Raphaël. Ne l'écoute pas, il est furieux parce qu'il n'arrive pas à obtenir son truc.

» — Mon truc nous permettrait de gagner du fric ! Ne pas avoir l'approbation de la Meute nous coûte de l'argent.

» — Bon, je te laisse, Kate. Je pensais que tu devais le savoir. »

Le répondeur clignotait toujours. Il y avait un autre message et j'avais une assez bonne idée de qui l'avait laissé.

Je restai un moment assise dans la cuisine à caresser le caniche en me demandant si je devais écouter le message ou me contenter de l'effacer. Finalement, j'appuyai sur la touche et la voix de Curran emplît la pièce.

« Tu peux me fuir, mais cela n'a pas d'importance. Je te trouverai et nous parlerons. Je ne t'ai jamais demandé d'adopter la conduite des Changeformes, mais là, c'est infantile, même pour une humaine. Tu me dois une réponse. Je vais te rendre les choses faciles : si tu veux de moi, retrouvons-nous et je t'expliquerai ma version de ce qui s'est passé. Sinon, tu peux continuer à m'éviter et, cette fois, je ne te courrai pas après. À toi de décider. »

— Tu as perdu la tête, dis-je au répondeur.

Je repassai le message deux fois, écoutant sa voix. Il avait eu sa chance et il avait tout foutu en l'air. Je serais stupide de risquer de souffrir de nouveau. Vraiment stupide.

Je m'enfonçai dans ma chaise. L'étau me vrilla la poitrine. Ça me faisait mal d'imaginer le laisser tomber. Mais il n'était pas à moi, de toute façon.

Mon père m'avait appris beaucoup de choses – protège-toi, ne t'attache jamais, ne prends pas de risques, sauf si tu n'as pas

le choix – et, la plupart du temps, il avait eu raison. Prendre des risques stupides était la pire chose à faire.

Mais si je laissais tomber Curran sans me battre, je le regretterais toute ma vie. Je préférerais que l'étau m'étouffe et savoir que ce n'était pas lui, ma chance d'être heureuse, plutôt que fuir et ne jamais en être sûre. C'était tout ce qu'il voulait : en être sûr. Nous méritions tous deux de savoir.

C'était douloureux de l'admettre, mais Curran avait raison. Je ne lui avais jamais fait de concessions parce qu'il était un Changeforme. Je m'étais toujours attendue à ce qu'il me traite en humaine. Il ne pensait pas que je pouvais me mesurer à lui sur son territoire et jouer selon ses règles.

Grosse erreur, Ta Majesté. Tu veux que j'agisse comme une Changeforme ? Très bien. Je peux faire ça. Je décrochai le téléphone et composai un numéro de mémoire.

– Oui ? répondit Jim.

– On m'a dit que les Changeformes déclarent leur flamme en s'introduisant sur le territoire de l'autre et en changeant les objets de place.

Il y eut un court silence.

– C'est exact.

– Est-ce que le clan des félins utilise ce rituel ?

– Oui. Où veux-tu en venir ?

Quand on se trouve en terrain piégé, utiliser la culpabilité.

– Tu n'as pas oublié que je t'ai soutenu pendant les Jeux de Minuit, même quand tu avais tort et après que tes hommes m'ont agressée ?

Il grogna doucement.

– Non.

– J'ai besoin d'un accès à la salle de sport privée de Curran pendant quinze minutes.

Le silence dura.

– Quand ? demanda-t-il finalement.

– Ce soir. (Une autre pause.) Après ça, on sera quittes.

Jim savait jouer au con, mais il payait ses dettes.

– D'accord. Il est en ville ce soir. Je m'arrangerai pour qu'il y reste. Derek t'attendra à la forteresse dans deux heures.

Je raccrochai et composai un autre numéro. Contre toute attente, j'allais peut-être arriver à mes fins.

– Teddy Jo, répondit une voix bourrue.

– Tu me dois une faveur pour les pommes.

Je demandai le remboursement de pas mal de services ce soir-là.

– C'est vrai. Qu'est-ce que je peux faire ?

Je souris.

– J'ai besoin de ton épée.

La nuit était glaciale, je pris Karmelion, ma vieille camionnette jaune sale tout abîmée. Il lui manquait les phares avant et elle avait plus de creux et de bosses qu'une canette de coca écrasée, mais elle fonctionnait pendant les vagues magiques et je serais au chaud. Elle faisait aussi assez de bruit pour réveiller un mort, mais je m'en foutais. La chaleur l'emportait toujours.

Il me fallut deux heures pour aller chercher l'épée et sortir d'Atlanta. Avant le changement, beaucoup de résidents d'Atlanta se payaient le luxe d'habiter les villes proches, traversant tous les jours la campagne pour aller travailler. Aidée par la magie, la nature avait repris possession de ces lieux sauvages à une vitesse alarmante. Les êtres vivants génèrent de la magie par leur seule existence et, contre le béton et l'acier, les plantes avaient un avantage. Les champs d'antan étaient devenus des forêts denses. La nature avait englouti les stations-service et les fermes isolées, forçant les gens à se rassembler. Les arbres flanquaient la route, leurs branches étaient noires et sans feuilles, tels des dessins au fusain dans la neige.

Je scrutais la pénombre en caressant le caniche géant. Il avait fallu que je couche le siège passager pour lui, tellement il était grand.

— Je rate toujours cette putain de route.

Le caniche laissa échapper un léger grognement et se roula en boule.

Le long hurlement d'une sentinelle solitaire traversa la nuit, annonçant notre arrivée.

Je pris un virage serré pour me retrouver sur une route étroite, à peine perceptible entre les chênes épais. Le sentier tournait à gauche puis à droite avant que les arbres s'écartent pour révéler une vaste clairière. Le bâtiment énorme de la forteresse s'élevait devant nous. Étrange hybride entre un château et un fort moderne, elle surgissait de la forêt comme une montagne, imprenable et sombre. Elle avait été bâtie à l'ancienne, avec des outils simples et une force surhumaine, ce qui la rendait résistante à la magie. Depuis la dernière fois que j'étais venue, la construction de l'aile nord avait bien avancé et le mur de la cour s'élevait à presque cinq mètres de haut.

Je passai le portail pour entrer dans la cour. Une silhouette familière s'avança d'un pas nonchalant. Derek. J'aurais reconnu cette démarche de loup entre mille.

Trois mois auparavant, Derek avait été beau. Il avait un de ces visages masculins parfaits, frais, presque joli, et des yeux de velours noir qui donnaient à toute femme l'envie d'avoir à nouveau quinze ans. Puis les Rakshasas avaient versé du métal en fusion sur ce visage. Il était guéri. Il n'était pas défiguré, même s'il le croyait, mais ses traits avaient perdu de leur perfection.

Son nez était plus épais, sa mâchoire plus large. La ligne de ses sourcils était plus protubérante, donnant l'impression que ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites. Le V-Lyc avait épaissi ses os et ses cartilages en réaction au traumatisme. À la tempe gauche, il avait des cicatrices permanentes, là où les morceaux de son crâne éclaté s'étaient logés dans les muscles. Je l'avais touché une fois, on aurait dit qu'il avait des grains de sel sous la peau. Avec des cheveux plus longs, ce serait pratiquement invisible, mais Derek les gardait courts. Il y avait

d'autres petits détails – le léger changement dans la forme de sa bouche, le réseau de petites cicatrices sur sa joue droite. Son visage donnait envie de reculer. Il était devenu une version plus âgée, plus scarifiée et plus dangereuse de lui-même.

Et ses yeux avaient perdu leur douceur de velours. Un regard suffisait à savoir que leur propriétaire avait traversé de vraies saloperies et qu'il valait mieux prendre ses jambes à son cou quand il se mettait en colère.

J'éteignis le moteur. Le silence soudain était assourdissant.

Derek m'ouvrit la portière.

– Salut, Kate !

Il avait une voix de loup, râpeuse, dure et parfois sardonique. Le calvaire des Jeux de Minuit avait endommagé ses cordes vocales autant que son visage. Il ne hurlerait plus jamais à la lune, avec ou sans fourrure, mais son grognement faisait trembler.

Il eut une moue pour ma camionnette.

– Chouette véhicule. Discret. Furtif, même.

– Pitié, épargne-moi tes sarcasmes. (Je sortis, portant l'épée de Teddy Jo enveloppée de tissu ignifugé et fermai la portière au museau du caniche.) Reste ici !

Derek désigna le véhicule d'un geste de la tête.

– Qui est-ce ?

– Ton remplaçant.

Il m'entraîna loin de la porte principale, vers une petite porte de côté.

– Tu m'as remplacé par un caniche rasé ?

– Il a des talents de fou. (Derek haussa les sourcils.) Il sait pisser et vomir en même temps, et il ne se moque pas de ma voiture.

Derek rit sous cape.

Nous franchîmes la porte et montâmes un escalier étroit.

– Laisse-moi deviner, c'est tout en haut.

Derek hocha la tête.

– Curran a tout le dernier étage rien que pour lui.

– C’est le bon plan, d’être le Seigneur des Bêtes.

Il nous fallut cinq minutes pour atteindre l’endroit où les marches s’interrompaient devant une grande porte. Derek l’ouvrit, m’invitant dans un petit vestibule de trois mètres sur trois. La porte de l’autre côté de la pièce s’ouvrit à la volée sur deux Changeformes – un homme âgé et chauve et une femme de mon âge, tous deux dans une forme éblouissante – qui me lancèrent un regard mauvais.

Derek hocha la tête.

Ils ne voulaient manifestement pas me laisser entrer.

Un éclair d’ambre traversa les yeux de Derek.

– Bougez de là, ordonna-t-il doucement. (Ils s’écartèrent. Derek me fit signe.) Je t’en prie.

L’enfant prodige était monté en grade.

Je passai entre les deux Changeformes pour entrer dans un couloir. Sur la gauche, il y avait une petite pièce. Un troisième Changeforme de l’âge de Derek y était assis.

L’homme plus âgé et la femme nous suivirent dans le couloir. Les gardes de Curran avaient des doutes sur la raison de ma présence. Ils avaient raison. J’avais de mauvaises intentions.

– La salle de sport est sur la gauche. (Derek désigna le couloir où le mur de pierre était remplacé par du verre.) Ses appartements sont à l’étage. Il y a un petit escalier au bout du couloir.

Il me désignait chaque porte devant laquelle nous passions.

– Salle de réunion privée. Sauna.

– Et ça ?

Je montrai du doigt une autre porte.

Les gardes du corps se comportèrent comme si on venait de leur marcher sur les pieds.

Le visage de Derek demeura parfaitement neutre.

– C’est réservé aux invitées féminines.

J’ouvris la porte. Un énorme lit à baldaquin occupait l’essentiel de la pièce, des voiles s’élevaient comme des nuages

au-dessus de la couette d'une blancheur de neige. Les meubles étaient de chêne blond doré. Élégants et légers, ils semblaient presque flotter sur le parquet ciré. Une grande armoire se dressait contre un mur à côté d'une coiffeuse avec un miroir à trois panneaux. Au milieu, devant une cheminée, se trouvait un canapé douillet posé sur un épais tapis blanc. Un écran plat était accroché au-dessus de la cheminée. En face de moi, un mur de verre dépoli, stratégiquement interrompu par une représentation transparente de forêt de bambous, donnait sur un jacuzzi immaculé.

— Où est Barbie ?

La Changeforme ricana. J'ajoutai :

— Il n'y a pas de barre pour le striptease ?

L'homme plus âgé frémit. Derek eut l'air blessé.

— Non.

— Des haut-parleurs pour la musique d'ambiance ?

Derek désigna le coin au-dessus d'un petit réfrigérateur. Je pariai qu'il était rempli de champagne.

Je sortis, fermai la porte et tirai une manique de sous ma cape. Les Changeformes me regardaient avec grand intérêt. Je dénouai la ficelle qui retenait le tissu ignifugé sur l'épée de Teddy Jo et le tendis à Derek, révélant un fourreau épais doublé d'amiante.

— Tiens-moi ça, s'il te plaît.

Il le prit.

J'attrapai la garde d'onyx et libérai l'épée. C'était un glaive hoplitique avec une lame de soixante centimètres de long. Une étincelle courut le long du métal, de la garde à la pointe, suivie d'une explosion de feu blanc aveuglant.

Les Changeformes reculèrent.

Derek écarquilla les yeux.

— Où as-tu trouvé ça ?

— C'est un prêt de l'ange grec de la Mort.

Je plaçai la pointe de l'épée contre la serrure. Des étincelles bleues jaillirent.

- Que faites-vous ? feula la garde du corps.
 - Je ferme la porte de la chambre à pétasses, définitivement.
- Elle ouvrit la bouche et la referma sans un mot.

Je levai l'épée. La serrure avait fondu, devenant un bloc de métal qui refroidissait déjà. Parfait. Je tenais l'épée bien droite et me tournai vers Derek.

- Où as-tu dit que se trouvait la salle de sport ?

Cette pièce était une œuvre d'art : un appareil équipé d'haltères sur mesure, une machine pour les biceps, une autre pour les jambes et, au milieu de la pièce, le banc de musculation, en cuir avec une crémaillère pour les poids. On se couchait sur la banquette et on soulevait une barre chargée de poids au-dessus de sa poitrine. J'inspectai les chiffres gravés sur les disques : fabriqués sur mesure, cent vingt-cinq kilos de chaque côté. Deux cent cinquante kilos. La barre avait dû être conçue spécialement pour soutenir un tel poids. Curran était vraiment effrayant.

Je souris et abaissai l'épée enflammée.

Le téléphone hurlait. Je me forçai à ouvrir les yeux. Il était 2 h 02. J'étais revenue deux heures plus tôt – Teddy Jo avait envie de bavarder et, pendant notre discussion, la magie était tombée. Il m'avait fallu une éternité pour rentrer et mon crâne me donnait l'impression qu'on jouait du tambour entre mes oreilles.

Je bâillai et décrochai.

- Kate Daniels.
- C'était un banc sur mesure, feula Curran.

Ma voix dégoulinait d'innocence.

- Pardon ?
- Tu as soudé la barre à mon banc.
- Ça aiderait si tu commençais par le commencement.

Quelqu'un est entré dans ton installation sportive personnelle au cœur de la forteresse ?

- Toi ! C'était toi ! Ton odeur est partout sur le banc.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Réfléchis, Curran. Réfléchis, espèce d'idiot.

Un rugissement de lion explosa dans le téléphone. Je le tins loin de mon oreille jusqu'à ce qu'il prenne fin.

— Terrifiant. Je me vois obligée de te rappeler que menacer un représentant de l'Ordre est un délit passible de poursuites. Si tu souhaites déposer une plainte concernant ce cambriolage, l'Ordre sera ravi d'enquêter pour toi.

Silence.

Oh merde, il fait un infarctus.

Curran émit un drôle de bruit, à mi-chemin entre un feulement et un ronronnement.

— Il y a de l'herbe à chat partout sur mon lit.

Je sais. J'ai renversé toutes mes réserves sur ta couette. C'était un sacré lit, d'ailleurs, énorme, couvert d'un mètre vingt de matelas épais. J'avais littéralement dû grimper dessus.

— De l'herbe à chat ? Comme c'est étrange. Tu devrais peut-être parler à la gouvernante.

— Je dois te tuer, expliqua Curran d'une voix étrangement calme. C'est la seule solution raisonnable.

Apparemment, je devais tout lui expliquer.

— Je comprends bien qu'il soit irritant de découvrir que quelqu'un peut entrer sur ton territoire si bien gardé et y laisser un véritable chaos avant de s'enfuir sans dommage. Mais, bon, il n'y a pas de quoi en faire un drame.

Il conserva le silence. Il ne comprenait pas. Je lui avais joué la grande scène de séduction selon ses propres rituels et il ne comprenait pas. Je venais de me ridiculiser pour rien.

— Tu sais quoi ? repris-je. Oublie. Tu es aussi sensible qu'un caillou.

Je lui manifestais mon attirance comme il l'avait fait à mon égard et il n'était même pas capable de comprendre.

— Je laisse l'herbe à chat où elle est. Tu l'enlèveras brin par brin. Et tu le feras nue.

– Dans tes rêves.

Et j'étais sérieuse.

– Tu sais bien sûr que c'est une déclaration de guerre.

– Comme tu voudras.

Je raccrochai et soupirai.

Le caniche infernal me regarda d'un air perplexe.

– Je suis amoureuse d'un idiot.

Le chien détourna la tête.

– Attends qu'il comprenne que j'ai condamné sa chambre à pétasses.

Le caniche gémit doucement.

– Je n'ai pas besoin de tes critiques. Si tu peux tenir un jour sans dégueuler ou détruire ma maison, j'écouterai peut-être ce que tu as à dire. Jusque-là, garde ton opinion pour toi.

Je me laissai retomber sur le lit et posai un oreiller sur ma tête. Je venais d'avoir une conversation avec un caniche et je l'avais accusé de me critiquer. Curran avait finalement réussi à me faire perdre la tête.

CHAPITRE 14

Je me réveillai tôt et restai au lit une dizaine de minutes, réfléchissant à diverses manières de tuer Curran. Hélas, je devais encore attraper la Mary d'acier, aussi je me traînai hors du lit et je m'habillai.

Dehors, le monde était devenu totalement blanc. La neige avait dû commencer à tomber quelques minutes après mon retour ; sept centimètres de poudreuse recouvraient l'asphalte. Des nuages épais et gris étouffaient le ciel. Le froid me brûlait le visage. L'hiver avait refermé ses crocs sur Atlanta et n'était pas près de lâcher prise.

Je regardai le caniche.

— Tu as froid ?

Il agita son derrière rasé.

J'ajoutai un tee-shirt sous mon pull et un sweat-shirt vert par-dessus. Avec ma vieille cape, toutes ces couches devraient me garder au chaud. Puis je sortis un vieux pull noir et déchiré de mon armoire, en coupai les manches et y fourrai le caniche. Puisque je l'avais rasé, je devais à présent lui fournir une fourrure artificielle. Il avait l'air... mignon. Certains possédaient des dobermans vicieux. J'avais un caniche géant en pull noir. Son image de chien de l'enfer en prenait un sérieux coup, mais il aurait chaud.

Nous nous dirigeâmes vers les bureaux de l'Ordre. La neige craquait sous mes pas. Saiman devait être aux anges. En tant que géant de givre, il vivait pour l'hiver. Pour moi, l'hiver signifiait une facture de chauffage salée, une nourriture plus rare et les pieds gelés à force de marcher dans la neige. Plus il

faisait froid, plus les pauvres mouraient.

Nous empruntâmes une ruelle étroite entre deux rangées d'immeubles de bureaux décrépis. La magie avait frappé fort. Certains bureaux s'étaient écroulés en tas de briques et de mortier. D'autres, prêts à s'effondrer, refusaient de plonger. Une fois que plus un seul bâtiment ne tiendrait debout, la Ville nettoierait les débris et reconstruirait. On était trop proche du Capitole pour que la rue reste inutilisée bien longtemps.

Une voix masculine flottait dans l'air.

— ... et je te laisserai partir. Mais d'abord il faut payer.

Une agression. Je pris de la vitesse et contournai le tas de débris.

Deux hommes et une femme acculaient une vieille dame vers un bâtiment en béton, ils avaient tous trois cet air affamé si familier. Ce n'étaient pas des brutes professionnelles, juste des opportunistes qui avaient vu une proie facile et tentaient leur chance. Mauvaise idée.

La vieille femme m'aperçut. Petite, râblée, la tête couverte d'un voile indigo. Deux yeux profondément enfoncés dans leur orbite, des cheveux sombres, un visage couleur noix. Elle ne montrait aucune émotion. Ni peur ni angoisse.

Je me dirigeai vers eux. Le caniche trottinait à côté de moi, amusé.

— C'est notre territoire, aboya la jeune femme.

— En fait, c'est le mien.

Les brutes se retournèrent.

— Voyons voir, ajoutai-je. Vous harcelez des gens sur mon territoire, alors vous me devez une amende. Un ou deux doigts devraient suffire. Qui se porte volontaire ?

Le plus petit des deux hommes tira un couteau Bowie d'un fourreau à sa ceinture.

Je continuai à avancer.

— Tu viens de commettre une erreur.

La brute s'accroupit. Il se cramponnait à son couteau comme un naufragé à une bouée. Une petite lumière de folie dansait

dans ses yeux.

— Allez, viens, sale pute. Viens.

Le plus vieux bluff du monde : prendre l'air fou et prêt à se battre pour que l'adversaire recule. Ha ha.

— Ça fonctionnerait mieux si tu tenais correctement ton couteau. Tu te débrouillais pas mal jusqu'à ce que tu sortes ta lame. Maintenant, je sais que tu n'es pas foutu de t'en servir. Il va donc falloir que je te coupe la main et que je te fourre ton couteau dans le cul pour te donner une leçon. Rien de personnel. J'ai juste une réputation à conserver.

Je dégainai Slayer. J'avais des années d'entraînement derrière moi et je frappai vite.

Les deux bravaches derrière la brute au couteau reculèrent.

Je regardai ostensiblement la lame de Slayer.

— Oh, regarde, la mienne est plus grosse. Allons-y, maître du couteau. Je n'ai pas toute la journée.

Le type recula, se retourna et prit ses jambes à son cou. Ses amis le suivirent dans la ruelle.

Je remis Slayer dans son fourreau. Leur victime n'avait pas bougé. Elle me regardait dans les yeux sans ciller, ses iris étaient si sombres que je ne distinguais pas ses pupilles. Un sourire étira ses lèvres épaisses ; elle ouvrit la bouche et se mit à rire. C'était un vrai rire de gorge, grave pour une femme.

Elle ne se moquait pas des brutes, mais de moi.

— Tout va bien, madame ?

Elle ne sembla pas m'avoir entendue.

Je secouai la tête et repris mon chemin, le caniche sur les talons. Le rire de la femme me suivait. Même quand nous prîmes la ruelle suivante, je l'entendais encore.

— Bizarre, cette petite vieille, mais ça n'a pas d'importance, expliquai-je au chien. On a fait notre boulot.

Dix minutes plus tard, nous franchissions la porte du bâtiment de l'Ordre. Andrea déboula dans l'escalier, les yeux écarquillés.

— Quelqu'un s'est introduit dans les appartements privés

de Curran et a soudé son banc de muscu. Il a aussi fait fondre le verrou de la chambre où il accueille ses femmes. C'était toi ?

— Il m'a fait tout un foin sur le fait qu'il ne s'attendait pas à ce que je me comporte comme une Changeforme. Alors je l'ai fait.

— Tu as perdu la tête ?

Ce n'est pas poli de mentir à sa meilleure amie.

— C'est une possibilité.

— Tu l'as défié. Toute la forteresse en parle. Il va devoir se venger. C'est un félin, Kate, ce qui veut dire qu'il est bizarre, or il n'a jamais fait la cour à une femme comme ça. Sa réaction est imprévisible. Il ne vit pas dans le même monde que toi. Il est capable de faire exploser ta maison parce qu'il trouve ça drôle.

J'écartai sa mise en garde d'un geste.

— Ça n'a pas d'importance, il n'a pas compris.

Andrea secoua sa tête blonde.

— Oh, si, il a compris.

— Comment tu le sais ?

— Son odeur flotte dans ton bureau.

Et merde !

— Tu peux renifler ce qu'il a fait ?

Andrea fit la grimace.

— Je peux essayer. Mais je ne te promets rien.

Mon bureau avait l'air parfaitement normal.

Andrea fronça son petit nez et renifla.

— Bon, il est passé par là, je dirais il y a environ deux heures. (Elle ferma les yeux et s'approcha de mon bureau.) Il s'est tenu ici un moment. (Elle se tourna, les yeux toujours fermés et s'immobilisa devant ma bibliothèque.) Ouai, ici aussi. (Elle ouvrit les yeux et tira un livre au bout d'une étagère. La couverture représentait le dessin d'un lion étalé sur un rocher.) Tu lis des trucs sur les lions ?

— C'est de la recherche, expliquai-je. Self-défense.

— Eh bien, il l'a feuilleté.

Il avait dû bien rigoler.

Andrea fronça les sourcils.

– Par contre, je ne sais pas très bien comment il est entré.

– Par la fenêtre.

– Comment tu le sais ?

– Il manque les barreaux.

Il avait aussi dû désactiver l’alarme. Si la magie avait été haute, il n’aurait pas pu franchir les gardes.

Andrea examina la fenêtre, là où les attaches de ce qui avait été une grille de métal solide pendaient tristement dans le vide.

– Tu as l’œil.

– Merci, chef. Je suis enquêtrice professionnelle, c’est comme ça qu’on fait.

Andrea leva les yeux au ciel.

– Il a peut-être fait quelque chose, mais je ne peux pas te dire quoi. Désolée.

– Merci quand même.

Elle sortit. Je me rendis à la salle de conférences et pris un petit donut et une tasse de café. À mon retour, mon bureau était inchangé. Rien n’avait été déplacé. Rien ne se jeta sur moi. Qu’avait-il donc fait, nom de Dieu ? Peut-être avait-il trafiqué ma table de travail. Je m’assis dans mon fauteuil et vérifiai les tiroirs. Rien, tout mon bordel magique était toujours là où il devait être.

Le téléphone sonna. Je décrochai.

– Tu es assise ? demanda Curran.

– Oui.

– Bien.

Clic.

Il avait raccroché. S’il voulait que je sois assise, alors je devais me lever. Ce que je fis. Le fauteuil se leva avec moi et je me retrouvai pliée en deux sur mon bureau, le fauteuil collé aux fesses. J’attrapai le bord du siège et tirai. Il resta collé.

Je voulais l’assassiner. Lentement. En savourant chaque seconde.

Je me rassis et essayai de pousser pour me dégager de l'assise. Impossible. J'agrippai le bord de la table et tentai de me tordre. Les pieds de la chaise grincèrent en glissant sur le tapis.

OK.

Je décrochai le téléphone et appelai Andrea.

– Oui ?

– Il m'a collé le fauteuil au cul.

Silence.

– Tu es toujours... attachée ?

– Je ne peux pas me lever.

Andrea émit des bruits étouffés qui ressemblaient fort à un ricanement.

– Ça fait mal ?

– Non, je ne peux pas me lever, c'est tout.

Son ricanement devint gémissement.

– *Visiteur*, annonça la voix de Maxine dans ma tête.

C'était le pompon. Je raccrochai et croisai les bras. Quand on a le derrière « glué » à une chaise, la seule chose à faire est de rester assis et de tenter d'avoir l'air professionnel.

Un homme familier entra dans mon bureau. De taille et de corpulence moyennes, il avait un visage d'une banalité agréable, bien dessiné, mais ni beau ni affecté par la moindre émotion. En le croisant dans la rue, on aurait pu ne pas le voir, comme quand on passe devant un bâtiment dont on a l'habitude. Il était comme une ardoise vierge, à part pour ses yeux et son manteau noir, élégant et doux, fabriqué avec une laine que je n'avais jamais vue.

– Bonjour, Saiman.

– Bonjour.

Il resta silencieux, attendant peut-être que je me lève pour l'accueillir. Aucune chance.

– Que puis-je faire pour toi ?

Saiman s'assit et jeta un regard circulaire au bureau.

– Alors c'est ici que tu travailles ?

– C'est mon QG secret.

— Ta Batcave ?

Je hochai la tête.

— Il y a même Robin.

Le caniche de l'enfer montra les crocs.

— Il est vraiment charmant.

— C'est quoi, le tissu de ton manteau ?

Saiman me regarda d'un air vide.

— Du cachemire.

Je ne savais même pas qu'on faisait des manteaux en cachemire.

— C'est chaud ?

— Très.

Il s'adossa plus confortablement.

— Alors pourquoi en as-tu besoin ?

Je l'avais vu danser nu dans la neige, les flocons le poursuivaient comme des chiots ravis.

Il haussa les épaules.

— L'apparence, ça fait tout. D'ailleurs, puisqu'on en parle, ta Batcave est un peu... Je cherche mes mots.

— Spartiate, fonctionnelle ?

— Miteuse.

Je lui jetai un regard furieux.

— Miteuse ?

— Usée. Ce qui m'amène à la raison de ma présence. (Il fouilla dans les poches intérieures de son manteau et en sortit le rapport que je lui avais donné la veille.) J'ai lu ton résumé.

— Et ?

— Ce n'est pas incompetent.

Je crus défaillir devant une telle flatterie.

— Tu t'attendais à un dessin au crayon de couleur ?

Saiman fit la grimace et leva la main.

— Écoute-moi, s'il te plaît. Tu m'as surpris. Cette analyse manque heureusement de l'enthousiasme amateur et du peu de jugeote que j'attendais de toi. Si tu peux pardonner ce langage familier, tu donnes l'impression de quelqu'un qui a « tout dans

les bras, rien dans la tête ». Ce qui ne veut pas dire que ton intelligence innée n'est pas évidente, bien au contraire, mais il y a une grande différence entre un esprit naturellement agile et un esprit entraîné à la déduction logique.

Je me frottai le visage.

— Pour un homme entraîné à la déduction logique, tu devrais déduire les conséquences qu'il peut y avoir à insulter un gros bras alors que tu te trouves dans son bureau miteux.

Il secoua la tête.

— Tu sais quoi, Kate ? Tu pourrais être une experte. Tu as le potentiel pour devenir une grande professionnelle. Tout ce qu'il te faut, c'est de bons outils et de la liberté de mouvement. Voici mon offre : je loue et je meuble un local, je te fournis le capital de départ pour... disons six mois à un an. La plus grosse dépense concerne l'équipement. (Il commença à compter sur ses doigts.) Tu auras besoin d'un scanner-m de bonne qualité, d'un ordinateur fonctionnel avec une imprimante, d'une bonne réserve d'herbes et de produits chimiques, et d'un arsenal. Je peux te fournir tout cela. Tu me rembourseras à un taux raisonnable. Tu peux être complètement indépendante et choisir seule tes clients à condition d'accorder une préséance à mes besoins professionnels si nécessaire. Tu as une réputation solide. Avec mon soutien, tu peux récolter pas mal d'argent et beaucoup de succès. C'est une offre professionnelle, Kate. Strictement professionnelle, sans aucune attache personnelle.

— Merci beaucoup pour ce joli plan sur la comète.

— Tes compétences complètent les miennes. Je peux t'utiliser et je préférerais compter sur toi que sur tous ceux que j'emploie en ce moment, parce que tu peux faire bien mieux qu'eux et que tu es attachée à une éthique qui, malgré son étrangeté, t'empêcherait de me trahir. Il serait plus sensé d'accepter mon offre que de continuer à t'échiner à longueur de journée pour une organisation qui refuse de te fournir les ressources et l'autorité nécessaires à un travail efficace.

Une petite voix sous mon crâne se réveilla et me souffla :

« En voilà une bonne idée. » Ted devait m'exaspérer encore plus que je ne le pensais.

Au fond, Saiman avait raison. On me payait une infime fraction de ce que touchait un Chevalier, mon statut était précaire et me privait de toutes les ressources à la disposition des membres officiels de l'Ordre. Si j'étais cynique – et j'avais d'excellentes raisons de l'être –, je dirais que Ted m'avait placée dans une position inconfortable, le cul entre deux chaises. C'était un piège. Il me montrait ce que je pourrais avoir, me donnait quelques miettes et attendait que je sois assez frustrée pour demander tout le gâteau et accepter de me joindre à l'Ordre de manière permanente. Sauf qu'il avait décidé que j'avais trahi la race humaine aux Jeux de Minuit.

Je dévisageai Saiman.

– Comment décides-tu que quelqu'un est humain ?

Il noua ses longs doigts minces sur son genou.

– Je ne décide pas. Ce n'est pas à moi de déterminer si quelqu'un est humain ou pas. L'humanité équivaut à une place dans le réseau social, permet certains droits et offre certains privilèges, mais elle implique l'acceptation de lois et de règles de comportement. Cela transcende la biologie. C'est donc un choix qui n'appartient qu'à l'individu. Par essence, si quelqu'un se sent humain, il l'est.

– Tu te sens humain ?

Il fronça les sourcils.

– C'est une question complexe.

Vu qu'il était en partie dieu nordique, en partie géant de givre et en partie humain, son hésitation était compréhensible.

– Dans le sens philosophique du terme, je me vois comme une personne, un être doué de conscience. Au sens biologique, j'ai la capacité de m'accoupler avec une humaine et de procréer des enfants viables. Alors, oui, je me considère comme une sorte d'humain. Une autre espèce d'humain peut-être, mais humain tout de même.

Je me considérais humaine, et je savais que c'était aussi le

cas d'Andrea. Je considérais Derek comme tel, de même que Jim et Dali. Et Curran. Ted Moynohan ne les voyait pas comme des humains, en revanche. Il n'était pas le seul. J'avais entrevu le même genre d'idée chez les représentants de l'Ordre quand j'étais à l'Académie. Plus que tout, c'était ce qui me donnait envie de tout plaquer.

— Revenons à mon offre, reprit Saiman. Être son propre patron a ses avantages. L'argent n'achète pas le bonheur, mais il apporte un certain confort, des manteaux en cachemire et du chocolat. Réfléchis-y.

Merci pour cette démonstration de ta mémoire d'éléphant. La seule fois où il m'avait vue baver devant du chocolat datait de trois ans, lors de notre première rencontre. Saiman n'oubliait rien.

— C'est une offre intéressante, mais je ne compte pas m'affranchir de l'Ordre pour contracter une dette envers toi.

Il prit une voix de velours.

— Avoir une dette envers moi ne serait pas si terrible.

Je lui retournai l'équivalent de son velours.

— Je crois bien que si. Une laisse est une laisse, qu'elle soit de chaîne ou de soie.

Saiman sourit.

— On n'est pas obligés de se limiter à de la soie, Kate.

Stop. Changer de sujet, vite, avant de me retrouver en terrain miné.

— Tu as réussi à déchiffrer mon parchemin ?

Saiman prit une expression de martyr.

— Je devrais me sentir insulté. Après tout ce temps, tu doutes encore de moi !

Je savais à quoi m'attendre : Saiman allait me faire son show. Il l'avait décodé et ne comptait pas rater une occasion de frimer.

Saiman retourna à la poche intérieure de son manteau et me tendit une étroite boîte en plomb.

— Tu connais les parchemins du moine aveugle ?

— Non.

– Il y a douze ans, un moine orthodoxe du nom de Voroviev a tenté d'exorciser ce qu'il percevait comme un démon et qui avait pris le pouvoir sur l'école locale. Il a essayé de bannir cette divinité. La créature l'a attaqué, l'aveuglant, et il s'est défendu à l'aide d'un parchemin religieux contenant une prière. Quand l'exorcisme fut terminé, le parchemin était vierge. On le plaça dans une boîte en verre et, en trois ans, la prière reparut graduellement.

– Qu'est-il arrivé au moine ?

– Il est mort de ses blessures. La question qui se pose à nous est de savoir pourquoi l'écriture a disparu du parchemin.

Je fronçai les sourcils.

– J'imagine que c'est parce que l'enchantement du parchemin s'est usé au contact de la créature. Si l'écriture elle-même était magique, c'est logique qu'elle ait disparu.

– Précisément. Le parchemin a lentement absorbé la magie environnante et quand il a enfin reconstitué ses réserves, l'écriture est reparue. Ton parchemin est de la même eau. L'écriture est toujours là, elle s'est simplement affaiblie au-delà des limites de notre perception.

Il claqua des doigts. Une pierre oblongue et noire de la taille de mon majeur apparut dans sa main. Saiman le magicien, waouh !

Il retourna la pierre. Un arc-en-ciel dansa sur la surface lisse et noire. Il voulait que je lui pose la question. Je lui accordai ce plaisir.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une larme d'obsidienne arc-en-ciel trouvée sous une ligne fae. Très rare. Quand on la positionne correctement, elle détecte la magie résiduelle, l'amplifie et l'émet. J'ai placé ton parchemin d'un côté de la pierre et une feuille de vélin réel – de la peau de veau – de l'autre. Le vélin a été tanné avec des psalmodes pendant deux mois. Il est très sensible à la magie. Un rouleau de ce vélin coûte plus de 5 000 dollars. Comme je te l'ai déjà dit, mon cachet est ridiculement bas.

- Tu te fais plus sur ce boulot que ce que je gagne en un an.
- Et je t'ai proposé de remédier à cette disparité.

Pas dans cette vie.

– Alors l'obsidienne a détecté la faible magie du parchemin et l'a transférée sur le vélin. Quel est le résultat ?

Saiman ouvrit la boîte de plomb et en sortit un petit carré de peau. Vierge, sauf dans un coin où huit lignes se croisaient, quatre verticales et quatre horizontales, formant un carré séparé en neuf carrés plus petits, comme un jeu de morpion. Des chiffres remplissaient les carrés : 4, 9, 2, 3, 5, 7, 8, 1, 6.

J'avais déjà vu ça. La somme de chaque rangée, colonne ou diagonale devait être égale.

- *Zahlenquadrat*. Un carré magique.

Saiman se racla la gorge. Il devait s'attendre à une certaine perplexité et je lui gâchais son show.

– En effet. Le carré magique est assez ancien. Il a été utilisé par les Grecs, les Romains, les Chinois, les Indiens...

Les rouages dans mon cerveau se mirent en branle. C'était un domaine de la magie que je connaissais très bien parce qu'il était lié à mon père biologique.

– C'est un carré de neuf, trois sur trois. Cinq au milieu, la somme est quinze. Les juifs emploient les lettres hébraïques comme des chiffres. Le centre, cinq, correspond à la lettre « Heh » en hébreu, qui est un symbole pour le tétragramme, YHWH, le nom le plus sacré de Dieu. La somme est donc quinze, la lettre « Yah » qui est elle-même un nom de Dieu. C'est donc un carré magique juif.

Le visage séduisant de Saiman tressaillit.

– Je ne savais pas que tu avais étudié le mysticisme juif. Comme c'est intéressant...

Il laissa sa voix en suspens dans le silence.

Les érudits juifs écrivent tout et gardent leurs archives comme s'il s'agissait d'or. La moitié de ce que je savais de ma famille provenait de ces rouleaux et je les avais étudiés depuis que Voron m'avait appris à lire.

Je levai les yeux sur Saiman.

— Y a-t-il un moyen de restaurer le reste du parchemin maintenant que nous savons à qui il appartient ?

Il se redressa.

— Le Temple de PeachTree possède une pièce secrète. Dans cette pièce, il y a un cercle magique. Si tu te tiens au milieu, et si tu es assez forte, il utilisera ta magie pour redonner à l'écriture sa forme originelle. Les chances de réussite sont encore meilleures si l'écriture est d'origine hébraïque.

Enfin ! J'avais une piste pour la Mary d'acier. Il était grand temps.

— Bien sûr, tu devras attendre que la magie soit haute pour que le cercle fonctionne, reprit Saiman. Et vu qu'elle est retombée tôt ce matin, je dirais que tu as peu de chances d'entrer dans le Temple aujourd'hui. Un mot d'avertissement. D'abord, le cercle peut te vider complètement, ensuite, il y a un prix à payer pour l'utiliser et je ne pourrai pas t'aider. J'ai peur d'être *persona non grata* dans les lieux de culte juifs. Je crois bien que si je devais m'aventurer à Toco Hills ou à Dunwoody et qu'on me découvrait, je devrais me battre pour sauver ma peau.

Je cillai.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Saiman haussa les épaules.

— Disons qu'un certain jeune rabbin était plutôt zélé dans son étude du péché. Il était ravi d'échanger des informations confidentielles et j'étais ravi de lui enseigner ce que je savais.

Beurk.

— Tu as séduit un rabbin ?

Saiman sourit.

— Pas qu'un. Mais la dernière aventure est la seule qui ait été révélée au grand jour. Dommage, d'ailleurs. C'était une source intarissable d'informations sensibles.

Je faillis rire.

— Alors pourquoi n'y vas-tu pas sous la forme de quelqu'un d'autre ?

Saiman serra ses lèvres de dégoût.

— Ils ont un golem. Il renifle l'odeur de la magie et est, hélas, infailible. J'ai déjà essayé. Alors, t'ai-je prouvé mon utilité ?

— Oui. Ne t'inquiète pas. Robe, ce soir, en ta compagnie.

— En fait, ce n'était pas à ça que je pensais. J'aimerais avoir la réponse à une question. (Je haussai les sourcils.) Quel est le problème avec ton siège ?

Perspicace, le salaud.

— Comment ça ?

Saiman se pencha en avant.

— Tu bouges quand tu es assise, Kate. Tu touches ton sabre pour t'assurer qu'il est bien là, tu te tournes d'un côté, puis de l'autre, ce genre de choses. Tu es chroniquement incapable de rester immobile. Mais tu n'as pas bougé depuis que nous avons commencé notre sympathique petite conversation.

Je levai la tête.

— J'ai le cul collé à ma chaise.

— Littéralement ou figurativement ?

— Littéralement.

Vas-y, dis quelque chose. Fais-moi plaisir. Je pourrai toujours te botter les fesses malgré ce fauteuil.

Une petite lumière dansa dans les yeux de Saiman.

— Comme c'est étrange. C'était une farce ?

— En effet.

Et le farceur saurait ce que je pense de lui dès que je serais parvenue à me décoller de mon meuble.

— J'ai découvert que, dans ce genre de cas, le plus simple est de retirer son pantalon. Bien sûr, ça peut être de la colle soluble. Tu veux que je jette un coup d'œil ?

— Non merci.

Les lèvres de Saiman tremblèrent légèrement.

— Tu en es sûre ?

— Absolument.

— Cela ne me pose vraiment aucun problème, tu sais.

– Rien dans notre accord ne t'autorise à m'examiner le derrière. Mon parchemin, s'il te plaît.

Saiman me passa le sac en plastique et se leva.

– Fais-moi savoir comment ça se passe, s'il te plaît.

– Dehors !

Il rit sous cape en partant. Je pris une gorgée de café. Il était froid. Beurk. Au moins, mon donut aux myrtilles aurait le même goût qu'il soit froid ou chaud. J'avais juste un petit problème, je l'avais laissé de l'autre côté de mon bureau et il faudrait que je me lève pour l'attraper.

Mon téléphone sonna. Je décrochai.

– De l'acétone, déclara la voix d'Andrea. Ça dissout tout. J'en ai trouvé trois litres dans l'armurerie. Il suffit d'y tremper le fauteuil et tu pourras... Oh merde. Il arrive !

Je lâchai mon téléphone et attrapai mon épée.

Curran passa la porte.

– Toi !

Mon caniche infernal bondit et montra les crocs.

L'or scintillait dans les yeux de Curran. Il regarda le caniche, qui recula, grognant doucement.

Je serrai les mâchoires.

– Laisse mon chien tranquille !

Curran continua à le regarder.

Le chien recula contre le mur et se coucha.

Puis Curran avança, un vêtement sur les avant-bras.

– Brave bête. J'adore son pull.

J'allais le découper en tout petits morceaux...

– J'ai changé d'avis pour l'herbe à chat.

Il me montra le vêtement. Un costume de soubrette avec un tablier en dentelle.

La poignée de Slayer était douce dans ma main. Seigneur des Bêtes ou pas, il saignait comme tout le monde.

Le caniche grogna.

Curran pendit le costume sur ma porte et s'approcha de mon bureau. Un frisson me traversa. Je le vis à peine bouger.

Un instant sa main était vide, le suivant il tenait mon donut. Il mordit dedans.

– Miam, des myrtilles.

Dans mon esprit, sa tête explosa.

– Difficile de protéger sa nourriture avec le cul collé. (Il me salua avec le donut.) Quand tu seras prête à parler, appelle-moi, tu connais le numéro.

Il sortit.

CHAPITRE 15

Quand Andrea injecta de l'acétone sur mon siège à l'aide d'une seringue, la colle décida de provoquer une réaction chimique qui me mit le feu au train. Il me fallut moins de cinq secondes pour enlever mon pantalon et approximativement une demi-heure pour oser m'asseoir de nouveau. Et encore, je dus passer la journée sur un sac de glace ramassée dans la rue. La glace était froide et mon cul douloureux.

La tech tint toute la journée. J'appelai le Temple pour un rendez-vous le lendemain après-midi, si la magie était haute. Après m'avoir fait attendre deux fois, on me dit que les rabbins acceptaient de me recevoir. Kate Daniels, maîtresse du téléphone.

Je passai ma journée à fouiller dans l'historique de l'affaire Mary d'acier et n'appris quasiment rien. Une vérification auprès du centre Biohazard et de la DAP ne m'apporta aucun élément nouveau. La magie était basse et la Mary d'acier, en sommeil. Nous restions donc assis là – sur de la glace dans mon cas – à attendre que les problèmes recommencent.

À la fin de la journée, je rentrai à la maison et m'offris une sieste. Quand je me réveillai, le soleil s'était couché. La ville au-dehors était silencieuse, glaciale dans l'hiver lugubre.

Il était temps de me préparer pour la soirée avec Saiman. Oh joie !

Je ne possédais qu'une seule robe de soirée. Je l'avais achetée quelques années auparavant et l'ex-femme de mon tuteur m'avait aidée à la choisir. Je sortis de l'armoire la tenue emballée dans du plastique et la déposai sur le lit. La soie fine

scintillait à la lumière de la lampe électrique. Elle était d'une couleur étrange, entre jaune et or avec une petite touche de pêche. Un peu plus jaune et elle aurait été couleur citron, un peu plus or et elle aurait été vulgaire. Telle quelle, elle était magnifique.

Je l'enfilai. Parfaitement drapée, la robe épousait la courbe de mes seins, avant de former un V à la taille et de s'évaser dans une cascade de tissu. Les couches de soie habillaient mon corps en trompe-l'œil, suggérant des courbes là où il n'y avait que des muscles. Ma robe de soleil, comme l'appelait Anna. Elle m'allait encore, elle était peut-être un peu plus moulante que lorsque je l'avais achetée, mais ce n'était pas une mauvaise chose. Grâce à l'Ordre, je ne mourais plus de faim.

La dernière fois que je l'avais portée, j'avais un rendez-vous galant avec Max Crest. Là, j'allais la porter pour sortir avec Saiman. Une fois dans ma vie, j'aurais aimé la porter pour un homme que je souhaitais vraiment accompagner.

Je tirai mes cheveux en arrière. Cela rendait mon visage hideux et dévoilait une cicatrice près de mon oreille gauche. Deux bonnes raisons de ne pas me coiffer ainsi. Je me contentai donc de démêler mes cheveux et d'utiliser du gel pour les maintenir en place. Ils me tombaient dans le dos comme une longue vague brillante. Je ne m'étais jamais fait percer les oreilles – j'avais arraché suffisamment de boucles d'oreilles au combat pour savoir à quel point cela faisait mal. Je ne possédais aucun bijou, mais j'avais une paire de chaussures assorties à la robe, étroites, jaunes et équipées de petites aiguilles en guise de talons. Je les avais achetées exprès pour aller avec la robe. J'avais mal rien qu'à les regarder. Les porter était comparable à une torture chinoise.

Il faudrait bien faire avec.

Durant l'année précédente, j'avais porté du maquillage deux fois, les subtilités de la peinture faciale étaient donc hors de ma portée. J'étais donc un peu de blush avec un pinceau, ombrai mes paupières de fard brun et mis du mascara. Quelle que soit

la teinte que je choisissais, le mascara me donnait toujours l'air exotique. Je mis un peu de rouge à lèvres et rangeai la peinture de guerre.

Pas de sabre. Aucun endroit pour cacher mes aiguilles. Cela aurait dû m'inquiéter, mais ce n'était pas le cas. La plus grande menace viendrait avec la vague magique, et la magie frappait rarement deux fois en vingt-quatre heures. Le reste, je pouvais le faire à mains nues. En fait, frapper quelqu'un avec mes poings pouvait être une excellente thérapie vu mon état d'esprit.

Quatre minutes avant 20 heures, on frappa doucement à ma porte et le caniche de l'enfer devint hystérique. Je l'enfermai dans la salle de bains, où il causerait le moins de dommages, et ouvris la porte.

Saiman portait un costume et une version améliorée du corps de Thomas Durand. Le Durand originel, celui qui possédait un septième des Jeux de Minuit, avait la cinquantaine. Celui-ci avait la trentaine et était large d'épaules, viril et très soigné. Une aura de richesse émanait de lui, de ses chaussures italiennes, de son profil patricien ou de la coupe impeccable de ses cheveux blonds. Il aurait pu passer pour le fils préféré de son *alter ego* vieillissant.

Il ouvrit la bouche mais ne dit rien, comme si quelqu'un avait coupé le son.

— Salut.

La Terre appelle Saiman.

Il cilla.

— Bonsoir. Puis-je entrer ?

Non.

— Bien sûr.

Je m'écartai pour le laisser passer. Il prit un long moment pour détailler ma résidence. Son regard s'attarda longtemps sur le lit.

— Tu dors dans ton salon ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Parce que j'avais hérité de l'appartement de Greg, mon tuteur. Il avait transformé la seule chambre de l'appartement en bibliothèque et y dormait entouré de ses livres et de ses artefacts. Greg avait été assassiné moins d'un an auparavant. Dormir dans son lit était hors de question, alors j'avais acheté un canapé-lit et je l'avais mis dans le salon. Je dormais là, la porte de la vraie chambre restant bien fermée. Et, quand Julie venait, c'était son domaine.

Expliquer tout cela était pénible et inutile. Je haussai les épaules.

— C'est une habitude.

Saiman sembla vouloir poser une question, mais changea d'avis.

J'enfilai mes chaussures, posai un châle en crochet sur mes épaules et pris Slayer.

— Je suis prête.

Saiman n'avait pas l'air de vouloir partir. J'ouvris la porte et passai sur le palier.

Il me suivit. Je verrouillai la porte. Il m'offrit son bras et je posai mes doigts sur sa manche. Cela faisait partie de notre accord. Nous descendîmes l'escalier lugubre. Dehors, le froid me frappa. De petits flocons blancs dansaient dans le ciel nocturne. Saiman leva le visage et sourit.

— L'hiver, dit-il doucement.

Quand il se tourna vers moi, ses yeux scintillaient comme deux morceaux de glace éclairés par un feu intérieur.

Il m'ouvrit la portière en hochant la tête comme s'il s'inclinait. Je m'installai dans la voiture et posai le sabre en travers de mes genoux. Il ferma la porte et se glissa sur le siège du conducteur tout en me tendant une boîte en bois.

— Je les ai achetés pour toi, dit-il. Même si tu n'en as pas besoin pour être divine.

J'ouvris la boîte. Un bracelet de topazes jaunes, des boucles d'oreilles et un collier reposaient sur le velours vert. Le collier

était de loin le plus stupéfiant, une fine chaîne élégante mettant en valeur une larme de pierre flamboyante.

– On dirait le Diamant Loup, m'exclamai-je.

– En effet. C'est une topaze jaune. Je pensais que c'était approprié, mais ton cou nu est parfait. Tu peux les avoir, bien sûr.

Je refermai la boîte.

– Il ne vaudrait mieux pas.

Saiman se retira dans l'ombre. La ville filait derrière les vitres. Les bâtiments en ruine semblaient me regarder, leurs fenêtres défoncées comme des yeux noirs.

– Tu aimes l'hiver, Kate ?

– En théorie.

– Comment ça ?

– L'enfant en moi adore la neige.

– Et l'adulte ?

– L'adulte dit : grosses factures de chauffage, des gens qui meurent dans la rue, des tuyaux explosés et des routes impraticables... La fête, quoi.

Saiman me regarda.

– Je te trouve immensément divertissante.

– Pourquoi persistes-tu dans ce non-sens ? J'ai été claire, je ne t'aime pas de cette manière et ce ne sera jamais le cas.

Il haussa les épaules.

– Je n'aime pas perdre. De plus, je ne suis pas intéressé par une aventure. Ce que j'ai à t'offrir est infiniment plus stable : un partenariat. L'amour est fugace, mais une relation fondée sur les bénéfices mutuels survit aux années. Je te propose la stabilité, la loyauté, mes ressources et moi-même. Je ne t'ennuierai jamais, Kate. Je ne te trahirai jamais.

– À moins que ce ne soit dans ton intérêt.

Il haussa les épaules.

– Bien sûr. Mais le gain devra dépasser les risques. T'avoir à mes côtés me serait très précieux. Et, si je trouvais quelque chose de plus précieux, je devrais m'assurer que tu ne

découvres jamais l'annulation de notre arrangement. Tu es une femme très violente, après tout.

— En d'autres termes, tu me tuerais pour que je ne puisse pas te punir de ta trahison.

— « Tuer » est un si vilain mot. Je me contenterais de m'assurer d'être hors de ta portée.

Je secouai la tête. C'était un cas désespéré.

— Comment refuser une telle aubaine ? lançai-je, sarcastique.

— Je ne te mentirai jamais, Kate. C'est l'un des avantages que je t'offre.

— Je suis accablée de gratitude. As-tu jamais aimé quelqu'un, Saiman ?

— Non.

Cette conversation ne menait nulle part.

— Je connais un homme qui est amoureux de mon amie. Il l'aime de manière absolue. La seule chose qu'il désire, c'est qu'elle l'aime aussi.

Saiman haussa les sourcils pour m'imiter.

— Et alors ?

— Tu es l'opposé de lui. Il te manque la capacité d'aimer, alors tu veux me la retirer aussi.

Il éclata d'un rire qui résonna dans le véhicule. Étrange musique pour une ville en ruine.

CHAPITRE 16

Quarante minutes plus tard, Saiman pénétrait dans le parking d'un grand manoir. Nous nous étions dirigés vers le nord et la partie la plus prospère d'Atlanta, mais cette maison faisait de « prospère » une insulte. Trop grand pour son terrain, le bâtiment s'étalait, haut de deux étages démesurés, et repoussait ses voisins. Quand les riches d'Atlanta construisaient des maisons, ils imitaient généralement le style sudiste antérieur à la guerre de Sécession, mais ce monstre était typiquement anglais : briques rouges, immenses fenêtres, vigne vierge recouverte de neige, et un balcon. Ne lui manquait qu'une demoiselle au teint de porcelaine dans une robe en dentelle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demandai-je en regardant les fenêtres qui jetaient une lumière jaune sur la neige.

— *Bernard's*.

Saiman mit énormément de sous-entendus dans ce mot, qui me passèrent joyeusement au-dessus de la tête.

Je le regardai du coin de l'œil.

— C'est une maison de réception, reprit-il.

— J'espère pour toi que c'est une réception correcte.

S'il m'avait traînée dans une orgie, il allait traverser ces jolies fenêtres, tête la première.

— Évidemment, m'assura-t-il. C'est un endroit où les riches notables d'Atlanta se rassemblent pour être vus et élargir leur réseau. Techniquement, c'est un restaurant, mais l'intérêt réside dans les clients plus que dans la cuisine. L'atmosphère est informelle et la plupart des gens se mélangent, un verre à la

main.

Et merde. De riches notables. Exactement le genre de foule que je préférais éviter.

— Et tu m’as amenée ici ?

— Je t’ai prévenue que tu m’accompagnais pour être montrée. Ne grince pas des dents, Kate, s’il te plaît. Ça te rend la mâchoire encore plus carrée.

Saiman se gara au bout du parking.

— Pas de voiturier ?

— Les gens qui viennent ici n’aiment pas qu’on touche à leur voiture.

Je glissai Slayer entre les deux sièges et ouvris ma portière. Il me fallut un moment pour sortir de la voiture sans coincer mes talons aiguilles dans l’ourlet de ma robe et, quand je parvins enfin à accomplir ce haut fait, Saiman était là et me tendait le bras, souriant.

Pourquoi est-ce que j’avais accepté de faire ça, déjà ? Ah, oui. Parce que je n’avais pas le choix.

Je laissai Saiman me conduire jusqu’à la porte. Au-dessus de nous, un couple riait. Le rire de la femme était presque hystérique.

Une fois dans le vestibule, je vis un escalier luxueux, et Saiman m’escorta au premier étage, dans une grande pièce garnie de petites tables. Une hôtesse souriante en minuscule robe noire nous guida jusqu’à notre table. Je m’assis de manière à voir la porte et observai la foule. Des hommes et des femmes richissimes échangeaient des amabilités. Quelques-uns nous regardaient. Pas de gorilles, ce qui était étrange.

— Où sont les gardes du corps ? murmurai-je.

— *Bernard’s* est un sanctuaire, m’expliqua Saiman. La violence y est strictement interdite. Si quelqu’un contrevenait aux règles, toute l’élite d’Atlanta le descendrait en flammes.

D’après mon expérience, quand la violence pointait le bout du museau, toute l’élite d’Atlanta se dispersait et fuyait à toutes jambes.

Saiman commanda du cognac, et moi de l'eau. Nos verres arrivèrent presque aussitôt. Saiman leva son lourd ballon de cristal, réchauffant le liquide ambré entre ses mains. Déjà vu. Nous étions passés par là aux Jeux de Minuit.

— Sache-le, si un Rakshasa se montre, j'ai laissé mon sabre dans ta voiture.

L'expression affable de Saiman se durcit.

— Quelle histoire affreuse. Heureusement, tout cela est derrière nous.

Il vida son verre d'une traite. Une seconde plus tard, on lui en présenta un autre qu'il but tout aussi vite. On lui en apporta un troisième.

Je me penchai et désignai le cognac destiné à suivre ses semblables dans le gosier de Saiman.

— Pourquoi es-tu si pressé ?

— C'est du sucre. (Il haussa les épaules et vida son verre.) Je me suis dépensé aujourd'hui et j'ai besoin de refaire le plein.

Le serveur se glissa près de nous et déposa une grande bouteille de cognac carrée sur la table.

— Avec les compliments de la maison, monsieur.

Saiman hocha la tête et se servit. Sa main tremblait légèrement. Il était nerveux. J'observai sa mâchoire. Pire que ça : il était en colère. Il préparait quelque chose et s'aidait d'un peu de courage liquide. Pas bon.

Il remarqua que je le dévisageais. Nos yeux se rencontrèrent. Un sourire se dessina sur ses lèvres. Contrairement au rictus satisfait de l'expert fier de son travail, c'était le sourire d'un homme qui regardait une femme et fantasmaait.

Je lui décochai mon regard de dure à cuire. *Calme-toi, mon pote.*

— Tu es étrangement éblouissante, Kate, murmura Saiman en descendant son verre comme si c'était de l'eau.

— Vas-y doucement.

Saiman se pencha vers moi.

— Je t'achèterais une nouvelle robe tous les week-ends rien

que pour avoir le privilège de te la retirer.

Pas dans cette vie.

— Tu es saoul.

— Pas du tout. (Il se versa encore de l'alcool.) C'est mon troisième verre.

— Le cinquième.

Il étudia le liquide ambré.

— Les hommes te disent-ils souvent que tu es enchanteresse ?

— Non, les hommes me disent souvent que je frappe fort.

Tu saisis l'allusion ?

— Toute femme devrait entendre qu'elle est séduisante. Les hommes sont séduits par leurs yeux, les femmes par leurs oreilles. Je pourrais te le dire tous les soirs et tous les matins.

Il n'avait pas l'air pressé de se taire.

— C'est gentil.

— Tu aimerais ça. (La moitié de la bouteille avait déjà disparu. Même avec son métabolisme de cheval de course sous crack, il devait être bourré.) Tu aimerais les choses que je te dirais. Les choses que je te ferais.

— Bien sûr.

Si ce Casanova buvait à s'en rouler par terre, je pourrais peut-être demander à un serveur de m'aider à le ramener à sa voiture et la soirée serait terminée.

L'inquiétude me gagnait. Je n'avais jamais vu Saiman saoul. Je l'avais déjà vu boire, bien sûr, mais jamais trop.

Je regardai derrière moi. Le long du mur, je vis une grande table couverte de hors-d'œuvres. À défaut de l'empêcher de boire, je pouvais peut-être le distraire avec de la nourriture.

— Cela t'ennuierait si j'allais me servir quelque chose ?

Il se leva, comme je m'y attendais. Qu'il soit saoul ou pas, ses manières étaient irréprochables.

— Permets-moi de t'escorter.

Nous nous dirigeâmes vers les entrées. Je me positionnai pour avoir une bonne vue de la pièce. Saiman restait à côté de

moi.

- Tu n’as pas faim ? lui demandai-je.
- Pas particulièrement.
- Je croyais que tu devais recharger tes batteries ?
- Ah oui, merci de me le rappeler.

Il leva son verre vide et, en quelques secondes, un serveur lui en apporta un plein.

Bernard’s : six, Kate : zéro.

J’examinai la nourriture. Un plateau de minuscules carrés frits se trouvait devant moi. Chacun soutenait un cube de viande hachée, parsemé d’oignon vert finement émincé, de graines de sésame et de ce qui ressemblait à du gingembre râpé.

- Du tartare de thon, m’indiqua Saiman. C’est délectable.

Je pris un carré et le mis dans ma bouche. Le regard de Saiman glissa sur mes lèvres. Quelques verres de plus et il serait capable de se déshabiller pour me proposer de danser avec lui dans la neige. Comment faisais-je pour me retrouver dans ce genre de situation ?

- Tu aimes ? demanda-t-il.
- C’est b...

Jim passa la porte, portant une cape noire et une expression soucieuse.

Et merde !

Il s’arrêta à l’entrée et observa la foule, irradiant la menace. Dans ce rassemblement de l’élite d’Atlanta, l’alpha du clan des félins se détachait comme un bloc de pénombre. Il me vit et recula, les yeux écarquillés, comme un chat qui vient de recevoir un coup inattendu sur le museau, choqué et indigné à la fois.

Je n’y survivrais jamais.

Derrière lui, j’aperçus Daniel et Jennifer, le couple alpha des loups. Intéressant.

Jim montra les dents. Un jeune homme se détacha de l’autre côté de la pièce et s’avança rapidement vers lui.

Une silhouette massive bloquait la porte. Mahon. L’ours

d'Atlanta, l'alpha du clan des lourds et le bourreau de la Meute. Que se passait-il donc ?

Jim prit le jeune homme à part. Le vert emplissait ses yeux. Il dit quelque chose. L'homme me regarda et écarquilla les yeux.

Un grand homme séduisant passa la porte aux côtés d'un autre plus jeune, plus mince et plus brun, suffisamment joli pour être renversant. Robert et Thomas Lonesco, les rats alphas. D'autres personnes les suivaient, tous avaient la grâce fluide des Changeformes.

Houston, on a un problème.

— Nous devons partir.

— Oh non. (Saiman avait les yeux fous.) Non, nous devons absolument rester.

Jim continuait à houspiller son voisin. C'était une conversation totalement à sens unique.

Une femme ronde d'un certain âge passa ensuite la porte, m'aperçut et pinça les lèvres. Tante B, l'alpha des boudas. Saiman m'avait entraînée dans un restaurant où le Conseil de la Meute venait dîner. Les alphas de tous les clans étaient présents...

Je dressai l'oreille en percevant une voix que je connaissais très bien. Je ne pouvais pas l'entendre de l'autre côté de la pièce, mais je la sentis. Mes doigts étaient glacés.

Une silhouette musclée familière entra dans la pièce.

Curran.

Il tourna la tête. Ses yeux gris se posèrent sur moi.

Le temps s'arrêta.

Le sol se déroba sous mes pieds et je flottai, déconnectée, je ne voyais que lui. L'espace d'une seconde, il eut l'air d'avoir reçu une gifle.

Il pensait que je le rejetais.

Son regard accrocha Saiman. L'or fondu envahit ses iris, en chassa toute raison, se changeant en rage pure. *Merde.*

Jim lui dit quelque chose.

Curran ne semblait pas l'entendre.

Il portait un treillis, un tee-shirt noir et une veste en cuir. Pour lui, c'était l'équivalent d'un smoking. Il devait venir là pour les occasions spéciales. Peut-être allait-il déchiqueter Saiman en public ? *C'est ça, et peut-être que les poules se brossent les dents tous les matins.*

À côté de moi, Saiman souriait.

— Nous voulons tous ce que nous ne pouvons avoir. Je te veux, tu veux de l'amour et il veut me briser la nuque.

Seigneur ! Voilà ce que ce taré avait orchestré. M'exhiber à ses côtés pour les seuls yeux de Curran. J'ouvris la bouche, mais les mots m'échappèrent.

— Il ne peut rien faire pour l'instant. (Saiman sirotait tranquillement.) Après l'histoire du traqueur de Red Point, le Peuple et la Meute ont institué un rendez-vous mensuel ici, en territoire neutre, pour ne pas rompre le dialogue. Le moindre changement dans le protocole entraînerait la guerre. Il ne peut pas lever le petit doigt.

Jim parlait toujours, mais Curran ne l'écoutait pas. Il ne nous lâchait pas du regard.

Je recouvrai l'usage de la parole.

— Tu m'as amenée ici pour humilier le Seigneur des Bêtes ? Tu as perdu la tête ?

Une vilaine grimace tordit les traits de Saiman, en chassant son masque d'être civilisé. Sa voix n'était qu'un grondement.

— Tu veux savoir ce qu'est l'humiliation ? L'humiliation, c'est d'être contraint à l'immobilité entre deux brutes animales à sa propre réception. L'humiliation c'est de s'entendre dicter quand arriver et quand partir, d'être enfermé dans ses propres quartiers et de sentir sur sa gorge les griffes qui interdisent la moindre désobéissance. C'est ce qu'il m'a fait subir aux Jeux de Minuit.

Dans son arrogance, Saiman ne supportait pas d'avoir passé tout le tournoi entre Tante B et Mahon. Il devait bouillir depuis des semaines, et je m'étais laissé entraîner dans sa revanche. S'il

avait bu autant, c'était parce que Curran était pure violence sous pression, et que Saiman redoutait l'affrontement.

— Tu sais qu'il te veut, bien sûr, dit-il avec un sourire sauvage.

— Il peut t'entendre.

L'ouïe des Changeformes était beaucoup plus fine que celle des humains et Curran devait faire tout son possible pour nous écouter.

— J'y compte bien. Je suis un expert en désir et il te désire. Il est possessif. Il a dû tenter de te séduire et tu l'as rejeté, sinon tu ne passerais pas la soirée avec moi. Je voulais qu'il le sache, qu'il le voie de ses yeux. Je t'ai et pas lui.

Imbécile !

— Saiman, tais-toi.

Le visage de Curran était illisible.

Saiman s'inclina vers moi.

— Laisse-moi te parler d'amour. Un jour, j'ai séduit une jeune femme et son promis à leurs épousailles. Lui, je l'ai eu avant la réception ; elle, juste après. Je l'ai fait par amusement, pour vérifier que j'en étais capable. Deux personnes au seuil de leur nouvelle vie, qui venaient de se promettre de renoncer à tout autre. Si ce n'est pas une preuve de la futilité de l'amour, qu'est-ce donc ?

Le regard de Curran était passé en mode alpha, le regard primal et impitoyable du prédateur pour sa proie. Je rivai mes yeux dans ses iris d'or. *Viens. Je déborde d'agressivité refoulée, rien que pour toi.*

Tante B s'adressa aux deux rats en souriant et tous trois se dirigèrent vers la pièce marquée « Soirée privée ». Un à un, les autres alphas les suivirent.

Saiman riait doucement.

— Curran et moi avons certains points communs. Tous deux nous abandonnons au désir, protégeons notre fierté, souffrons de jalousie et utilisons nos ressources pour obtenir ce que nous voulons. Je me sers de ma richesse et de mon corps, il s'appuie

sur le pouvoir que lui confère sa position. Tu dis que je ne te veux que parce que tu te refuses à moi. Il est motivé par la même raison. Je me souviens du moment où il est devenu le Seigneur des Bêtes. L'enfant roi, l'éternel adolescent qui se retrouvait soudain tout en haut de l'échelle, à qui l'on offrait des centaines de femmes incapables de se refuser. Les force-t-il à entrer dans son lit ? Il a dû le faire au moins une fois ou deux.

Un muscle tressauta sur le visage de Curran.

Jim adressa un signe de tête à un couple qui suivit le Conseil de la Meute. Les Changeformes laissaient toute liberté à Curran ; si personne n'assistait à la scène, personne ne pourrait témoigner contre son Seigneur. *Super.*

Les yeux de Curran promettaient la mort. Je pouvais deviner les gros titres du lendemain : « UNE CONSULTANTE DE L'ORDRE DÉCHIQUETÉE PAR LE SEIGNEUR DES BÊTES DANS UN RESTAURANT CHIC ». Il fallait pourtant que je protège Saiman. Il était indispensable à mon enquête et, en acceptant cette sortie ridicule, j'avais étendu la protection de l'Ordre à sa personne.

Or je n'avais ni sabre ni aiguilles, rien.

Saiman demanda un nouveau verre.

— Il n'y a qu'une différence entre nous. Le Seigneur des Bêtes te mentira. Il te dira qu'il t'aime, que tu es la seule femme dans sa vie, qu'il sacrifiera tout pour toi. Moi, non. Je ne ferai pas de promesses que je ne peux pas tenir. Ce que je t'offre, Kate, c'est l'honnêteté.

Comment un homme pouvait-il être aussi intelligent et aussi stupide à la fois ? Il atteignait le point de non-retour et ne pouvait pas s'arrêter.

— Saiman, ferme ta gueule, putain.

— Tu seras à moi ce soir. Embrasse-moi, Kate. Laisse-moi t'embrasser dans le cou. Je parie qu'il verra rouge.

Saiman tendit la main vers moi. Je m'écartai.

Quelque chose craqua dans les yeux de Curran. Il se dirigea vers nous d'un pas lent mais décidé, le regard braqué sur

Saiman.

Si Curran posait la main sur lui, ce serait pour le tuer. Je ne disposais que d'une poignée de secondes pour l'en empêcher.

Je me plaçai devant Saiman.

— Reste derrière moi.

— Il ne me fera pas de mal. Pas ici. Il y aurait des répercussions.

— Il s'en fout.

Parce qu'aucune émotion ne le touchait assez profondément pour qu'il contrevienne aux règles sociales, Saiman se figurait qu'elles le protégeaient. Il était incapable d'imaginer que Curran puisse tout abandonner pour l'agripper par la gorge.

Curran se frayait un passage entre les tables. Je m'avançai à sa rencontre. Une arme. J'avais besoin d'une arme. J'attrapai une bouteille presque vide sur la table d'un couple qui riait aux éclats.

Les yeux de Curran étincelaient.

Je lui montrai la bouteille. *Tu ne peux pas avoir Saiman, il est sous ma protection.*

Il prit de la vitesse. *Je m'en fous.*

De la bouteille, je désignai un vide entre deux tables. *Bien. Tu veux parler ? On va parler.*

Un homme entra dans la pièce. De stature légère, il portait un *sherwani*, un long manteau indien brodé de soie écarlate et de fil d'or, parsemé de pierres brillantes. Rien ne couvrait sa chevelure brune. Il tenait une canne à tête de cobra en or qui, le connaissant, était probablement un objet de grande valeur. Nataraja, le big boss local, qui gérât les intérêts du Peuple à Atlanta et n'obéissait qu'à Roland.

Derrière sa silhouette maigre apparurent Ghastek et Rowena, une rousse époustouflante dans une merveilleuse robe indigo. D'autres Maîtres des Morts suivaient. Le Peuple entrait en scène.

Nataraja aperçut Curran et grimaça.

— Le Peuple salue le Seigneur des Bêtes, dit-il d'une voix

légèrement ennuyée.

Curran se figea. Il ravala sa fureur d'un monumental effort de volonté. Terrifiant. Puis il articula sans les prononcer deux mots à mon intention :

— Plus tard.

Je frappai la bouteille contre ma paume et lui répondis tout aussi silencieusement :

— Quand tu veux.

Il me tourna le dos et déclara d'une voix calme et claire :

— Le Seigneur des Bêtes salue le Peuple.

Sur son invite, Nataraja et lui entrèrent dans la salle de réunion privée, ensemble.

— Nous devons foutre le camp, grognai-je.

Saiman haussa les épaules avec une élégante nonchalance.

— Tu t'inquiètes trop.

Le Peuple et le Conseil de la Meute étaient en réunion depuis vingt minutes et je ne parvenais pas à arracher Saiman de la salle. Il continuait à boire. Au début, c'était pour se donner du courage, à présent c'était pour commémorer sa survie. Il continuait à vivre dans la bulle de son égocentrisme et de son indifférence, alors qu'en insultant Curran devant les membres de la Meute il contraignait celui-ci à la violence.

Pour l'instant, le Seigneur des Bêtes était installé dans une salle privée et fantasmaït sur la manière de redécorer la salle à manger avec les tripes de Saiman. Tôt ou tard, il sortirait et je n'étais vraiment pas sûre de pouvoir protéger mon collaborateur.

Je rêvais de briser la bouteille sur la tête de Curran, mais, une fois que nous aurions commencé à nous battre, je serais tellement concentrée sur le combat que j'oublierais la présence de Saiman. Or la première règle d'un garde du corps était de « toujours savoir où se trouve le client » parce que, dès qu'on le perdait de vue, le client devenait vulnérable. Curran était un salaud létal. Je ne pouvais me permettre de mettre en jeu la

sécurité de Saiman.

Je tentai de le raisonner, le menaçai, mais Saiman restait rivé à sa chaise, me promettant ainsi une fin de soirée avec son cadavre sur les bras. Inutile d'espérer qu'il me suive si je quittais la salle, et je n'avais pas la force d'Andrea, qui aurait chargé Saiman sur ses épaules et l'aurait sorti de force.

Jim s'éclipsa de la réunion et se dirigea vers nous avec la grâce tranquille du prédateur en chasse. Les gens se tassaient discrètement sur son passage. Difficile de se faire tout petit quand on est déjà assis, mais ils y parvenaient.

Il atteignit notre table et baissa les yeux sur Saiman.

— Si vous partez maintenant, seul, le Seigneur des Bêtes vous laissera faire, annonça-t-il d'une voix douce et mélodieuse.

Saiman rit, sans humour.

— Je n'ai pas besoin de sa permission. Je m'amuse vraiment et j'ai l'intention de passer la nuit en compagnie de Kate.

Jim se pencha vers moi.

— As-tu besoin d'aide ? demanda-t-il froidement.

Oui, oui. S'il te plaît, cogne le débile à côté de moi et aide-moi à le tirer d'ici. Je desserrai les dents.

— Non.

Saiman eut un sourire triomphant. Un seul coup de poing et il devrait ramasser ses dents.

Jim se pencha davantage.

— Si tu veux partir sans lui, je peux t'y aider.

Une lueur verte dansait dans ses yeux.

— J'ai l'obligation de passer cette soirée avec lui. Mais j'apprécie ton offre.

Jim hocha la tête et se retira.

Si la fureur générait de la chaleur, je serais en train de bouillir. Il était temps de recourir aux mesures du désespoir. Je rassemblai le peu de ruse féminine que je possédais et touchai le bras de Saiman.

— Saiman, s'il te plaît, partons. Pour me faire plaisir.

Il s'immobilisa, son verre à quelques centimètres de ses

lèvres.

— J’attends avec impatience de le tourmenter encore quand il sortira.

Idiot, crétin, connard.

— Tu t’es fait comprendre, et je suis fatiguée et stressée. Tout ce que je souhaite, c’est un bon petit café dans ma cuisine.

Son cerveau mit un moment à s’extirper des brumes de l’alcool. Il haussa les sourcils.

— Es-tu en train de m’inviter à prendre un café chez toi ?

— Oui.

Je lui offrirai une tasse de café et une grosse part de tarte à la mandale. La générosité était une vertu et j’étais d’humeur très vertueuse.

Saiman poussa un soupir exagéré.

— Je reconnais le pot-de-vin, mais je serais idiot de refuser.

— En effet.

Il régla la note. Avec de la chance, le Peuple et la Meute resteraient enfermés encore un moment.

Nous descendîmes l’escalier. Je l’observais comme le ferait un faucon, m’attendant à ce qu’il trébuche, mais il s’en sortit avec son élégance habituelle. En fait, il ne montrait aucun signe d’ébriété. Il ne titubait pas et parlait normalement, une véritable catastrophe : Curran aurait peut-être pardonné un ivrogne.

À l’extérieur, la neige tombait dru, recouvrant le sol d’un duvet blanc. Saiman leva une main et les flocons se mirent à danser entre ses doigts.

— C’est beau, n’est-ce pas ?

— Très joli.

Je le tirai vers son véhicule.

Quand nous l’atteignîmes, il claqua des doigts, faisant apparaître ses clés.

— Tu ne devrais pas conduire, dis-je.

— Bien au contraire.

Un être humain normal aurait déjà dépassé le seuil du coma éthylique. Lui voulait prendre le volant.

– Donne-moi les clés.

Il y réfléchit et les agita sous mon nez.

– En échange de quoi ?

Je sentis le poids d'un regard sur mon dos, comme si un sniper m'ajustait dans sa lunette de visée. Les portes-fenêtres d'un balcon s'ouvrirent à la volée et Curran en jaillit.

– Tu m'offres quoi si je te laisse conduire, Kate ?

J'attrapai les clés.

– Je te laisse vivre. Monte !

– Mais, mais...

Je déverrouillai les portières et poussai violemment Saiman sur le siège passager.

Les yeux de Curran brillaient d'or. Il retira sa veste en cuir, attrapa l'encolure de son tee-shirt et le déchira en deux.

Je plongeai dans la voiture et appuyai sur le champignon.

Dans le rétroviseur, Curran déchiquetait son pantalon. Sa peau bouillonnait, laissant apparaître le monstre.

– Pourquoi es-tu si pressée ? demanda Saiman.

– Regarde derrière toi.

L'homme avait disparu. À sa place se tenait la bête, d'un gris sombre, tout en muscles. Quand elle bondit du balcon vers le toit le plus proche, j'aperçus ses crocs énormes dans un visage mi-léonin mi-humain.

– Il nous pourchasse ! (Saiman s'était retourné.) Il nous pourchasse vraiment !

Il te pourchasse, toi. Il ne me fera aucun mal.

– Tu t'attendais à quoi ?

Saiman était vraiment stupéfait.

– Il a abandonné tout semblant d'humanité.

Je virai brusquement. Le véhicule dérapa, frôlant une congère. Je luttai avec le volant pour le redresser et enfonçai la pédale d'accélérateur.

Derrière nous, Curran fendit le ciel nocturne comme s'il avait des ailes et atterrit sur le gravier. La lumière de la lune jouait sur sa crinière. Il prit son élan, bondit vers un autre

bâtiment et nous suivit de toit en toit.

J'articulai le plus clairement possible, espérant pouvoir percer le brouillard qui embuait l'esprit de Saiman.

— On va chez moi. Je sors. Tu prends le volant et tu fous le camp à toute vitesse. C'est notre seule chance.

Ma seule chance de régler tout ça sans interférence extérieure.

Saiman ne répondit pas. Sa chair se fluidifiait sur son visage et ses mains, comme si son corps était devenu liquide.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Je brûle l'alcool. (Il regarda en arrière.) Il est toujours là.

— Guide-moi. Je ne sais pas où je vais.

— Prends la prochaine à gauche. Traverse le pont.

Je tournai, priant pour que la tech tienne. Si la magie prenait le dessus, nous serions vraiment dans la merde.

CHAPITRE 17

Trente minutes plus tard, je freinais devant mon immeuble. Je sautai dans la neige, Slayer à la main. Saiman se précipita sur le volant. Les roues firent voler des paquets de neige. Je bondis en arrière. La voiture recula, roulant exactement sur l'endroit où je m'étais tenue une demi-seconde plus tôt avant de foncer dans la nuit.

Il avait failli me renverser. Le lâche ! *Devenons partenaires, Kate. Je t'offre mon honnêteté, Kate. Je ne fuis pas le Seigneur des Bêtes que je viens de mettre en fureur, Kate. Je dois simplement m'éloigner de toi et t'écraser avec ma voiture pour disparaître.*

Tous les chiens de la rue se mirent à aboyer, paniqués. Quand on parle du loup...

Je devais entraîner Sa Majesté ailleurs. Dehors, il lui était facile de me renverser comme un bulldozer. Dans mon appartement, il aurait plus de mal à manœuvrer et j'aurais l'avantage du terrain.

Je soulevai ma robe, courus vers l'immeuble et grimpai l'escalier quatre à quatre. Je déverrouillai la porte, me ruai à l'intérieur, laissai tomber Slayer, me précipitai sur la fenêtre du salon pour l'ouvrir et débloquai l'épaisse grille d'acier et d'argent qui la protégeait. Alors je le vis, animal cauchemardesque bondissant de toit en toit, tel un démon coincé entre le noir de la nuit et la blancheur de la neige.

Seigneur !

Il m'aperçut et changea de direction. *C'est bien. Viens à moi et laisse-moi t'embrasser des deux poings, mon chéri.*

Je m'éloignai de la fenêtre et jetai mes chaussures dans l'entrée. Si je devais botter les fesses de Curran, mes talons

aiguilles le transperceraient sûrement, mais pas assez pour l'arrêter et j'en baverai pour me libérer.

Curran se laissa tomber du toit et traversa la rue. Je reculai encore pour lui laisser la place d'entrer. Mon cœur battait la chamade. Ma bouche était complètement sèche.

Une seconde s'écoula.

Allez. Allez.

Une patte griffue s'accrocha à l'appui de fenêtre. Curran se hissa et franchit l'ouverture.

Immense, sous sa forme guerrière ni homme ni lion, Curran atterrit dans le salon. Plus de trois cents kilos de muscles sous une fourrure grise rayée de marques plus sombres, avec des yeux humains dans une gueule léonine munie de crocs monstrueux.

C'était donc à ça que ressemblait le Seigneur des Bêtes quand il ne se contrôlait pas.

Ses muscles se tordirent, s'étirèrent, se déformèrent. Sa fourrure fondit et Curran se retrouva debout sur ma moquette, nu et furieux, les yeux dorés.

Sa voix était un feulement profond.

— Je sais qu'il est là. Je sens son odeur.

J'éprouvais le besoin irrépressible de le frapper avec quelque chose de lourd.

— Tu as perdu l'odorat ? L'odeur de Saiman est vieille de deux heures.

Ses yeux d'or me brûlèrent.

— Où est-il ?

— Sous mon lit.

Le lit vola dans les airs et percuta bruyamment le mur.

Ça suffit comme ça.

— Qu'est-ce que tu essaies de faire, là ?

— Je te sauve de ce piège dans laquelle tu t'es fourrée.

Pourquoi moi ?

— Il n'y a pas de piège. C'était un accord professionnel.

— Il te paie ?

– Non, c’est le contraire.

Il rugit. Sa bouche était humaine, mais le son qui en sortit était aussi puissant qu’un coup de tonnerre.

– Tu as perdu la parole, Ta Majesté ?

– Pourquoi lui ? gronda-t-il. De tous les hommes que tu pourrais avoir, pourquoi l’as-tu engagé pour ça ?

– Parce qu’il possède le meilleur équipement de la ville et qu’il sait s’en servir.

Dès que j’eus prononcé ces mots, je me rendis compte de ce qu’il allait comprendre.

Un autre rugissement inhumain mourut sur les lèvres de Curran. Il me dévisagea, muet.

Oh, c’est trop bon. Je levai les bras au ciel.

– Son labo ! Je parle de son labo, pas de sa bite, abruti. Il est la seule personne que je connaisse disposant d’un labo de classe quatre dans cette ville. Il est capable de traiter un morceau de papier vierge pour y faire apparaître une incantation invisible.

L’information dut pénétrer son cerveau, car il recouvra l’usage de la parole.

– Ce n’est pas ce qu’on m’a dit. Ne me mens pas, Kate.

– Sors de mon appartement !

– Je sais qu’il avait l’intention de passer une longue nuit avec toi et que tu n’avais pas le choix.

La prochaine fois que je verrai Jim, je lui briserai la glotte.

– J’ai l’air d’une fleur fragile ou quoi ? Je peux décapiter Saiman trois fois avant que l’information n’atteigne son cerveau. Si je ne veux pas coucher avec lui, aucune force sur Terre ne pourra m’y contraindre. Je suis sûre que tu as entendu parler de ce truc bizarre qu’on appelle « réalité ». Mais, avant de te ruer ici dans toute ta gloire animale, ce concept t’a-t-il traversé l’esprit ?

Il ouvrit la bouche.

– Non, grondai-je en faisant les cent pas. Je n’ai pas fini. J’ai besoin de lui pour mon enquête au service de l’Ordre et il a fait de cette soirée une condition à sa participation, tout ça parce

que tu lui as fait passer les Jeux de Minuit coincé entre Mahon et Tante B et qu'il n'a rien trouvé de plus minable pour se venger. Tu savais que je le protégeais et pourtant tu l'as pourchassé. Tu as déjà foutu en l'air ma vie privée et tu essaies de détruire ma vie professionnelle. Je jure devant Dieu que je vais te tuer !

— Est-ce qu'il te force à coucher avec lui ?

Sa Majesté était têtue.

— Non. Mais, même si je voulais baiser avec lui jusqu'à en mourir, tu n'as pas voix au chapitre.

La rage faisait trembler ses lèvres. Il tournait comme un lion en cage.

— Bien sûr que si.

— D'après qui ?

— Toi. Tu me l'as donné en couvrant mon lit d'herbe à chat. J'ouvris la bouche, mais rien n'en sortit. Il m'avait eue.

— J'ai changé d'avis.

— Quoi ? Encore ? Pourquoi ne suis-je pas surpris ?

— Qu'est-ce que tu entends par « encore » ? N'oublie pas que c'est toi qui m'as posé un lapin.

— Tu étais soulagée que je ne sois pas venu.

Argh.

— Voyons voir. J'ai préparé le dîner. Je t'ai fait une tarte. J'ai mis la table. J'ai pris une douche. Je me suis maquillée. J'ai même acheté des préservatifs, Curran. Puis j'ai attendu dans ma cuisine pendant des heures. Je t'ai attendu à n'en plus finir avant d'appeler la forteresse, pour m'entendre dire de ne jamais plus te contacter. Et tu as l'audace de me grogner dessus ?

Il montra les dents.

— Ton coup de téléphone est arrivé pendant que Doolittle réduisait mes fractures. Il a atterri chez Mahon qui a pensé que ce n'était pas important. Je n'ai jamais eu le message. Je ne savais pas que tu avais appelé. C'est un malentendu qui s'est produit de mon côté et j'en assume toute la responsabilité. Cela n'arrivera plus.

– Là-dessus, nous sommes parfaitement d'accord.

Ses yeux brillaient.

– Mais, toi, tu n'as même pas tenté de me trouver ni de découvrir ce qui s'était passé.

– Tu m'as réduite à ça. (Je levai mes doigts, le pouce et l'index séparé d'un millimètre.) J'étais supposée ramper jusqu'à la forteresse, m'évanouir devant la porte et te supplier de me prendre ?

Il feula.

– Tu étais censée prendre la forteresse d'assaut et me casser la gueule. Ça, ç'aurait été très bien. Mais tu t'es enfuie.

La fureur dans ses yeux me fit frissonner.

– J'essayais d'éviter un conflit entre l'Ordre et la Meute, imbécile !

– Ne dis pas de conneries ! (Il poursuivit comme s'il ne m'entendait pas.) Tu aurais pu me trouver. Tu aurais pu demander une explication. Mais tu as préféré cesser de me parler. Ça te fait plaisir que je te poursuive comme un ado de seize ans ?

– Douze au maximum. Seize, c'est trop pour toi.

Il claqua les dents.

– Et c'est toi qui dis ça ?

Ma voix était tellement amère que j'en sentais le goût.

– Ça n'a pas d'importance. Je pensais que tu voulais être avec moi. Tu m'as amenée à désirer (je luttais pour trouver mes mots) des choses que je n'avais jamais espérées. Je croyais que nous avions une chance. C'est fini, maintenant. Merci, Ta Majesté, de m'avoir guérie de ma folie temporaire et de m'avoir montré que tout était ma faute. Je m'excuse d'avoir détruit ta salle de sport adorée. C'était une erreur de ma part. Je remplacerai ton banc et ta couette. Tu peux partir.

Il me toisa. S'il ne foutait pas le camp, j'allais le tuer.

– Tu veux que je sois plus précise ? Je vais te redire ça lentement. Tu m'as brisé le cœur et, maintenant, tu le piétines. Je te déteste. Sors de mon appartement où je te jure que je vais

te massacrer.

Son visage était sombre.

— Tu veux que je rampe ? c'est ça ?

— Maintenant que tu en parles, ce serait peut-être bien, mais non, je veux juste que tu t'en ailles.

Ses yeux brillèrent.

— Force-moi à le faire.

Je lui balançai un coup de pied dans le ventre, et il ne chercha pas à l'éviter. Ce fut un peu comme de frapper un arbre, même si le coup le fit reculer de deux pas. Il grogna.

— C'est tout, bébé ?

Je pivotai et lui envoyai un autre coup de pied à la tête. Il s'ébroua, l'air à peine déconcentré.

Je me forçai à sourire.

— Un peu sonné, bébé ?

Merde. N'importe qui se serait effondré, je l'avais frappé de toutes mes forces. Lui se contenta de secouer la tête et de cracher un peu de sang. L'or dans ses yeux me brûlait. Il s'avança vers moi, la mâchoire serrée.

Il ne me laisserait pas l'atteindre une deuxième fois à la tête, et le frapper au corps était inutile. Je lui balançai un coup de pied retourné au genou, mais il l'écarta d'un geste négligent avant d'essayer de me saisir. Je lui échappai et lui envoyai un coup de poing au flanc. Il se tourna, mon poing rebondit sur son dos. *Aïe.* J'enfonçai de nouveau mon talon dans son genou. Il grogna mais continua à avancer. Je pris une lampe sur la table de nuit et le frappai avec. Il l'intercepta, me l'arracha des mains et la jeta d'un geste négligent.

J'étais presque contre le mur. Mon espace de manœuvre se réduisait à vue d'œil.

Je le cognai au plexus, poing à demi fermé. Il soupira rapidement et me poussa contre le mur, me clouant le bras gauche. Je le frappai à l'oreille du poing droit. Il grogna, m'attrapa le poignet et me le plaqua au-dessus de la tête.

Je ne pouvais plus bouger. *Game over.*

Il m'écrasa contre le mur, me couvrant de son corps. Je me tendis, tentant de me dégager. Il semblait être fait de pierre. Sauf qu'il était de chair et qu'il était nu.

Je tendis tous mes muscles. Rien. Il était trop fort pour moi.

— Tu te sens mieux ? s'enquit-il.

— Penche-toi un peu vers la gauche, Ta Majesté.

— Tu veux me déchirer la jugulaire avec les dents ? (Il exposa son cou épais.) Les carotides, c'est mieux.

— Mes dents sont trop petites. Je ne causerais pas assez de dommage pour que tu saignes à mort. La jugulaire, c'est mieux : si j'en arrache un bout et que quelques bulles d'air y pénètrent, elles atteindront le cœur en deux respirations. Tu t'évanouiras à mes pieds.

Un humain en mourrait, mais il fallait plus qu'une embolie pour tuer un Changeforme.

— Voilà. (Il me tendit son cou, si près de mes lèvres que je sentis la chaleur de sa peau. Son souffle était chaud contre mon oreille ; sa voix, réduite à un grondement rauque.) Tu me manques.

Pas possible.

— Je m'inquiète pour toi. (Il pencha la tête et me regarda dans les yeux.) Je m'inquiète que quelque chose de stupide t'arrive, que je ne sois pas là et que tu disparaisses. Je m'inquiète de ne jamais pouvoir te sortir de ma tête.

Non, non, non, non...

L'espace minuscule entre nous était trop chaud. Les muscles gonflaient sur sa silhouette nue. Il avait l'air sauvage.

Son regard d'or fou était plongé dans le mien.

— Je te manque, Kate ?

Je fermai les yeux pour ne plus le voir. Je pouvais mentir et nous nous retrouverions dans la même situation. Rien ne serait résolu. Je serais toujours seule et je le détesterais tout en le désirant.

Il m'agrippa par les épaules et me secoua, une fois.

— Je te manque ?

Je plongeai.

— Oui.

Il m'embrassa. Il avait la saveur d'une explosion de lumière dans une pièce grise. C'était un baiser violent, possessif, dans lequel je me laissai fondre. Sa langue frôla la mienne, chaude, pleine de désir. Je la léchai, le goûtant à nouveau, et glissai les bras autour de son cou.

Il gronda, m'attirant contre lui, et me baisa les lèvres, la joue, le cou.

— Ne me demande pas de partir.

Aucune chance. Je déglutis pour reprendre mon souffle.

— Si tu partais, comment pourrais-je t'étrangler ?

Il me hissa sur ses hanches, je me pressai contre lui et l'embrassai, lui coupant le souffle. Je ne voulais pas le lâcher. Je sentis ses mains glisser sur mon corps, me caresser le cou, se déplacer vers mes épaules puis mes seins. Quand il frôla mes tétons du bout des doigts, je frémis. J'arquai mon corps contre le sien.

Il émit un son, mi-grognement mi-ronronnement. Cela déclencha quelque chose de profondément féminin en moi et je me pressai encore plus contre lui, laissant courir mes doigts sur les muscles de son dos, lui léchant le cou, l'embrassant pour qu'il recommence.

Curran me décolla du mur et me porta à travers la pièce, se cognant contre les objets. Nous titubâmes vers le lit renversé qu'il retourna d'une main, et nous tombâmes dessus, son grand corps sur le mien. Ses lèvres s'écartèrent des miennes et dessinèrent une traînée de feu sur ma gorge. Mes tétons me brûlaient de désir. Il fit glisser la robe sur mes épaules et me suçâ les seins. Une vague de chaleur me parcourut et je haletai, impatiente. Je me sentais tellement vide et je voulais qu'il me comble. Son odeur me grisait.

Il m'attrapa les bras et les leva au-dessus de ma tête, refermant la main gauche sur mes poignets. Il m'embrassa dans un grognement sourd et affamé, faisant jouer ses dents sur ma

peau. Je sentis sa main chaude glisser sur mes hanches et frissonnai. J'entendis mes sous-vêtements se déchirer. Il les jeta, glissa sa main sous mes fesses, relevant mes hanches, et se pencha entre mes jambes.

Oh, Seigneur !

Je criai.

Il m'embrassait, me taquinait, et je fondis entièrement, je n'étais plus que désir. Chaque caresse, chaque frôlement de sa langue faisait monter ma température, la pression devenant insupportable, merveilleuse, irrésistible. Finalement, j'explosai de plaisir. Curran s'écarta. Je l'agrippai avec un cri. La chaleur me parcourait par vagues.

— Préservatif, soufflai-je.

— Où ?

Je tendis le doigt vers l'endroit où s'était trouvé le lit.

Il s'éloigna et je faillis gronder. Je ne voulais pas qu'il me lâche. Le monde chancela, je me sentis étourdie, comme si j'étais saoule.

Curran reparut avec un préservatif.

Il ouvrit l'emballage. Pendant une seconde absurde, je me dis que le préservatif était trop petit pour lui. Mais il parvint à l'enfiler, se pencha sur moi et m'embrassa le cou. Il me serra contre lui.

Je passai les jambes autour de ses hanches.

Les énormes muscles de son dos gonflèrent sous mes doigts. Il me pénétra et je criai de nouveau tandis qu'il se glissait en moi, chaud et dur. Il commença à remuer les hanches, prenant un rythme languide, et je m'accordai à son mouvement, perdue entre évanouissement et délice. Un autre orgasme m'arracha un hurlement. Curran donna de violents coups de rein. Je pressai mon corps contre le sien. Il atteignit son paroxysme avec un grondement, et nous retombâmes sur les couvertures.

Je n'avais plus de souffle.

Ce devait être une hallucination, mais j'étais heureuse. Je m'en foutais.

Il m'attira contre lui et je posai la tête sur sa poitrine. Il me caressait les cheveux. Son cœur battait de manière régulière et puissante. Nous restâmes étendus l'un contre l'autre pendant que la sueur refroidissait lentement sur nos peaux.

Je roulai et le frappai dans les côtes. Il grogna.

— Ça, c'est pour ce foutu coup de téléphone.

Il m'attrapa et me serra fort, me coinçant les bras.

— Je crois qu'un moustique vient de me piquer.

Je tentai de me libérer, mais il me tenait fort.

Il plongea ses yeux gris dans les miens.

— Pourquoi n'es-tu pas venue à la forteresse ?

— Oh, j'en avais l'intention. J'avais mis mes bottes, j'étais prête à partir quand je me suis souvenue que ça créerait un désastre interagences. J'ai tenté de me comporter en personne responsable.

Il éclata de rire.

— Quoi ?

— Toi ? Responsable ?

— Tais-toi. Comment pouvais-je savoir que tu avais laissé deux ours t'esquinter, Boucle d'or ?

— Ah, oui, cette grande gueule. Elle me manquait. (Il m'écrasa contre lui, presque violemment.) Toute à moi.

Mes os grincèrent.

— Je ne peux pas... respirer, gémis-je.

— Désolé, murmura-t-il en me libérant suffisamment pour que j'inspire.

Nous restâmes ainsi un moment, jusqu'à ce que l'air glacial venant de la fenêtre béante me fasse frissonner.

— Tu as froid.

Il se leva et ferma la fenêtre.

Ma robe était froissée autour de ma taille. Je la fis glisser.

— Tu as abîmé ta robe de princesse, dit-il.

— Je n'ai vraiment pas de chance avec cette robe. (Je me redressai sur le coude pour m'en débarrasser et vis l'état de mon appartement. Nous avions démoli la pièce.) Au moins,

l'immeuble tient encore debout.

– Je suis assez fier de ma retenue, dit-il.

J'éclatai de rire.

Nous ramassâmes les oreillers sur le sol et retrouvâmes la couverture. Il se glissa dans le lit près de moi et je l'enveloppai de mon corps, ma tête sur sa poitrine.

– Ce que le taré a dit n'est pas vrai, déclara Curran.

– Je sais.

Je l'embrassai sur la mâchoire.

– Je n'ai jamais forcé une femme, et je ne mens pas.

– Je sais.

Un long gémissement triste traversa l'appartement.

Curran fronça les sourcils.

– Ton bâtard ?

– C'est un caniche géant. Je l'ai trouvé sur une scène de crime, je l'ai lavé, rasé et, maintenant, il garde la maison et dégueule sur le tapis.

– Comment il s'appelle ?

Je m'étirai contre lui.

– Grendel, comme le monstre des marécages dans *Beowulf*.

– Drôle de nom pour un caniche.

Il se retourna, en profitant pour sentir mes seins contre son torse.

– Il est entré dans une salle pleine de guerriers au milieu de la nuit et il les a terrorisés.

– Ah, ça explique tout.

D'une main, il caressait mon épaule, puis mon dos. C'était un geste d'une innocence trompeuse, qui me donnait envie de me frotter contre lui. Il se pencha plus près et m'embrassa, mordillant ma lèvre inférieure. Puis il m'effleura le menton et commença à descendre le long de mon cou... *Mmmmm*.

– J'ai lu que les lions font l'amour trente fois par jour, murmurai-je.

Il leva un sourcil.

– Ouais, mais ça ne dure qu'une demi-minute. Tu

préfèrerais le spécial vingt secondes ?

Je levai les yeux au ciel.

– Quelle femme pourrait y résister ?

Il glissa les mains sur mes seins et me frôla le téton ; je frémis.

– Je ne suis pas complètement lion, expliqua Curran. Mais je rebondis assez vite.

– Vite ?

Il haussa les épaules.

– Deux minutes. (*Ouh là.*) Mais je finis par ralentir, poursuivit-il. Après les deux premières heures.

Deux heures... Je fis glisser ma main sur sa poitrine, son ventre, sentant ses muscles. J'avais envie de faire ça depuis tellement longtemps.

– Heureusement qu'on a une grande boîte de préservatifs.

Il rit doucement, comme un prédateur rassasié et me souleva sur lui.

CHAPITRE 18

J'ouvris les yeux, vis la lumière et me redressai d'un bond.

La magie était toujours basse. Heureusement.

Le lit avait retrouvé sa place. *Ah, bien.* J'avais rêvé.

Curran entra dans la pièce. Il portait un pantalon de survêtement de la Meute qu'il avait dû trouver dans mon armoire, et rien d'autre. Ses muscles bien dessinés gonflaient sa poitrine et ses bras, durcis par la fatigue.

Il avait la silhouette d'un homme qui se battait souvent pour sa vie – ni trop épais ni trop sec, un mélange parfait de force, de rapidité et de souplesse.

Et il souriait comme un homme qui venait de passer une longue nuit de plaisir.

Non, ce n'était pas un rêve.

J'avais couché avec lui. *Oh, Seigneur !*

Ses yeux gris se riaient de moi.

– Bonjour.

– Dis-moi que je dors encore.

Il me montra les dents.

– Non.

Je me recouchai et tirai le drap sur ma tête. Je n'avais quand même pas été si imprudente.

– Trop tard, s'amusa-t-il. J'ai déjà tout vu. En fait, je suis sûr d'avoir déjà tout touché et goûté aussi.

– J'ai juste besoin d'un moment pour m'habituer.

– Prends ton temps. Je ne bouge pas.

C'est bien ce que je craignais.

Je me rendis compte que je n'entendais pas d'abolements.

— Où est le chien ?

— Je l'ai laissé sortir.

Je sursautai.

— Tout seul ?

— Il reviendra quand il aura terminé. Il sait où est la bouffe.

Curran s'approcha du lit, se déplaçant silencieusement, ses orteils accrochaient doucement la moquette, comme s'il avait toujours des griffes. Il était incroyablement séduisant, le salaud. Il se pencha sur le lit. Il frôla mes lèvres des siennes. Je lui rendis son baiser. Il avait le goût du Curran au dentifrice. J'avais vraiment perdu la tête.

— Je t'ai fait mal hier soir ?

J'aurais pu utiliser des tas de mots pour décrire cette nuit, mais « mal » n'en faisait pas partie.

— Non.

— Je me demandais, puisque tu m'as demandé d'arrêter.

— Oui, à 5 heures du matin. (Il était increvable ; à 5 heures, mon corps avait abandonné.) J'avais besoin de sommeil. Mais maintenant ça va, je suis reposée.

Mais qu'est-ce qui me prend ?

Il ressemblait à un matou qui venait de se gorger de lait et d'herbe à chat.

— C'est une invitation ?

— Ça ne t'intéresse pas ?

Je ne pouvais pas m'en empêcher.

Il sourit et se glissa dans le lit à côté de moi.

— Si.

Une demi-heure plus tard, je m'échappai et commençai à chercher mes vêtements. Il y avait une odeur d'arabica dans l'air ; il m'avait fait du café.

Je m'habillai et passai dans la cuisine pour préparer une omelette. Puis j'appelai Andrea.

— Tu as deux heures de retard, fit-elle remarquer. Tout va bien ? Ça ne t'arrive jamais. Tu veux que je vienne ?

— Non, je vais bien, je suis juste fatiguée.

Curran remplit le grille-pain.

– Tu as des nouvelles de Mary ? demandai-je.

– Rien.

Nous avons évité le pire.

– Merci.

– Attends, ne raccroche pas.

– Oui ?

Andrea baissa la voix.

– Raphaël a découvert d'autres choses sur cette histoire de salle de sport.

Curran me regarda.

Il fallait que je change de sujet avant qu'elle ne dise quelque chose que Raphaël regretterait.

– Ce n'est pas le meilleur moment pour...

– Écoute, je suis cachée dans l'armurerie avec le téléphone, je surveille la porte et je chuchote pour que personne ne m'entende. J'ai l'impression d'être une gamine qui sèche les cours et se planque dans les toilettes avec un joint. La moindre des choses que tu puisses faire, c'est de m'écouter. Raphaël dit que Curran est resté quinze minutes sur le banc de muscu à essayer de lever ce putain d'haltère, alors qu'il était soudé.

Le visage de Curran prit une expression impénétrable.

– Aha.

C'était un bon mot, il n'engageait à rien.

– Il l'a démolé.

– Quoi ?

– Il a pété l'haltère et a détruit le banc avec, en mille morceaux.

Tuez-moi, maintenant.

– Aha.

– Il devait être sacrément frustré. Ce type est instable. Surveille tes arrières, d'accord ?

– Promis. Merci.

Je raccrochai et me tournai vers Curran.

– Tu as cassé le banc.

— C'est toi qui l'as cassé, je me suis contenté de finir le boulot.

— Ce n'était pas une de mes meilleures idées.

Il haussa les épaules.

— Non. C'est seulement que je n'ai rien compris avant de trouver l'herbe à chat. Je pensais que tu me défiais. C'était inattendu. (Il grogna sous cape.) Je vais museler Raphaël.

— Il veut juste ton accord pour ses machinations financières.

— Es-tu en train d'intercéder en sa faveur ?

— Non.

J'éteignis le gaz et sortis deux assiettes en métal. J'avais abandonné les assiettes cassables la dernière fois qu'on avait forcé ma porte, quand les sirènes démoniaques avaient détruit ma cuisine. Je partageai l'omelette et Curran s'approcha derrière moi. Il m'attira contre lui, me serra dans ses bras et effleura ma tempe du bout des lèvres. Nous étions là, seuls, enlacés dans ma cuisine pendant que le petit déjeuner refroidissait sur la table. Ce devait être un univers parallèle, une autre Kate qui n'était pas pourchassée comme un animal sauvage et pouvait profiter de ce genre de choses.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je doucement.

— Je m'assure que tu as compris que je t'avais attrapée.

Il m'embrassa dans le cou, je me pressai contre lui. *Je pourrais passer des jours entiers comme ça, enveloppée par ses bras.* J'avais plongé bien trop vite et bien trop profondément. Oui, tout cela était bien beau, mais que se passerait-il quand il flairerait une nouvelle conquête ? Cette pensée me bouleversa. J'étais encore bien fragile, apparemment.

— Je ne t'ai rien cassé la nuit dernière, hein ?

— Non. Mais c'était un sacré coup de pied. J'ai vu de très belles étoiles pendant un instant.

— Bien fait pour toi.

Nous nous séparâmes, un peu maladroitement. Il ouvrit le frigo.

— Il y a de la tarte ?

– Dans la boîte à pain.

Il sortit la tarte et en renifla la croûte.

– Elle est aux pommes.

– Oui, je l’ai faite hier.

Les pommes magiques étaient toujours meilleures.

– Pour moi ?

– Peut-être.

– Avant ou après le coup du fauteuil ?

– Après. Mais j’étais vraiment furieuse contre toi. Qu’est-ce que tu as utilisé ?

– De la colle industrielle. Elle reste inerte tant qu’on n’ajoute pas le catalyseur. J’ai enlevé le tissu de la chaise, placé un sac très fin de colle que j’ai recouvert avec le catalyseur, puis j’ai mis des éponges dessus et repositionné le tissu.

Voilà pourquoi je n’avais rien senti quand je m’étais assise. Dès que j’avais posé mes fesses sur la chaise, le sac s’était déchiré, la colle et le catalyseur s’étaient mélangés et les éponges s’étaient collées à mon derrière.

– Ça a dû te prendre du temps.

– J’étais très motivé.

– Tu savais que la colle produit de la chaleur quand on la mélange avec de l’acétone ?

Ses lèvres s’incurvèrent.

– Oui.

– Ça t’aurait tué de me le dire ?

Il rit.

– Oh, n’en profite pas trop, grognai-je.

Curran se plongeait dans son omelette. Je bus mon café en le regardant goûter ma cuisine. La plupart des Changeformes évitent les plats épicés, qui amoindrissent leurs sens. J’avais mis la moitié du sel que j’utilisais d’habitude, et pas une once de piment.

Il était très important qu’il aime.

Il attrapa un bout d’omelette avec sa fourchette et mâcha avec un plaisir évident.

- Doolittle t’a parlé du corps ?
- Non. Tu as des nouvelles des Changeformes disparus ?

Curran hocha la tête. Son visage s’assombrit.

- Mauvaise nouvelle ? devinai-je.
- Ils sont redevenus sauvages.

On disait que les Changeformes n’avaient que deux choix : suivre le Code ou virer Wolf. La première option exigeait des sacrifices et une discipline d’acier, la deuxième les catapultait sur le sentier de l’abandon total, les transformant en maniaques meurtriers et cannibales. Il existait une troisième voie, rarissime. Un Changeforme pouvait totalement oublier son humanité. Ce n’était pas du wolfisme au sens strict, car les Wolfs changeaient fréquemment de forme, ne serait-ce que pour terroriser leurs victimes. Les Changeformes sauvages régressaient si profondément qu’ils perdaient la capacité de se transformer, de parler et probablement de former des pensées cohérentes. C’était si rare que je pouvais compter les cas connus sur les doigts d’une seule main. Cela se produisait quand un Changeforme restait sous sa forme animale trop longtemps – des mois, parfois des années.

Malheureusement, les Changeformes sauvages étaient toujours porteurs du V-Lyc. S’ils mordaient un humain et que celui-ci virait Wolf, la Meute en était responsable. C’était le fardeau le plus terrible des alphas. Ils devaient parfois tuer les leurs.

- As-tu... ?
- Pas moi, mais c’est chose faite. On ramène les corps à la forteresse aujourd’hui.
- Qu’est-ce qui a pu causer ça ? demandai-je en touillant mon café.

Curran tendit le bras et me caressa la main du bout des doigts.

- Parfois, c’est la peur. Quand les enfants sont surpris, ils se transforment souvent pour s’enfuir.
- Alors elle les a terrifiés au point qu’ils en ont oublié leur

humanité ?

Curran se figea.

– Elle ?

Aïe. Fil du rasoir. Fais attention où tu mets les pieds. Si je mentionnais Saiman, il risquait d’exploser.

– Je crois que c’est une femme. Elle pilote les mages non morts comme les navigateurs pilotent les vampires.

Il y réfléchit.

– Une des copines de Roland ?

– Je l’ignore encore. Je te tiendrai au courant.

Curran coupa deux parts de tarte et en plaça une devant moi.

– Il te faut combien de temps pour préparer tes affaires ?

La joie de ce matin parfait disparut instantanément.

– Pourquoi devrais-je préparer mes affaires ?

– Parce que tu viens à la forteresse avec moi.

Il dit ça comme si c’était une évidence, avec l’expression du Seigneur des Bêtes qui a l’habitude qu’on lui obéisse. *Mais il est sérieux, en plus.*

– Pourquoi ?

– Elle t’a vue à la Guilde. Elle pourrait t’avoir suivie. Tu n’es pas en sécurité, ici.

– Bien essayé. Elle en avait après toi, pas moi.

Si je laissais ne serait-ce qu’entendre que Roland en avait après moi, il me porterait jusqu’à sa putain de forteresse et me cacherait dans une pièce blindée.

– Je te veux avec moi, poursuivit-il. Ce n’est pas une demande.

– Dommage. Tu as dû oublier, Ta Majesté, que je n’aime pas les ordres.

Nos regards furieux se rencontrèrent au-dessus de la table.

– Tu n’as aucun instinct de survie.

– Et tu t’attends à ce que je passe quatre heures sur la route chaque jour pour faire l’aller-retour entre la forteresse et l’Ordre ? (Je tentais de garder une voix calme.) J’imagine que je

n'aurai plus besoin de mon boulot, de ma maison ni de mes vêtements ?

— Je n'ai pas dit ça. Mais je vais y réfléchir, pour les vêtements. La question est intéressante.

— Écoute, tu n'as pas à diriger ma vie. Nous avons couché ensemble une fois... (Il leva sept doigts.) D'accord, dis-je entre mes dents. Nous avons fait l'amour sept fois sur une période de vingt-quatre heures. Ce n'est pas parce que nous sommes amants...

— Nous ne sommes pas amants, nous sommes un couple.

Les mots moururent sur mes lèvres. Selon les termes des Changeformes, « couple » signifiait monogamie, famille, enfants, union civile, physique et spirituelle. Cela voulait dire « mariage ». Apparemment il n'avait pas abandonné l'idée.

— Couple, dis-je finalement en savourant le mot.

Il me fit un clin d'œil. *Seigneur.*

Je durcis mon regard.

— Tu as la manie du contrôle, tu luttas en permanence pour conserver ton autorité et tu veux qu'on s'accouple ?

Une étincelle traversa ses yeux.

— Oh oui.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Je t'ai frappé trop fort sur la tête ?

— Ma compagne vit avec moi, dit-il. À la forteresse.

— Tu as eu beaucoup de compagnes ?

Il m'accorda le genre de regard que certains réservent aux handicapés mentaux.

— J'ai eu des maîtresses.

— Donc c'est une règle que tu viens d'inventer ?

— C'est l'avantage d'être le Seigneur des Bêtes. On peut inventer des règles.

Il était hors de question que je m'installe à la forteresse. Les Changeformes étaient déjà en danger, mais ce n'était rien comparé à ce qui pourrait se passer si je m'installais dans leur repaire. Curran protégeait son peuple ; moi, je le mettais en danger.

— Il y a d'autres règles à la Curran dont je devrais être au courant ? demandai-je sur un ton que j'espérais calme et normal. Énumère-les maintenant, que je puisse poser mon veto.

— Tu ne peux pas mettre ton veto à mes règles.

J'éclatai de rire.

— Ça ne fonctionnera jamais.

Nous nous regardâmes.

— Faisons un échange, proposa-t-il. Tu me dis ce dont tu as besoin et je te dis ce que je veux.

Il tentait de négocier. J'avais dû marquer un point sans le savoir. Ou alors la nuit avait été aussi bonne pour lui que pour moi.

— D'accord.

Il m'invita à commencer d'un geste de sa fourchette.

— Il est hors de question que je quitte l'Ordre.

— Je n'ai jamais dit que tu le devrais. Mais, si tu insistes, je suis d'accord. Tu ne quittes pas l'Ordre. À mon tour.

Danger, danger.

— D'accord.

— Monogamie, déclara-t-il. Tant que tu es avec moi, je suis le seul. Si quelqu'un d'autre te touche, je le tue.

— Et si je me cogne à quelqu'un accidentellement ?

L'or éclaira ses yeux.

— N'essaie même pas.

Apparemment, il refusait de blaguer sur le sujet.

— Je garderai ça à l'esprit.

— Tu l'as dit toi-même, je suis un maniaque du contrôle. Je suis jaloux, possessif et pas toujours très humain. Tu n'as aucune idée de ce que m'a coûté hier soir. Trahis-moi et je le tue. Si tu ne veux pas être avec moi, dis-le. Ne fais rien dans mon dos. J'essaie d'être aussi honnête que possible. Alors, pas de surprises.

— Tu te rends compte que tuer l'autre n'a aucun sens. Si je te trompe, c'est ma faute, pas la sienne. Il ne t'a rien promis, lui.

— Ce n'est pas une question de logique. C'est comme ça que

la Meute fonctionne. J'ai le droit de tuer quiconque essaierait de me prendre ma compagne. On s'attend à ce que je le fasse, à ce que je veuille le faire, alors je le ferai.

Je pointai ma fourchette dans sa direction.

— Bien. Mais le défilé s'arrête maintenant.

— Quel défilé ?

— Celui de tes petites amies.

Il haussa les sourcils.

— Un défilé de petites amies ?

— Curran, tu me trompes et c'est fini. Ce n'est que justice.

— Kate, ça marche dans les deux sens. Si quelqu'un tente de me draguer, tu peux lui arracher la gorge.

— Je me fous que quelqu'un te drague, ce qui m'intéresse, c'est ta réaction.

— D'accord. Le défilé de petites amies est terminé.

Il me montra les dents dans un sourire heureux et sauvage.

Mon taré à moi.

— C'est ce que j'avais cru deviner quand tu as soudé l'entrée de ma chambre d'amis.

Je jouai avec mon omelette.

— Tiens, tiens...

— À mon tour. Le coup de ne plus se parler, ça n'arrivera jamais plus.

— Ça t'a vraiment ennuyé, hein ?

Il gronda.

— Oui.

— OK. Je promets de ne jamais arrêter de te parler. Tu vas le regretter.

Il fit la grimace.

— J'en suis sûr. On pourra en discuter plus avant à la forteresse.

— Et qu'en pensera le reste de tes sujets ?

Il haussa les épaules.

— La Meute fonctionne mieux quand la hiérarchie est claire. Pour l'instant, la plupart ignorent pourquoi je suis irritable, et

ceux qui sont au courant ne savent pas où nous en sommes, alors tout le monde marche sur des œufs. Ce sera mieux quand ils nous verront ensemble.

Quoi que je fasse, il refusait de changer d'avis. Je choisis mes mots très prudemment.

– Je préférerais éviter.

Il resta parfaitement immobile. Sa voix devint dangereuse.

– Tu as honte d'être avec moi ?

– Non.

Son expression devint insondable.

– C'est parce que je suis un Changeforme ?

– Non, c'est parce que tu es le Seigneur des Bêtes.

Il s'adossa à sa chaise.

– Tu peux m'expliquer ?

– Ma valeur au sein de l'Ordre tient à mon impartialité. Je peux approcher le Peuple, la Meute, les Druides ou l'Oracle des sorcières parce qu'il est clair pour tout le monde que je ne suis du côté de personne. Je ne peux être efficace que si je suis neutre. Coucher avec toi détruit mon impartialité. Tu ne tolères personne qui ne te soit pas loyal, donc si je dévoile que je suis avec toi, quiconque a un grief contre la Meute cessera de me parler. Et ce n'est qu'une partie du problème.

– Il y a plus ?

Si j'avais le moindre espoir pour nous deux, je devais tout lui dire.

Cette pensée me noua l'estomac.

– Kate ? demanda-t-il doucement.

J'ouvris la bouche et tentai d'en faire sortir des mots. Peine perdue.

Il tendit la main et en recouvrit la mienne.

Je ne pouvais pas lui dire, pas encore.

Il fallait que je trouve une autre raison. Je me bornai aux choses qui m'avaient rendue malheureuse ces dernières semaines.

– Tu as couché avec combien de femmes ?

Il recula et croisa les bras, faisant gonfler ses biceps.

– Ne fais pas ça.

– C'est une question légitime.

– Avec combien d'hommes as-tu couché ?

– Tu es mon troisième. Réponds à ma question.

– Bon. On compte les histoires à long terme ou les coups d'un soir ?

Je soupirai.

– Tu préférerais compter uniquement les histoires à long terme ?

Il fit la grimace.

– Moins de vingt.

– Tu pourrais être plus précis ?

Il réfléchit un instant.

– Dix-huit.

– Combien d'entre elles ont vécu à la forteresse avec toi ?

La réponse vint plus vite.

– Sept, mais aucune d'entre elle n'a partagé ma chambre.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Où avez-vous...

– Dans leurs quartiers.

Je ris.

– Ah, donc tu leur faisais l'honneur de ta présence nocturne dans la chambre à pétasses ? Comme Zeus, dans un rayon de lumière dorée ?

Il me montra les dents.

– Elles aimaient ça.

Quel connard arrogant.

– Bien sûr. Alors pourquoi ne laisses-tu pas les femmes entrer chez toi ?

– Parce que partager mon appartement c'est se retrouver dans une position de pouvoir.

S'il pensait que j'allais m'installer dans la chambre à pétasses quand tout cela serait terminé, il se fourrait le doigt dans l'œil.

Je serais morte quand tout cela serait terminé.

– Aux yeux des autres, il y a un grand déséquilibre de

pouvoir entre toi et moi. Si je m'installais à la forteresse avec toi, Atlanta cesserait de me voir comme Kate Daniels, agent de l'Ordre, et me regarderait comme la dix-neuvième petite amie du Seigneur des Bêtes. Ou la huitième, suivant la façon dont on envisage les choses. Le peu de réputation que je me suis fait serait oublié et tu peux parier que l'Ordre me retirerait mon affaire actuelle plus vite que tu ne peux rugir.

— Nous devons tous abandonner certaines choses.

Je croisai les bras.

— Je suis tellement contente que tu voies les choses à ma manière, Ta Majesté. Arrête d'être le Seigneur des Bêtes, abandonne la Meute et viens vivre avec moi dans mon appartement.

— Tu sais bien que je ne peux pas faire ça.

Je lui souris.

— Je comprends, poursuivit-il. Ce n'est pas juste. Mais la Meute est ce que je suis. Je l'ai construite pour mon peuple. L'Ordre n'a pas la même importance pour toi. Les trois quarts du temps tu tentes de lui cacher ce que tu découvres. J'ai lu ton rapport sur le tsunami. Si tu participais à un concours de mensonges, tu l'emporterais haut la main.

Il ne croyait pas si bien dire.

— L'Ordre est ce que j'ai choisi de servir pour le moment. Si on m'enlève l'affaire, c'est Andrea qui devra s'en occuper. C'est ma meilleure amie. Si elle se retrouve face à la magie de la Mary, elle risque d'être découverte. Cela la détruirait. De toute manière, je n'ai pas à me justifier.

— Andrea connaissait les risques quand elle est devenue Chevalier. Ce n'est pas toi qui l'as mise dans cette situation. Tu ne fais que reculer l'inévitable. Elle tente de vivre dans deux mondes à la fois, alors que c'est impossible.

Aïe. Il ne croyait vraiment pas si bien dire.

Il poursuivit :

— Tu ne veux pas te justifier et je respecte ça. Mais tu veux que je sois ton vilain petit secret. Tu veux te balader partout en

faisant semblant que tu n'es pas à moi. Et ça, je le refuse.

— Je te demande juste d'être discret.

— Non.

— Tu veux que je te prête une petite culotte pour que tu l'exhibes à la prochaine réunion du Conseil ?

Ses yeux brillèrent.

— Tu en as en trop ?

J'aurais pu choisir quelqu'un de rationnel. Mais non, il fallait que je tombe amoureuse de cet idiot arrogant. *Viens à la forteresse avec moi et sois ma princesse. Prends mon deuil quand ton père le fou me tuera. Ouais, super !*

Il se leva, attrapa le téléphone et le posa devant moi.

— J'ai dit que nous devons tous les deux faire des concessions.

— Jusqu'à présent, je suis la seule à être censée en faire. Quel est ton sacrifice ?

Il désigna le téléphone et me donna un numéro.

— C'est le numéro de l'intendant de la forteresse. Je l'ai appelé ce matin pour lui dire que j'allais rentrer. Vas-y. Vois si j'ai demandé qu'on te prépare une chambre séparée.

Le téléphone sonna.

Nous le regardâmes, surpris.

Il sonna à nouveau, je décrochai.

— Oui ?

— Kate ? (La voix de Saiman semblait légèrement inquiète.)
Je vois que tu as survécu à la nuit dernière.

— À peine.

Curran ramassa l'assiette vide.

— Es-tu blessée ?

— Non.

J'avais juste un peu mal à certains endroits.

— C'est bon à entendre.

Le son du métal torturé envahit la cuisine. Curran broyait lentement et méthodiquement l'assiette.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demanda Saiman.

- Des travaux.
- Tu as l'intention d'aller au Temple aujourd'hui ?
- Si la magie le veut bien.
- J'aimerais connaître les résultats.
- Je prends note de ton intérêt.

Je raccrochai. Curran laissa tomber un bloc de métal quasi solide sur la table.

Je plongeai mon regard dans ses yeux gris.

– Curran, si tu t'en prends à lui, je devrai le défendre. Ce n'est pas une compétition. Si j'avais voulu être avec lui, je le serais.

Merde, ce n'était pas ainsi que je voulais l'exprimer.

Il inspira profondément.

– Ce que je voulais dire, c'est qu'il s'est proposé et que j'ai refusé, expliquai-je.

– Viens avec moi.

– Je ne peux pas.

Une ombre passa sur son visage.

– Alors c'est fini ?

– Quoi ? C'est tout ou rien ?

– C'est la seule manière qui me convienne.

Il me tourna le dos et s'en alla.

CHAPITRE 19

La magie frappa vingt minutes après le départ de Curran. Je serrai les dents, m'habillai, sellai Souci et me dirigeai vers le Temple.

Tout ou rien. Bonjour, Ta Majesté des fourrures. Mon nom est Kate Daniels, fille de Roland le bâtisseur de tours, la légende vivante et, bien sûr, l'homme qui essaie d'éradiquer ton peuple. Si tu m'acceptes dans ta vie, il fera tout pour nous tuer tous les deux quand il découvrira qui je suis. Déjà maintenant, on me poursuit. Et si tu continues à coucher avec moi, tu ne seras plus jamais le même.

Voilà ce que signifiait vraiment « tout ou rien ». Et je voulais tellement passer outre à ce léger problème et rejoindre Curran à la forteresse. Quand étais-je devenue si attachée à ce connard arrogant ? Cela ne datait pas de la nuit précédente. Était-ce toutes ces fois où il m'avait sauvée de moi-même ? Au moins, je savais quand ça avait commencé : quand il avait tenté d'échanger le couvercle de chaudron que voulait une horde de démons marins contre la vie de Julie.

Je tuerais pour rester avec lui. Drôle d'idée, effrayante.

La température continuait à descendre. Sous toutes mes couches de tissu, je sentais à peine mes bras, et mes cuisses étaient gelées. Grendel et Souci ne semblaient pas incommodés, mais ils couraient, eux.

Flanqué sur trois côtés par des bâtiments bas et sur le quatrième par un mur de briques, le Temple avait presque l'air joyeux dans cet environnement triste d'immeubles en ruine : rouge vif avec des colonnes et un escalier blancs menant à une pelouse couverte de neige. Tout autour, c'était Unicorn Lane. Zone de magie violente et profonde, Unicorn Lane traversait le

centre-ville comme une cicatrice. Les choses qui évitaient la lumière et se nourrissaient de monstres s'y cachaient et, quand les fugitifs désespérés s'y réfugiaient, ni la DAP ni l'Ordre ne se dérangeaient. Ce n'était pas nécessaire.

Unicorn Lane était droite comme une flèche, sauf aux abords du Temple, où elle contournait prudemment la synagogue. Les Mezouzahs, versets de la Torah, écrits par un scribe compétent et protégés dans des boîtes en étain pendaient le long du mur du Temple. Le mur lui-même soutenait tant de noms angéliques, de carrés magiques et de mots saints qu'on aurait dit qu'une encyclopédie talismanique avait vomi dessus.

Quatre golems patrouillaient le territoire, un mètre quatre-vingts et rouges comme l'argile de Géorgie. Les monstruosité informes des premiers temps, juste avant le changement, avaient disparu. Ces quatre spécimens avaient été modelés par un maître sculpteur et animés par un adepte de la magie. Chacun possédait le torse musclé d'un mâle humanoïde et une grosse tête barbue. À partir de la taille, la silhouette devenait animale, évoquant un bélier équipé de quatre pattes puissantes aux sabots fendus. Les golems patrouillaient, une longue lance d'acier à la main, et regardaient le monde avec des yeux aqueux et roses. Ils m'ignorèrent. S'ils s'étaient intéressés à moi, ils n'auraient pas été difficiles à tuer. Chacun était animé par un mot unique – EMET, « vérité » – gravé sur son front. Si l'on détruisait la première lettre, EMET devenait MET, la mort. La fin du Golem. À en juger par leur démarche lente, je pouvais m'immiscer entre eux, effacer la lettre et décamper avant qu'ils ne parviennent à abaisser leurs lances.

Chacun avait sa méthode pour manipuler la magie. Les sorcières préparaient des potions, le Peuple pilotait les vampires et les rabbins écrivaient. La meilleure manière de désarmer un magicien juif était de lui retirer son crayon.

Une femme sortit du Temple et descendit l'escalier pour m'accueillir. J'attachai les rênes de Souci à une barre soudée au mur.

La femme était petite et toute en rondeurs agréables.

– Je suis le rabbin Melissa Snowdoll.

– Kate Daniels, et voici mon caniche.

– Je crois que vous avez rendez-vous avec le rabbin Kranz. Je vais vous conduire à lui, mais j’ai bien peur que le caniche doive attendre dehors.

Le cabot exprima ses doutes quant à cette idée, et il apprécia encore moins la chaîne, mais, après que je lui eus grogné dessus, il décida qu’il était dans son intérêt de rester sage.

Le rabbin leva la main et s’avança. Une lueur pâle s’accrocha à ses doigts et glissa comme une cascade de lumière. La garde protectrice du Temple s’ouvrit pour me laisser entrer.

– Suivez-moi, s’il vous plaît.

Nous traversâmes les portes ouvertes du sanctuaire. D’énormes fenêtres en ogive éclairaient les rangées de bancs équipés de coussins d’un rouge sombre. Les murs couleur crème s’élevaient vers un lointain plafond voûté, doré de dessins géométriques. Sur le mur est, en face des bancs, une lanterne fae illuminait une plate-forme et l’arche sacrée contenant les rouleaux de la Torah.

Le contraste avec l’aspect lugubre de l’extérieur était tel que j’eus envie de m’asseoir sur le premier coussin venu, de fermer les yeux et de rester là un long moment. Mais je suivis le rabbin Melissa jusqu’à une petite cage d’escalier et entrai dans une pièce étroite. Un bain carré occupait l’autre côté de la pièce. Un *mikvah*, l’endroit où les juifs orthodoxes venaient se purifier.

Le rabbin s’approcha du mur, plaça la main dessus et murmura quelque chose. Une section de la paroi glissa, révélant un passage qui semblait s’étendre à l’infini. Des tubes bleu pâle de lanternes fae éclairaient les murs de pierre.

– Nous y voilà, dit-elle. Continuez tout droit, vous ne pouvez pas le rater.

J’entrai. Le mur se referma derrière moi. Je n’avais pas d’autre choix que d’avancer.

Le passage me mena d'abord à un bureau rond et vide, puis à un autre équipé d'une table de travail en pierre où attendaient deux hommes. Le premier avait la quarantaine. Grand, mince, avec un visage qu'une courte barbe et un début de calvitie allongeaient étrangement, il avait des yeux intelligents derrière ses lunettes cerclées de métal. Le second avait dix ans et trente-cinq kilos de plus, il présentait une mâchoire carrée et des yeux de flic, sceptiques et blasés.

Le plus grand fit le tour du bureau pour m'accueillir.

— Bonjour, je suis le rabbin Peter Kranz. Et voici le rabbin John Weiss.

Je leur serrai la main et leur tendis mon badge de l'Ordre. Ils l'examinèrent et me le rendirent.

Peter retourna derrière le bureau.

— Désolé pour l'atmosphère de donjon.

— Aucun problème, en matière de donjon, j'ai vu pire.

Les deux hommes réfléchirent un instant à ma remarque. Des lettres hébraïques décoraient les murs, ligne après ligne de texte encre sur le mur en caractères épais. Ces écritures attiraient le regard. Je m'efforçai de ne pas les scruter.

Peter croisa ses longs doigts devant lui.

— Vous souhaitez donc accéder au cercle.

— Oui.

— Nous voudrions savoir pourquoi.

J'expliquai ce que je savais de la Mary d'acier et leur montrai le sac plastique avec le morceau de papier.

Les deux rabbins se regardèrent. J'observai le mur. Il y avait quelque chose dans ce texte. Mes yeux me chatouillaient presque. Si je les fermais, ne serait-ce qu'un tout petit peu...

— Vous devez comprendre, bien sûr, que nous souhaitons coopérer avec l'Ordre, commença Peter. Toutefois, nous ne tenons pas à ce que l'existence du cercle s'ébruite. On peut même dire que nous faisons tout pour la garder secrète. Nous sommes très curieux de savoir comment vous avez appris sa présence en ces murs.

Si je mentionnais Saiman, les deux rabbins me mettraient à la porte.

– L’Ordre a ses sources.

– Bien sûr, bien sûr.

Les rabbins échangèrent un nouveau regard.

Les lignes noires se mélangeaient comme les vieux stéréogrammes qui cachaient des images 3D dans une photo. Je repérai alors un mot, écrit dans une langue de pouvoir. *Amehe*. « Obéis ».

Le mot fit grésiller mon esprit. Je le possédais déjà, mais le voir écrit me troublait toujours.

Qu’il soit inscrit sur un mur couvert des noms de Dieu était logique. Les rabbins se spécialisaient dans la magie scripturale et Yaveh était tout obéissance, si on en croyait la Torah.

– Les gens étudient pendant des années pour entrer dans le cercle, expliqua Weiss. On ne peut pas laisser n’importe quel touriste débarquer ici et demander à le voir.

– Je ne suis pas n’importe quelle touriste. Je suis la touriste qui a un badge de l’Ordre et un sabre pointu, et qui tente de sauver la ville d’une épidémie.

S’ils croyaient que leurs Mezouzahs les protégeraient de la Mary d’acier, ils allaient être profondément déçus.

Le sourire de Peter disparu.

– Ce que le rabbin Weiss veut dire, c’est que nous sommes vraiment désolés, mais que votre incompétence ne nous permet pas de vous donner accès au cercle. C’est malheureux.

Là-dessus, nous étions d’accord.

– Souhaitez-vous que je lise ce qui est inscrit sur le mur pour prouver ma compétence ?

Peter me retourna un sourire triste.

Weiss soupira.

– Ce sont les nombreux noms de Dieu. Savoir lire l’hébreu ne vous permettra pas d’entrer, mais si ça vous fait plaisir...

– Il est écrit : « Obéis ».

Un long moment s’écoula avant que Peter referme la

bouche.

Le regard de Weiss se durcit.

– Qui vous a dit ça ?

– Désirez-vous que je prononce ce mot dans sa langue originelle ?

J'ignorais l'effet qu'il aurait sur eux. Je l'utilisais surtout pour contrôler la magie, mais il pouvait servir sur les gens aussi. Je l'avais fait une fois – sur Derek – et je ne recommencerais jamais. Mais ça, ils ne le savaient pas.

Les rabbins pâlirent. J'étais parvenue à terrifier des hommes saints. Peut-être pourrais-je tabasser une nonne pour couronner le tout.

– Non ! (Peter leva les mains.) Ce ne sera pas nécessaire. Nous allons vous guider jusqu'au cercle.

Le golem mesurait deux mètres de haut et quasiment autant de large. Contrairement à ceux de l'extérieur, modelés avec la finesse de statues grecques, cette brute avait été façonnée par le pouvoir pur. Épais, grossier, constitué de larges plaques d'argile, il se tenait au bout d'un couloir étroit, devant une porte en forme de rouleau ouvert. Il portait un casque d'acier, un armet sans visière. La garde couvrait sa bouche et une plaque d'acier protégeait son front. Impossible d'effacer des lettres de celui-ci. Je me demandai comment ils s'y prendraient s'ils devaient le désactiver. Avec un tank, peut-être.

Peter me montra un petit foyer creusé dans le sol, prêt à être allumé. Il y avait une boîte d'allumettes sur le rebord.

– Il y a un prix à payer pour utiliser le cercle.

– Quel est-il ?

– La connaissance, répondit-il d'une voix suave. (Il désigna le golem.) Voici le gardien du cercle. Vous devez allumer le feu et lui confier un secret. Si votre connaissance a de la valeur, le golem vous ouvrira la porte.

– Et si le golem n'apprécie pas ma connaissance ?

Était-ce trop espérer qu'il me gronde et me prive de dessert ?

– Il pourrait vous tuer, annonça Weiss.

– Si vous mentez, il le saura, ajouta Peter. La flamme deviendra bleue.

Merveilleux. Les poings du golem étaient plus gros que ma tête. Il lui suffirait de la serrer entre ses mains pour que mon crâne explose. Le couloir étant trop étroit pour manœuvrer, ma vitesse ne me serait d'aucun secours.

– Nous attendrons ici.

Weiss désigna un petit banc de pierre quelques mètres plus loin. Puisqu'il faisait face au golem, ils seraient au premier rang si ce dernier décidait de se servir de moi comme d'un punching-ball.

– Il n'est pas trop tard pour changer d'avis, murmura Peter.

Et voir les yeux morts d'Ori chaque fois que je fermerais les miens ? Non merci.

Je m'approchai du foyer, pris les allumettes et en frottai une. Une minuscule flamme apparut. Prudemment, j'allumai un morceau de papier au centre du petit bois.

Le Golem émit un bruit de pierre grinçant contre la pierre. Deux points de lumière vive étincelèrent dans ses orbites cavernes.

Je m'assis par terre.

Le golem frémit. Ses énormes jambes se mirent en mouvement, faisant trembler le sol.

« Boum. »

« Boum. »

« Boum. »

Le golem s'arrêta devant le feu et se pencha. De minuscules particules de pierre ou d'argile s'échappèrent de ses épaules et tombèrent dans les flammes, provoquant des étincelles blanches. Lentement, laborieusement, il s'accroupit, sa visière d'acier était à un mètre de moi.

Je le regardai dans les yeux.

– Laisse-moi entrer dans le cercle et je te raconterai l'histoire du premier vampire.

Derrière moi, des vêtements bruirent tandis que les deux rabbins s'asseyaient sur le banc.

Je pris un morceau de bois et remuai le feu.

— Il y a bien longtemps vivait un homme. C'était un grand homme, un penseur, un philosophe et un magicien. Nous l'appellerons Roland. Roland possédait un royaume, le plus puissant du monde, plein de magie et de merveilles. Ses ancêtres avaient sorti les gens de la sauvagerie pour leur offrir une ère de prospérité et de lumière, et il était fier de ce que sa famille avait fait.

» Roland avait beaucoup d'enfants car il avait vécu longtemps, mais son préféré était son fils le plus jeune, appelons-le Abe. À cette époque, il était l'unique enfant de Roland. Vois-tu, Roland avait pour habitude de tuer ses enfants quand ils se dressaient contre lui, et Abe était le dernier encore en vie.

» Tout se passait merveilleusement bien, mais le peuple du royaume avait poussé la magie trop loin, perturbant l'équilibre entre magie et technologie. Les vagues technologiques s'en prirent au royaume de Roland, le corrompant comme la magie corrompt aujourd'hui notre monde. Roland comptait sur son fils pour l'aider à sauver son royaume, mais Abe ne vit dans la technologie que l'occasion de conquérir sa liberté. Dans le chaos des vagues techs, Abe trahit son père et le combattit pour le pouvoir. La guerre entre eux déchira leur royaume. Abe perdit et conduisit ses fidèles dans le désert, proclamant qu'il allait construire sa propre nation, plus importante que le royaume perdu de son père.

» Plus tard, son royaume détruit, Roland abandonna son peuple et se retira du monde, s'exilant pour vivre seul sur une montagne, passant ses journées en méditation.

» Pendant ce temps-là, la nation de nomades d'Abe grandit. Ils avaient oublié l'essentiel de ce qu'ils connaissaient. La philosophie et la magie avaient pour eux perdu leur importance : seule comptait la survie. Abe avait un fils et ce fils

avait deux garçons. Appelons-les Ésaü et Jacob. Ésaü était le plus âgé. Il était fier d'être un grand guerrier et un chasseur d'hommes et d'animaux. En vérité, Ésaü était une brute, mais il était plus fort et plus puissant que les brutes ordinaires et il en profitait.

» Les anciens racontaient des histoires sur les merveilles du royaume disparu de Roland et la rumeur voulait que Roland ait emporté ces trésors avec lui sur sa montagne. Parmi eux, des vêtements en peau de bête mythique plongés dans le parfum d'une vallée perdue permettraient à un chasseur de capturer n'importe quel animal. Ésaü étant un garçon entreprenant, il décida de s'approprier ces vêtements et marcha vers la montagne de Roland. Ce n'était pas un vieillard qui allait lui poser problème.

» Maintenant, mets-toi dans la tête de Roland. C'était un homme qui avait tout perdu et dont l'arrière-petit-fils débarquait pour lui voler le peu qu'il lui restait. Pire, cet arrière-petit-fils, sa descendance, était une brute ignorante. En Ésaü, Roland vit le reflet du destin de son peuple – toutes leurs connaissances enfuies, tous leurs exploits oubliés pendant qu'ils retournaient à la brutalité primitive.

» Roland vit rouge et Ésaü mourut avant de pouvoir placer le moindre coup. Mais ce n'était pas assez. Roland avait beaucoup de colère à évacuer. Il était furieux contre son arrière-petit-fils, contre son royaume disparu, contre le monde entier. Il voulait encore tuer Ésaü, alors il le ramena à la vie et le tua une deuxième fois. À maintes reprises, Ésaü mourut, jusqu'à ce que finalement Roland s'arrête pour reprendre son souffle et se rende compte qu'Ésaü avait disparu. Son corps était toujours là, mais son esprit était mort. Ce n'était plus qu'une créature sans cerveau, ni vivante ni morte. Un non-mort dont l'esprit était une page vierge.

» Roland découvrit qu'il pouvait très facilement contrôler ce cerveau vide. Il pouvait parler par la bouche d'Ésaü et entendre ce qu'il entendait. Roland se rendit alors compte de toutes les

possibilités qu'offrait le non-mort et comprit les avantages qu'il y avait à faire croire qu'Ésaü l'avait assassiné. Il habilla la créature qui avait été son arrière-petit-fils avec les vêtements magiques que celui-ci était venu chercher et la renvoya à sa famille, contrôlant chacun de ses mouvements, l'utilisant pour tourmenter les nomades d'Abe. Roland souhaitait détruire son fils et tous ses descendants.

» Un jour, Ésaü se vit pousser des crocs et développa une terrible soif de sang. Des années plus tard, l'ancien roi décida de tester ces crocs. Il invita le frère d'Ésaü sous prétexte de lui proposer une réconciliation et libéra toute la fureur du non-mort sur Jacob, laissant Ésaü se jeter à la gorge de son frère. Mais Jacob portait un collier d'ivoire et les crocs d'Ésaü ne purent ouvrir sa jugulaire.

» Avec le temps, le corps d'Ésaü changea. Des griffes lui poussèrent. Il perdit ses cheveux. Son corps s'amaigrit et il commença à se déplacer à quatre pattes. Roland le libéra dans une grotte où les corps de ses ancêtres et de ses enfants reposaient. Mort de faim, le premier vampire hanta la grotte jusqu'à ce qu'un homme courageux mette fin à ses tourments.

» C'était donc l'histoire du premier vampire. (Je me levai.) Ce n'est pas tellement secret. Il y en a des échos dans la Bible et dans les écrits des érudits juifs. Abe a disparu ainsi que ses enfants. Mais Roland vit toujours. Il leur a survécu à tous, ce vieux salaud. Il a fabriqué d'autres non-morts et il a récupéré son pouvoir, attendant le moment de ressusciter son royaume.

Je piquai mon doigt avec un couteau de lancer, puis me penchai vers le golem et murmurai si doucement que je m'entendis à peine.

— Et son sang vit toujours.

Je pressai mon doigt ensanglanté sur la poitrine du golem. Il partit en arrière comme s'il avait été frappé. La pierre gémit, la poussière se souleva. Le golem se retourna vers la porte, attrapa la pierre avec sa main massive et la déplaça, révélant une pièce sombre.

Je le contournai pour entrer dans les ténèbres. Derrière moi, la porte se referma.

De pâles lumières bleues s'allumèrent sur les murs. J'en comptai douze. Elles brillèrent de plus en plus vivement, jusqu'à illuminer totalement le sol, me révélant deux cercles gravés dans la pierre, l'un d'un mètre quatre-vingts de diamètre, l'autre d'un peu plus de deux mètres. Douze piliers de pierre entouraient les cercles, chacun haut d'un mètre cinquante, chacun coiffé d'un cube de verre dans lequel se trouvait un *sefirot*, un rouleau de parchemin.

La magie circulait entre eux, comme un courant puissant et invisible. Une garde, très puissante. Les gardes protégeaient, mais elles servaient aussi à contenir. Pour le peu que j'en savais, entrer dans le cercle pouvait occasionner une réaction étrange qui me presserait comme un citron.

Je tirai Slayer de son fourreau et fis le tour de la pièce. Aucune rune mystérieuse sur les murs, ni instruction ni avertissement. Rien que la faible lueur bleue des lanternes, les rouleaux de parchemin dans leurs boîtes transparentes et le double cercle sur le sol.

J'étais arrivée jusque-là. Je ne pouvais plus reculer.

Je glissai Slayer sous mon bras, sortis le bout de papier de son sac et pénétraï dans le cercle.

Une lumière argentée naquit du point que je venais de traverser, se répandit dans le double sillon et l'enflamma. Entre les rouleaux de parchemin, la magie dressa un mur de lumière argentée, scellant le cercle hors du monde. Il ne manquerait plus qu'une créature monstrueuse se manifeste pour me dévorer.

Chers rabbins, je suis vraiment désolée d'avoir détruit le monstre de votre cercle. Voici sa tête en souvenir. Ouais, ce serait parfait.

La magie me picota de ses minuscules aiguilles, comme si elle me testait. Je me tendis.

Des craquelures infimes zébrèrent le sol, laissant échapper

une lumière pâle. Je fis tourner Slayer pour échauffer mon poignet.

Le pouvoir explosa sous moi. La magie traversa mes pieds et me déchira dans un torrent terrible, faisant grincer mes entrailles comme si chaque cellule de mon corps était dénudée. Elle m'arracha un cri et le torrent s'échappa par ma bouche dans un flux de lumière, si brillant qu'il m'aveugla. J'avais la tête qui tournait et mal partout. Faible et étourdie, je m'accrochai à mon sabre.

Respire. Un, deux, trois...

Lentement, la vue me revint. Je vis la garde translucide et, au-delà, les rouleaux scintillant sur leurs piliers de pierre. Des courants de magie d'un bleu profond glissaient de haut en bas dans la lueur. Je levai les yeux. Le reste de la magie flottait dans les airs en un nuage indigo, se mélangeant lentement avec la garde.

Seigneur ! Le périmètre autour du cercle n'était pas une garde. C'était un *ara*, un moteur à magie. J'avais lu des informations sur les *aras*, mais n'en avais jamais rencontré. Ils restaient dormants jusqu'à ce qu'une idiote comme moi y entre et leur procure l'énergie pour se mettre à fonctionner. Celui-ci avait absorbé ma magie et était devenu bleu. Si j'avais été une vampire, il aurait été violet.

Je me rendis compte que mes pieds ne touchaient plus le sol et que celui-ci avait disparu, remplacé par un puits noir et sans fond.

Super. Vraiment super.

J'ouvris la main, révélant le parchemin. Une langue de lumière me l'arracha et l'éleva à hauteur de mes yeux.

De longues veines indigo fusèrent de l'ara et frappèrent le parchemin de leur magie. Celui-ci se mit à vibrer, enfermé dans une toile de vrilles bleues.

Heureusement que le Temple était protégé par une garde, sinon, n'importe qui disposant d'une once de pouvoir aurait perçu ce feu d'artifice.

Les vrilles autour du parchemin foncèrent. Le cercle diffusa la magie du papier dans la lueur ambiante.

Une puissante pulsation magique secoua l'ara.

Le parchemin se lissa. Les lignes d'usure sur le papier épais disparurent. L'encre se révéla, lentement, comme une photo dans une chambre noire. Un carré magique se forma dans un coin. Un assortiment de figures géométriques : spirales, cercles, croix...

La magie se mit à battre comme une immense cloche qu'on sonne. Mon corps résonnait en écho. *Plus vite, saloperie.*

Les coins déchirés du parchemin s'élargirent. Il avait dû faire partie d'un rouleau bien plus grand et le cercle le reconstituait tel qu'il avait été.

Des mots se formèrent, en hébreu. Entre eux, des lignes plus serrées étaient rédigées dans notre langue.

« Je dévaste la terre et la change en poussière,
J'écrase les cités et n'en laisse que ruines. »

Ce texte m'était familier.

« J'écroule les montagnes, panique les animaux,
Fais bouillonner la mer et façonne ses vagues. »

Je fouillai dans ma mémoire, tentant de me souvenir où j'avais déjà lu ça.

« J'impose un silence sépulcral aux contrées les plus sauvages,

J'arrache l'essence vitale de l'humanité et personne ne survit. »

Allez, plus vite. D'où cela venait-il ? Pourquoi était-ce logé dans mon cerveau ? Les mots apparaissaient de plus en plus vite.

« J'ordonne les mauvais sorts, désacralise les lieux saints,
Je libère les démons dans les demeures des dieux,
Je ravage les palais et plonge les nations dans le deuil,
Je mets le feu aux champs et aux vergers... »

En bout de parchemin, la phrase finale s'enflamma, me transperçant l'esprit. Elle me glaça jusqu'au bout des doigts.

« Je laisse entrer le mal. »

Oh, non !

Les mots semblaient me regarder.

« Je laisse entrer le mal. »

Pas ça. Surtout pas ça. Je me souvenais à présent que ces mots étaient tirés d'un poème babylonien, utilisé en amulette contre un homme vénéré comme le dieu des Fléaux. Il avait semé la panique et la terreur sur son monde et décimé son peuple avec ses épidémies. Son courroux était chaos, son caractère était feu, et les Babyloniens le craignaient tant qu'ils avaient eu peur de lui bâtir un temple.

Ce que je savais de lui, je l'avais lu quand j'avais dix ans. Il s'appelait Erra.

Mais la Mary d'acier était une femme. J'en étais sûre à cent pour cent. Je l'avais vue de mes yeux. Une géante certes, mais sans conteste une femme. Le monde entier pouvait se liguier pour essayer de me faire prendre une vessie pour une lanterne, ça ne marcherait pas.

Les vrilles se retirèrent. Le rouleau se désintégra dans un nuage d'étincelles. Le morceau de parchemin, de nouveau écorné et vierge, atterrit dans ma main. Le pouvoir du cercle disparut, je retombai sur le sol de pierre.

La porte s'ouvrit sur le visage très pâle de Peter. Il avait du mal à respirer.

— On nous attaque.

CHAPITRE 20

Je remontai le passage en courant, Peter sur mes talons.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Il n'y a pas moyen de cacher la magie du cercle ? Vous m'avez dit que son existence était un secret.

Peter haletait.

— Les particularités du cercle sont secrètes, mais pas son pouvoir. On ne peut pas cacher le pouvoir de Dieu. La lumière de la connaissance doit briller coûte que coûte.

Ça, pour briller, elle brillait. Tellement que la Mary d'acier avait flairé le parchemin et expédié la cavalerie pour enquêter.

Un coup fit trembler les murs du vieux bâtiment. Plusieurs personnes se tenaient sur les marches de l'entrée.

Sur la pelouse enneigée, un homme rouge sang d'un mètre quatre-vingts tenait un golem par une jambe. Il le fit tournoyer et l'écrasa sur le sol. Le golem se releva, tituba et s'enfuit, enjambant le corps brisé de son jumeau. Tout autour du Temple, des corps d'argile brisés jonchaient le sol. Il y en avait au moins dix, peut-être plus. On aurait dit un champ de bataille sur lequel seul un des adversaires avait subi des pertes.

Une aura rouge entourait l'homme couleur rubis. Le soleil n'était qu'une lueur pâle derrière les nuages. Il était presque 17 heures et la nuit allait bientôt tomber. Je n'avais pas envie de me battre dans le noir.

— Il est seul ?

Personne ne me répondit.

— Il est seul ? répétai-je.

— Oui. (Le rabbin Weiss apparut dans mon champ de

vision.) Qu'y avait-il sur le parchemin ? Était-ce lui ?

Tu ne veux pas le savoir.

— Dans l'antique Babylone, il existait un dieu appelé Erra, connu aussi sous le nom de Nergal. C'était le dieu des Épidémies et du Chaos.

Et de la peur.

Sauf que ce n'était pas vraiment un dieu. J'aurais préféré un dieu, mais Erra était pire, bien pire.

Un autre golem surgit en galopant, projetant sa lance sur l'homme, qui l'écarta.

— Erra disposait de sept guerriers. (Je fis tourner Slayer pour échauffer mon poignet.) Ténèbres, Torche, Bête, Séisme, Tempête, Déluge et Venin. Déluge est mort. Le Seigneur des Bêtes l'a tué il y a trois jours.

Le golem chargea l'homme rubis et le frappa de ses sabots.

— Celui-ci devrait être...

L'homme frappa la terre du pied. Le tonnerre roula sur le jardin, comme l'écho d'un coup de marteau colossal. Le sol s'ouvrit. L'homme saisit le golem et le jeta dans le trou, où il s'engouffra jusqu'à la taille. Du poing, l'homme frappa le golem au sternum. La poitrine d'argile s'effrita comme une coquille d'œuf. La tête du golem roula au sol.

— ... Séisme.

Le pouvoir de la terre. Normalement, il n'aurait pas dû être capable de créer des fosses pareilles dans un sol gelé, mais personne ne semblait l'en avoir informé.

Séisme jeta un coup d'œil circulaire, à la recherche d'un nouvel adversaire.

— Il ne pourra jamais briser la garde, dit quelqu'un sur ma droite.

Oh que si, faites-moi confiance.

— Je me méfiera. Votre garde est très puissante, mais votre magie est bien trop jeune pour lui.

Une femme aux cheveux gris me toisa comme si j'étais débile.

– Nos gardes sont inscrites dans une langue qui avait douze cents ans lorsque l'ère commune a commencé. Même Unicorn Lane ne peut pas les briser.

Je désignai Séisme.

– Douze cents ans avant l'ère commune, Erra était âgé de trente siècles. Il est bien plus ancien que votre langue.

Des aboiements hystériques se firent entendre sur la gauche. Mon idiot de chien tentait de se transformer en cible.

– Ouvrez la garde, demandai-je en descendant les marches.

– Ce n'est pas très sage, cria Peter. Le sort tiendra.

– C'est hors de question et bien trop dangereux, dit la femme aux cheveux gris en croisant les bras. Nous refusons de prendre la responsabilité de votre mort ou du moindre dommage au Temple.

Séisme fit un pas vers mon caniche.

– Ouvrez cette putain de garde ou je la brise !

Séisme se détourna du chien, arracha la tête du golem étendu dans la neige et la projeta vers le Temple. La tête traversa la garde dans un éclair argenté et s'écrasa sur la porte du Temple. Pour que les golems patrouillent, la garde du Temple avait été adaptée, ils pouvaient donc la traverser. Séisme allait bombarder le Temple avec les restes des golems et, quand il n'en aurait plus, il franchirait la garde à coup de tremblements de terre.

Les rabbins regardaient, ahuris, les débris de la tête au pied de la porte. Séisme tendit la main vers un autre corps.

La femme aux cheveux gris leva la tête.

– Peter, ouvre la garde !

Une lumière blanche me permit de traverser la garde qui se referma derrière moi. Je m'avançai vers Séisme, tirant sur la fermeture de ma cape.

Séisme tourna la tête vers moi. Il avait le visage de Solomon Red. *Surprise, surprise.*

La cape glissa de mes épaules et tomba dans la neige. Je continuai à avancer. Tout doucement.

Solomon me regardait avec un sourire condescendant, lui qui ne souriait jamais. Comme un alcoolique qui tend tous ses muscles pour paraître sobre, il avait fait de son mieux pour cacher son analphabétisme derrière un masque d'importance. Mais, là, il me souriait avec un mépris évident. Une intelligence brillante éclairait ses yeux. L'intelligence d'Erra.

Solomon ouvrit la bouche. Une voix féminine familière en sortit.

— Encore toi ? Les prêtres n'avaient personne d'autre sous la main ou s'efforcent-ils seulement de me divertir ?

— Pourquoi es-tu une femme ? rétorquai-je.

— Pourquoi ne puis-je être une femme ?

Parce que ça fout le bordel dans mon arbre généalogique.

— Parce que les poèmes d'Erra disent que tu es un homme.

Solomon haussa les épaules.

— Tu ne devrais pas te fier aux délires des rats de temple.

— Je m'en souviendrai. Autre chose ?

— Rien qui puisse te permettre de survivre plus de deux minutes.

Solomon écarta les bras et projeta les mains vers l'avant.

Le sol trembla sous mes pieds.

Je bondis sur la gauche. Un trou béait là où je m'étais tenue. Je rebondis aussitôt, échappant de justesse à une nouvelle ouverture dans le sol. Tout autour de moi, des puits se formaient, comme des bouches avides et noires, et je sautais entre eux comme une chatte sur un toit brûlant. Je plongeai à droite, puis à gauche. À moins d'apprendre à voler, je n'atteindrais jamais Séisme.

Solomon rit avec le timbre d'Erra.

Normalement, je n'usais de magie qu'en dernier recours, mais j'étais face à un pouvoir très ancien et ce n'était pas le moment de perdre du temps. Il fallait que je frappe sans tarder, et durement.

J'inspirai profondément et aboyai un mot de pouvoir.

— *Ossanda !*

« À genoux ! »

Le monde chancela dans un brouillard de douleur. Comme si on m'arrachait une poignée de chair. Je chancelai mais restai debout.

Solomon émit un vacarme semblable à celui d'une avalanche et s'effondra sur les genoux. *Qui c'est qui rigole, maintenant ?*

Les trous dans le sol se refermèrent, je me mis à courir.

Le mot de pouvoir m'avait arraché trop de magie et chaque foulée me donnait l'impression de traîner un boulet de plomb, mais je continuai à courir.

La neige volait sous mes pieds. Solomon frémit. Les muscles de ses cuisses se tendirent.

Trois mètres.

Deux.

Un.

Je frappai de haut en bas pour lui trancher le cou. De la poussière s'éleva entre nous. La lame de Slayer traversa l'humus et en ressortit toute propre. *Raté. Merde.*

Un monticule épais s'élevait là où Solomon s'était agenouillé. Tenter de le traverser briserait ma lame et ne mènerait à rien.

— D'abord tu t'agenouilles, puis tu te caches. Jusqu'ici, je ne suis pas impressionnée.

Le monticule explosa. Des mottes de terre recouvrirent la neige. Solomon bondit sur moi en riant.

Je l'évitai et l'attaquai au flanc. Slayer traça une ligne étroite sous ses côtes. Le sang jaillit. Solomon pivota et m'allongea une gifle. Le coup m'atteignit à la poitrine. Je volai, glissai dans la neige et heurtai je ne sais quoi. Le froid pénétra mon côté droit, comme si quelqu'un m'avait planté un glaçon dans le rein. Mes poumons brûlaient. Des cercles de couleur dansaient devant mes yeux. J'avais dû me cogner la tête.

Je compris que je m'étais écrasée contre les restes d'un golem. Un liquide chaud et visqueux mouillait mon flanc. Je voulais une douche. Ouaip, je m'étais indubitablement cogné la

tête.

– Secoue-toi, m’ordonna Erra. Allez, debout !

Je me libérai. La lance du golem dépassait, maintenue par son corps, et sa tête était rouge de mon sang. Exactement ce dont j’avais besoin.

– Ça y est, tu as recouvré la vue ?

– Ne t’impatiente pas, j’arrive.

Ouais, pas tant que ça.

– Vu d’ici, tu donnes surtout l’impression d’avoir du mal à respirer.

La neige dansait devant mes yeux, je voyais Erra par intermittences.

– D’être à bout de souffle. Tu donnes surtout l’impression d’être à bout de souffle. Franchement, tu devrais soigner un peu tes répliques.

– Merci, je m’en souviendrai.

La brume disparut. Solomon me chargeait à quatre pattes.

Pas le temps. Je m’adossai contre le golem et agrippai Slayer à deux mains.

Solomon était sur moi.

– Il est temps de prier.

Je lançai mes jambes violemment, le frappant au ventre, et enfonçai ma lame dans sa poitrine. Slayer se glissa entre les côtes. La pointe rencontra une résistance qui disparut.

Les battoirs de Solomon tentèrent de se refermer sur moi, mais je le maintenais à distance avec mon pied. Son poids faisait gémir mes os. Seigneur, qu’il était lourd. Je tournai la lame, tentant de déchirer son cœur.

– Abandonne ! (Je manipulai de nouveau la lame, cette fois pour l’extraire.) J’ai touché le cœur.

Erra s’esclaffa.

– Je sais. As-tu la moindre idée du nombre de corps que j’ai dû tester avant de trouver celui-ci ?

La lumière faiblissait. La terre s’empilait autour de nous. Quelques instants de plus et je serais ensevelie.

La blessure grignotait mon flanc. Mon sabre coincé, je ne disposais plus guère que de mes aiguilles d'argent, mais les planter dans un non-mort équivalait à le frapper à coup de cure-dents, légèrement douloureux mais totalement futile.

Les pieds de Solomon s'enfonçaient dans le sol. Il m'effleurait le cou du bout des doigts.

Je n'avais pas assez d'air.

— Mais tu vas le laisser mourir, oui !

— Il ne lui reste pas grand-chose, ne t'inquiète pas. Tu parles vraiment beaucoup, comme un petit écureuil dans un arbre, « scoui-scoui-scoui »...

Je voyais à peine la lumière au-dessus de nous. Si la terre s'élevait encore, Solomon allait s'effondrer sur moi en mourant pour la deuxième fois. Je suffoquerais, enterrée vivante.

— Tu fais vachement bien l'écureuil.

Solomon se jeta sur la droite. Il m'agrippa le bras, baissa la tête et me mordit.

— Qu'est-ce que... ?

Solomon sourit.

— Petit écureuil ! Tu as le goût de mon sang.

Et merde !

Une silhouette hirsute frappa Solomon, grognant et claquant des mâchoires. Solomon sursauta et un poids supplémentaire m'écrasa alors que mon caniche géant déchirait le dos du non-mort. Je hurlai. Solomon envoya valdinguer le chien d'un geste de la main. Le poids se déplaça et je pus saisir mon couteau de lancer.

— Ne touche pas à mon chien !

Solomon éclata de rire.

— Comme c'est étrange. Hugh nous cache des choses. Pas étonnant. C'est le problème avec les employés. Sans ambition, ils sont inutiles, mais ambitieux...

Je plantai mon couteau dans la gorge de Solomon.

— Carotide percée. Amuse-toi bien.

Le sang de Solomon m'inonda le visage.

– À bientôt, gargouilla-t-il.

Les yeux de Solomon s'éteignirent. Il frissonna et s'effondra sur moi.

Erra s'était enfuie.

Je repoussai le cadavre de Solomon pour me libérer.

Un instant plus tard, une langue puante me léchait le visage, me gratifiant d'un parfum exquis de vieille charogne.

Je serrai son cou velu.

– OK, OK. Laisse-moi me relever, maintenant.

Le caniche s'éloigna en bondissant, surexcité. Je me redressai. La coupure sur mon flanc protesta. Le mur de terre m'arrivait à la taille. Je m'y appuyai pour ne pas retomber.

Solomon reposait tête contre le sol. Je lui donnai un coup de pied. Cela ne me fit aucun bien. Alors je recommençai, au cas où, et me rendis compte qu'il avait une lance plantée dans le dos.

La garde s'abaissa. Les gens sortirent du Temple et se dirigèrent vers moi.

D'où avait surgi cette lance ?

Un homme m'atteignit.

– Êtes-vous blessée ?

– Qui a tiré cette lance ?

Il recula.

– Je suis médecin, je peux vous aider.

Je tentai de parler lentement sans être menaçante.

– D'où sort cette lance ?

Il cilla.

– Je ne sais pas, je n'ai rien vu.

J'attrapai la lance et tirai. *Putain !* C'était bien enfoncé. Je mis mon pied sur le cadavre et tirai plus fort. La lance se libéra. Elle avait appartenu à l'un des golems. Quelqu'un l'avait ramassée et projetée. Quelqu'un de très fort.

Quelqu'un m'avait aussi vue ramper autour du pylône de Joshua et avait appelé le centre Biohazard. Et quelqu'un m'avait observée depuis les ruines. Et voilà que quelqu'un avait

embroché Solomon avant de disparaître. Je commençais à en avoir marre des secrets.

« Petit écureuil. Tu as le goût de mon sang. (...) À bientôt. »

Elle avait reconnu le sang de sa famille, mais elle ignorait qui j'étais. À sa place, je me suivrais jusque chez moi et fouillerais tout pour trouver un moyen de pression. J'avais toujours su que cela se produirait un jour, et ce jour était arrivé. Tous mes amis venaient de se transformer en cibles mouvantes.

Julie. J'avais des photos de Julie à la maison.

Il fallait que je rentre.

Il fallait que je prévienne la Meute.

Je me retournai et vis Souci sur le flanc dans la neige rouge.

Seigneur ! Je titubai vers elle.

Le med-mage me poursuivit.

— Attendez !

Souci ne bougeait pas. Les débris d'une lance de golem dépassaient de son cou. Elle avait dû être touchée quand Erra balançait n'importe quoi dans tous les sens.

Je me laissai tomber dans la neige et pris sa tête sur mes genoux. Ses yeux restaient sombres. Ses longs cils ne bougeaient pas.

— Vous pouvez la soigner ?

— Elle est morte, répondit le med-mage.

Cette salope avait tué ma Souci. J'avais utilisé cette mule pendant un an. Je lui avais apporté des carottes, je l'avais brossée et j'avais compté sur elle pour m'emmener partout, dans la bagarre comme dans l'orage. Et voilà qu'elle était morte, tuée par hasard.

Je me levai, chancelante. Je devais atteindre le téléphone.

Les gens s'écartèrent sur mon passage. Je montai l'escalier et attrapai la première personne que je rencontrai.

— Téléphone ?

— À l'intérieur, à droite.

Je trouvai le téléphone dans une petite pièce.
Fonctionne. Nom de Dieu, fonctionne.

Tonalité. *Oui !*

Je composai le numéro de la forteresse. Un homme décrocha. J'aboyai :

- Curran, maintenant !
- Qui est à l'appareil ?
- Kate Daniels. Je suis l'agent de...

Il y eut un clic puis la voix de Curran dit :

- Laissez un message.
- La Mary d'acier s'appelle Erra. Si l'un des tiens s'attaque à elle, elle le rendra fou. C'est sa spécialité. Elle sert Roland, ce qui signifie qu'elle est ici pour détruire la Meute. Faites attention. Ne la combattez pas directement si vous pouvez...

L'appel fut coupé. J'avais atteint la limite du répondeur.

Je composai le numéro de l'Ordre. Maxine décrocha.

- J'ai besoin qu'on vienne me chercher au Temple.
- Je suis désolée, ma chérie, mais tout le monde est sorti.
- Et Andrea ?
- Elle aide Mauro.

Je raccrochai et composai le numéro de Jim. Il décrocha à la deuxième sonnerie.

- J'ai besoin d'aide.
- Tu viens seulement de t'en apercevoir ?

J'essayai de parler calmement.

– Je suis au Temple. Je viens de tomber sur la Mary d'acier et je dois arriver chez moi avant elle.

- Une voiture sera là dans vingt minutes.
- Merci.

Je sortis. Trois rabbins s'approchèrent. La femme aux cheveux gris, Weiss et un septuagénaire. Avec sa longue chevelure et sa barbe blanches, il avait l'air très vieux et il boitait, appuyé sur un bâton décoré.

– Vous avez amené cela au Temple. (Il désigna le cimetière de golems.) Vous n'êtes plus la bienvenue. Partez.

Génial, merci. Je pointai le doigt en direction de Solomon.

- Brûlez le corps. Ne touchez pas le sang. Si vous présentez

des symptômes de la moindre maladie, appelez le centre Biohazard. (Je me tournai vers le médecin.) Vous ! Soignez-moi.

— Vous n’avez pas entendu ?

La femme me dévisageait, incrédule.

— J’ai une Mary au potentiel pandémique qui pilote des mages non-morts et qui prépare un raid sur ma maison. Toute personne que je connais est devenue une cible. Être bannie du Temple est le cadet de mes soucis.

Chaque pas provoquait une douleur sourde. Ma peau était mouillée sous le bandage. La blessure s’était rouverte. Le médecin du Temple était bon, mais la coupure n’avait pas eu le temps de se refermer. Au moins, le bandage était bien posé, l’hémorragie était contenue.

J’atteignis le pont et me laissai tomber dans une congère. Grendel me lécha avant de s’enfuir pour repeindre la neige en jaune.

Il fallait que je rentre.

Une voiture franchit le pont bien trop vite. Noir métallisé, elle ressemblait à un *hot rod* avec un train avant digne de l’anneau de vitesse d’Indianapolis. Sur le capot des flammes rouges léchaient un crâne cornu surmonté des mots « demon lighting ». « *Éclair démoniaque* », carrément. L’arrière bombé peinait à contenir un monstrueux moteur à eau enchanté.

La voiture freina dans une giclée de neige et s’immobilisa à soixante centimètres de ma congère. La vitre côté conducteur descendit, pour révéler une minuscule Indonésienne. Je l’avais déjà rencontrée. C’était la spécialiste en mythologie de la Meute. Elle était, en outre, végétarienne et se métamorphosait en un tigre blanc qui louchait et refusait de mordre tout ce qui pouvait saigner.

Elle était aussi aveugle qu’une chauve-souris.

Dali me regarda à travers les loupes de ses lunettes.

— Monte.

J’ouvris la bouche mais rien n’en sortit.

– Monte, Kate.
– Qu'est-ce que c'est que ce truc ?
– C'est une Plymouth Prowler 1999. Connue aussi sous le nom de Pooki.

Je pariai que Jim trouvait ça drôle.

– Dali, tu y vois à peine. Tu ne peux pas conduire.

Dali redressa la tête.

– On parie ?

Pas le choix. J'appelai Grendel, le fourrai dans la voiture et attachai ma ceinture.

Dali enfonça l'accélérateur. La neige s'envola des deux côtés de la voiture. Les planches en bois tremblèrent sous le poids de la Plymouth. Devant nous, le pont faisait une courbe, mais Dali ne montrait aucune intention de ralentir.

– Dali, il y a un virage. (Qui s'approchait à toute vitesse.)
Dali...

La voiture accéléra, droit devant.

– Braque, bon sang ! À gauche !

Le rail de bois nous fonçait dessus. La Plymouth vira à gauche si brusquement qu'elle faillit se retourner. Je retins mon souffle. L'espace d'une seconde, la voiture décolla du sol, puis les quatre roues se reposèrent.

– Je l'avais vu, (Dali repoussa ses lunettes épaisses comme des culs-de-bouteille sur son nez.) Je ne suis pas aveugle, tu sais. Tiens-toi à ton siège, il y a un nouveau virage devant nous.

Si je survivais à ça, je tuerais Jim à mains nues.

Dali se tourna joyeusement vers moi.

– Maintenant, je connais ta kryptonite.

– Quoi ?

– La kryptonite. C'est la pierre qui peut tuer Superman.

Je la dévisageai.

Elle sourit.

– Tu as peur de ma conduite.

Ce n'était pas de la conduite, mais du suicide.

– Il faut que je te parle d'Erra. (Je serrai les poings tandis

que la voiture dérapait sur la neige.) Pour que tu puisses expliquer à Jim.

Dali fit la grimace.

– Qu'est-ce qui me vaut ce privilège ?

– Tu es une experte et tu peux étayer mes découvertes grâce à tes propres recherches. Jim t'écouterà et je n'ai pas le temps de lui expliquer tout ça maintenant.

Elle me dévisagea.

– Kate ? C'est vraiment, vraiment grave ? Parce que tu serres les dents et tout.

– Regarde la route !

Elle braqua, évitant un camion retourné.

– Je contrôle très bien la voiture.

– Que sais-tu sur Babylone ?

– Pas grand-chose. Mon expertise se limite à la région asiatique. Babylone était une cité-État mésopotamienne, bâtie trois mille ans avant l'ère commune, qui est devenue un empire. Sargon d'Akkad dit l'avoir construite. La Mésopotamie est censée être le berceau de la civilisation, et Babylone est surtout connue pour le Code d'Hammourabi, le premier code juridique écrit, et les Jardins suspendus qui représentent la première fois que l'Homme a dû restructurer une ville pour baisser. Je crois que son nom signifie « le portail des dieux », même si personne ne sait exactement pourquoi...

Sa définition de « pas grand-chose » était étrange.

– On l'appelait « portail » parce que c'était la première cité construite après l'Eden, dis-je.

Elle regarda le pare-brise.

– Babylone date de trois mille ans avant l'ère commune. C'est trop récent.

– Ça, c'est la nouvelle Babylone. L'ancienne Babylone a été presque entièrement construite par la magie et s'est effondrée quand la tech a pris le dessus. (Je désignai le cimetière des bâtiments qu'était devenu le centre-ville.) L'ancienne Babylone avait douze mille ans quand l'ère commune a débuté.

- Comment sais-tu ça ?
- Aucune importance. As-tu déjà lu le poème d’Erra ?
- Non.

– C’est un poème qui agit comme une amulette contre les maladies en général et contre le dieu Erra en particulier. Il a été découvert gravé sur des tablettes de pierre dans tout Babylone. Il en existe plus de copies que de l’épopée de Gilgamesh.

Dali siffla.

– Gilgamesh était leur grand seigneur.

– Oui, mais ils ne le craignaient pas, alors qu’ils redoutaient vraiment Erra. Ils en avaient une telle frousse qu’ils ont gravé ce poème sur toutes les surfaces rocheuses disponibles. Erra était le dieu des Épidémies, de la Peur et de la Folie. Il disposait de sept guerriers : Torche, Séisme, Déluge, Tempête, Bête, Venin et Ténèbres. Les quatre premiers possédaient des pouvoirs élémentaires.

- Le feu, la terre, l’eau et le vent, acquiesça Dali.
- Bête était un monstre. Venin s’explique tout seul.
- Et Ténèbres ?

Je secouai la tête.

- Personne ne sait.

Elle fit une grimace.

- Classique.

– Le poème explique qu’Erra et Ishum, son conseiller, sont venus à Babylone et l’ont détruite. Le poème a tort. Erra n’était pas le chef, c’était Ishum. Les Babyloniens avaient tellement peur d’Erra qu’ils lui ont laissé le pouvoir pour s’en protéger. Ils ont aussi fait d’elle un mâle.

- Attends ? Erra est une fille ?
- Oui. Erra est une femme. Et Ishum est Roland.

Dali crispa les mains sur le volant.

Je continuai.

– En 6200 avant Jésus-Christ, Roland et Erra se baladaient et conquéraient la Mésopotamie. Ils étaient jeunes et c’était leur première grande guerre. Ils ont trouvé Babylone, dirigée par

Marduk, déjà très âgé à l'époque. Il était monstrueusement puissant mais sénile. Le monde avançait mais pas Marduk, et il le savait. Il se contentait de régner sur Babylone, sa dernière cité, la gemme du monde antique. C'était une métropole florissante presque entièrement construite par la magie profonde, et il en était très fier.

Je connaissais très bien cette histoire. Voron me l'avait racontée très longtemps auparavant, sauf que, dans sa version, Erra était un homme. Même les chefs de guerre de Roland ne connaissaient pas tout de lui.

— Roland décida qu'il ne disposait pas des troupes nécessaires pour tenir la ville. Marduk étant adoré, les armées de Roland auraient eu affaire à une forte résistance et à une infrastructure administrative trop complexe pour être renversée. Roland fait la guerre pour acquérir, pas pour soumettre. Il veut prendre les villes avec un minimum de dommages, pour installer son propre gouvernement et faire en sorte que l'infrastructure s'améliore. Il passa donc son chemin. Mais Erra insista pour attaquer. Quelque chose chez Marduk avait dû lui déplaire.

» Avec ses sept guerriers et une portion de l'armée de Roland, Erra prit la ville et en expulsa Marduk, mais les Babyloniens refusèrent de se soumettre. Elle décida donc de détruire Babylone. Elle la bombardait d'épidémies et laissa ses sept guerriers faire ce qu'ils voulaient de la cité. Elle tua la moitié de la population, détruisit les lieux saints et commit des atrocités incroyables. C'était l'enfer sur terre. Quand il n'y eut plus rien à avilir, elle s'enfuit. Marduk revint et reconstruisit la cité, mais il fallut des siècles pour qu'elle retrouve son rayonnement d'antan. Ce que nous connaissons de Babylone grâce aux recherches archéologiques n'est qu'un pâle reflet de ce qu'elle a été. (Je jetai un coup d'œil à Dali pour m'assurer qu'elle comprenait.) Ils possédaient des défenses magiques telles que nous ne pouvons qu'en rêver. Et Erra les a écrasées en riant avant de partir. Il faut que tu racontes cette histoire à Jim.

Dali déglutit.

— Pourquoi ?

— Parce qu'Erra est ici. Curran a tué Déluge et je viens d'abattre Séisme.

— Elle va s'en prendre à nous ?

— Je le pense. Elle a ses sept guerriers, tous sont non morts et elle les pilote comme des vampires.

Dali haussa les épaules comme pour se débarrasser de sa peur.

— Tu es sûre de ça ?

— Certaine. Erra génère des épidémies. Jadis, elle précédait les armées de Roland. Elle passait et, le lendemain, il ne restait que des cadavres. Une fois que l'endroit s'était assaini, les troupes de Roland suivaient. Nous savons que Roland veut se débarrasser de la Meute. Erra est l'arme idéale pour ça. Son pouvoir de faire paniquer les animaux fonctionne sur les Changeformes.

— Tu plaisantes.

Je citai :

— « Je dévaste la terre et la change en poussière, j'écrase les cités et n'en laisse que ruines, j'écroule les montagnes, panique les animaux. » Elle rend les Changeformes fous, Dali. Elle vous force à redevenir sauvages. Tu as entendu parler des témoins de la rixe au *Cheval d'acier*. C'est ce qui leur est arrivé. Vous ne pouvez pas la combattre. Explique-le à Jim. Je ne sais pas s'il s'agit d'un pouvoir personnel ou si elle utilise celui de l'un de ses guerriers, mais elle dispose de la magie ancienne, un pouvoir que la Meute ne peut pas contrer. Vous ne pouvez pas la combattre parce qu'elle vous poussera tous à la folie.

La voiture s'immobilisa dans un dérapage, et je me rendis compte que nous étions devant chez moi. Je sortis, Grendel sur les talons.

— Kate ? (Les yeux de Dali étaient immenses.) Comment la combat-on ?

— Je l'ignore. Vous ne pouvez pas l'affronter directement,

mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous n'ayez pas à le faire.

Je claquai la portière et courus vers mon immeuble.

CHAPITRE 21

Je grimpai les marches quatre à quatre, Slayer à la main et mon caniche infernal sur les talons.

La porte de l'appartement était en un seul morceau. Aucun signe d'effraction.

Je glissai la clé dans la serrure et ouvris en grand. Le chien trotta à l'intérieur. Je le suivis sur la pointe des pieds.

Cuisine. OK.

J'entrouvris la porte de la salle de bains du bout des doigts. OK.

Mon salon. OK.

La bibliothèque-chambre de Julie. OK.

Tout allait bien. Mon appartement était vide.

Je devais effacer toute trace de Julie.

Je pouvais jeter les photos, mais il y avait des signes de sa présence partout. Des vêtements, un nounours à dents de vampire, une chambre à moitié peinte en noir avec un grand « interdiction d'entrer » au pochoir sur la porte... Tôt ou tard, Erra se glisserait dans mon appartement, dénicherait quelque indice de l'existence de Julie qui m'aurait échappé et l'inciterait à la rechercher. Si elle la trouvait, elle tuerait ma petite, lentement, pour me torturer.

Réfléchis, réfléchis, réfléchis !

J'attrapai une paire de ciseaux, ouvris l'armoire de Julie et en tirai sa robe gothique préférée. Deux entailles et j'avais deux rubans noirs. Avec un peu de colle, je fixai les rubans sur le coin des photos.

Des photos funéraires. C'était ce que Voron avait fait quand

Larissa, une rate-garou qui avait un temps voyagé avec nous, était morte. Il avait mis des rubans noirs sur sa photo. J'avais une fille décédée dont je conservais le souvenir par des photos.

Je sortis le dossier scolaire de Julie du tiroir à paperasses et le plaçai dans le poêle à bois. Un peu de kérosène et, en deux minutes, les carnets de notes étaient partis en fumée.

Je connaissais le numéro de l'école par cœur. Il n'était inscrit nulle part. De toute façon, si Erra pensait que Julie était morte, elle ne la rechercherait pas. J'attrapai le téléphone. En dix secondes, j'avais donné des instructions détaillées : Julie ne devait pas quitter l'école ni me contacter, je le ferais moi-même.

Je raccrochai, appelai l'Ordre et raccrochai aussitôt. Si Erra connaissait la fonction « bis », celle-ci ne lui servirait à rien.

Les papiers n'étaient plus que cendres. Je m'assis par terre et regardai les flammes. Julie était en sécurité.

Grendel s'approcha de moi et gémit doucement.

– Donne-moi une minute.

Toute ma vie, j'avais œuvré pour échapper à cet instant. Ma famille m'avait retrouvée. Même si je tuais Erra – ce qui était un énorme conditionnel – je ne pourrais que me faire remarquer.

Il fallait que je rassemble mes affaires et que je fuie dans la forêt, où elle ne pourrait pas me traquer. Je savais où me cacher. Voron et moi avions préparé plusieurs échappatoires.

Et Julie ? Certes, elle était en sécurité, mais elle ne comprendrait pas. Elle penserait que je l'avais abandonnée. La prendre avec moi était hors de question. Julie n'était pas moi. Avec un poignard, je pouvais me fondre dans la forêt et en ressortir quelques semaines plus tard, plus maigre mais toujours prête à me battre. Julie n'en était pas capable. La seule solution responsable consistait à la laisser où elle était.

Elle fuguerait à la première occasion et partirait à ma recherche.

Je pouvais lui faire passer un message par l'école, expliquer que je devais m'absenter et leur faire confiance pour la garder.

Aucun choix n'était vraiment bon. Quand on se soucie des

gens, ils nous retiennent.

À supposer que je m'enfuie et qu'Erra perde ma trace. La Meute serait sa cible suivante. Elle démolirait les Changeformes et, une fois qu'elle en aurait fini avec eux, s'en prendrait à la ville. Si elle faisait vraiment ce pour quoi elle était connue, Atlanta deviendrait un cimetière.

Erra était l'étoffe de mes cauchemars d'enfant. Pour la première fois depuis que j'étais adulte, j'avais envie que mon papa soit vivant et qu'il allume la lumière dans ma chambre trop sombre. Sauf que Voron était mort. En outre, je savais ce qu'il me dirait : « Fuis. Fuis aussi vite et aussi loin que possible. » J'en avais la possibilité, pour l'instant, avant qu'elle me retrouve. Si je laissais passer cette chance, ma fuite serait pour toujours impossible. Fin du spectacle.

Je ramassai Slayer sur le sol et fis glisser mes doigts sur sa lame, sentant la magie me mordiller la peau. Le besoin de m'enfuir m'étreignit. Les murs se refermaient sur moi, comme si mon appartement avait rétréci.

Ce n'était pas moi. Moi, je ne paniquais pas. Et j'avais besoin, grand besoin de sang-froid.

Je fermai les yeux et me laissai aller. J'imaginai le pire scénario. Julie, morte, son petit visage couvert de sang. Curran, mort, son corps démembré, ses yeux gris perdus dans le vide, sans la moindre trace d'or. Jim, Andrea, Raphaël, Derek, morts, déchiquetés.

Mes mains étaient glaciales. Mon pouls s'emballait. Les battements de mon cœur résonnaient trop fort dans mes oreilles.

Atlanta, ravagée. Des cadavres dans les rues. Des vautours volant en décrivant des cercles mais qui hésitent à se poser de crainte de s'empoisonner.

Je m'immergeai dans tout cela. Ça faisait mal. Mon visage était en sueur.

Un long moment s'écoula.

Graduellement, mon rythme cardiaque ralentit. J'inspirai et

expirai profondément. Plusieurs fois. La fatigue m'envahit lentement. Le caniche me lécha la main.

J'avais fait croire à mon cerveau que le pire était arrivé et j'avais survécu. Tout le monde était encore en vie. J'avais toujours une chance de les protéger.

Mon souffle se régula. La peur s'éloigna. La peur détournait les ressources. Si on avait peur suffisamment longtemps, le corps finissait par se défendre et rejeter la terreur. J'avais surchargé mes circuits. Mon esprit se remit doucement en marche, comme une horloge rouillée.

— Je me suis amusée. Je me suis fait des amis, j'ai adopté une gamine, je suis tombée amoureuse. Il est temps d'en payer le prix.

Grendel pencha la tête d'un côté.

— Et cette salope a tué Souci. Il faut qu'on la détruise. Tu es partant ?

Le caniche se retourna, trotta vers la cuisine et me rapporta son bol.

— Qu'est-il arrivé à ton altruisme ? Très bien, je te paierai en viande si tu m'aides à la tuer.

Le chien aboya.

— Marché conclu. Viens, allons voir ce qu'on peut te trouver.

Je souris et me levai. Tout mon corps était douloureux, le combat m'avait coûté cher et la blessure n'aidait pas. J'avais l'impression de traîner des chaînes d'acier.

Je les traînai jusqu'à la cuisine, ouvris le frigo, fourrai la tête non morte dans la poubelle et tentai de trouver quelque chose à manger.

On frappa à la porte.

J'enfermai Grendel dans la salle de bains avant d'ouvrir.

Erra se tenait sur le palier, sous une cape de fourrure, le visage caché par la capuche. Je mesurais un mètre soixante-dix-huit. Elle me dépassait de vingt centimètres.

Elle n'aurait pas pu me laisser deux heures pour reprendre mon souffle ?

Je tins la porte ouverte.

– Une visite en personne. Quel honneur.

– En effet. Il y a une garde sur ta porte. C'est toi qui l'y as placée ou tu as payé quelqu'un ?

– C'est moi.

Elle tendit la main, me permettant d'apercevoir les cals à la base de ses doigts – une main d'épéiste. Des mains d'homme, avait dit Bob. Je comprenais pourquoi.

La garde s'agrippa à sa peau en émettant un éclair bleu. Ça devait faire un mal de chien.

Elle referma le poing.

La lueur bleue se solidifia autour de sa main. De minuscules craquements la traversèrent. Elle tint une longue seconde puis se brisa, comme un panneau de verre. La magie explosa dans mon crâne, se transformant en une migraine atroce.

Message reçu. Tout ce que je pouvais faire, elle pouvait le défaire. Quelle subtilité.

Des fragments de la garde tombèrent, se désintégrant dans l'air. Erra secoua la main en faisant la grimace.

– Pas si mal.

Mon crâne avait une envie débordante d'éclater.

– On commence tout de suite ou on se bat plus tard ?

– Plus tard, déclara-t-elle.

Elle entra. Apparemment, elle voulait discuter. Parfait. Je pouvais toujours la saigner plus tard. Je refermai la porte.

Erra retira sa capuche, révélant une masse de cheveux bruns presque noirs, ôta sa cape et la jeta sur mon lit. Elle portait un ample pantalon noir et un pourpoint de cuir clouté. Une épée longue pendait à sa ceinture. Aucune décoration, une garde fonctionnelle, une lame à double tranchant de soixante-dix centimètres de long. Excellente d'estoc comme de taille. Le genre d'épée que je porterais. Ses cals laissaient supposer qu'elle savait s'en servir. Mon espoir d'affronter un lancier

s'envolait. C'était une géante qui savait manier l'épée et brisait les gardes comme des noix.

– Tu ne craches pas le feu, par hasard ?

– Non.

– C'est déjà ça.

Erra me faisait face. Elle paraissait avoir dix ans de plus que moi. Son nez était plus long, presque romain, et ses lèvres plus charnues. Croiser le regard de ses yeux sombres me procurait comme un choc électrique. La magie bouillonnait dans ses iris, nourrissant son arrogance, son intelligence et son tempérament de feu. J'eus la chair de poule.

Elle me scruta, les yeux plissés.

Je levai la tête bien droite et lui rendis son regard.

Erra rit doucement.

– Le sang ne ment pas. Voilà un touchant petit vestige de ma propre mortalité. Des milliers d'années et des pouvoirs quasi divins, pourtant un bébé à mon image me défie.

Que répondre à cela ? Personne possédant une once de bon sens ne pouvait douter que nous étions apparentées. Même teint, mêmes yeux, même forme de visage, même sourire, même silhouette, sauf qu'elle était immense. Nous portions jusqu'au même genre de vêtements.

Le rituel Dubal prenait soudain sa signification. C'était elle que j'avais vue dans le liquide, pas moi. Dès qu'on nous apercevrait côte à côte, je ne pourrais plus cacher mon identité.

Erra détailla l'appartement.

– C'est ici que tu vis ?

– Ouais.

– C'est un taudis.

Mais pourquoi est-ce que tout le monde s'acharne à critiquer mon univers ? Mon bureau est minable et mon appartement, un taudis...

– Quel âge as-tu ?

– Vingt-six ans.

Elle cilla.

– Tu n'es vraiment qu'un bébé. Quand j'avais ton âge,

j'avais un palais, des serviteurs, des gardes et des professeurs.
On n'oublie jamais son premier.

– Son premier quoi ?

– Son premier palais.

Je levai les yeux au ciel.

– Merci.

– De rien. (Erra jeta un coup d'œil à la bibliothèque.) J'aime bien tes livres. (Elle ramassa une photo de Julie sur l'étagère.)
Qui est cette enfant ? Elle ne fait pas partie de la famille.

– Une orpheline.

Erra effleura le ruban noir.

– Que s'est-il passé ?

– Elle est morte.

– Les enfants meurent souvent. (Elle se retourna et désigna la cuisine.) Il fait froid. Aurais-tu quelque chose à boire ?

– J'ai du thé.

C'était surréaliste. Peut-être qu'en lui offrant quelques biscuits je retarderais la destruction d'Atlanta ?

– Il est chaud ? demanda-t-elle.

– Oui.

– Alors ça ira.

Je passai dans la cuisine, préparai du thé, en versai deux tasses et m'assis. Slayer m'attendait sur la chaise. Je le fis glisser sur mes genoux. Erra se posa en face de moi et versa une tonne de miel dans son thé.

De toutes les personnes que je connaissais, j'étais celle qui avait le plus de chances de la vaincre. Je n'étais pas au mieux de ma forme, mais on ne choisit pas le moment où l'on doit se battre pour sa vie.

– À quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

Je pense que tu as une meilleure allonge, mais que je suis plus rapide.

– Pourquoi une épée et pas une lance ?

– La lance est bonne pour clouer certaines choses. Les épées ont tendance à se briser sous le poids. Je t'ai vue combattre, tu

mérites de mourir par l'épée. (Elle eut un rictus sardonique.) À moins que tu n'aies l'intention de te laisser déchiqueter sans broncher.

Je haussai les épaules.

— J'y ai pensé, mais j'ai une réputation à préserver.

Elle rit.

— J'ai découvert qui tu étais. Tu es l'enfant perdue dont Im parle quand il pique une crise de mélancolie.

Mélancolie, c'est ça. Il se désole de n'avoir pas pu me tuer, oui. Comme c'est charmant.

— Im ?

— Un surnom d'enfance de ton père. Sais-tu qui je suis ?

— Le fléau de l'ancien monde. La porteuse d'épidémies. La mangeuse de villes. Ma tante.

La sœur aînée de Roland.

Erra leva sa tasse.

— Célébrons cette petite réunion de famille.

Je levai ma cuillère et la fis tourner deux fois dans les airs.

— Youpi !

Elle sourit.

— Tu es trop drôle pour être sa fille. Ses enfants ont tendance à se prendre au sérieux jusqu'à l'absurde.

Je sirotai mon thé. Plus nous bavardions, plus je récupérais.

— Je ne te le fais pas dire.

— Tu ressembles plus aux miens. Mais je ne me suis réveillée qu'il y a six ans, alors tu ne peux pas être de moi. Dommage. Ailleurs, à une autre époque, j'aurais pu faire de toi quelque chose d'acceptable.

Je ne pouvais résister.

— Comment étaient tes enfants ?

— Impulsifs et violents. J'ai surtout eu des garçons et ils aimaient les plaisirs simples : l'alcool, les femmes et la bataille, de préférence les trois à la fois. Les enfants d'Im regardent les étoiles et fabriquent des horloges qui calculent des événements inutiles, comme l'angle des serres d'un faucon quand il frappe

sa proie. Ils démontrent l'efficacité de leurs machines et tout le monde s'émerveille. Mes enfants se saoulent, confondent un troupeau de vaches avec un régiment ennemi et massacrent tout ce qui bouge en hurlant comme des déments jusqu'à ce que toute l'armée panique.

Un peu comme Ajax, l'un des Grecs qui avaient assiégé Troie. Ça avait dû être pendant sa période grecque.

Erra but une gorgée de thé.

— Un de mes idiots a traîné les portes d'une ville sur une montagne. Je lui ai demandé pourquoi, il m'a répondu : « Ça me semblait une bonne idée, sur le moment. »

Je cillai.

— Est-ce qu'il refusait aussi de se couper les cheveux ?

Erra fit la grimace.

— Il les perdait. C'était sa grande feinte : se faire pousser une crinière pour que personne ne remarque son début de calvitie. Son père était superbe. Aussi stupide qu'un pigeon mais superbe. J'ai pensé que mon sang pourrait compenser son manque de cervelle.

— Et comment ça s'est terminé ?

Ma tante grimaça.

— C'était l'enfant le plus bête que j'aie jamais eu. Le tuer fut un peu comme soigner une migraine.

Je vidai ma tasse de thé.

— Tu as tué ton propre fils ?

— Ce gamin était une erreur et, quand on fait une erreur, on doit la réparer.

— Je pensais que Samson s'était suicidé.

C'était du moins ce qu'en disait la Bible.

— C'est ce qu'il a fait, je l'ai juste un peu aidé.

— Ajax s'est suicidé aussi.

Elle buvait son thé dans un geste tellement similaire au mien que je dus m'empêcher de la dévisager.

— Tiens, tiens.

Voilà donc ma famille. Un véritable bonheur.

Je remplis de nouveau ma tasse.

Ma tante leva les yeux sur moi.

— Sais-tu ce que fait ton père quand l'un de ses enfants le déçoit ?

— Je suis sûre que tu vas me le dire.

— Il m'appelle. Im est trop sentimental pour réparer ses erreurs. Il l'a fait quelquefois, mais il fallait vraiment qu'ils aient commis quelque chose de terriblement stupide pour qu'il s'en charge personnellement.

— Je suis très douée en stupidité.

Elle sourit d'un air carnassier. Comme une épée sort de son fourreau.

— Je veux bien le croire.

Nous nous dévisageâmes.

— Pourquoi la Meute ? demandai-je finalement.

— Cinq demi-sang sont faciles à tuer. Plusieurs troupes suffisent pour les déborder. Cinquante demi-sang sont capables de venir à bout d'un bataillon cinq fois plus nombreux qu'eux. Ils sont rapides et ceux qu'ils ne tuent pas paniquent. Cinq cents demi-sang peuvent combattre une armée dix fois supérieure en nombre et triompher. (Elle buvait son thé, le visage glacial.) J'ai déjà vu ça, il y a des milliers d'années. Ce nouveau royaume de demi-sang est encore dans son enfance. Il faut l'écraser avant qu'il n'apprenne à marcher.

Je la regardai dans les yeux et y vis une intelligence impitoyable.

— Pourquoi les appelles-tu demi-sang ?

— C'est un terme pratique, qui porte suffisamment de mépris. Imagine un soldat face à une monstruosité tellement plus forte et plus rapide que lui qu'on dirait un cauchemar. Quand il lui inflige une blessure qui tuerait un humain, ses copains lui tombent dessus et, quinze minutes plus tard, la créature amochée est à nouveau sur pied. D'où peut venir son courage ?

Je me penchai vers elle.

– Mais si tu penses que la créature est une abomination, un demi-sang, donc un inférieur, tu peux la regarder de haut et trouver la force de la combattre.

Erra hocha la tête.

– Exactement.

– Pourquoi ne pas tout simplement les déclarer impurs et transformer tout ça en croisade ?

Elle pointa sa cuillère vers moi.

– Il vaut mieux ne pas mêler la religion à ce genre de combat. Dès que tu commences à parler de prières et d'adoration, les troupes te prennent pour un dieu. Pendant les périodes de magie, la foi possède des pouvoirs qui provoquent des envies étranges. C'est pour ça que j'ai prévenu Babylone que, s'ils m'élevaient un temple, je raserai la ville et salerais le sol sur lequel elle était construite. De toute façon, les demi-sang doivent être séparés. Ils sont trop organisés et ils ont un Primordial.

Je jouai avec ma cuillère.

– Qu'est-ce qu'un Primordial ?

– Les Primordiaux étaient là en premier. Ils ont plus de pouvoir et un meilleur contrôle auquel les autres demi-sang se soumettent.

Curran.

Les yeux d'Erra s'étrécirent.

– Tu l'aimes bien.

Je haussai les sourcils.

– Le lion, tu l'aimes bien.

– Je ne peux pas le supporter. C'est un connard arrogant.

– Ton lit est en désordre et il y a des marques de griffes autour de ta fenêtre et à l'intérieur de la porte. Tu t'accouples avec lui ?

Je m'adossai à ma chaise et croisai les bras.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Es-tu une traînée ?

Je la fusillai du regard.

— Je prends ça comme un « non ». C'est déjà ça. (Erra hocha la tête.) Notre sang est trop précieux pour que tu baisses avec le premier étalon venu. En plus, ça revient à s'offrir un cœur brisé. Il faut te protéger, sinon tu ne survivras pas à ton premier siècle. La douleur causée par les autres te déchirera.

— Merci pour le sermon.

— À propos de ton demi-sang. Ils sont très amusants au lit, petit écureuil, mais ils veulent toujours des enfants et une famille. La famille, ce n'est pas pour toi.

Ça alors ! Depuis quand elle décide pour moi, elle ?

— Comment sais-tu ce qui est fait pour moi ?

Elle rit.

— Tu sais ce que tu es ? Tu es une pâle imitation de moi. Plus faible, plus lente, plus petite. Tu t'habilles comme moi, tu parles comme moi et tu penses comme moi. Je t'ai vue te battre. Tu adores tuer. Exactement comme moi. Tu passes à l'offensive quand tu as peur et, en ce moment, tu te demandes si tu aurais pu briser la garde de ta porte comme je l'ai fait. Je te connais parce que je me connais. Et je suis une mère affreuse.

Je caressai Slayer sur mes genoux.

— Je ne suis pas toi.

— En effet, et ce sera ta perte. La clé de la survie est dans la modération. Tu ne l'as toujours pas compris, et ne le comprendras jamais.

Se faire sermonner en matière de retenue par quelqu'un qui avait détruit Babylone lors d'une crise d'hystérie. La bonne blague.

— En parlant de modération, le *Casino* appartient au Peuple. Mon père sait-il que tu as attaqué l'une de ses bases ?

Erra haussa les épaules.

— Im approuverait. C'est tellement... (elle fronça les sourcils, cherchant ses mots) vulgaire. C'est exactement ce que je déteste dans cette époque : trop bruyant, trop brillant, trop clinquant. Personne ne remarque la beauté du bâtiment derrière toutes ces lumières colorées et ces bannières. La musique donne

l'impression qu'il héberge un groupe de singes frappant sur des casseroles.

– Ils en ont parlé aux autorités.

Erra écarquilla les yeux.

– Vraiment ? Les minables !

Ghastek ne savait pas qui elle était, mais Nataraja était peut-être assez proche de Roland pour l'avoir rencontrée et donc savoir qu'elle était suffisamment erratique pour réduire le *Casino* en poussière sur un coup de tête. Il ne voulait pas prendre de risques.

Erratique Erra. Seigneur, peut-être ce mot avait-il été inventé pour décrire ma tante. Ce serait complètement fou.

– Qu'a fait la Guilde pour t'offenser ?

Erra leva les yeux au ciel.

– Je dois vraiment tout expliquer ?

– Quoi, tu n'aimes pas jouer les profs ?

Elle rit de nouveau.

– Très bien. Quand tu souhaites conquérir une armée, tu t'approches et tu leur demandes d'envoyer leur meilleur homme. Ils obtempèrent et tu le tues sous leurs yeux, rapidement, brutalement, de préférence à la main. Pendant qu'ils sont sous le choc, tu tires sur le petit mec à grande gueule qui t'a insultée quand tu les approchais. Cela prouve que tu aurais pu abattre le grand d'un coup de feu, mais que tu as choisi de ne pas le faire.

Je hochai la tête. Ça semblait raisonnable.

– Quand tu veux prendre une ville, détruis l'illusion de sécurité de ses habitants. Frappe les établissements les plus importants et les mieux protégés, trouve les dirigeants soi-disant invincibles et tue-les. Il s'agit de détruire le moral des habitants. Une fois leur résolution disparue et leur terreur réveillée, la ville est à toi. La Guilde est pleine de petites gens qui se croient forts. J'aurais pu tuer leur chef dans ses appartements, mais je l'ai traîné jusqu'en bas pour l'assassiner sous leurs yeux. Non seulement ils ne s'opposeront pas à moi,

mais ils propageront la panique chaque fois qu'ils ouvriront la bouche. Or, au moment où je retirais mes hommes, le Primordial est entré. C'était trop tentant.

Donc, le statut de Changeforme de Solomon était une coïncidence. Elle l'avait choisi parce qu'il était à la tête de la Guilde, pas parce qu'il pouvait se couvrir de fourrure.

— Mais tu as donné l'apparence de Solomon à Séisme, pourquoi ?

Erra leva les yeux au ciel.

— Ton père fabrique des armes et des armures. Je peux le faire aussi, mais je préfère créer des golems de chair. Seulement, un golem doit être gorgé de sang avant de pouvoir bouger et il prend le visage du donneur en même temps que son sang. Plus la magie est forte, mieux le golem se déplace et plus il ressemble à son donneur. Les sept premiers que j'ai créés ont tenu deux siècles, parce que j'avais utilisé mes enfants. Maintenant, je dois me contenter de candidats recrutés au hasard et le choix est mince.

Je faillis m'étouffer avec mon thé.

— Voyons si j'ai bien compris : tu as tué tes enfants et tu as piloté leurs corps non morts.

— Oui. Ça te choque ?

— Non. Tu es une psychopathe.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je me levai et lui apportai le dictionnaire. Elle lut la définition.

— Ça résume assez bien, oui. L'idée des règles sociales est une erreur fondamentale. Il n'y a qu'une seule règle dans ce monde : si tu es assez fort pour faire quelque chose, tu as le droit de le faire. Tout le reste est un artifice des faibles pour se protéger des forts. Je comprends leur peur, mais elle me laisse froide.

Elle était ce que Voron aurait voulu que je sois. Aucun regret, aucune hésitation, aucune attache.

Je lui adressai un grand sourire, qu'elle me rendit.

– Pourquoi cette joie soudaine ?
– Je suis heureuse de ne pas être toi.
– Ta mère était très puissante, d’après ce que j’ai entendu.
(Erra ajouta encore du miel dans son thé.) Mais elle avait l’esprit faible. Quel genre de femme se laisse tuer et abandonne son enfant ?

Génial, merci.

– Tu cherches à me blesser ?
– Ce doit être dur de grandir sans mère.
– Ça aide de savoir que c’est mon père qui l’a tuée. (J’avalai mon thé froid.) Ça motive.

Erra me regarda par-dessus sa tasse.

– Quand j’étais enfant, j’avais des poissons. De superbes poissons exotiques qu’on me livrait de très loin. Je les adorais. Mon premier n’a vécu que deux ans. Après sa mort, j’ai pleuré pendant des jours. Puis j’en ai eu un autre. Jaune, je crois. Ma mémoire est embrouillée. Lui aussi est mort quelques mois plus tard. Puis j’en ai eu un autre. À la fin, quand mon poisson mourait, c’était devenu une routine. Je sentais une pointe de tristesse, je brûlais son petit corps avec de l’encens et j’en trouvais un autre quand j’en avais envie.

– Où veux-tu en venir ?

Erra se pencha en avant.

– Les gens sont des poissons, pour nous, mon enfant. La mort de ta mère est douloureuse parce qu’elle était ta mère et qu’Im t’a volé ton enfance. Ta vengeance est justifiée. Mais, pour lui, elle n’était qu’un poisson. Nous vivons longtemps, pas eux. Ne rends pas son crime plus terrible qu’il ne l’est vraiment.

– Je le tuerai.

– Il faudra d’abord me passer sur le corps.

Je haussai les épaules.

– Il faut bien que je m’entraîne un peu avant.

Elle rit doucement.

– Ah, voilà le genre d’attitude que j’aime. Je crois que tu pourrais devenir ma nièce préférée.

– Ça me réchauffe le cœur.

– Profite de cette sensation tant que tu en as encore un. Je vais me régaler avec tes livres après ta mort. Tu as hérité de nos gènes uniquement par chance, mais, quoi que tu fasses, tu es plus faible que moi. Si tu rencontres ta mère de l'autre côté, gifle-la de ma part pour avoir osé penser qu'elle pouvait porter un enfant de notre sang.

C'en était trop. Je la regardai droit dans les yeux.

– Tu vas perdre.

– Qu'est-ce qui te fais croire ça ?

– Tu n'as aucune discipline. Tu ne sais que détruire. Mon père est un salaud, mais il construit, au moins. Tu transformes les villes en ruines comme un enfant capricieux, tu écrases tout ce que tu touches. Et, ensuite, tu te demandes : « Pourquoi tous mes enfants sont-ils devenus des crétins violents ? C'est un mystère de la nature... »

Nous nous dressâmes au même instant, épée à la main. Grendel se jetait sur la porte de la salle de bains en aboyant frénétiquement.

Le pouvoir vrombissait autour d'Erra, la couvrant comme un manteau de magie.

– Très bien, voyons ce que tu vaux.

Je désignai la porte.

– Honneur aux vieux.

– Merci, morveuse.

Elle sortit, je la suivis. Mon flanc me faisait atrocement souffrir. *Morveuse, morveuse, gnagnagna.*

Sur le parking couvert de neige, je fis tournoyer mon sabre pour m'assouplir le poignet.

– Comment va ta blessure ? demanda-t-elle. Ça fait mal ?

Je m'étirai le cou, à gauche puis à droite, faisant craquer mes cervicales.

– Chaque fois que je frappais Solomon, tu couinais comme un cochon. Ça te fait mal quand l'un des sept est blessé, hein ? Ah non, pardon. Pas sept, cinq.

– Fais tes prières, dit-elle en me faisant signe d’avancer.

– Tu veux te battre ou tu espères m’assommer de paroles ?

Ma tante se jeta sur moi, l’épée dressée. Rapide, trop rapide. Une femme aussi grande aurait dû être plus lente.

Elle me porta un coup d’estoc. Je l’évitai et la frappai au flanc. Elle para. Nos lames se rencontrèrent. Le choc m’envoya une décharge dans le bras. Elle était forte comme un taureau.

Erra visa mon épaule ; je bloquai, laissant sa lame glisser le long de mon sabre pour le libérer, pivotai et lui décochai un coup de pied retourné. Elle bondit en arrière.

Elle jeta sa veste en cuir dans la neige, se mit en garde et me fit signe d’approcher.

– Tu te prends pour Bruce Lee, ma parole !

– Quoi ?

Je chargeai, sabre en avant. Elle para en se tournant. Je lui fis un croc-en-jambe et lui enfonçai mon poing gauche dans ses côtes. L’os craqua. Elle m’envoya un coup de coude dans le flanc, mais j’esquivai et elle ne fit que me frôler. La douleur me déchira quand même les entrailles. On s’éloigna de nouveau.

Un liquide chaud me trempait le flanc. Elle avait rouvert ma blessure. *Génial.*

Je vis les muscles de ses jambes se tendre et me ruai à sa rencontre. Nos lames se heurtèrent. Attaque, attaque, parade, attaque, droite, gauche. Je dansais dans la neige, adaptant mes mouvements à son rythme, accélérant de plus en plus, la forçant à suivre mon tempo. Mon flanc me brûlait. Chaque geste envoyait une aiguille de feu dans mon foie, mais je serrais les dents et repartais à l’attaque. Elle était forte et d’une vitesse surhumaine, mais j’étais un tout petit peu plus rapide.

Nous nous battions furieusement. Elle frappait sans relâche. J’évitais ce que je pouvais et parais le reste. Bloquer ses assauts revenait à tenter de contenir un ours. Elle m’entailla une épaule. Je me baissai pour me mettre hors de portée, frappai sa cuisse et me retirai.

Erra dressa son épée devant elle. Une goutte de sang glissa

le long de la lame. Elle la cueillit.

– Tu as pas mal de tours dans ton sac.

– Pas toi.

Elle était douée, mais toutes ses attaques étaient directes. Cela dit, elle n'avait pas à faire dans la finesse : elle cognait comme un marteau piqueur.

– Tu as appris à te battre quand la magie prédominait et tu comptes sur elle pour te soutenir. J'ai appris quand la technologie avait la main haute et je m'appuie sur la vitesse et la technique. Sans tes sortilèges, tu ne peux pas me vaincre.

Tu n'es pas meilleure que moi, gnagnagna. Mords à l'hameçon, Erra. Mords à l'hameçon.

– Malin, très malin, petit écureuil. Soit. Je te taillerai en pièces à la main, sans utiliser mes pouvoirs. Après tout, tu fais partie de la famille et il faut bien faire des concessions aux liens de sang.

Nos armes se rencontrèrent de nouveau. La neige vola, l'acier étincela. Je frappai et frappai encore, mettant toutes mes forces dans ma rapidité. Elle se défendait trop bien pour être touchée au corps, je visai donc son bras. Si elle ne pouvait pas tenir son épée, elle ne pourrait plus combattre.

Elle me percuta du genou. Le coup m'envoya voler en arrière. Je vis de jolies étoiles. Je retombai dans la neige. *Lève-toi, lève-toi, lève-toi.* Je m'agrippai à ma conscience et roulai pour me relever, juste à temps pour bloquer sa lame.

Erra saignait d'une demi-douzaine de coupures. Sa manche dégouttait de sang. Elle me forçait à reculer, repoussant Slayer de sa lame. Mes pieds glissèrent.

– Où est ton armure de sang, petite bâtarde ? Où est ton épée de sang ? J'attends que ton pouvoir montre le bout de son nez, mais cela ne vient pas.

– Je n'ai pas besoin de mon sang pour te tuer.

– Tu saignes. (Elle désigna mon flanc. Ma chemise me collait au corps, trempée d'une chaleur qui refroidissait rapidement. Je laissai une piste rouge dans la neige.) Nous

savons toutes deux comment ça va se terminer. Tu es plus douée que moi, mais tu es blessée. Je te frapperai jusqu'à ce que le saignement te ralentisse, alors je te tuerai.

Bon plan. Là, sur le coup, ça semblait plausible.

Erra désigna la traînée de sang.

– Utilise ton sang tant que tu le peux encore, ne serait-ce que pour me prouver que tu vaux quelque chose.

– Je n'en ai pas besoin.

– Tu en es incapable, n'est-ce pas ? Tu ne sais pas comment faire fonctionner le sang. Stupide enfant. Et tu crois que tu peux me battre ?

Je relâchai brutalement ma garde et me tournai. Elle trébucha vers l'avant, déséquilibrée, et je frappai son bras gauche. Elle sauta en arrière, mais Slayer se glissa sous son aisselle gauche, aussi rapide que le baiser d'un serpent. Elle hurla. Le sang jaillit, mais faiblement. *Pas assez profond. Merde.* Je reculai.

Elle rit, montrant les dents, les cheveux tombant sur son visage. Je vis ses lèvres bouger. Elle marmonnait un chant de guérison. Très bien. On pouvait être deux à ce jeu-là. Je chuchotai une incantation pour régénérer mon flanc.

– Je t'aime bien. Tu es bête mais brave. Si tu fuis maintenant, je te laisserai prendre de l'avance. Deux jours, peut-être trois.

– Tu utiliserais ce temps pour assassiner tous ceux que je connais et t'en vanter.

– Ha ! Finalement, tu pourrais bien être une de mes enfants !

Je lui montrai les dents.

– Si j'étais ton enfant, je me serais étranglée moi-même dans ton ventre avec le cordon ombilical.

Elle rit.

– Je vais tuer ton joli petit lion et je porterai son crâne comme chapeau quand je rentrerai voir ton père.

– Ne mêle pas le lion à tout ça. Cela ne concerne que nous

deux.

Elle attaqua. Je parai. Elle me repoussa dans la neige.

Frappe.

Frappe.

Frappe.

Mon bras fatiguait.

Elle me gifla. J'eus l'impression que mon immeuble vacillait. Je titubai à reculons, goûtai le sang dans ma bouche et le recrachai dans la neige.

Erra gronda. Son bras gauche pendait. J'avais finalement réussi à faire couler assez de sang pour causer des dommages.

— Pas cool d'avoir mal, hein ? (Je ris.) C'est le problème quand on est la meilleure pendant trop longtemps, on perd en résistance.

Le monde chancelait autour de moi. Mon cœur battait trop fort. Je ne pourrais plus tenir très longtemps. Elle m'épuisait et je saignais à mort.

Autant tirer parti de ma faiblesse. J'oscillai et laissai Slayer glisser entre mes doigts. Vu qu'un litre de mon sang décorait la neige, tituber ne m'était pas très difficile.

Erra leva son épée.

— Secoue-toi et regarde le monde pour la dernière fois.

N'importe qui peut tuer n'importe qui, tant qu'il ne se soucie pas de survivre. Erra s'en souciait beaucoup. Moi aussi, mais la douleur ne m'effrayait pas autant qu'elle. J'étais meilleure. Si je m'y prenais bien, je pourrais même survivre. Il suffisait de la laisser venir et de lui assener un coup bien placé et assez fort.

— Et bla, et bla, et bla. Tu radotes, ma pauvre. Tu deviens sénile ?

Elle chargea, les yeux fous, l'épée levée, prête à tuer. Je n'avais plus qu'à me laisser tomber et frapper sous les côtes. Pour gagner le cœur d'une femme, il faut passer par son estomac. Si je l'atteignais au cœur, elle ne pourrait pas se débarrasser de la lame. *C'est peut-être ma tante, mais elle est*

mortelle, merde !

Le monde se réduisit à Erra, au bout de mon sabre.

Curran, j'aurais tellement aimé que nous ayons plus de temps.

Julie, je t'aime.

Elle me fonça dessus. Son bras d'épée était trop haut. En plongeant, je pouvais sans doute la cueillir.

Quelque chose me frappa de plein fouet. Mes poumons se vidèrent d'un seul souffle. Je déglutis, tentai d'inspirer, et vis le sol disparaître sous mes pieds. Quelque chose m'agrippait d'une main de fer et m'entraînait au-dessus des bâtiments.

Un hurlement de rage pure nous suivit.

— Reviens ici !

Je parvins à aspirer un peu d'air.

Le bras qui me tenait était couvert d'écailles.

Je me tordis le cou et vis deux yeux bridés et rouges qui me regardaient, une longue mâchoire garnie de crocs triangulaires, et des écailles vert olive en guise d'épiderme. Un Changeforme ? Les Changeformes ne se changeaient pas en reptiles. Mes bras étaient coincés, je ne pouvais même pas tousser.

— Qu'est-ce que vous foutez ? Je la tenais !

Les mâchoires s'ouvrirent. Une profonde voix féminine gronda :

— Non, tu ne peux pas la battre.

— Lâchez-moi !

— Non !

— Qui êtes-vous ?

Un toit s'approchait. La chose rebondit dessus, puis elle frappa le toit suivant et le traversa à toute vitesse.

— Lâchez-moi.

— Bientôt.

La créature bondit de nouveau. La cité en ruine défilait en dessous de nous.

— Pourquoi faites-vous ça ?

— C'est mon boulot. Il m'a donné pour tâche de te protéger.

– Qui ? Qui t’as demandé de me protéger.

Un bâtiment familier apparut. Le refuge de Jim.

Jim m’avait foutu une baby-sitter sur le dos. J’allais le tuer.

Nous atterrîmes à grand bruit. Un homme plongeait vers nous. Elle lui assena un coup de tête et il tomba. Elle enfonça ses griffes dans les bardeaux. Le bois gémit, et elle écarta un morceau du toit avant de se laisser tomber dans le trou. Nous atterrîmes sur la table à manger, faisant valser les assiettes et les plats. Des visages m’observèrent. Jim, Dali et d’autres personnes que je ne connaissais pas.

La créature me lâcha. Un rugissement profond s’échappa de sa gueule.

– Occupez-vous d’elle.

Elle se retourna et balaya l’air au-dessus de ma tête de sa lourde queue, puis elle bondit, disparaissant par le trou dans le toit.

CHAPITRE 22

Jim me dévisageait.

– Qu'est-ce que c'était que ça ?

– À toi de me le dire.

Je roulai de la table, secouai la tête pour chasser les étoiles de mes yeux et titubai vers la porte où le couloir promettait l'accès à la sortie. Il fallait que je m'en aille.

– Elle saigne, aboya quelqu'un.

Le vert envahit les yeux de Jim.

– Dali, va chercher Doolittle.

Dali partit en courant.

Jim posa sa main sur mon épaule.

– Qui était-ce ?

Le bâtiment chancelait autour de moi.

– Je ne sais pas.

Jim donna des ordres.

– Toi, toi et toi, périmètre de cinq cents mètres. Ceux que vous ne connaissez pas n'entrent pas. Toi, sur le toit, et trouve Carlos. Brenna, Kate ne sort pas d'ici. Assieds-toi sur elle s'il le faut. Si je ne suis pas de retour dans une demi-heure, évacuez vers le bureau sud-est.

Il s'élança, prit appui sur le mur et disparut par la brèche dans le toit.

Une femme m'étreignit à m'étouffer, j'essayai de me concentrer sur son visage. Cheveux coupés au bol, brun roux, yeux verts, taches de rousseur... Brenna. L'une des louves traqueuses de Jim. La dernière fois que nous nous étions rencontrées, je lui avais planté une aiguille d'argent dans la

gorge et elle m'avait mordue à la jambe. Elle me bloquait le bras droit, une blonde inconnue m'immobilisait le gauche.

Je plantai mon regard dans celui de Brenna. Ses traits m'apparaissaient flous.

— Lâche-moi.

Elle secoua la tête.

— Hors de question.

— Brenna, ôte tes pattes ou je vais te faire très mal.

Si la pièce veut bien s'arrêter de tourner, évidemment.

— Ne te gêne pas, Kate, je crois que je pourrai le supporter.

Décidément, j'étais entourée de grandes gueules.

Dali fit alors son entrée, suivie d'un Noir quinquagénaire, qui s'essuyait les mains sur un torchon. Doolittle.

— Qu'est-ce que tu t'es fait, encore ?

Son visage s'étirait bizarrement d'un côté. Mon estomac se retourna, je vomis.

— Lâchez-la, ordonna Doolittle.

Les louves me libérèrent. Sage décision. Il ne faut jamais contrarier un blaireau-garou.

Doolittle se pencha sur moi.

— Vertige ?

Je hochai la tête et eus la sensation qu'une balle me traversait le crâne.

Il me toucha le visage, je sursautai.

— Doucement, doucement. (Doolittle me palpa la peau, gardant mon œil gauche ouvert.) Dilatation inégale. Tu vois flou ?

Je connaissais les symptômes. J'avais une commotion, mais elle n'était pas importante. *Ah oui, ça me revient.* J'avais perdu l'occasion de tuer Erra.

— Je la tenais presque. J'aurais pu en finir.

— Couchez-la sur le dos, doucement. Doucement.

Des mains m'agrippèrent et m'allongèrent sur le sol.

— Je la tenais presque, répétais-je à Doolittle.

— Je sais, mon enfant, je sais.

Je voulais me lever, mais ne savais plus très bien où étaient le sol et le plafond, et quelque chose me disait que je ne les localiserais pas tout de suite.

— J'ai une commotion.

— En effet. (Doolittle découpa mon sweat-shirt.) Brenna, pose tes mains sur sa tête et empêche-la de bouger.

— Je la tenais presque. J'aurais pu la tuer.

Quelqu'un, probablement Brenna, pressa ses mains sur mes tempes.

— Pourquoi répète-t-elle ça ?

— Les blessures à la tête provoquent ce genre d'obsession. Aucune raison de s'inquiéter.

Doolittle ouvrit mon sweat-shirt. Un courant d'air me glaça la peau.

— Tu prends ta voix rassurante, lui dis-je. Je suis vraiment dans la merde.

— Pas de grossièretés avec moi, jeune fille. Qui t'as soignée ?

— Un rabbin, au Temple.

— Il a fait du bon boulot.

— Je la tenais presque. Je te l'ai déjà dit ?

— Oui. Chut maintenant.

Doolittle se mit à psalmodier. Une magie molle et épaisse m'envahit. Lentement, comme de la cire fondue, elle se liquéfia, se réchauffa et se répandit de ma poitrine jusqu'à mon crâne et mes orteils.

— C'est bon...

Je sentis la main de Brenna me frôler la bouche.

— Il t'a dit de te taire.

— Je la tenais...

— ... presque, on sait, chuchota Brenna. Arrête de parler, Kate, chut.

Je fermai les yeux. J'avais l'impression de flotter sur une mer chaude. De minuscules aiguilles se fichaient dans ma blessure et dansaient sous mon scalp. Mon flanc me chatouillait.

J'entendis la voix de Jim s'insinuer dans les psalmodies de

Doolittle :

— Je dois lui parler.

Quelque chose comme le cri strident d'un écureuil géant et furibard l'interrompit. Les poils de mes bras se dressèrent. Il y avait un mot pour ça...

— À vous glacer le sang, m'entendis-je dire.

Ma voix était engourdie.

— Si quelqu'un la recherche, je dois savoir qui c'est, expliqua Jim.

— Fais vite, répondit Doolittle.

Le visage flou de Jim se pencha sur moi. *C'est ça, plus près, que je te dise ce que je pense.*

— Qui t'a amenée ? demanda Jim.

— Je la tenais presque.

— Et ça recommence, soupira Brenna.

Je m'agrippai à la chemise de Jim et me redressai.

Brenna pressa ses doigts sur mes joues.

— Merde !

— Je la tenais presque, dis-je dents serrées. J'en étais à deux doigts et ta baby-sitter m'a enlevée. Tu m'as coûté ma proie. Maintenant, vous êtes tous foutus !

— Putain, Jim ! (Doolittle m'attrapa par les épaules et me repoussa contre le sol.) Garde sa tête en place !

Jim m'agrippa le poing.

— Ce n'était pas quelqu'un de chez moi.

— Ne raconte pas de conneries ! C'était une Changeforme et elle m'a transportée ici !

— Tu lui as dit où se trouvait la maison ?

Jim me serra la main, mais j'étais trop furieuse.

— Je lui ai dit de me lâcher. Elle a rétorqué que c'était son boulot de me protéger. Qui d'autre que toi ordonnerait à une Changeforme de me protéger ? Comment connaissait-elle cet endroit ? Tu as mis un panneau au-dessus de la porte ? « Refuge secret de la Meute. Avis aux Changeformes étrangers : merci de déposer vos casse-croûte humains ici », c'est ça ?

Doolittle appuya sur un point juste sous mon poignet, coupant la circulation vers ma main. Mes doigts s'engourdirent.

Jim se dégagea.

— On se tire.

Doolittle me repoussa vers le sol.

— On ne peut pas la déplacer.

— Un Changeforme inconnu a fait un trou dans le toit et s'est enfui avant qu'on puisse l'attraper. Cette maison n'est plus sûre. De combien de temps as-tu besoin pour la stabiliser ?

— Dix minutes.

— Tu les as. Ensuite, on bouge.

Doolittle se pencha sur moi et recommença à psalmodier.

Dix minutes plus tard, Doolittle me plaça le cou dans une minerve et Brenna me souleva. Elle me porta dans l'escalier comme si j'étais une enfant. Les marches étaient incroyablement hautes et descendaient en spirale. Je gigotai, tentant d'échapper à Brenna, mais elle se contenta de resserrer son étreinte.

— Ne t'inquiète pas, Kate, je ne vais pas te laisser tomber.

Elle me chargea dans un petit traîneau. Les hommes de Jim se déplaçaient tout autour de nous. Doolittle m'attacha au traîneau. Brenna prit les rênes.

J'étais couchée dans un lit, en soutien-gorge et culotte, et regardais le sac d'O négatif se vider dans mes veines. Ma tentative d'expliquer que mon esprit s'était éclairci et que je n'avais pas besoin de toutes ces attentions rebondit sur Doolittle comme un ballon sur un mur. Il objecta que c'était la troisième fois qu'il me tirait d'une mort certaine, qu'il m'avait déjà transfusé pas mal de sang, qu'il était peut-être un docteur ignorant mais que, manifestement, je respirais encore et qu'on pouvait donc arrêter de perdre du temps et admettre qu'il savait ce qu'il faisait. Sa vie serait bien plus facile si les fiers-à-bras suicidaires pouvaient le comprendre, merci beaucoup.

Mes côtes me faisaient toujours souffrir, mais il ne s'agissait

plus que d'une douleur sourde.

Doolittle fit le tour du lit.

– Tu causeras ma mort, un jour.

– Je mourrai avant toi, Doc.

– Ça, je n'en doute pas.

Il prit un miroir sur la table et me le colla sous les yeux.

J'étais plutôt pâle et légèrement verte. Une patine violet sombre s'étalait sur ma mâchoire et promettait de se développer en un très bel hématome. Un autre bleu se répandait sur mon ventre, depuis l'endroit où ma charmante tante m'avait frappée. J'avais contracté tous mes muscles pour que mes entrailles ne se transforment pas en purée et mes abdominaux avaient encaissé l'essentiel de la punition.

– Vert et violet, quelle remarquable combinaison !

Doolittle secoua la tête, me débrancha de la poche de sang et me tendit un verre plein d'un liquide ressemblant à du thé glacé.

– On dirait que tu as croisé un gang du Dédale.

– Tu devrais voir l'autre... (*mec, non, fille, femme...*) personne.

Mon trait d'humour fit long feu et Doolittle m'adressa un regard sévère.

– Tu restes au lit encore vingt-quatre heures.

– Je ne peux pas faire ça, Doc.

Le connaissant, il allait tenter de me refiler un somnifère. Jusqu'à présent, il ne m'avait pas donné de sédatif – j'avais surveillé ma perfusion de près – et, si cela n'avait dépendu que de moi, je serais déjà debout. Erra était blessée et affaiblie. C'était le moment idéal pour la frapper, mais mes chances de la retrouver, même secondée par les Changeformes, étaient nulles. Ma tante était psychopathe, mais pas stupide.

Doolittle soupira.

– Bois ton thé.

J'étudiai le verre, méfiante. J'avais déjà goûté le thé glacé de Doolittle. J'avalai une minuscule gorgée. Overdose de sucre.

J'attendis pour m'assurer que mes dents ne se désintégraient pas. Rien. Ma denture était plus solide que je ne l'estimais.

Doolittle se posa sur une chaise et me regarda avec des yeux dépourvus de leur humour habituel.

— Tu ne peux pas continuer comme ça, Kate, dit-il doucement. Tu te crois immortelle mais, tôt ou tard, il faudra en payer le prix. Un de ces quatre, un simple fou rire te fera tomber du lit et ce ne sera plus trois jours de repos, mais trois mois.

Je tendis le bras et lui touchai la main.

— Merci de m'avoir soignée. Je ne veux pas te causer de tristesse.

Il grimaça.

— Bois. Tu as besoin de fluides.

Quelqu'un frappa à la porte.

— C'est moi, annonça la voix de Jim.

Doolittle me tendit un sweat-shirt. Je l'enfilai et laissai entrer Jim. Il avait l'air d'avoir mâché des briques et recraché du gravier.

Il attrapa une chaise qu'il posa à côté du lit, s'assit et me dévisagea.

Je lui rendis son regard.

— Désolée d'avoir posé la main sur toi. Ça n'arrivera plus.

— Pas de problème, tu n'étais pas toi-même. Ça va mieux ?

— Ouais.

— Raconte-moi, alors.

— Dali t'a parlé d'Erra ?

— Oui.

Je lui résumai le combat en évitant de parler famille et décrivis mon sauvetage.

— Des écailles ? s'étonna-t-il.

— Ouais.

Je savais ce qu'il pensait : les Changeformes issus de l'infection au V-Lyc étaient tous mammifères. Il existait plusieurs cas d'humains se métamorphosant en reptiles ou en

oiseaux, mais c'était toujours la résultante de facteurs magiques, pas de l'infection au V-Lyc, et aucune de ces transformations ne permettait un état intermédiaire. La Changeforme qui m'avait ramenée était sous forme guerrière. Moitié humaine, moitié bête à écailles.

— Quel genre d'yeux avait-elle ? demanda Doolittle.

— Iris olivâtre, pupilles verticales, lueur rouge.

— La lueur n'est pas un bon indicateur, expliqua Doolittle.

Les yeux des hyènes réfléchissent la lumière dans toutes sortes de couleurs, pourtant les boudas ont toujours une lueur rouge. Par contre, la pupille est intéressante.

Il regarda Jim.

— Il y avait un homme sur le toit, dis-je. Elle l'a assommé. Il va bien ?

Jim hocha la tête.

— Il décrit la même chose, écailles, yeux rouges, queue. J'ai déjà senti une odeur similaire.

— Qu'est-ce que c'était ?

Jim fit la grimace.

— Un croco.

Un crocodile Changeforme. Où allait donc le monde ?

— On a déjà vu plus étrange, intervint Doolittle en désignant mon verre. Bois.

Je montrai le verre à Jim.

— Le bon docteur a mis une cuillère de thé dans mon miel.

— Tu bois du thé préparé par un ratel, un blaireau mangeur de miel, dit Jim. À quoi t'attendais-tu ?

Doolittle renifla et se mit à ranger ses instruments dans son sac.

— Si ce n'est pas toi qui me l'as envoyée, qui est-ce ?

— Je ne sais pas.

Ce n'était pas Curran. La sécurité était du ressort de Jim ; si Curran avait pensé que j'avais besoin d'un garde du corps, il aurait demandé à Jim de s'en occuper.

Aïe, Curran.

– Où sommes-nous ? demandai-je.

– Dans l'un des repaires secondaires des loups, expliqua Jim. Le clan est en dehors de la ville, mais ils ont quelques points de ralliement dans Atlanta. C'était le plus proche.

– Et Curran ?

– À la forteresse.

– Tu l'as prévenu ?

– Pas encore. Y a-t-il autre chose dont tu doives me parler ?

– Non.

Il ne montrait aucun signe de vouloir bouger.

– Y a-t-il quelque chose dont tu voudrais me parler ?

Félin et maître espion, mélange mortel.

– Non. Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Jim s'adossa à la chaise.

– Tu es une menteuse pitoyable.

– C'est vrai. (Doolittle roulait son stéthoscope.) J'ai joué au poker avec toi, jeune fille, et toute la table savait quand tu avais une bonne main.

– La duperie te met mal à l'aise, poursuivit Jim. Ça te sert dans la rue parce que, lorsque tu promets d'esquinter quelqu'un, personne ne peut douter que tu es sincère. Mais si tu venais me trouver pour que je te refile une mission, je te rembarrerais en une minute.

– D'accord. Je suis une mauvaise menteuse. (Je regardai Jim par-dessus mon verre.) Ça ne veut pas dire que je cache quelque chose. Peut-être n'y a-t-il rien d'autre à dire sur cette histoire.

– Tu as mis ton verre entre nous et tu le conserves soigneusement devant ta bouche pour que les mots n'en sortent pas, rétorqua Jim.

Je posai le verre.

– Ça concerne l'Ordre ? demanda Jim.

– Non, ça me concerne moi. Ça n'a rien à voir avec la Meute.

– Bien, déclara Jim. Si les choses changent et que tu veux

m'en parler ou si tu as besoin d'aide, tu sais où me trouver.

Il quitta la pièce.

Je regardai Doolittle.

– Pourquoi cette soudaine bonne volonté ?

– Qui sait ce qui motive les félins ? J'imagine que son attitude a quelque chose à voir avec le fait que tu aies pris une lame pour lui... (Doolittle leva la tête et grimaça.) Ils ne peuvent pas s'en empêcher.

On frappa à la porte de la cave.

– Qui est-ce ? demanda Doolittle.

– Je suis venue voir la patiente, répondit une voix féminine.

– Est-elle nue ? demanda une autre voix féminine. J'ai toujours eu envie de la voir nue.

– Tais-toi ! George, tu vas me faire poireauter toute la journée ?

Je glissai un regard vers Doolittle.

– C'est qui je pense ?

Il se hérissa et alla ouvrir la porte.

À part Curran, seuls deux Changeformes m'inquiétaient : Mahon, l'ours alpha d'Atlanta – et accessoirement bourreau de la Meute – et Tante B, alpha des boudas et mère de Raphaël. Les autres étaient dangereux, mais ces deux me contraignaient à réfléchir avant de parler. J'avais vu Tante B en action sans son apparence humaine. L'ignorer n'était pas dans mon intérêt, quel que soit mon état.

– Tu as l'air très en forme, George, dit Tante B à Doolittle.

Tourner la tête pour tenter de les voir détruirait le semblant de dignité qui me restait, je demeurai donc immobile.

– Que veux-tu ?

Malgré son accent du Sud côtier géorgien, la voix du bon docteur avait perdu tout son charme.

– Voir Kate, bien sûr.

– Elle a une commotion. Tes intrigues peuvent attendre qu'elle ait recouvré ses esprits.

– Je ne suis pas ici pour profiter d'elle. Seigneur, George !

Je tendis le cou. Doolittle barrait la porte, le doigt pointé vers l'étage supérieur.

— Tu es peut-être l'alpha des boudas là-haut, mais, ici, c'est mon territoire.

— Pourquoi ne lui demandes-tu pas si elle veut me recevoir ? Si elle est trop faible ou mal à l'aise, je reviendrai un autre jour.

Elle venait de nous coincer tous les deux. Refuser de la voir, ça revenait à mettre un néon au-dessus du lit : « J'ai peur de Tante B ».

Doolittle s'approcha du lit.

— Les boudas souhaitent te parler. Tu n'es pas obligée d'accepter.

Oh que si, et tu le sais aussi bien que moi.

— Tout va bien, fais-la entrer.

Doolittle leva les yeux.

— Trente minutes, Béatrice.

Tante B entra. Derrière elle, une jeune femelle portait un plateau. L'arôme des épices et de la viande cuite me fit immédiatement saliver. Avoir de l'appétit était une bonne nouvelle. Cela signifiait que les sorts de Doolittle fonctionnaient et que mon corps brûlait les nutriments de manière accélérée.

La jeune bouda posa le plateau sur mon lit, me tira la langue et sortit.

Tante B toisa Doolittle.

— Pourrions-nous avoir un peu d'intimité ?

Il marmonna dans sa barbe et sortit.

Tante B tira une chaise et s'assit à côté du lit. Entre la quarantaine et la cinquantaine, elle avait l'air d'une jeune grand-mère, un peu ronde, avec le sourire facile et le regard aimant qui convaincraient un enfant égaré de se réfugier dans ses jupes. Elle portait un gros pull gris. Ses cheveux bruns étaient coiffés en chignon. Avec une assiette de biscuits à la main, elle serait parfaite.

Elle me salua d'un sourire chaleureux. Il valait mieux ne pas

oublier que, derrière ce sourire, se cachait un monstre de deux mètres doté de griffes grandes comme des fourchettes à dessert.

— Tu sembles tendue, ma chère. Quelle est la gravité de ta blessure ?

Bonjour grand-mère, comme tu as de grandes dents.

— Rien de bien terrible.

— Tant mieux. (Elle désigna le plateau. Du bœuf, du pain pita, et de la sauce tsatsiki.) Sers-toi. C'est moi qui régale.

Refuser serait une insulte. Accepter pourrait me valoir une créance, et je préférerais contracter une dette auprès du diable que de Tante B. Je décidai de me contenter de mon thé.

— Tu n'es pas en train de me faire une proposition indécente, n'est-ce pas ?

— C'est amusant que tu dises ça.

Je me figeai, tasse à la main. Pile ce dont j'avais besoin.

— Non, ce n'est pas ce genre de proposition, reprit Tante B avec un grand sourire. (Je m'interdis de frémir.) J'irai droit au but, cela nous facilitera les choses à toutes deux. (Elle poussa l'assiette vers moi.) Curran n'est pas rentré à la forteresse hier soir. Je ne suis ni aveugle ni stupide et j'ai passé plus d'années à démêler les mensonges des uns et des autres que tu n'en as vécu. Conserve bien ça en tête avant de me répondre. A-t-il passé la nuit avec toi ?

Me poser des griffes sur la gorge n'était jamais une bonne idée. Je souris.

— Cela ne te regarde pas.

— Donc c'est oui. A-t-il utilisé le mot « compagne » ?

— Ce qui se passe entre Curran et moi ne regarde que nous. Tante B haussa les sourcils.

— Félicitations. Alors tu es vraiment sa compagne.

Pourquoi moi ?

— Première nouvelle !

— Je ne suis pas surprise que tu sois la dernière informée. J'ai su que ce serait toi à la seconde où il t'a donné une cuillerée de soupe. C'était très amusant de vous voir tourner autour du

pot.

— J'adore divertir.

— Tu n'as aucun besoin de te montrer agressive. (Tante B déchira un morceau de pita.) J'ai appelé la forteresse. Aucune chambre n'a été préparée à ton intention. L'ours t'a déjà approchée ?

— Mahon ? Non.

— Il devient lent avec l'âge.

Elle rit en montrant les dents. Une lueur prédatrice s'alluma dans ses yeux. L'effet était glaçant.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de chambre ?

— Curran a l'intention de te faire partager ses appartements.

— J'aurai droit au room service et à un chocolat sur mon oreiller ? raillai-je.

— Tu seras la femelle alpha de toute la Meute.

Je faillis m'étrangler.

— Tiens, bois ton thé. Honnêtement, que pensais-tu que cela voulait dire ?

Je bus. Quand Curran avait dit « compagne », je n'avais certainement pas entendu « Dame des Bêtes de la Meute ».

— Je ne suis pas équipée pour être alpha.

Tante B sourit.

— Tu ne veux pas le pouvoir ?

— Je veux tuer la salope qui se balade dans Atlanta et assassine des Changeformes.

— Et à part ça ?

— Je le veux, lui.

— Sans la Meute ?

— Oui.

Je ne savais pas pourquoi je répondais à ses questions. Il y avait quelque chose dans ses yeux qui me donnait envie de tout lui révéler pour qu'elle me tapote la tête et me dise « brave petite ». Avec Tante B, l'adolescence dans le Clan Bouda devait être un enfer.

— Tu ne peux pas te contenter de lui. (Son regard était

impitoyable.) Curran appartient à la Meute et il ne te laissera pas l'éloigner de nous. Tu as peut-être besoin de lui pour être heureuse, mais nous avons besoin de lui pour survivre. S'il devait quitter la Meute, les alphas se battraient pour le pouvoir. Or personne ne serait capable de prendre sa place et de la conserver. Ce serait le chaos, et un sacré bain de sang. Au bout du compte, le plus fort l'emporterait, mais le plus fort n'est pas toujours le meilleur candidat. (Elle se pencha en arrière.) Nous avons de la chance d'avoir Curran et nous savons tous que la probabilité de trouver un autre Seigneur des Bêtes de sa trempe est nulle. Je t'aime bien mais, si tu essayais de l'éloigner de nous, je serais en première ligne pour te tuer.

Ce n'était pas le bon jour pour me menacer.

— Tu crois que tu peux ?

— Tu as beaucoup de pouvoir mais nous avons l'avantage du nombre, alors oui, nous pourrions le faire. Je ne dis pas ça pour t'effrayer. Tu dois bien appréhender la situation. Curran appartient à la Meute. Tiens-toi entre lui et son peuple, et la Meute te déchiquettera. Ta viande va être froide. Mange.

Elle avait raison. Je le savais. Ils ne laisseraient pas partir Curran. Et, même s'ils le faisaient, il ne les quitterait jamais. C'était un Changeforme et ils étaient son peuple. Il fallait que je trouve un autre moyen.

— Pourquoi ne puis-je pas être sa compagne sans devenir alpha ?

— Tu veux le beurre et l'argent du beurre. Cela ne fonctionne pas comme ça. Tu ne peux pas épouser le roi sans devenir reine. Tu seras celle à qui il murmure des douceurs au lit et à qui il demandera conseil. Tu auras une influence sans précédent sur ses décisions, mais tu ne veux aucune des responsabilités qui vont avec. C'est tout ou rien, Kate. Ce n'est pas négociable.

— Alors je n'ai pas le choix ?

Tante B fronça les sourcils.

— Bien sûr que si. Tu peux le rejeter. Mais si tu décides

d'être sa compagne, tu devras porter le poids de l'alpha. Demande-toi si tu es prête à te contenter d'une aventure, ou si tu veux partager sa vie pour toujours.

Je fis un effort pour ne pas me poser cette question. J'étais sûre de connaître la réponse. Cela signifiait l'abandon total de mon bon sens.

– Je ne suis pas une Changeforme.

– C'est vrai. Pourrais-tu en devenir une ?

Je secouai la tête.

– Impossible. Je suis immunisée contre le V-Lyc.

– Excellent. (Là, j'étais perdue.) Si tu pouvais devenir Changeforme, tu devrais choisir ta bête, donc un clan et quelqu'un pour te faire don du V-Lyc. Du coup, six des clans se sentiraient trahis et le dernier exigerait un traitement de faveur. C'est le genre de boîte de Pandore que personne ne veut ouvrir, un des rares cas où l'impartialité est un avantage.

– Tu y as vraiment réfléchi, murmurai-je.

La question à 64 000 dollars était : pourquoi ?

– Envisage les choses de notre point de vue. Nous souhaitons qu'il ait une compagne. En tant que telle, tu auras le droit d'influencer ses décisions, ce que nous ne pouvons pas faire. Si les membres de la Meute avaient un problème avec lui, ils viendraient te trouver et te demanderaient assistance. Si tu donnais un ordre, il pourrait techniquement l'annuler, mais il n'aurait pas tendance à le faire. La Meute a trop longtemps été privée de cette possibilité d'appel. (Elle agita sa pita.) Curran est un alpha juste, l'un des meilleurs, mais il a ses mauvais passages et, pour le moment, personne n'ose le contredire. Bien sûr, tu ne seras pas acceptée, mais c'est normal. À chaque changement de pouvoir, les gens râlent. Après que tu auras tué tes premiers Changeformes, tout ira bien.

OK, c'est sûr, elle a un objectif.

– Personne ne met ton pouvoir en question, ma chère. Les alphas t'ont vue te battre et tu es vraiment douée. Une personne capable de casser les jambes de deux cents démons d'un seul

mot ne doit pas être prise à la légère. (Elle mordit dans son pain.) De plus, si Curran n'était pas sûr que tu sois son âme sœur, il ne t'aurait pas fait de proposition. Oui, tu l'obsèdes, mais il est assez malin pour prendre tes capacités en compte. Les alphas sont toujours attirés par d'autres alphas. Je ne choisirais pas un faible comme compagnon et lui non plus.

— Ce n'est pas aussi simple, objectai-je.

Elle rit doucement.

— Nous savons que tu as un passé, ma chère. Ce genre de pouvoir ne surgit pas du néant et Curran n'est pas un imbécile. S'il t'a choisie comme compagne, c'est qu'il considère ton passé comme un risque acceptable.

Elle avait vraiment réponse à tout.

— Pourquoi tiens-tu tellement à ce que je devienne sa compagne ? Tu ne t'es pas déplacée par pure gentillesse.

Son visage s'assombrit.

— Raphaël est mon troisième enfant. Les deux premiers ont viré Wolf à la puberté. Après lui, j'ai juré que je n'en aurais plus. Je ne pouvais pas continuer à tuer mes petits. Je détruirais le monde pour lui. Tu connais le nom de son bonheur aussi bien que moi.

— Andrea.

Elle hocha la tête. La douleur dans ses yeux devint fierté.

— Mon Raphaël pourrait avoir n'importe quelle femme. S'il te voulait, tu ne serais pas capable de résister.

— Je n'en suis pas si sûre...

— Fais-moi confiance. Son père m'a fait la cour. Raphaël avait le choix, mais il a choisi une Animale. Comme si ma vie n'était pas assez compliquée comme ça.

— Andrea l'aime. Elle est intelligente, compétente et...

Elle leva la main.

— Tu n'as pas besoin de chanter ses louanges. J'en sais plus sur elle que toi. Mais le fait est que la compagne de mon fils est une Animale. Elle est dominante, forte et maligne. Je n'ai aucun doute qu'elle puisse vaincre n'importe quel adversaire, mais

cela signifie que, lorsque j'abdiquerai, les rênes du Clan Bouda passeront à l'enfant d'un animal. Les boudas l'accepteront. Peut-être pas la Meute.

— Curran m'a promis qu'elle ne serait pas persécutée.

Elle pressa les lèvres.

— C'est une chose d'ignorer la présence d'une Animale dans les rangs. C'en est autre chose de forcer les alphas à la reconnaître. Les autres clans ne nous aiment pas, ils n'apprécient pas notre imprévisibilité et ont peur de nos colères. En tant que couple alpha des boudas, Raphaël et Andrea siégeront au Conseil de la Meute. Cela ne sera pas très bien accepté par certains. Les loups et les ours, en particulier, trouveront ça dur à avaler. Il y a quatre cents loups et seulement trente-deux boudas. Mais l'Ours est la pire menace. Il est vieux jeu et campe sur ses préjugés. Il a pratiquement élevé Curran et a beaucoup d'influence sur lui. Si je veux avoir la possibilité de protéger l'avenir de mon fils, je dois contrecarrer Mahon.

Finalement, tout s'éclaircissait.

— Et tu penses que, si je devenais la compagne de Curran, j'intercéderaï pour Andrea ?

— Pas seulement pour elle mais pour tous les boudas. Il y a six enfants dans le clan pour l'instant ; quatre d'entre eux sont adolescents, ils ont tous passé la puberté sans la moindre trace de wolfisme. Si tu crois que les ados ordinaires sont fous, tu serais choquée. La dernière fois que nous avons eu autant de jeunes, Curran assemblait la Meute. Il a choisi d'être indulgent quand mes gosses ont dépassé les bornes. Il est sûr de son pouvoir, aujourd'hui, et il ne sera peut-être pas aussi indulgent.

Le Seigneur des Bêtes, indulgent ! Je suis curieuse de voir ça.

Tante B se pencha pour me regarder.

— Supposons que tu deviennes alpha. Quelle est la distance minimale acceptable entre une Changeforme et Curran ?

— Je ne sais pas.

— Quatre-vingt-dix centimètres, à moins que ce ne soit au

cours d'une bataille. Plus près, elle te défie. Tu entres dans une pièce durant un rassemblement formel, les Changeformes se lèvent ou restent assis ?

— Je ne sais pas.

— Les alphas se lèvent pour signifier que tu reconnais leur pouvoir. Les autres restent assis pour montrer leur soumission. Si un Changeforme te montre les dents, il sourit pour t'accueillir ou tente de t'intimider ?

— Je ne sais pas.

Je me faisais l'effet d'un disque rayé.

— S'il baisse la tête, il te sourit. S'il se tient droit, tu dois gronder.

Assez !

— Où veux-tu en venir ?

— Je n'ai aucun doute sur le fait que tu deviendras la compagne de Curran. Tu l'aimes, tu as failli mourir pour lui et tu ne pourras pas le laisser partir. Quand cela arrivera, tu seras dépassée, ma chère. Tu devras suivre nos règles, alors que tu ne les connais pas. (Elle sourit, triomphante.) Voici mon offre : je te donne deux de mes gosses. Ils sont très bons, stables et compétents. Ils ne deviendront pas fous à moins que tu ne leur en donnes la permission. Leur loyauté ira à toi seule, ils feront tout dans ton intérêt et ils t'empêcheront de commettre de grosses erreurs. Tu en feras de petites, mais on n'y peut rien. En retour, tu promets de regarder les boudas d'un œil favorable. Je ne te demanderai pas de contrecarrer les règles, juste de les assouplir un peu de temps en temps. C'est une très bonne offre, Kate.

Je lui rendis son regard.

— Tu n'as pas besoin de m'acheter. Je ne laisserai personne toucher Andrea.

— Tu le penses peut-être pour l'instant, mais les amitiés ont parfois une fin, alors que les accords persistent. Moi aussi, je suis vieux jeu et je préfère passer un accord.

Quelle était la face cachée de cette lune ? Elle avait raison, je

ne connaissais rien aux règles et aux coutumes. Si je choisissais d'accepter l'offre de Curran... *Non mais à quoi je pense, là ?*

— Si je finis par devenir sa compagne, nous avons un accord. Mais ce « si » est colossal.

Les yeux de Tante B s'éclairèrent.

— Excellent, ma chère, excellent.

— Je lui en parlerai.

— J'y compte bien.

— Tu es consciente qu'il pourrait changer d'avis ? Nous ne nous sommes pas quittés en très bons termes.

Elle serra les lèvres.

— Les débuts sont toujours délicats pour nous autres. Les Changeformes qui viennent de choisir une compagne ou un compagnon sont jaloux, possessifs et violents. Leurs instincts sont en surchauffe. Ils ont envie de s'isoler ensemble et, si quelqu'un regarde la compagne ou le compagnon plus de deux secondes, ils doivent se maîtriser pour ne pas le déchiqueter. Ce n'est pas le moment le plus rationnel de notre vie. Voilà pourquoi la loi de la Meute a des règles concernant la frénésie de l'accouplement.

Elle fouilla son sac et en sortit un petit livre en cuir, relié, avec un verrou. Elle l'ouvrit, révélant des pages protégées par du plastique – un minuscule album photo.

— Voici tous mes petits monstres.

Elle le feuilleta et me tendit l'album. Sur la première photo, un jeune homme souriait. Presque trop mince, il avait les cheveux noirs et brillants et un sourire enfantin et joyeux.

— Alejandro, annonça-t-elle. On l'appelle Souris parce qu'il est si discret qu'on ne sait pas toujours qu'il est dans la pièce. Un mètre soixante-dix, soixante kilos tout mouillé. Des bras comme des allumettes. Il mange comme un ogre, mais rien ne le fait grossir. C'est un gamin timide et gentil. Regarde cette bouille. (Elle sourit.) Pas un gramme de méchanceté. Il s'est marié l'année dernière à une gentille rate. Les filles se sont un peu moquées : la souris épousait le rat. À son mariage, Curran a

dit que sa femme était très jolie. Alejandro a bondi sur la table et a tenté de lui trancher la gorge avec un couteau.

Je cillai.

— Que s'est-il passé ?

— À ton avis ? Curran l'a attrapé par la peau du cou et l'a mis dans une cage à Wolf jusqu'à ce qu'il se calme. C'est comme ça qu'il a passé la réception de son mariage, dans une cage à Wolf, à hurler des insanités. Sa femme est restée assise à proximité jusqu'à ce qu'il se calme assez pour être raisonné, puis elle est entrée avec lui. Après, il a arrêté de crier. (Tante B caressa la photo avec son pouce. Ses yeux étaient chaleureux.) Il en est très gêné à présent.

Je ne connaissais pas bien la loi de la Meute, mais j'en savais assez pour reconnaître un défi.

— Curran aurait pu le tuer.

— Oh oui ! Il en avait parfaitement le droit. La loi de la Meute est très prudente. Elle ne dit pas qu'on ne peut pas punir un Changeforme pendant sa frénésie de l'accouplement. Elle dit juste qu'on n'est pas obligé de le faire et que ce ne sera pas considéré comme un signe de faiblesse. Curran n'essayait pas de provoquer Souris. Il doit se farcir tous les mariages parce que tout le monde l'y invite, alors qu'il déteste ça. Généralement, il fait très attention à ce qu'il dit, mais il était fatigué ce jour-là et il a sorti le premier compliment qui lui est passé par la tête : « Tu as une très jolie épouse, Alejandro. »

— C'est tout ?

Elle hocha la tête.

— Oui, c'est tout et ce qui en a découlé est le genre de folie que tu vas devoir gérer, ma chère. Sauf que, pour toi, ce sera pire. Curran a beaucoup plus de mal à contrôler ses pulsions possessives que les autres... Il est... blessé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle fit la grimace.

— Ce n'est pas à moi de te l'expliquer. Ce que tu dois savoir c'est que sa pulsion de protection est très forte. Je suis étonnée

qu'il ne t'ait pas roulée dans une couverture pour te traîner jusqu'à la forteresse. Il est insupportable depuis votre dispute. Il t'aime, Kate, et c'est ce qui lui permet d'attendre patiemment que tu prennes ta décision.

— Je sais que ça peut être choquant, mais il est généralement considéré comme poli d'attendre le consentement de la femme. En fait, je suis même persuadée que le contraire entraîne l'accusation de kidnapping et de viol.

Tante B leva les yeux au ciel.

— Ce n'est pas un maniaque. Il comprend très bien que « non » c'est « non », et tu sais aussi bien que moi que te forcer irait à l'encontre de tout ce qu'il est. Tout a un prix dans ce monde. Son prix, c'est nous. Demande-toi s'il vaut la peine de devenir alpha de la Meute et si tu l'aimes assez pour ça. J'ai enterré deux de mes compagnons, tu devrais te décider rapidement. Nous vivons dans un monde dangereux. Si tu as une chance d'être heureuse, tu dois te battre pour ne pas avoir de regrets plus tard.

CHAPITRE 23

Après le départ de Tante B, je laissai passer quelques respirations, enfilai mes chaussures, grimpai l'escalier et me cognai contre Jennifer sur le palier. Longues jambes, long corps, long visage, longues dents, particulièrement sous forme guerrière – on aurait dit qu'elle avait dédié sa vie au dieu de la Course.

Jennifer et son mari Daniel dirigeaient le clan des loups. De réputation, Jennifer était la plus agressive des deux. On pouvait discuter avec Daniel mais, si on indisposait Jennifer, tout était fini.

– Tu vas quelque part ? demanda la louve alpha en croisant ses bras minces.

– Je sors.

– Je ne peux pas te laisser faire ça.

Je plongeai mon regard dans ses yeux bleus.

– Je te conseille de me parler autrement.

Jim sortit de la cuisine et s'appuya dans l'encadrement de la porte.

Jennifer leva la tête. Elle était plus grande que moi de quelques centimètres et elle en profitait.

– Tu es la compagne du Seigneur des Bêtes et tu es sous ma protection.

– D'où tu sors ça ?

– Le Clan Loup a ses sources.

Tiens, tiens.

– Donc le Clan Loup sait aussi que mon statut de compagne est en suspens. Je n'ai pas accepté.

Elle plissa les yeux.

— Tu as couvert son lit d'herbe à chat et soudé son banc de musculation.

Jennifer deux, Kate zéro.

— C'est une affaire privée entre Sa Majesté des Fourrures et moi. Et, même si j'étais officiellement sa compagne, j'ai mon propre nom, je me suis fait ma réputation toute seule et je ne crois pas que le terme de « compagne » doive prendre le pas sur tout ce que j'ai accompli. Je mérite mieux que ça.

Jim rit doucement.

Jennifer recula d'un pas et me toisa.

— D'accord, dit-elle finalement. Mais si tu passes cette porte, il me faudra expliquer à Curran que je t'avais mise en sécurité et que je t'ai laissée partir. J'ai suffisamment de soucis comme ça.

Elle n'avait pas tort.

— J'ai du travail. La magie est basse, il y a donc peu de risques que je tombe sur Erra. Elle n'aime pas beaucoup la technologie et, la dernière fois que je l'ai vue, elle redécorait les congères autour de chez moi avec son sang.

— Non.

J'interrogeai Jim du regard.

— Je ne suis pas certaine de mon statut au sein de la Meute, dis-je.

— Techniquement, tu n'en as aucun, répondit-il. Coucher avec un Changeforme ne te donne aucun privilège.

Je souris à Jennifer.

— Puisque je n'ai aucun statut au sein de la Meute, tu n'as aucun pouvoir pour me retenir. Par contre, je suis un agent officiel de l'Ordre et je te demande de t'écarter.

Elle se tourna vers Jim.

— Ça t'ennuierait d'intervenir ?

Jim haussa les épaules.

— Si tu te fous dans la merde et qu'on apprend que Jennifer t'a laissée partir, ce sera mauvais pour les loups. Et tu as

l'habitude de te foutre dans la merde.

Merci pour ton aide, Jim.

— Écoutez, je comprends la difficulté de votre situation, mais je ne vais pas rester ici bien au chaud pendant que mon chien se les gèle.

De plus, j'étais devenue la cible principale de ma tante. Plus je mettais d'espace entre les Changeformes et moi, plus ils seraient en sécurité.

— Prends une escorte, proposa Jim.

— Tu offres tes services de baby-sitter, Mary Poppins ?

— Non. Je vais te donner un véhicule et tu peux prendre les loups de Jennifer avec toi.

Génial. Si on m'attaquait, j'aurais des loups-garous homicides à protéger.

Jennifer toisa Jim.

— Merci d'utiliser les miens, le chat. Tu as d'autres ordres à me donner ?

Jim la fusilla du regard et elle retroussa les babines.

Je reculai.

— Je vous en prie, ne vous gênez pas pour moi, occupez-vous donc de vos différends...

Et pendant ce temps je pourrai partir en douce.

Jennifer interrompit son combat oculaire avec Jim.

— Le chat a raison. Prends mes loups.

— Je ne connais pas tes loups. (Je regardai Jim.) Pourquoi ne m'accompagnes-tu pas si tu es si inquiet ?

Il soupira.

— Parce que certaines personnes ne sont pas tout à fait rationnelles en ce moment. Si je te suivais, je devrais répondre à des questions délicates. Or je pose les questions, je n'y réponds pas.

— Quel genre de questions te poserait-on ?

— Pourquoi étais-tu dans un véhicule avec Kate ? Que portais-tu ? Que portait-elle ? Combien de temps as-tu passé avec elle ? Avez-vous fait quelque chose ou avez-vous parlé ?

Quelle était la nature de votre conversation ? Cette balade aurait-elle pu être évitée ?

Je me frottai le visage.

— En somme, tu as peur que Sa Seigneurie pique une crise.

— C'est une façon de voir. Je dirais plutôt que je fais tout pour observer le protocole de la Meute. Si tu étais officiellement sa compagne et que tu vivais dans ses appartements à la forteresse, ce serait moins problématique. Cependant, techniquement, tu es toujours libre, puisque tu n'as pas encore pris ta décision.

Je fis un effort pour choisir ma réponse.

— Libre ?

— Sur le marché, prête à l'action, célibataire...

Il jouait avec ma laisse. Je pouvais jouer aussi.

— Très bien, je m'en fous, donne-moi une escorte, une voiture, une charrette ou ce que tu veux. Mais ne me donne pas ta petite amie comme chauffeur.

Un silence étonné se prolongea. Les sourcils de Jim se rassemblèrent. À en juger par son expression, s'il avait été sous forme féline, tous ses poils se seraient hérissés.

— Ma petite amie ?

Jennifer restait imperturbable.

Maintenant que je suis lancée...

— Tu sais, petite, des lunettes, Indonésienne, conduit comme un démon des tréfonds de l'enfer ?

— Ce n'est pas ma petite amie.

— Oh, alors elle est toujours sur le marché ? Prête à l'action ?

— Célibataire ? ajouta Jennifer.

Jim se retourna et s'éloigna sans un mot.

Seigneur, j'avais touché un nerf. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait entre eux. J'avais juste tenté le coup.

Jennifer se tourna vers moi.

— Je te donne trois loups.

— Pourquoi trois ?

— S'il y a un problème, l'un d'eux pourra s'occuper de toi et

organiser une retraite pendant que les deux autres feront diversion.

Ma mâchoire faillit se décrocher. Si c'était physiquement possible, j'aurais ramassé mes dents sur le tapis.

— Nous nous sommes déjà rencontrées, n'est-ce pas ?

— Je crois bien, oui.

— Alors tu sais que, si un de tes loups tente de m'empêcher de combattre, je lui arrache les bras ?

— De quoi parlez-vous ? demanda Tante B en sortant de la cuisine. Je viens de voir Jim et il avait un drôle d'air.

— Jennifer veut me fourguer une escorte supposée me forcer à fuir si quelqu'un m'éternue à la figure.

Tante B leva un sourcil.

— Ce n'est pas nécessaire. Les boudas te fourniront l'escorte. Les yeux de Jennifer devinrent glacials.

— Es-tu en train d'insinuer que mon peuple n'est pas compétent ?

À présent, je savais pourquoi Curran était fou.

— Bien sûr que non, ma chère. (Le sourire de Tante B était si doux qu'on aurait pu sucrer du thé avec.) Mais le Clan Bouda et Kate ont un lien particulier.

La voix de Jennifer devint tout aussi sucrée.

— Le Clan Loup et Kate ont également un lien particulier.

Le sourire de Tante B se fit inflexible, mais sa voix resta suave.

— Tu devrais me laisser m'occuper de l'escorte.

Les yeux de Jennifer prirent un éclat jaune vif. Elle offrit un grand sourire joyeux à Tante B.

— Fais attention, Béatrice, tu es dans ma maison.

— Ça alors, serait-ce une menace ?

Sans le son, on aurait pu croire qu'il s'agissait de deux femmes du Sud partageant les derniers ragots lors d'un pique-nique religieux.

Jennifer se balançait d'avant en arrière.

— J'en ai marre que tu viennes sans arrêt ici fourrer ton nez

partout.

Une lueur rouge recouvrit les iris de Tante B.

— Tu es jeune et tu veux t'affirmer. Mais ne crois pas un seul instant que tu puisses le faire en me combattant. Tu es aussi bonne dans tes meilleurs jours que je le suis dans mes mauvais, les bras attachés dans le dos.

— Ah oui ? Peut-être devrions-nous tester cette théorie.

Je fis trois pas en arrière et me glissai dans le couloir. Derrière moi, un grondement annonça une métamorphose. Au bout du couloir, deux Changeformes gardaient la porte.

— Tante B et Jennifer vont se battre, les informai-je.

Ils s'éloignèrent. J'attendis qu'ils atteignent l'escalier, ouvris la porte et sortis dans la neige. Si elles voulaient se battre, tant mieux. J'avais un caniche à sauver. La maison de Jim n'était qu'à trente minutes de mon appartement. Avec les congères, cela m'en prendrait quarante-cinq. *Tiens le coup, Grendel, j'arrive.*

Je me traînai dans l'escalier de mon immeuble. J'avais l'impression de porter des chaussures de plomb. Mon dos était douloureux. J'étais épuisée. Durant les vingt-quatre dernières heures, j'avais lutté pour ma vie deux fois et été soignée par magie à chaque reprise. Les med-mages accomplissaient des miracles, mais ils utilisaient les ressources du corps et j'étais vidée.

Mes yeux voulaient se fermer. J'avais failli m'effondrer dans la neige deux fois parce qu'elle avait l'air doux et accueillant. Sans la camionnette de Biohazard qui m'avait prise en stop, j'aurais fait une sieste sur le chemin et je me serais gelé le cul. Heureusement, les techniciens avaient offert de me raccompagner, raccourcissant ma marche des deux tiers. J'avais passé quinze minutes à demi endormie dans la camionnette, bien au chaud. Il faut croire que la chance me souriait enfin. Encore un palier et j'étais chez moi.

Les débris de ma porte d'entrée étaient disséminés sur le palier. Ma fatigue disparut, brûlée par une bouffée

d'adrénaline. Je franchis l'ouverture béante et retins mon souffle.

Des morceaux de meubles et de tissu couvraient le sol. Des échardes de bois jaillissaient des murs. La porte de la bibliothèque avait disparu. Les étagères avaient été pulvérisées ; leur contenu, éparpillé de même que des pages de livres rares avaient été déchirées et les artefacts préférés de Greg, brisés en mille morceaux. De la poussière d'herbe tournoyait dans l'air qui s'engouffrait par les vitres cassées.

Mon appartement n'avait pas seulement été vandalisé, il avait été anéanti, comme si une tornade l'avait balayé.

La porte de la salle de bains avait été retirée de ses gonds. De profondes entailles y étaient creusées, trop grandes pour avoir été faites par les griffes de Grendel. Erra avait dû appeler Bête. Je jetai un coup d'œil. Pas de Grendel. Pas de sang non plus. Si elle l'avait tué, elle aurait laissé le corps bien en vue.

Dans la cuisine, il y avait des trous dans les murs à la place des placards, qu'elle avait arrachés.

Je reculai jusqu'au salon, enjambant les livres mutilés. Une des dagues de Greg dépassait du mur, crevant les photos de Julie. Des coupures tailladaient les clichés, Erra avait enfoncé une lame dans les yeux et le visage de ma petite, à plusieurs reprises. Un frisson glacé me parcourut l'échine. Si elle trouvait Julie, je bercerais ma gamine aux yeux énucléés.

Il fallait que je rende un service au monde et que je tue cette salope.

Quand Greg était mort, il m'avait laissé tout ce qu'il possédait : l'appartement, les livres, les artefacts, les armes. Je ne pouvais pas les abandonner. Je m'étais installée à Atlanta pour que sa mémoire lui survive. Il était mon dernier lien avec ce qui ressemblait à une famille. J'avais repris sa place au sein de l'Ordre et transformé son appartement en foyer. C'était mon espace. Le coin du monde où je me sentais chez moi, en sécurité. Un havre de paix pour Julie et moi. Et Erra l'avait violé, et détruit.

C'était irrémédiable. Tout avait disparu. Même en m'échinant, je ne pourrais pas restaurer la bibliothèque ni l'appartement. Mon foyer ne serait plus jamais le même.

C'était une forme de deuil. J'avais fait face à la mort si souvent que je savais reconnaître l'odeur du tombeau. J'aurais dû ressentir quelque chose de plus, une plus grande tristesse, un sentiment de perte, mais j'étais juste vide.

Elle avait frappé. C'était mon tour.

J'entendis un bruit étouffé dans l'escalier. Grendel surgit dans l'appartement et me colla joyeusement les pattes avant sur la poitrine.

— Salut, grand crétin.

Je serrai son cou puant contre mon cœur et lui caressai les flancs. Pas de sang. Son sweat-shirt pendait en lambeaux, mais il se portait bien.

— Sortons d'ici.

Je franchis la porte, le chien sur les talons, et ne me retournai pas.

Vingt minutes plus tard, nous arrivions chez Andrea où j'utilisai mes talents surhumains de détective pour déterminer qu'elle n'était pas là. Sa porte était verrouillée et elle ne répondit pas quand je frappai.

Elle était probablement chez Raphaël. Ce qui ne me laissait qu'une option. L'Ordre offrait l'avantage de posséder des gardes de niveau militaire. Il faudrait une petite armée de mages pour les briser. Ou ma tante. Quelle merveilleuse idée.

Je parvins dans les murs de l'Ordre ; le sommeil me poursuivait toujours, me rendant lente et stupide. Il me fallut plus d'une minute pour sortir le lit pliant de l'armurerie. Je l'installai dans mon bureau et m'effondrai dessus. Grendel s'affala à côté de moi et je sombrai dans le sommeil.

J'ai d'excellents réflexes. Ce qui m'évita de transpercer Andrea quand elle débarqua dans mon bureau. Je laissai tomber Slayer une fraction de seconde après l'avoir attrapé et

me redressai lentement. *Meilleure amie. Pas tuer.*

Andrea me regarda d'un air furieux.

— Tu es là !

— Où tu veux que je sois ?

Elle referma la porte.

— Tu n'en as aucune idée ?

— Mon appartement est en miettes. Je me suis arrêtée chez toi mais tu n'y étais pas, alors je suis venue ici. Je suis en sécurité, il fait chaud et il y a du café.

— Tu étais chez Jim hier soir.

— Oui. Jennifer et Tante B allaient se battre, j'en ai profité pour me faire la malle. En temps ordinaire, j'aurais payé pour assister au spectacle, mais je devais récupérer mon chien. Où est mon caniche de l'enfer, d'ailleurs ?

— Il grattait à la porte, je l'ai laissé sortir. C'est comme ça que j'ai su que tu étais ici. (Andrea secoua la tête.) Doolittle a empêché la bagarre. Tout le monde a fini par se calmer, pour constater que tu t'étais tirée. Doolittle a piqué une crise parce qu'il avait bourré ton thé de sédatifs et qu'il t'imaginait endormie quelque part dans la neige. Les loups et les boudas ont fouillé les congères pendant des heures.

Je ramassai un livre et m'en cognai la tête plusieurs fois.
Pourquoi moi ? Pourquoi ?

— Et personne n'a pensé à appeler pour vérifier ?

— Jim a appelé, mais Maxine lui a dit que tu n'étais pas là et qu'elle te transmettrait le message quand tu prendrais ton service.

Bien sûr. Politique standard de l'Ordre, quand un Chevalier n'était pas de service, il n'était pas de service, sauf en cas d'urgence. Sinon, les Chevaliers travailleraient jusqu'à l'épuisement total.

Je me concentrai.

— Et Maxine ?

— Elle est sortie. Ted l'a embarquée pour une réunion. Il n'y a personne ici à part toi, moi et Mauro.

– Quelle réunion ?
– Aucune idée. (Andrea agita les bras.) Kate !
– Quoi ?
– Concentre-toi. Jennifer, Tante B et Doolittle vont parler à Curran ce matin.

J’imaginai le tableau. *Salut, Ta Majesté, nous avons drogué ta chérie d’amour et l’avons laissée se balader dans le noir et la neige. Son appartement est totalement détruit et nous ne savons pas où elle est passée.*

– Il va lui falloir beaucoup d’assiettes en métal.
– Hein ?
– Non, rien. Ce n’est pas mon boulot d’obéir aux délires de Tante B. Je n’ai pas à accepter ça.

Andrea se pencha vers moi.

– Il faut que tu appelles le Seigneur des Bêtes, articula-t-elle très lentement. Avant qu’il n’écorche vivante la mère de mon petit ami.

Je saisis le téléphone. *Appeler le Seigneur des Bêtes. Bien sûr.*

Sauf que je ne savais pas très bien où nous en étions, le Seigneur des Bêtes et moi.

Je composai le numéro de la forteresse.

– Kate Dan...

La ligne bascula et la voix de Curran se matérialisa.

– Oui ?

Et c’est parti.

– Salut, c’est moi.

– J’attendais ton appel.

Était-ce bon ou mauvais signe ?

– Comment ça va ?

Très habile, comme entrée en matière.

– J’ai connu mieux.

Il ne semblait pas avoir envie d’écorcher quelqu’un. Même si, connaissant Curran, le calme dans sa voix ne signifiait pas grand-chose. Je l’avais vu se jeter calmement sur un golem d’argent et en parler de façon tout à fait rationnelle après coup,

malgré la douleur intolérable.

Andrea tournait comme un tigre en cage.

— Moi aussi. Je suis dans les bureaux de l'Ordre. Depuis hier soir.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire.

Donc ils lui avaient déjà parlé.

— Tu as déjà tué quelqu'un ?

— Pas encore, mais j'y pense.

Je m'adossai à mon siège.

— Andrea est en train d'user ma moquette parce qu'elle a peur que tu sois en colère contre sa future belle-mère. Elle est plutôt sensible sur le sujet.

Andrea se figea et m'adressa le regard dont elle se servait généralement pour ajuster une cible dans sa lunette de sniper.

Je me frottai le nez.

— Je peux lui dire d'arrêter de tourner en rond ?

— C'est ce que tu souhaites ?

— Oui. Considère ça comme un service.

— À ta guise.

Je ne parvenais pas à décider qui était le plus idiot de nous deux : lui de me dire ça, ou moi, qui n'aspirais qu'à tout laisser tomber pour le rejoindre. Cette folie devait s'arrêter.

— Merci.

— De rien. Tu peux m'accorder une faveur ? Puis-je passer te prendre aux bureaux de l'Ordre aujourd'hui ?

Il n'en dit pas plus, mais je savais ce qu'il pensait : « Laisse-moi venir te chercher et te ramener à la maison. »

— Mon service a commencé (je vérifiai l'horloge) il y a douze minutes. Je termine à 18 heures. Sauf empêchement, je serai là à t'attendre. Je te le promets.

— Merci, je suis désolé pour ton appartement.

— Moi aussi.

Je raccrochai. C'était la deuxième conversation civilisée que nous avions depuis que nous nous connaissions. Dommage qu'il n'y ait pas de champagne pour fêter ça.

– Il laisse tomber. Tu es satisfaite ?

Andrea fronça les sourcils.

– Le Seigneur des Bêtes t’a demandé une faveur ?

– Oui.

– Tante B et Jennifer étaient là ?

– Je ne sais pas. Je n’ai pas pensé à demander.

– Je parie qu’elles étaient présentes. (Andrea plissa les yeux.) Curran ne demande pas de faveurs. Il ne s’en soucie pas. Et il a laissé tout ça passer sans rechigner. Ce genre d’influence ne peut venir que de sa compagne... Vous avez couché ensemble !

Je lui lançai un regard vide.

– Tu as couché avec Curran et tu ne me l’as pas dit ? Je suis ta meilleure amie.

– Il n’y a pas grand-chose à dire.

– Ah bon, c’était si nul que ça ?

Très drôle.

– Ce n’est pas ce que je voulais dire.

Elle s’assit en face de moi.

– Je veux des détails. Maintenant.

– Nous nous sommes disputés un moment, je lui ai donné un coup de pied à la tête et il a passé la nuit chez moi.

– C’est tout ? C’est vraiment tout ?

– C’est tout.

Elle leva les bras au ciel.

– Allez ! C’était comment ?

Comme un feu d’artifice, mais en mieux.

– C’était bien.

– Obtenir des informations de ta part est aussi facile que d’arracher une dent de sagesse à un psychopathe qu’on aurait oublié d’anesthésier. Tante B est au courant ?

Je hochai la tête.

– Cela explique leur panique collective. Alors c’est vous qui avez détruit ton appartement ?

– Non.

– Que s’est-il passé ?

Ce n’était pas une question à laquelle je pouvais répondre avec Mauro dans les parages. J’écrivis trois mots sur une feuille de papier que je lui montrai. « Ma tante Erra. »

Andrea pâlit.

Je déchirai le papier et le jetai dans la poubelle.

– La bonne nouvelle c’est que je sais maintenant qui est la Mary d’acier. La mauvaise, c’est que je sais de quoi elle est capable.

Je lui résumai Erra, sa vie, son œuvre, ses pouvoirs, sans mentionner nos relations familiales au cas où quelqu’un nous écouterait.

– Elle est totalement amoral et ne ressent de lien qu’avec Roland. Pour Erra, le monde se partage entre sa famille et les autres, et tous les autres sont des proies. Toutefois, faire partie de sa famille n’est pas une garantie de sécurité. Si elle décide que tu n’as pas l’étoffe, elle répare l’erreur de ta mise au monde. Ce sont peu ou prou ses mots, pas les miens.

– Elle a une très haute opinion d’elle-même, déclara Andrea.

– Ouais. Au point que, si tu la prends en voiture, il faut prévoir une place pour son ego.

Elle tapota mon bureau du bout des doigts.

– Tu envisages de la défier ?

– Exactement. La défier, ajouter quelques insultes bien senties et jouer les appâts. Vu qu’elle me hait, elle sera incapable de résister. En l’attirant hors de la ville, pour qu’elle ne joue pas avec la foule, et en lui opposant tous les chevaliers femmes que l’Ordre peut rassembler, on a peut-être une chance.

– J’ai demandé deux fois à Ted de me laisser t’aider sur ce coup, annonça Andrea. La deuxième fois, par écrit. Il a refusé.

– Ted ne joue pas franc-jeu.

– Que veux-tu dire ?

Je lui racontai. Au milieu de mes explications, elle recommença à faire les cent pas. De légères taches apparurent

sous sa peau.

Quand j'eus terminé, elle desserra les dents.

— Ce qu'il a fait va à l'encontre du code de chevalerie, mais tu n'as aucun recours. Rien dans la Charte ne protège tes droits. Tu n'es pas Chevalier.

— Je ne veux pas de recours.

Elle se tourna vivement.

— Tu quittes l'Ordre ?

La magie envahit le monde. Mon cœur rata un battement. Je choisis soigneusement mes mots.

— J'ai un problème avec l'idée de me dévouer pour une organisation qui considère que mes amis ne sont pas humains.

— Ted Moynohan n'est pas l'Ordre.

— Tu as fait l'Académie. Tu sais qu'il n'est pas le seul à nourrir ce genre d'opinion. (Je me penchai.) C'est un préjugé profondément enraciné dans l'organisation. Je comprends pourquoi, mais je ne suis pas d'accord. La non-humanité est une étiquette dangereuse. Si quelqu'un n'est pas humain, il n'a aucun droit, Andrea. Aucune protection.

Elle arrêta de tourner en rond.

— Voilà pourquoi tu dois rester et te battre. Si des gens comme toi quittent l'Ordre, il ne changera jamais. L'évolution doit venir de l'intérieur pour être efficace.

Je soupirai.

— Ce n'est pas mon combat, Andrea. Et je ne suis pas en position de changer quoi que ce soit. Tu l'as dit toi-même, je ne suis pas Chevalier. Je ne fais pas partie de la confrérie. Je suis une outsider à peine tolérée qu'on peut virer à tout moment. Ma voix n'importe pas et personne ne l'entendra même si je hurle.

— Alors tu vas démissionner.

— Probablement. Je n'accepte pas ce compromis et je ne peux pas combattre l'ensemble de l'Ordre. C'est une bataille perdue d'avance. Certaines en valent la peine, mais pas celle-ci. Me frapper la tête contre ce mur est une perte de temps et

d'énergie. Je ne peux pas changer l'Ordre, mais je peux m'assurer qu'il ne bénéficie plus de mes services.

Grendel déboula dans la pièce et se réfugia dans un coin. Un grondement rauque s'échappa de sa gueule. Il claqua des dents, aboya une fois et s'immobilisa totalement.

Quelque chose le terrorisait. J'attrapai Slayer. Les deux mains d'Andrea volèrent vers ses SIG-Sauer.

Un vacarme énorme secoua le bâtiment, résonnant sous mon crâne. Quelqu'un venait de tester la force des gardes de l'Ordre.

— Qu'est-ce que... ?

Andrea se précipita dans le couloir.

Je me ruai vers la fenêtre.

La garde couvrait le bâtiment comme une coquille invisible. Les sorts de protection de l'Ordre étaient suffisamment puissants pour écarter un escadron entier de mages de l'UMDP, mais celui qui venait de frapper avait laissé une entaille.

Un mur de feu s'élevait devant ma fenêtre. Des éclairs bleus crépitaient là où la garde tentait de contenir les flammes.

Le feu mourut. Une voix féminine traversa tout le bâtiment.

— Où es-tu, misérable rongeur ? Je suis venue brûler ton arbre !

Ma tante était arrivée.

« Boum ! » La garde encaissa un nouveau coup.

Le bâtiment me bloquait la vue. J'avais besoin d'un meilleur angle.

Grendel sur les talons, je me précipitai dans le bureau de Maxine, ouvris la fenêtre et me penchai.

En bas, sur ma gauche, un homme enveloppé d'une cape déchirée frappait la garde de ses poings, tentant de se frayer un passage à travers le sort.

« Boum ! »

« Boum ! »

Ses bras émettaient une lueur rouge sombre.

Torche. Le pouvoir du feu. Ma tante avait préféré ne pas

s'exhiber en personne. Moi qui espérais lui avoir causé suffisamment de dommages pour qu'elle se calme un jour ou deux, j'en étais pour mes frais.

Andrea me rejoignit avec une énorme arbalète constituée de ce qui ressemblait à des morceaux de flingues. Mauro la suivait.

— Le type en bas, c'est Torche, expliquai-je à Mauro. C'est un mage non mort avec un pouvoir sur le feu. Erra le pilote comme les navigateurs pilotent les vampires.

— Nous ne pouvons pas l'affronter dehors. (Mauro désignait les immeubles de bureau de l'autre côté de la rue.) Les bâtiments d'en face sont en bois, ils se consumeront comme de la paille s'il leur fout le feu.

— Alors, il faut l'occuper. (Andrea passa la tête par la fenêtre et renonça à user de son arbalète.) Pas bon.

Elle retourna dans le couloir et tira sur la trappe qui menait au grenier. Mauro la suivit.

« Boum ! »

L'occuper, facile à dire.

Je fis glisser la fenêtre vers le haut, laissant entrer l'air glacial et m'assis sur le rebord.

— Alors, tu la brises, cette garde ? Tu me donnes la migraine !

Torche leva les yeux. Il avait à peu près mon âge, des cheveux très noirs et des traits amérindiens. Cherokee, peut-être.

— Ah, te voilà ! s'exclama-t-il avec la voix d'Erra.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as trop peur de te montrer et de me combattre toi-même ?

— Prépare-toi, espèce de lâche, j'arrive.

« Boum ! »

Le bâtiment trembla. La garde ne tiendrait plus très longtemps.

Mauro revint dans le bureau.

— Andrea demande que tu l'attires vers toi pour qu'elle puisse lui tirer dessus. (Il me donna un bocal.) Tiens, protection

contre le feu.

Je fouillai dans ma poche et en tirai un billet de cinq dollars.

— Eh, Erra !

Torche leva les yeux dans ma direction.

J'agitai le billet et le lâchai dans l'espace entre la garde et le bâtiment.

— Tiens !

Torche se rapprocha et regarda le billet.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un peu de thunes. Achète des vêtements décents à tes laquais.

Je plongeai mes doigts dans le bocal et étalai une pâte épaisse et odorante sur mon visage.

Torche fronça les sourcils, exactement comme le faisait ma tante.

— Thune ?

Et merde !

— C'est de l'argent ! Nous n'utilisons pas de pièces, nous utilisons de l'argent papier. (Il me dévisagea.) Je suis en train de t'insulter ! Je t'offre l'aumône pour habiller tes serviteurs parce que tu n'as pas les moyens de t'en occuper toi-même. Tu es bouchée ou quoi ?

Il leva les bras. Jaillissant de ses doigts, des flammes glissèrent le long de la garde. Je me reculai d'instinct. Le feu mourut. Je me penchai de nouveau.

— Tu comprends, maintenant ?

Il envoya plus de feu.

— Quoi ? Il n'y avait pas assez d'argent ?

Les flammes frappèrent la fenêtre, dessinant des veines bleues dans la garde. Les deux bras levés, la cape ouverte, Torche était un peu trop nu à mon goût.

— C'est un nudiste, en plus ?

Il allait répondre lorsqu'une vibration sifflante se fit entendre. Un carreau d'arbalète se ficha dans sa bouche ouverte et ressortit par sa nuque, scintillant comme une étoile verte. Un

deuxième carreau lui traversa la poitrine. Le troisième l'atteignit à l'estomac, juste en dessous du plexus.

Les carreaux scintillèrent comme des émeraudes dans la lumière solaire, puis explosèrent.

Une colonne verte s'éleva dans le ciel. Je plongeai loin de la fenêtre.

— Avec quoi elle a tiré, bordel ?

— Des têtes Galahad Cinq, inventées par les Gallois pour combattre les géants. Ça envoie bien. (Mauro cilla à cause de la lumière.) Elle a passé une commande après l'histoire du Cerbère.

La flamme verte s'éteignit et la voix moqueuse d'Erra me héla.

— C'est tout ce dont vous êtes capables ?

Impossible. Mauro et moi nous penchâmes par la fenêtre. Dans la rue, Torche ôtait les lambeaux de cape de ses épaules. Le tissu se transformait en poussière verte à son contact.

Il redressa les épaules et se mit à beugler.

Un éclair d'un blanc aveuglant frappa le sort de protection. Les vitres explosèrent et le bâtiment trembla tandis que la garde s'effondrait. Je serrai les dents et les poings pour contenir la douleur. Quand je recouvrai la vue, Mauro était à genoux au milieu des éclats de verre et saignait du nez.

Il inspira et se redressa, chancelant et grimaçant.

— Un mot de pouvoir.

— Oui.

Quelque chose comme « Ouvre » ou « Brise ».

Par la fenêtre, nous ne voyions plus que la garde morte, un mur d'un bleu translucide que de fines craquelures étoilaient. Il résista une seconde et s'effrita dans le vent.

C'était donc ça, un mot de pouvoir prononcé par une femme vieille de six mille ans.

La voix d'Erra résonna joyeusement dans le bâtiment. Elle chantonnait.

— Un petit pas ! Deux petits pas ! Trois petits pas ! Je monte

l'escalier, petit écureuil. Prépare-toi.

Je tirai Slayer de son fourreau et sortis du bureau. Derrière moi, Andrea se laissa tomber de la trappe.

La porte du couloir fut arrachée de ses gonds, Torche se tenait sur le palier, son corps nu brillant d'un éclat rubis. Un large collier de métal ceignait son cou. Au temps pour ma tactique de décapitation.

Puisque c'était un non-mort, élaboré avec le sang de ma famille, j'avais une chance. Une chance infime, mais à cheval donné, on ne regarde pas les dents... J'attirai la magie vers moi.

Torche souleva le pied gauche et, lorsqu'il le reposa, de minuscules étincelles qui crépitaient sur ses orteils se changèrent en flammes, recouvrirent chacun de ses membres et lui léchèrent la poitrine.

Mauro se prépara.

Il ne restait que quinze mètres entre Torche et nous. Je continuai à enrouler la magie autour de moi. *C'est bien, fais-le avancer, tata chérie, rapproche-le. Plus il sera près, plus l'impact sera violent.*

La corde de l'arbalète vibra. Des carreaux jumeaux transpercèrent la poitrine du non-mort. Il les arracha de sa main enflammée. Andrea jura.

— Comme c'est mignon, aboya Erra. À mon tour.

Le feu enveloppa Torche d'un manteau de lumière brûlante. Il leva les bras. Des flammes dansaient au bout de ses doigts.

Une main énorme me repoussa en arrière. Mauro s'interposa entre Torche et moi. Il avait enlevé sa chemise. Des tatouages couvraient son dos et sa poitrine, formant des lignes rouges, mouvantes comme de la lave. Il frappa le sol d'un pied, puis de l'autre, se plantant au milieu du couloir, bras et jambes écartés.

— Tire-toi, criai-je.

Mauro inspira profondément.

Entre les bras de Torche, une boule de feu se forma, enfla et dévala le couloir. Mauro hurla un seul mot :

— *Mahui-ki !*

Les lignes rouges de son tatouage se mirent à briller et la boule de feu se scinda en deux, un mètre cinquante devant lui, frappant son bureau et celui de Gene. Le Samoan était indemne.

Le feu s'éteignit. Torche pencha la tête sur le côté, comme un chien étonné.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Erra.

Mauro gronda et martela de nouveau le sol, un pied après l'autre. Les lignes rouges sur sa peau se ravivèrent.

Une autre boule de feu se précipita sur lui et mourut dans les bureaux. Mauro avait un putain de pouvoir. Mais ses cent cinquante kilos me séparaient de Torche et le couloir était trop étroit. J'étais coincée.

— Mauro, bouge de là.

— Frappe-moi ! rugit-il à l'intention de Torche.

Génial, aucune intelligence là-dedans.

— Prépare-toi !

Torche leva les bras et les spirales enflammées grimpèrent jusqu'à ses mains.

Je ne pouvais pas passer à travers Mauro, mais je pouvais contourner l'obstacle qu'il représentait. Je plongeai dans la salle de réunion. Le bâtiment était en briques, mais les cloisons étaient en bois plutôt fin. Au premier coup de pied, les vieux lambris se déchirèrent. Au deuxième, la cloison explosa et j'entrai dans le bureau de Mauro.

Dans le couloir, le Samoan rugissait.

J'enfonçai la cloison suivante de l'épaule.

Le corps de Mauro vola près de moi et son dos s'écrasa contre la porte du bureau de Ted. Le mur de feu qui le suivait me lécha de sa brûlure. Andrea hurla.

J'arrachai la cloison et me glissai dans l'ouverture.

— Où es-tu, bâtarde ? Tu t'es encore enfuie ?

Les planches gémirent. Torche s'approchait. Une blessure au ventre ne l'indisposerait même pas et le collier m'empêchait de lui couper la gorge. Je n'avais pas beaucoup de choix. Si je ratais mon coup, il nous brûlerait vifs.

Torche franchit la porte.

Maintenant.

Je bondis et enserrai son cou de mon bras gauche. Le feu courait sur sa peau. Je glissai Slayer entre ses côtes, droit au cœur, et murmurai un mot dans son oreille.

— *Hessad.*

« À moi. »

Le monde trembla quand toute la magie que j'avais assemblée s'échappa de mon corps. La douleur me fit monter les larmes aux yeux. L'esprit de Torche s'ouvrit, brûlant comme du métal en fusion. J'étouffai les flammes et rencontrai la présence inébranlable d'Erra. Elle me donna une poussée mentale, et je vacillai.

Sa puissance me dominait. Personne n'avait autant de pouvoir. Personne.

Était-ce là ce que je rencontrerais dans l'esprit de mon père ? Dans ce cas, prier ne servirait à rien.

Je luttai, insecte contre titan. Une résistance colossale me repoussait, douloureuse. Je me cramponnai, la main serrée autour de la poignée de Slayer. Si je le gardais suffisamment longtemps dans le cœur de Torche, la lame transformerait le tissu non mort en pus. Il fallait juste que je tienne.

Torche m'arracha du sol. Le feu me léchait la poitrine.

— Tu es la honte de la famille. Tu es faible et lâche. Tu fuis le combat comme un chien errant.

Je serrai les dents pour contenir la douleur et pesai de tout mon esprit sur les flammes pour les éteindre.

— Je m'en serais bien passée. Je t'avais à ma merci et j'allais te crever.

Les doigts de Torche se refermèrent sur mon poignet pour écarter mon bras de sa gorge. Je me crispai. S'il se libérait, il se dégagerait de Slayer et nous serions foutus.

— Tu oses te mesurer à mon esprit ? Je suis la porteuse de peste. Les dieux s'enfuient quand ils m'entendent arriver.

— Si je n'avais pas les mains pleines, je t'applaudirais.

Slayer glissa, le tissu non mort se liquéfiait. Je l'enfonçai plus profondément. Erra gronda de douleur.

— Ça fait mal ? (Je retournai la lame dans la plaie.) Que dis-tu de ça ?

Un véritable marteau de feu s'abattit sur mon esprit. La chaleur que dégageait Torche donnait l'impression que l'air bouillonnait.

— Et ça, ça fait mal, morveuse ? Je vais te rôtir vivante. Tu me supplieras de te tuer quand tes yeux exploseront sous l'effet de la chaleur.

D'un bond en arrière, Torche m'écrasa contre le mur. Je me cramponnai à lui comme un pitbull. *Allez, tiens juste encore un petit peu. Ça ne fait pas si mal.*

Erra projeta Torche contre un autre mur et quelque chose craqua dans mon dos.

Une silhouette sombre jaillit du bureau de Ted et fonça droit sur nous. Quand Erra l'aperçut, le feu enflamma le couloir. Je ne voyais plus grand-chose, et ne pouvais plus respirer.

Franchissant les flammes, un énorme chien noir aux crocs d'ivoire et aux yeux brillants d'un feu bleu se jeta sur Torche.

Mes défenses mentales vacillèrent. J'étais vidée.

L'énorme créature planta ses crocs dans le bras de Torche et s'y accrocha. Il essaya de le secouer comme un terrier qui se débarrasse d'un rat, mais le chien l'attirait vers le sol.

Une seconde silhouette traversa le mur de feu, pâle et tachetée, avec des yeux fous dans un visage ni humain ni hyène – Andrea ! – et enfonça ses griffes dans le ventre de Torche. Nous basculâmes, Torche s'écrasa sous moi.

Le monde n'était plus que douleur et gémissements rauques.

La chair autour de Slayer mollit. J'en profitai pour pousser encore le sabre à travers le cœur du non-mort. La lame grinça contre les côtes et rejaillit dans une fontaine de fluide noir qui m'éclaboussa les lèvres. Son amertume avait le goût du paradis.

— Je te tuerai, gargouilla Erra. Je te pourchasserai jusqu'au bout de la terre...

J'écrasai du pied la trachée du non-mort.
La pression sur mon esprit s'évanouit.
Je fermai les yeux et me sentis flotter un long moment.
L'absence de souffrance était un délice.

Puis la douleur dans mes bras se réveilla. J'ouvris les yeux.
Une créature luisante s'extrayait de la dépouille de Torche.
Petite, parfaitement proportionnée, avec de longs membres élégants et une tête bien formée. Le mélange parfait entre une hyène et un humain. Du sang sombre lui couvrait les avant-bras des griffes jusqu'au coude. Des yeux furibards au-dessus d'un museau sombre me dévisageaient.

Andrea s'était métamorphosée, juste pour moi.

Ses lèvres sombres tremblaient, dévoilant des dents acérées.

— Bordel de merde !

Elle donna un coup de pied au cadavre et l'envoya bouler contre le mur.

— Salope de fille de pute !

Elle frappait le cadavre en hurlant des insanités. Comme elle était en partie bouda, elle usait de sa rage. Plus vite elle s'en débarrasserait, plus vite elle se calmerait et pourrait revenir à sa forme humaine.

Je me redressai. L'énorme créature noire se coucha près de moi et me lécha le pied.

— Grendel ? demandai-je doucement.

Le chien de l'enfer gémit comme le faisait mon chien.

Mon caniche géant pouvait se transformer en énorme chien noir, hirsute, aux yeux brillants. *Quoi de plus banal ?*

Et puis soudain je compris. C'était le Chien noir. Une légende qui appartenait à tellement de cultures que personne ne savait où elle était née. Des histoires de Chiens noirs géants aux yeux brillants qui hantaient la nuit avaient traversé les siècles, particulièrement en Grande-Bretagne et dans le nord de l'Europe. Personne ne savait ce qu'ils étaient, mais leur magie apparaissait sur le scan-m comme « féra », magie animale. Celle-ci s'enregistrait en jaune très pâle. La machine des

techniciens magiques qui avaient scanné le caniche n'était pas assez précise pour le déterminer.

Andrea gronda. Grendel gémit de nouveau et tenta de fourrer son museau dans ma main. Autour de nous, les bureaux fumaient.

Nous l'avions vaincue, une fois de plus. Trois non-morts éliminés. Plus que quatre.

CHAPITRE 24

Appeler « brise » l'ouragan Savannah qui avait dévasté la moitié de la côte est quelques années auparavant aurait été un euphémisme mensonger. Dire que Ted Moynohan était furieux était un euphémisme de proportion criminelle.

Il se tenait au milieu du couloir, dans les ruines fumantes de ce qui avait été les bureaux de l'Ordre et il irradiait une colère dangereuse.

Après avoir calmé sa rage, Andrea avait repris sa forme humaine. Nous avions éteint le feu avec de la neige et de l'eau et le résultat n'était pas beau à voir. Toutes les fenêtres avaient explosé quand la garde était tombée, un vent glacial gémissait dans tout le bâtiment et jouait avec les papiers.

J'avais résumé l'identité d'Erra à gros traits et fait mon rapport. Heureusement que j'avais l'habitude de mentir. Mauro, inconscient pendant l'essentiel du combat, était à présent assis au milieu du couloir avec un torchon rempli de neige sur la bosse qui lui gonflait la tête. Il n'avait pas l'air pressé de fournir des informations supplémentaires.

Ted restait muet. Un silence de mort régnait dans les bureaux, le genre de silence qu'on n'entendait généralement qu'à 2 heures du matin, quand la ville était endormie et que même les monstres se reposaient.

La moquette ignifugée et les meubles en métal avaient fait leur office. Le bâtiment avait survécu et les dommages faits aux bureaux étaient surtout d'ordre esthétique. En revanche, pour l'Ordre, c'était catastrophique. Les Chevaliers étaient intouchables. Blessez-en un et tous les autres se pointaient chez

vous avec suffisamment d'armes et de magie pour déclencher la fin du monde. Erra était entrée dans le Chapitre, dans la maison de l'Ordre, et elle l'avait détruite. Ted devait venger l'offense rapidement et violemment.

— Puisque nous ignorons où Erra va frapper, nous devons choisir le lieu à sa place. En éliminant trois de ses non-morts, nous avons écorné son arrogance, elle ne se fera pas prier pour réagir à un défi. Nous devons choisir un endroit en dehors de la ville, calme et inhabité.

Un plan simple, mais c'était souvent les meilleurs.

Une partie du mur s'effondra derrière nous. Ted la regarda d'un air furieux.

Le téléphone sonna dans mon bureau. Je décrochai.

— Kate...

— Au secours, murmura la voix rauque de Brenna. Aide-nous...

Un cri lointain se répercuta dans le téléphone, suivi d'un grognement et du signal de déconnexion.

Oh, non !

Je laissai tomber le téléphone et me précipitai vers la porte.

— Daniels ! m'arrêta Ted.

— L'un des bureaux de la Meute est attaqué. Je dois y aller.

— Non.

Je me figeai.

Ted me regarda d'un œil vide.

— Ta place est ici. Si tu la quittes, ce sera définitif.

— Des gens sont en train de mourir. Ils ont appelé à l'aide.

— Nous sommes des gens. Pas eux. Je te donne l'ordre de rester ici.

Je jetai un coup d'œil à Andrea, juste derrière lui. Elle avait l'air d'une statue. Son visage était exsangue.

La voix de Brenna résonnait dans ma tête.

Tout ce que j'avais accompli, je l'avais fait pour honorer la mémoire de Greg, mais rien de tout cela ne valait une vie humaine.

— Daniels, tu as compris ? Si tu t'en vas, tu ne reviens pas. Pas de seconde chance, pas de pardon. Fini.

Mes doigts trouvèrent la cordelette autour de mon cou. J'arrachai le badge d'un geste brutal, le laissai tomber sur le sol et sortis.

La ville enneigée défilait sous mes yeux. J'avais arraché de sa selle le premier cavalier que j'avais croisé et avais emprunté sa monture en lui criant d'envoyer la facture à l'Ordre pour ne pas qu'il me tire dans le dos pendant que je lançais le cheval au galop.

Devant la maison des loups, Dali se tenait à côté de sa Plymouth, au milieu de la rue, scrutant le bâtiment, paralysée.

En m'entendant arriver, elle se tourna.

Un corps traversa la fenêtre du premier étage dans une explosion de verre. C'était une forme grotesque, ni humaine ni animale, avec d'énormes griffes prêtes à tout déchirer. Il rebondit sur le toit de la voiture et s'écrasa contre Dali, la plaquant à terre dans un feulement guttural.

Je tirai sur les rênes. Le cheval hennit.

Gauchie, tordue, couverte de taches de fourrure et de muscles nus, la bête clouait Dali au sol de ses griffes noires. Dali tentait de se protéger la gorge avec les bras.

Je sautai de ma selle et me précipitai à son secours.

Le sang recouvrait la neige, horriblement rouge sur tout ce blanc. Dali hurlait, hystérique :

— Arrête, c'est moi, c'est moi !

D'un coup de pied au flanc, j'envoyai bouler la créature. Elle roula et bondit sur ses pieds.

C'était un Changeforme en forme guerrière, le pire que j'aie jamais vu. Son bras gauche était trop court, son pelvis trop saillant, sa mâchoire inférieure, tordue, débordait de crocs. Le haut de son visage était presque humain, avec des yeux verts, déments. Un frisson me parcourut. La veille, j'avais vu ce visage tout sourires.

— Brenna ?

Un grondement terrible sortit de sa gueule déformée. Elle se secoua. Des coupures zébraient son corps, suintant de pus et de sang, comme si sa peau s'était déformée de manière aléatoire.

Dali recula, laissant une traînée sanglante dans la neige, et se cogna la tête contre la voiture.

— Brenna, c'est moi ! C'est moi ! Nous sommes amies. S'il te plaît, ne fais pas ça.

Brenna gronda de nouveau.

— Brenna, ne fais pas ça !

Je fis un pas vers elle.

Elle braqua les yeux sur Dali avec la concentration d'un prédateur prêt à charger.

— S'il te plaît, non. (Dali se pressa contre la carrosserie.) S'il te plaît.

Brenna projeta son corps déformé vers Dali, volant presque.

Brenna ou Dali. Je n'avais pas le temps de réfléchir.

J'interrompis la ruée de Brenna en lui entaillant le dos. Elle se retourna et referma ses énormes mâchoires sur ma cuisse.

— Non ! hurla Dali.

Je frappai de nouveau ; mon sabre traversa sa colonne.

Je sentis les crocs de Brenna lâcher prise. Elle s'effondra dans la neige, tressautant comme un pantin manié par un marionnettiste dément. Sa mâchoire claquait, déchirant des ennemis invisibles de ses crocs. Derrière moi, Dali sanglotait.

Je levai Slayer et transperçai la poitrine de Brenna. Je tournai la lame et lui déchirai le cœur. Dans ma tête, Brenna disait :

« Ne t'inquiète pas, Kate, je ne te laisserai pas tomber. »

Elle cessa de tressauter. La lueur dans ses yeux disparut.

Dali gémissait, incohérente.

Je libérai Slayer. Un grognement torturé me fit tourner la tête vers le bâtiment. Un bras griffu grattait la fenêtre du rez-de-chaussée, juste à côté de la porte. Des doigts épais glissaient sur le verre, laissant des traces sanglantes.

Bordel de merde !

J'attrapai Dali et la remis sur ses pieds.

— Dali, regarde-moi.

Elle tourna vers moi ses yeux fous.

— Je savais. Je savais que quelque chose n'allait pas. Quand je suis arrivée, ça ne sentait pas bon.

— Prends ta bagnole. À deux pâtés de maison, il y a une boulangerie ; appelle la forteresse et, quoi qu'il arrive, ne quitte pas le magasin. Tu comprends ?

— N'entre pas là-dedans.

— Il le faut. S'ils sortent, ils pourraient tuer quelqu'un.

— Alors je viens avec toi. (Elle essuya son visage du dos de la main.) Je suis un tigre, putain.

Un tigre végétarien, à demi aveugle et atteint de strabisme, qui s'évanouissait à la vue du sang.

— Non. J'ai besoin que tu appelles Curran. S'il te plaît.

Elle hocha la tête.

Je la libérai.

— Vas-y.

Un instant plus tard, la Plymouth s'éloignait. La porte de la maison était grande ouverte, comme une bouche noire. J'entrai.

Un corps était étalé sur le tapis, dans un tas de vêtements déchirés et couverts de pus noir. Une odeur amère de viande pourrie inondait le couloir.

Les Changeformes saignaient du pus quand ils avaient été frappés par de l'argent. L'argent empoisonnait le V-Lyc, qui devenait gris. Pour que le sang soit noir, il fallait que le virus pullule à un niveau record. Seul le sang des Wolfs atteignait cette concentration virale.

Le tapis étouffait le bruit de mes pas. Au-dessus, il y eut un grand bruit.

Le corps était sur le ventre. Des lésions noires couvraient son dos, pleines d'un ichor si foncé qu'on aurait dit du goudron. L'odeur de pourriture était étouffante. Je déglutis et le retournai du pied. Des yeux aveugles et laiteux se levèrent vers moi dans un visage inconnu. Mort.

Je remontai le couloir.

Pièce de droite. Vide.

Gauche, vide.

Droite, vide.

Cuisine.

Une casserole bouillait sur la cuisinière. Un Changeforme était étalé sur la table, à demi métamorphosé. Ses membres déformés s'accrochaient à la table, les os exposés, et ses muscles déchirés suintaient de pus sur la nappe verte. Un couteau de cuisine dépassait de son cou, le clouant à la table.

Un autre corps était allongé sous la table, au milieu d'épluchures de pommes de terre. Plusieurs entailles parallèles ouvraient sa poitrine – un coup de griffes. Le même pus noir s'échappait de ses lèvres, tachant son menton. La nausée m'envahit.

J'imaginai le premier Changeforme bondissant sur la table, frappant celui qui épluchait les patates en pleine poitrine pendant que l'autre lui enfonçait le couteau dans le cou et s'effondrait...

Devant l'escalier, j'hésitai entre monter et descendre.

Du sang tachait le papier peint sur le mur du palier supérieur. Je montai.

Les vieilles marches gémissaient sous mes pieds. De brefs grondements brisaient le silence sur un rythme constant ; chaque grognement était suivi du grincement de griffes sur le verre.

Une créature était accroupie dans l'ombre, au bout du couloir de l'étage, elle enfonçait ses griffes ensanglantées dans un tas de corps déformés puis essuyait sa main déformée sur la fenêtre. Ses griffes faisaient grincer le verre. « Scriiich. »

J'avancai.

« Scriiich. »

« Scriiich. »

La bête, une gamine à peine plus âgée que Julie, leva les yeux pâles vers moi. Du sang et du pus goudronneux

s'échappaient de ses lèvres.

Son visage était presque parfaitement humain. Le reste de son corps ne l'était plus. Ses membres étaient trop longs, ses mains énormes. Une bosse déformait sa colonne vertébrale, couverte d'un pelage de loup gris. Sa poitrine était concave et ses côtes lui crevaient la peau.

— Ça fait mal, gémit-elle.

Je m'approchai.

— J'ai mal.

Elle plongea la main dans une flaque de sang sur le ventre d'une femme et l'essuya sur le verre.

« Sciiich. »

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

Elle se jeta sur moi dans un grondement guttural. Je m'écartai et lui transperçai le flanc. Elle rebondit sur le mur, se retourna et revint à la charge. Je lui enfonçai Slayer dans le ventre, jusqu'au cœur. Je vis des dents humaines claquer à deux centimètres de ma bouche et sentis ses griffes agripper mon épaule, puis elle s'effondra sur la lame. Sa vie s'échappait.

J'écartai doucement l'enfant et repris mon parcours macabre.

Des corps gisaient sur toute la longueur du couloir ; tous avaient le visage tourné vers le fond du couloir où la porte du bureau de Jim était entrouverte. Ils avaient dû se précipiter, mais n'y étaient pas parvenus. J'examinai les visages, terrifiée à l'idée d'en reconnaître un.

Quel qu'il soit, l'attaquant était passé par la porte d'entrée. Le premier Changeforme s'était effondré sur place. Le prédateur avait ensuite frappé dans la cuisine avant de monter. Les Métamorphes du rez-de-chaussée et du sous-sol avaient dû entendre le vacarme et avaient pourchassé l'intrus. Neuf personnes étaient mortes, en comptant Brenna et la fille, que j'avais assassinées. Jim avait dû renforcer sa garde, s'attendant à des problèmes. Ils s'étaient tous attaqués à l'intrus. Personne n'avait essayé de fuir avant qu'il ne soit trop tard.

Un coup étouffé me parvint à travers la porte du bureau.

Je la poussai.

Un homme nu était assis au milieu de meubles brisés et de tas de papiers. Une menotte reliait sa cheville à une pique fichée dans le sol par une chaîne aussi épaisse que mon poignet. La chaîne à Wolf. Toutes les maisons de la Meute en possédaient une.

Un amas de membres tordus gisait devant lui. Une Changeforme était clouée au mur par une épée.

L'homme nu leva les yeux vers moi. Un lustre huileux recouvrait sa peau tendue sur son corps sec. Ses yeux avaient le jaune pâle de la vieille urine. Il puait la charogne.

— Ma nièce préférée, dit-il avec la voix d'Erra. Toi seule pouvais rendre ce moment encore plus agréable. Bienvenue à la fête de Venin.

Le corps devant Venin remua.

— Encore toi !

Le non-mort frappa le Changeforme avec une pique en bois et la retira, prêt à frapper de nouveau.

Je tirai le corps par les jambes pour le mettre hors d'atteinte.

— Trop tard, s'esclaffa Erra.

Le corps du malheureux frissonna dans mes mains. Il dégouttait d'ichor noir. Je m'agenouillai et reconnus les poils roux vif du dingo, l'un des hommes de Jim.

Son orbite gauche n'était plus qu'un trou sanglant. Son œil droit me regardait, brillant dans ce qui lui restait de visage.

— Je l'ai eu avec la chaîne, murmura-t-il.

— Oui, lui répondis-je. Tu l'as bien eu.

Sa voix n'était que douleur.

— Je meurs. Tue-moi.

Slayer le délivra de ses souffrances.

— Dégoutant, commenta Erra par la bouche de Venin.

L'heure des plaisanteries était passée.

— Ces gens étaient mes amis. Tu m'as forcée à les tuer. Tu m'as forcée à achever une enfant.

J'entendais toujours la voix de Brenna dans ma tête.

– Arrête de gémir. Je ne supporte pas les lâches.

Je me relevai et ouvris la vitrine d'un meuble. Avec la danse continuelle de la technologie et de la magie, la plupart des gens s'accrochaient à ce qui fonctionnait toujours.

Des boîtes remplies de papiers, rien d'intéressant. Je me tournai vers une petite armoire.

– J'ai découvert pourquoi tu ne t'attaques pas aux femmes.

– Les femmes sont l'avenir. Un homme peut engendrer une nation, mais, en tuant une femme, on tue un peuple.

– Non, ce n'est pas ça. Tu as été entraînée à détruire des armées. Il n'y avait pas beaucoup d'armées de femmes autrefois.

– Ça, c'est ce que tu crois.

Je trouvais une bonbonne de deux litres de kérosène et en dévissai le bouchon.

– Pourquoi tu ne te ronges pas la jambe pour t'échapper ?

– Et me priver du spectacle de ton désespoir ?

– Oh, je suis sûre que tu t'en serais passée. Si tu perds ton jouet non mort, tu devras chercher un autre corps à vider de son sang. Tu es encore là parce que le forcer à se déchiqueter le pied te ferait souffrir. Et tu n'aimes pas la douleur.

Je m'approchai du non-mort.

Venin se tendit vers moi. Je l'attrapai à la gorge. J'avais déjà touché l'esprit d'Erra. Il me fallut une fraction de seconde pour le retrouver. Je versai le kérosène sur la tête de Venin. Il se tordit pour essayer de m'envoyer un coup de pied dans le ventre. Je le lâchai et m'écartai, m'accrochant à l'esprit de ma tante, l'enchaînant au corps de Venin.

– J'ai une question pour toi.

– Oui ? renifla Erra.

Une terrible pression m'écrasa l'esprit. Je desserrai les dents.

– Peux-tu tenir plus longtemps que moi ?

Je tirai un briquet de ma poche, l'allumai et le jetai sur Venin. Les flammes jaillirent.

Erra hurla. Son esprit mordit le mien et le secoua, comme un

chien l'aurait fait de sa proie. Je tins bon et déversai en elle chaque graine de fureur qu'il m'avait fallu récolter pour entrer dans la maison, chaque goutte de culpabilité que j'avais engrangée quand j'avais regardé le sang de Brenna tacher la neige.

Brûle, salope, brûle.

La chaleur et la douleur s'enroulèrent autour de mon esprit en rubans chauffés à blanc qui se resserrèrent. Les larmes me montèrent aux yeux. Venin brûlait comme une torche humaine et je m'accrochais à l'esprit d'Erra.

Les rubans se transformèrent en coulées de lave qui me déchirèrent. J'eus la sensation que mon esprit se dévidait comme une bobine de fil et l'illusion que toutes mes veines m'étaient arrachées. Ça faisait mal. Tellement mal.

Mais le feu la faisait encore plus souffrir.

Erra hurlait comme un chien.

— Je vais te déchiqueter et sucer la moelle de tes os. Je te pourchasserai jusqu'en enfer. Tu ne peux pas te cacher de ton sang, je le reconnaîtrai n'importe où. Je te traquerai. Je tuerai tous ceux que tu connais et je te forcerai à les regarder mourir. Tu paieras pour ça. Tu paieras !

La pression m'écrasait.

— Arrête de chouiner.

Venin s'écroula. Une étoile explosa sous mon crâne. Je sentis le goût de mon sang : je saignais du nez.

Il me fallut longtemps pour recouvrer la parole, et mes mots étaient presque indistincts.

— Le choc de la mort. C'est ce qui arrive à un Maître des Morts quand le vampire qu'il pilote s'éteint avant qu'il ait pu s'en extraire. Puisque tu conserves les tiens si proches de ton cœur, tu souffres avec eux...

— Lâche-moi ! hurla-t-elle.

— Non, tu vas crever enchaînée à un morceau de viande non morte.

La douleur me broyait le crâne. Je m'effondrai contre le mur.

Des fragments de pensées me traversaient comme des lapins effrayés.

— ... en vaut la peine...

Une petite silhouette surgit dans la pièce. Je me concentrai. Des vêtements sombres, un voile indigo. La vieille dame que j'avais sauvée dans la rue. *Qu'est-ce que... ?*

Elle bondit par-dessus les corps et atterrit à côté de moi.

Erra hurla de douleur.

La vieille femme leva la main. Une courte lance brilla dans la lueur des flammes. Puis elle me dévisagea de ses yeux noirs.

— Je vais mettre fin à ça. Lâche-la.

J'étais incapable de la combattre. J'avais utilisé toutes mes forces pour retenir Erra.

— Non.

La lance pivota dans la main de la femme. Elle m'en enfonça la poignée dans le plexus solaire. La douleur me plia en deux. Je m'accrochai au lien mental, mais il m'échappa. La pression disparut. Ma tante s'était libérée.

Venin tressauta une dernière fois et mourut.

Non, pas encore une fois !

Je me relevai et me jetai sur la femme. Elle ne fit rien pour m'échapper. Je la clouai au mur.

— Pourquoi ?

Un lustre rouge recouvrit ses yeux, des pupilles en forme de diamant m'examinèrent.

— Je dois te protéger, c'est mon boulot.

Le mur explosa. Un monstre de deux mètres jaillit dans le bureau, couvert de fourrure noire, des yeux verts scintillant dans un mélange cauchemardesque de visage humain et de gueule de loup. Des silhouettes plus petites affluèrent.

— Protégez la compagne, ordonna le loup-garou avec la voix de Jennifer. Sécurisez la pièce.

Des griffes me saisirent et me sortirent de la pièce.

Assise sur les marches, je regardais les Changeformes

extraire les cadavres de la maison. Jennifer se trouvait à mes côtés.

Je me sentais vide et fatiguée. Sans le mur contre lequel j'étais adossée, je me serais effondrée. En me concentrant, je parvenais à agiter les doigts, mais c'était douloureux.

Je suis Kate Daniels, épéiste hors pair. Tremblez devant mon terrible petit doigt.

Une jeune Changeforme sortit un corps déformé de la maison. Elle ressemblait un peu à Brenna avec des cheveux plus clairs, sauf qu'elle était vivante et que Brenna était morte parce que je l'avais tuée.

— J'ai tué une gamine, dis-je.

La louve-garou, Jennifer, remua à côté de moi.

— C'était ma petite sœur.

J'étais tellement engourdie qu'il me fallut un moment pour comprendre ses paroles.

— J'ai refusé de les laisser partir. (La voix de Jennifer était étrangement calme.) J'ai retardé l'évacuation parce que c'était notre maison. Nous sommes des loups. Nous ne pouvons pas abandonner notre tanière. Et maintenant, Naomi est morte.

Je ne savais pas quoi dire.

Jennifer se tourna vers moi.

— Cette ordure a eu mal quand tu as brûlé son mage ?

— Oui.

— Ce n'est pas suffisant.

Jennifer regarda les corps allongés dans la neige.

— Non, ce n'est pas suffisant. Je voulais la tuer, mais elle m'a arrêtée.

Nous nous tournâmes toutes deux vers la femme, assise en tailleur dans la neige, sa lance sur les genoux. Quatre loups-garous la surveillaient.

— Naomi avait douze ans, annonça Jennifer.

Un an de moins que Julie.

La femelle alpha se tourna vers moi, les yeux baignés de larmes.

– Je te hais parce que tu l’as tuée.

Bienvenue au club.

Une caravane de Jeep de la Meute pénétra dans le parking.

– Ça fait mal. Tu as envie de frapper quelqu’un, n’importe qui, expliquai-je. Cogner te soulagerait.

– Oui.

– Ça ne marchera pas. J’ai tué des dizaines de Fomoriens après la mort de Bran. Ça ne m’a pas aidée.

– Je ne suis pas toi.

– Nous sommes tous humains.

Un bras m’entoura les épaules. Mon cœur faillit s’arrêter. Curran m’attira à lui et m’embrassa sur le front.

– Je vais te mettre une clochette à la patte, lui dis-je. Comme ça, je t’entendrai arriver.

Il m’étudia.

– Ça va ?

– J’ai tué Brenna, la petite sœur de Jennifer et le dingo. À part ça, tout va bien. Merveilleux.

– Bien.

Il regarda Jennifer.

Elle resta immobile.

– Les voitures sont là. Charge les tiens. Daniel t’attend à la forteresse. (Il se tourna vers moi.) Tu peux marcher ou je dois te porter ?

Plutôt me damner que de le laisser me porter. Je me levai. Mes jambes n’étaient pas très stables, mais je tins bon. Nous marchâmes côte à côte jusqu’à la Jeep. Il ouvrit la portière côté passager, et je montai. Il donna ses dernières instructions et nous partîmes.

La forteresse était tout en escaliers. *Allez, courage, un pied après l’autre. Tu peux le faire.* La morsure de Brenna me brûlait la cuisse. Mes poumons ne devaient guère être plus gros qu’une balle de golf.

Je refusais de m’effondrer. Plus nous montions, plus nous

croisions de monde, et je ne tenais pas à m'évanouir sous les yeux de la moitié de la forteresse.

– Encore un étage, annonça Curran.

Je serrai les dents.

Marche après marche, j'atteignis le palier des appartements de Curran. J'y étais arrivée.

Derek nous ouvrit la porte de l'intérieur.

Curran se tourna vers le petit groupe de Changeformes qui nous avait accompagnés.

– Disposez.

En un clin d'œil, l'escalier se vida.

Curran me souleva dans ses bras.

– Tu fais quoi, là ?

– Personne ne te voit. Ta réputation est intacte. Nous sommes seuls.

Je désignai Derek.

– Il n'a rien vu, dit Curran en franchissant la porte.

– Je n'ai rien vu, confirma Derek en la refermant.

Je passai mes bras autour du cou de Curran et le laissai me porter, par un nouvel escalier, jusqu'à ses appartements.

– Où ? demanda-t-il.

Sur la gauche, il y avait un salon avec un grand canapé d'angle gris. Devant nous se trouvait la porte de la chambre. Sur la droite, une autre porte.

– Salle de bains.

Il ouvrit la porte de droite. Une énorme baignoire occupait l'essentiel de la pièce.

De l'eau chaude. Le paradis.

– Ça t'ennuie si je prends un bain ?

Il me reposa délicatement par terre.

– Tu as besoin de quelque chose ?

Je secouai la tête et me déshabillai. Il resta le temps de s'assurer que j'avais la force de rentrer dans la baignoire puis sortit.

Je réglai le mitigeur pour que l'eau soit très chaude et

m'assis. Quand l'eau m'arriva aux épaules, elle était encore à quarante centimètres du bord.

Un moment plus tard, Curran apporta un verre d'eau avec des glaçons, se posa sur le bord de la baignoire et me mit la main sur le front.

— Tu as de la fièvre.

— Brenna m'a mordue.

Le poison de Venin devait être très puissant. Le virus du V-Lyc avait dû se multiplier de manière record pour le contrer, transformant les Changeformes en Wolfs. Les Wolfs étaient contagieux et j'avais reçu une bonne dose de V-Lyc avec la salive de Brenna.

— Rien de grave. Mon corps va s'en débarrasser en une heure ou deux.

Curran hocha la tête.

Je n'aurais probablement pas dû dire ça.

Je pris le verre d'eau et but.

— Pourquoi tout est-il si grand ?

— La baignoire est étudiée pour ma forme animale.

Je souris.

— Tu prends des bains sous ta forme léonine ?

— Parfois. Les loups ont découvert un des leurs au sous-sol de la maison. Il les a instantanément attaqués. Jennifer te l'a dit ?

Il tentait d'atténuer mon sentiment de culpabilité.

— Elle était un peu occupée. J'ai tué sa petite sœur et elle essayait de tenir le coup.

J'avais fait ce qu'il fallait. Je n'avais pas le choix. Nous le savions tous les deux. Même Jennifer le savait. Mais en avoir conscience ne soulageait pas la douleur.

— Tu dois aller quelque part ?

Il secoua la tête.

Je me déplaçai pour lui faire de la place. Il se déshabilla et se glissa dans la baignoire. Je m'appuyai contre sa poitrine. Il me serra dans ses bras et se laissa aller dans l'eau.

– Où est la vieille dame ? demandai-je.

– Dans une cage à Wolf, en bas. Tu as une idée de son identité ?

– Aucune.

Je fermai les yeux. J'avais mis dans la baignoire un truc moussant qui sentait le printemps. Pour ce que j'en savais, Curran utilisait ce produit pour sa crinière et j'avais vidé un mois de shampooing.

Bien sûr, avec ma chance, nous étions peut-être plongés dans de l'antipuce.

La peau de Curran était chaude sous ma joue. J'aurais pu rester assise là pour toujours.

– Ça ne durera pas.

Les mots s'étaient échappés avant que j'aie la possibilité d'y réfléchir.

– Qu'est-ce qui ne durera pas ?

– Toi et moi. Nous. Même si nous sortons vainqueurs de cette histoire, il y aura autre chose pour nous pourrir la vie. Un jour ou l'autre, je vais échouer, ou toi, et ce sera fini.

Il me serra un peu plus fort.

– Oui, une abomination ou une autre finira bien par se pointer. Alors, on l'éliminera. Et puis il en viendra une autre, dont on se débarrassera aussi, puis on rentrera à la maison.

Je grimaçai.

– Et on se traînera sur un million de marches en essayant de ne pas s'effondrer.

– Je ne m'effondre jamais.

– Bien sûr que non. Où avais-je la tête ?

– Notre monde n'est pas un modèle de sécurité, dit-il d'une voix paisible. Je ne peux pas t'offrir une petite vie tranquille dans une maison bien propre avec une clôture en bois blanc. De toute manière, tu finirais par y mettre le feu.

Pas faux.

– Seulement si je n'avais plus de petit bois sous la main.

– Ou si tu avais besoin de durcir un pieu pour l'enfoncer

dans l'œil de quelqu'un.

J'étirai mes jambes.

— Pour durcir le bois, il ne faut pas le brûler, seulement le tourner dans la flamme pour qu'il prenne la chaleur sans noircir.

Il gronda.

— Merci pour cette petite perle de sagesse.

— Mais de rien.

— Il n'y a que deux choses qui peuvent nous foutre en l'air, reprit-il en me caressant le dos. Toi et moi.

— Alors on est foutus.

Il fallait que je lui parle de ma tante, mais je n'y arrivais pas.

— Mon père était le meilleur guerrier que j'aie connu, raconta Curran. Même maintenant je ne suis pas sûr que je pourrais le battre.

— Nous avons ça en commun, murmurai-je.

— Nous habitons aux abords du parc naturel des Smoky Mountains. Je ne sais pas si c'était en Caroline du Nord ou dans le Tennessee. Il n'y avait que les montagnes et nous quatre. Mon père, ma mère, ma sœur cadette et moi. Mes parents ne voulaient pas se mêler de la politique des Changeformes. Nous sommes plus anciens que la plupart des Métamorphes. Différents.

Un frisson d'inquiétude me parcourut l'échine. « *Les Primordiaux étaient là en premier* », disait la voix d'Erra dans ma tête.

— Que s'est-il passé ?

— Des Wolfs, expliqua Curran d'une voix dépourvue d'émotion. Huit. Ils ont capturé ma sœur. Elle avait sept ans et adorait grimper aux arbres. Un jour, elle était en retard pour le déjeuner. Je suis parti à sa recherche. Je l'ai trouvée dans un érable à deux kilomètres de la maison. J'ai pensé qu'elle s'était endormie et l'ai appelée. Elle n'a pas répondu, alors je suis monté dans l'arbre à mon tour, directement dans leur piège. Ils ont tiré un fil d'argent et m'ont pris à la gorge.

Il se pencha en arrière, exposant son cou, je vis une ligne pâle très fine sur sa gorge.

— Pendant que je me débattais et suffoquais, ils m'ont enveloppé dans un filet d'argent. J'étais pendu à l'arbre, empoisonné par le métal, et j'ai vu Alice. Ils lui avaient dévoré le ventre, les yeux et le visage, toutes les parties molles, et avaient accroché ce qui restait à une branche pour nous attirer.

Seigneur !

— Quel âge avais-tu ?

— Douze ans. Mon père m'a suivi à l'odeur et il est entré dans la clairière en rugissant.

Les Wolfs étaient plus rapides et plus forts que le Peuple du Code. Huit contre un, même Curran n'aurait eu aucune chance.

— Mon père en a tué trois. J'ai regardé les autres le déchiquter. C'est à cet instant-là que j'ai compris qu'on ne peut pas survivre seul. Le nombre est une force indispensable. Après avoir dévoré mon père, les Wolfs sont partis à la recherche de ma mère. Les fils qui me maintenaient ont fini par couper la branche et je suis tombé. Quand j'ai enfin réussi à me libérer, ma mère s'était arrêtée de hurler.

Je me rapprochai de lui.

— Et ensuite ?

— J'ai couru. Ils m'ont pourchassé, mais je connaissais les montagnes et pas eux. Je les ai distancés. Ils se sont installés dans notre maison. Pendant quatre mois, j'ai vécu seul dans les bois, tentant de m'endurcir tandis qu'ils essayaient de m'attraper. Je surveillais leur campement, attendant l'occasion de les combattre un par un. Je n'en ai jamais eu la possibilité. Ils ne se séparaient jamais.

» À l'automne, Mahon m'a trouvé. Son cousin gagnait sa vie en guidant des groupes de chasseurs dans les montagnes. Les Wolfs en avaient massacré un. Mahon a décidé de les venger personnellement, à la tête de vingt Changeformes. La plupart venaient de sa famille, mais certains appartenaient à d'autres clans et lui devaient un service. Je les ai regardés passer les bois

au peigne fin pendant quatre jours avant de sortir de ma cachette. Mahon m'a proposé un marché. S'il me laissait participer au combat contre les Wolfs, je quitterais les bois avec lui. J'ai accepté.

— Tu as pu te battre ?

Il hocha la tête.

— J'en ai eu un. Je lui ai arraché le cou. C'était la première fois que je tuais quelqu'un.

J'avais dix ans quand cela m'était arrivé. Voron avait offert 500 dollars à un type pour me tuer. Je l'avais tué, puis en avais été malade. Ensuite, il m'avait envoyé un deuxième tueur.

Les yeux de Curran regardaient dans le vague.

— Les gens croient que j'ai construit la Meute parce que je pense au bien-être de tous les Changeformes. Ils se trompent. Tout ce que j'ai bâti, je l'ai fait pour que, lorsque je trouverai une compagne et que j'aurai des enfants, personne ne puisse toucher à ma famille.

— C'est ce qui t'a poussé à stabiliser les clans. Pas de luttes intestines.

Il hocha la tête.

— C'est la raison pour laquelle j'ai construit ce putain de château. Je me bats pour eux, gère leurs petits conflits politiques. Je les force à être courtois avec l'Ordre, la DAP et tous les connards qui possèdent un badge, je fais tout ça pour que mes enfants ne voient pas le cadavre à demi dévoré de leur petite sœur.

Mon cœur se serra, devint une boule minuscule.

— Et moi qui croyais que tu faisais seulement semblant d'être fou.

Curran secoua la tête.

— Non, je suis un dingue, un vrai. Paranoïaque, violent, jamais content, à moins que les choses ne se passent comme je le veux. Là, maintenant, je suis dans ce putain d'arbre, à regarder des Wolfs dévorer mon père. Je me suis promis que je ne ressentirais plus jamais ça, mais c'est toujours là. J'ai construit

tout ça pour te protéger. Je dois savoir si tu le veux bien. Si tu vas rester.

Je me redressai.

— Il y a des papiers dans la poche arrière de mon jean.

Il attrapa mon pantalon et pêcha quelques pages pliées en quatre. Je les avais arrachées d'un livre en lambeaux après qu'Erra eut détruit mon appartement.

Curran déplia les pages.

Sur la première, un homme immense avec une longue cape se dirigeait vers une ville. Des vrilles de fumée, dessinées à l'encre, s'échappaient de lui tels des miasmes immondes. Devant lui, les animaux s'égaillaient dans les champs : vaches, moutons, taureaux, chevaux, chiens, tous s'enfuyaient, terrorisés. La légende disait : « Erra, le porteur de peste ».

Curran examina la feuille un long moment entre ses doigts humides, puis la laissa tomber sur le sol.

Deuxième page. La même silhouette enveloppée d'une cape traversant les rues pendant que les gens s'effondraient devant elle, défigurés par des bubons. Il la laissa tomber aussi.

La même silhouette avec sept autres, accroupies dans le brouillard devant elle.

Quatrième page. Erra de nouveau sous les traits d'un homme, riant, bras écartés pendant qu'un temple brûlait devant elle.

— Erra, expliquai-je. Représentée en homme, même si c'est une femme. Elle a plus de six mille ans. C'est la sœur aînée de Roland.

Curran m'observait.

Je déglutis. Briser vingt-cinq ans de conditionnement était bien plus difficile que je le croyais.

Je désignai la page.

— Que vois-tu ?

— Un ennemi.

Merci de rendre les choses encore plus difficiles, Ta Majesté.

Je devais le dire. Il avait joué cartes sur table et avait le droit

de savoir qui il tenait dans ses bras. On ne peut fonder le bonheur sur un mensonge. Le monde ne fonctionne pas comme ça.

Je desserrai les dents.

— Je vois ma tante.

Il lui fallut un moment, puis il écarquilla ses yeux gris. Ouais, il avait compris.

— Elle ne s'arrêtera que si l'une de nous deux y reste. Je ne peux me cacher nulle part et, même si c'était possible, je refuse de fuir. Tu as vu ce qu'elle fait. Si je ne l'affronte pas, elle tuera toutes les personnes que j'ai connues. Elle fait partie de ma famille, c'est donc ma responsabilité. Question de vie ou de mort. (J'avais la gorge tellement sèche que ma langue ressemblait à une feuille dans ma bouche.) Si je perds, je meurs. Si je gagne, Roland voudra savoir qui a assassiné sa sœur. Dans tous les cas, je suis cuite. Partager ma vie a des conséquences. Voici l'une d'entre elles. Ma seule présence vous met en danger, toi et ton peuple. J'ai dit que j'avais envie de chaleur et d'une famille, mais j'ai une bonne raison de rester seule. Une fois que nous serons ensemble, toi et tous ceux que tu connais deviendrez des cibles.

Je ne pouvais pas lire son visage. J'aurais aimé savoir ce qu'il pensait. Mais tant pis, je poursuivis :

— Je ne me tiendrai jamais docilement à tes côtés. Je te dirai exactement ce que je pense et ça ne te plaira pas toujours. Je ne serai pas ta princesse bien installée dans la tour que tu as construite. Ce n'est pas moi. De toute façon, aucune armée au monde ne pourrait me protéger. Si je choisis d'avoir des enfants, ils ne seront peut-être jamais en sécurité. Voilà le genre de compagne que je suis.

Il restait silencieux. Je divaguais. Il était ce que j'avais de plus précieux, et je foutais tout en l'air.

J'avais les doigts glacés malgré l'eau chaude.

— Sans toi, je serais terriblement malheureuse. J'ai essayé, mais je n'ai pas assez de volonté pour m'enfuir. Si tu souhaites

que nous nous séparions, comporte-toi en Seigneur des Bêtes et quitte-moi. Ne me dis pas ce que tu crois que j'ai envie d'entendre, à moins que tu ne le penses vraiment. Vas-y carrément. Sors de cette baignoire, demande à Derek de me trouver une autre chambre et je ne dirai plus jamais rien.

Je le regardai. Il avait toujours son visage de Seigneur des Bêtes, aussi expressif que celui d'une statue. J'avais envie de le frapper rien que pour provoquer une réaction. N'importe laquelle me conviendrait.

— Autre chose ?

— Non.

Il haussa les épaules et m'attira contre lui.

— On ne choisit pas la famille dans laquelle on naît. On choisit celle qu'on fonde. J'ai choisi ma compagne et j'ai enduit sa chaise de colle pour être sûr qu'elle le sache.

Il s'en foutait. *Quel idiot !*

— Me coller le cul sur une chaise ne m'empêchera pas de faire ce que je veux.

— Peut-être que je t'y enchaînerai, la prochaine fois.

— C'est de l'humour de lion-garou ?

— Quelque chose comme ça.

Je l'embrassai. Il avait un goût de Curran et cela m'emplissait d'un bonheur absurde. Erra, les morts, la culpabilité, la peur, la douleur, je laissai tout de côté. Si l'un d'entre nous mourait demain, nous aurions au moins eu ces quelques heures, et aucune force sur Terre, même ma salope de tante, ne pourrait nous en priver.

Je passai la main dans ses cheveux blonds.

— Tu es fou, Ta Majesté des Fourrures.

De minuscules étincelles d'or jouèrent dans ses iris.

— Tu es nue dans mes appartements, dans ma baignoire, et tu ouvres encore ta grande gueule !

S'attendait-il à autre chose ?

— Hé, je ne t'ai donné ni coup de pied ni coup de poing. Je considère que c'est un sacré progrès. Et, toi, tu n'as même pas

essayé de m'étouffer...

Il m'attrapa en grondant.

– Ça y est. Tu vas le payer.

– Ouh, j'ai peur ! Je tremble...

Il posa sa bouche sur la mienne. C'était un bon moyen de me faire taire.

CHAPITRE 25

Je me réveillai lorsque Curran se glissa hors du lit aussi silencieusement qu'un fantôme, ce qui était impressionnant vu la hauteur du lit.

Il sortit de la chambre. Une porte s'ouvrit et une voix à peine audible murmura quelque chose. Je ne pouvais pas distinguer les mots, mais je reconnus le timbre rauque de Derek.

Un instant plus tard, la porte se referma. Curran revint dans la chambre et s'aperçut que je le regardais.

Il avait l'air... serein. Ses cheveux étaient ébouriffés, ce qui n'était guère étonnant puisque nous étions passés directement de la baignoire au lit. Son visage était paisible. Je ne l'avais jamais vu si détendu. C'était comme si quelqu'un avait ôté un poids énorme de ses épaules.

Et m'avait tout refourgué.

— Quelle heure est-il ? demandai-je.

— Un peu plus de 5 heures.

Il se jeta sur le lit.

Je me frottai le visage. Je me souvenais vaguement être sortie de la baignoire, emmitouflée dans une serviette délicieusement douce, et m'être laissé convaincre que nous avions besoin de nous reposer une demi-heure. Nous avions dormi dix heures.

— Je voulais parler à la vieille femme et appeler Andrea. Et je me suis effondrée avec toi.

— Ça en valait la peine.

Tu m'étonnes.

— Plus de baignoire pour moi. (Je sautai du lit et enfilai un pantalon de survêtement de la Meute.) Elles me font perdre la

tête.

Curran s'étala sur le lit avec un grand sourire satisfait.

– Tu veux connaître un secret ?

– Bien sûr.

– Ce n'est pas la baignoire, bébé.

Tiens, tiens, on est bien suffisant, ce matin. Je soulevai le coin du matelas inférieur et fis semblant de regarder dessous.

– Qu'est-ce que tu cherches ?

– Un petit pois, Ta Majesté.

– Quoi ?

– Tu m'as bien entendue.

Je bondis en arrière quand il se jeta sur moi, ses doigts me manquèrent d'un centimètre.

– Tu deviens lent, avec l'âge.

– Je croyais que tu aimais la lenteur.

Un flash-back de la nuit précédente s'imposa à mon esprit.

Il rit.

– Tu n'as plus de reparties acerbes ?

– Chut ! J'en cherche une.

Tant que nous continuions à jouer, je pouvais faire semblant que la journée allait être facile.

Curran quitta le lit, offrant à mon regard le plus beau torse du monde.

– Pendant que tu réfléchis, Raphaël et Andrea nous attendent en bas. Nash n'a pas d'importance, mais si je laisse le scion du Clan Bouda attendre trop longtemps, je devrai le caresser dans le sens des plumes et je n'en ai aucune envie.

– Des plumes ?

– Ouais. (Il saisit un tee-shirt blanc dans un tiroir.) Le précieux paon de Tante B, frimant partout pour s'assurer que les dames s'évanouissent sur son passage.

Je haussai les sourcils.

– Oh, ce n'est pas un mauvais bougre, concéda Curran. Gâté, arrogant. Il sait se battre mais pense avec sa bite. Quand les choses ne se passent pas comme il veut, il fait un caprice.

Andrea est parfaite pour lui : contrairement à sa mère, elle ne se laisse pas avoir par ses conneries.

– Alors, si je l’invite à prendre le thé...

– Tant que c’est en public, ce n’est pas un problème. Mais ne t’attends pas à ce que je sois présent. Je serai indisposé. Si tu l’invites dans nos appartements, je lui arrache la tête.

– C’est parce que tu es jaloux ou parce que ça irait à l’encontre du protocole de la Meute ?

– Les deux. (Il serra les mâchoires.) S’il dépasse les bornes, ne serait-ce que d’un centimètre, il ne vivra pas assez longtemps pour le regretter, et il le sait.

Je plaçai le fourreau de Slayer dans mon dos.

– Alors, c’est le bon moment pour te dire que j’ai passé un accord avec sa mère.

Curran se figea.

– Quelle sorte d’accord et quand ?

Je lui résumai l’histoire en enfilant mes bottes.

Curran grimaça.

– Typique. Elle a choisi le moment où tu étais le plus faible. Je haussai les épaules.

– C’est un bon accord, à mon sens.

– En effet. Mais elle a tenté de te nourrir. C’est mon privilège. (Curran m’ouvrit la porte.) B te testera pour voir jusqu’où elle peut aller. Je n’interférerai pas dans ta manière de te comporter vis-à-vis d’elle, mais, à ta place, j’organiserais une rencontre une fois que ce sera fini. Quelque part où vous serez bien visibles. Fais-la poireauter. Une demi-heure devrait suffire.

– Es-tu en train de me tenir la porte ?

– Il va falloir t’y faire !

Je me mordis la lèvre pour ne pas rire. M. Romantique et moi descendîmes l’escalier vers la salle de conférences.

Raphaël faisait les cent pas le long du mur en jouant avec un couteau. Andrea était appuyée contre la table, le visage grave.

Raphaël inclina la tête à notre entrée.

– Mon Seigneur, Ma Dame.

Andrea cilla, puis écarquilla les yeux.

– Kate ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Kate est sa compagne, où d'autre pourrait-elle être ?

Il y avait de l'amertume dans la voix de Raphaël. Il s'était passé quelque chose entre eux qui n'était pas de bon augure.

– Ce n'est pas pareil, répliqua Andrea sans se retourner.

– Tu as parfaitement raison. Elle, elle s'est déplacée quand nous étions en train de nous faire massacrer.

– Elle avait le choix. Pas moi.

Les yeux de Raphaël viraient au rouge.

– Elle avait les mêmes options que toi.

– Ça suffit, ordonna Curran.

Raphaël se remit à jouer avec son couteau en faisant les cent pas.

Curran me dévisagea.

– Tu as quitté l'Ordre ?

– Ted m'a laissé le choix entre répondre au SOS téléphonique de Brenna et rendre mon badge.

– Et tu as choisi les Changeformes plutôt que les Chevaliers, ajouta Raphaël.

Andrea lui jeta un regard furieux.

– Non, corrigeai-je. J'ai choisi entre ceux qui étaient en danger et l'ordre de les ignorer.

À présent, je comprenais. Raphaël en voulait à Andrea de ne pas m'avoir accompagnée lorsque j'avais répondu à l'appel de Brenna.

– J'ai récupéré ton chien, m'informa Andrea.

Que l'Univers en soit remercié.

– Il a dégueulé quelque part ?

– Il a mangé mon tapis de bain, mais sinon il va bien.

– Alors je te dois un tapis.

Elle hocha la tête.

Je m'assis sur la table.

– Que prévoit l'Ordre pour se débarrasser d'Erra ?

Andrea grimaça.

— Ted prépare un piège à la Taupinière, il a fait venir des Chevaliers féminins de Raleigh, dont Tamara Wilson. Elle est maître d'armes, fine lame, super réputée et immunisée contre le feu. Ted suit ton idée de défier Erra. Ils ont mis son nom sur un drapeau et ils le font claquer au-dessus du cratère.

La Taupinière avait été le siège de l'entreprise Taupen jusqu'à ce qu'il explose. La tour de verre avait appartenu à l'une des familles les plus riches d'Atlanta. On disait qu'ils avaient découvert un œuf de phénix et qu'ils envisageaient de le faire éclore pour apposer leur empreinte sur le nouveau-né et en faire une arme fatale. Seulement, à peine venu au monde, au lieu de crier « maman ! », le phénix s'était envolé, faisant exploser la tour Taupen et trois pâtés de maison. Ces petites bêtes n'étaient pas du genre à se tenir tranquilles ; après l'éclosion, elles décollaient comme des fusées.

Après cette sortie fracassante, il ne restait plus qu'un cratère parfaitement rond, de cent quarante mètres de diamètre sur quinze de profondeur, plein d'un mélange de verre et de métal fondus. Deux semaines plus tard, quand le cratère s'était refroidi, une couche de verre de trente centimètres en recouvrait le fond. Des citoyens entreprenants avaient découpé des marches dans la paroi du cratère et l'avaient transformé en amphithéâtre. Toutes sortes d'événements légaux et illégaux se tenaient dans la Taupinière, des compétitions de skateboard et de hockey aux combats de chiens.

Je fronçai les sourcils.

— La Taupinière est au milieu de la ville.

— À quinze minutes du *Casino* du Peuple, à vingt de l'Oracle des sorcières dans Centennial Park, à vingt-cinq du service des eaux, énonça Andrea.

— Dans quel état sont les bureaux de l'Ordre ? demanda Curran.

— Ça fumait encore en fin de journée.

— Pour que l'Ordre sauve la face, Moynohan doit

administrer une punition sévère et publique, expliqua Curran.

— Il est sûr d'avoir beaucoup de spectateurs à la Taupinière, dit Raphaël. La dernière fois que j'y suis passé, les bâtiments tout autour étaient pleins à craquer. Trois milles personnes, peut-être plus.

J'avais terriblement envie de me taper la tête contre un mur.

— Tu étais là quand je lui ai dit qu'Erra adorait paniquer les foules, non ?

— J'étais là, confirma Andrea. J'ai tenté de lui rafraîchir la mémoire, il m'a envoyée me faire foutre.

— Et c'est pour ce type que tu te mets en danger ? (Raphaël secoua la tête.) Alors que tu n'en ferais pas autant pour notre peuple...

— Ce n'est qu'un Chevalier parmi d'autres, rétorqua Andrea. Ses idées sont dépassées et ne reflètent pas l'attitude de la majorité des membres de l'Ordre. Je ne lui ai pas juré allégeance. J'ai donné ma loyauté à la mission.

— Et cette mission consiste à nous effacer, toi comme moi, de la surface de la planète, gronda Raphaël.

— Notre mission est d'assurer la survie de l'humanité.

— Oui, et Moynohan considère que nous n'en faisons pas partie.

— Je me fous de ce qu'il pense, feula Andrea. La mission que me confie l'Ordre est le leitmotiv de mon existence et, contrairement à toi, qui te contentes de baiser tout ce qui bouge, j'ai fait quelque chose de ma vie.

— Tu parles ! Tu passes ton temps à polir tes armes, assise sur ton cul dans les bureaux de l'Ordre, et la seule fois où tu aurais pu te rendre utile, tu as choisi de ne pas broncher.

Andrea frappa la table à deux mains.

— J'ai choisi d'obéir à un ordre de mon officier supérieur. La discipline, tu sais ce que c'est ?

— Ils étaient en train de mourir ! Ils vous ont appelés à l'aide et tu n'as rien fait.

— Oui, parce que Kate y était allée.

La dérision tordit le visage de Raphaël.

– Et tu l’as laissée faire tout le boulot.

– Je ne suis pas Kate. Je ne peux pas jeter mon badge par terre et me tirer de manière théâtrale.

Je jetai un coup d’œil à Curran, au cas où il déciderait de s’en mêler. Il restait assis à côté de moi, le menton posé sur le poing, à les observer comme s’ils interprétaient une pièce fascinante.

Andrea poursuivit :

– Quand j’avais seize ans, une mère malade sur les bras et aucun moyen de nous nourrir, l’Ordre m’a accueillie. Où étaient ta précieuse Meute et ses fabuleux Changeformes ? Où étais-tu, hein ? Je refuse d’être considérée comme une pauvre bouda lâcheuse. Quand je donne ma loyauté, c’est pour de bon.

– Tu la donnes aux mauvaises personnes. Tu ne vois pas ça ?

Les yeux d’Andrea brûlaient de rage.

– Si je démissionne, Ted aura gagné. Je refuse de laisser ce connard me forcer à quitter l’Ordre, tu m’entends ?

– Fais ce que tu veux. (Raphaël secoua la tête.) Pour moi, c’est fini.

Et merde.

– Seules deux rues conduisent à la Taupinière, annonçai-je pour détourner la conversation. Si Erra sème la panique dans la foule, celle-ci se précipitera soit vers le *Casino*, soit vers les bâtiments du service de l’eau. Erra prend son pied à voir les gens détalier. La rue qui mène au service de l’eau est sombre, contrairement à celle qui va au *Casino*.

– La foule fuira probablement vers le *Casino*, dit Andrea. Les gens effrayés ont tendance à se précipiter vers la lumière, elle leur donne l’illusion de la sécurité. Et ce sera plus facile pour Erra de ramasser les traînants.

Et la lumière les mènerait aux vampires.

– Erra pourrait rechigner à détruire des vampires, ce qui limiterait les pertes.

— Le Peuple ne se mêlera pas au combat, affirma Curran. Ils n'ont rien à y gagner.

— Nataraja connaît peut-être la relation entre Roland et Erra, mais Ghastek en ignore tout, dis-je. Il sait qu'il se passe quelque chose d'étrange et il veut sa part. Il a piqué une énorme crise quand je lui ai refusé la tête de Déluge. Si toi ou moi le lui demandons, il ne combattra pas, mais si c'est un Chevalier de l'Ordre qui le fait...

Andrea croisa les bras.

— Ted n'approuvera jamais un déploiement de vampires. Il ne veut voir que des représentants de l'Ordre sur place.

— Vous perdez votre temps, s'exclama Raphaël. Elle ne fera rien pour vous aider. Cela mettrait sa carrière en danger.

— Tu es vraiment un con, cracha Andrea.

Raphaël s'inclina.

— Le Seigneur des Bêtes a-t-il encore besoin de ma présence ?

— Non, dit Curran.

Raphaël sortit.

Curran me lança un regard qui signifiait : « Je te l'avais bien dit. »

Je me tournai vers Andrea.

— Si tu appelles Ghastek et que tu lui apprends que Ted prépare une confrontation avec le pilote des mages non morts, à moins de quatre kilomètres du *Casino* et sans impliquer le Peuple, il va enrager.

— Merci pour le conseil, grimaça Andrea. À force de passer mes journées sur mon cul à polir mes armes, je n'y aurais jamais pensé toute seule.

Curran se leva.

— La Meute remercie l'Ordre pour sa coopération et sa bienveillance. Nous serions ravis que cette relation reste aussi profitable à l'avenir.

Andrea se redressa.

— Je n'ai pas fini, dis-je doucement.

Curran ignore ma remarque.

— Nous avons un accord, toi et moi, Andrea. N'en abuse pas en insultant ton amie et ma compagne.

Andrea sortit.

Je soupirai.

— Tu n'as pas à décider quand j'ai fini de parler.

Curran se posa sur un coin de table.

— Cette conversation ne menait nulle part. Ils sont blessés tous les deux et ne sont donc pas d'humeur à discuter.

Cela ne change rien.

— Je pensais que nous avions un accord. J'avais tort ?

Curran resta silencieux un long moment, choisissant ses mots.

— Non, tu as raison. Je sais que ce n'est pas dans ta nature, mais, s'il te plaît, ne me contredis pas en public. Tu peux hurler et me frapper en privé. Face au monde, nous devons présenter un front uni. Toujours. Ce que nous faisons en dehors de nos appartements sera examiné à la loupe et il s'en trouvera beaucoup, comme B, qui exploiteront la moindre faille. Quand j'ai pris une décision, je dois pouvoir compter sur ton soutien.

Je pianotai sur la table.

— Même si cette décision a été prise sans mon avis ?

Il souffla doucement.

— Je n'ai pas l'habitude de partager le pouvoir. Je n'ai jamais eu à le faire. Si tu me fiches un peu la paix, je ferai de même à ton égard. Je vais m'efforcer de t'inclure dans toutes les décisions, mais ce ne sera pas toujours possible. Tu devras me faire confiance.

— La confiance fonctionne dans les deux sens.

Curran se pencha vers moi.

— Si elle avait fait partie de mon peuple, je lui aurais sauté à la gorge. Je l'ai laissée t'insulter uniquement parce que c'est ton amie et que tu ne joues pas selon les mêmes règles. Reconnais-le.

La bataille allait être rude. Je le lisais dans son regard.

– Tu l’as laissée m’insulter parce qu’elle est Chevalier de l’Ordre et que tu ne peux pas l’assassiner en toute impunité.

– Ça aussi.

– Tant que tu es conscient que je prends seule mes décisions et que je ne me laisserai pas faire si tu t’en mêles, je ferai un effort pour t’inclure, Ta Majesté, mais ce ne sera pas toujours possible.

Dans ses yeux, des étincelles d’or apparurent aussi vite qu’elles disparurent.

– OK, je l’ai mérité. Nous sommes à égalité. On fait la paix ?

Il me dévisageait avec attention. C’était important pour lui. Ce que je disais lui importait.

Il avait l’habitude d’être obéi à la lettre et je rejetais toute forme d’autorité. Il n’avait jamais partagé le pouvoir et je n’en avais jamais possédé une miette. Nous devions tous deux faire des efforts et n’en avions aucune envie.

– D’accord : on fait la paix. Ça va vraiment être difficile entre nous.

– Oui, mais on apprendra à se débrouiller.

Nous restâmes silencieux un long moment.

Quand ça deviendrait trop difficile, il y aurait toujours la salle de sport.

– À quoi penses-tu ? demandai-je finalement.

– Erra ne dispose plus que de trois non-morts : le vent, l’animal et je ne sais pas quoi d’autre.

– Ténèbres. Tempête, Bête et Ténèbres. Et personne ne sait sur quoi agit Ténèbres.

Curran hocha la tête.

– Supposons que le piège de l’Ordre ne fonctionne pas.

– Il ne fonctionnera pas, garantis-je.

– Elle poursuivra la foule vers le *Casino*.

– Nous devons la tenir éloignée de la foule. (Je tirai Slayer de son fourreau et le posai sur mes genoux.) En cas de panique, Dieu seul sait combien d’innocents elle massacrera.

– Pas tant que ça, c’est la bousculade qui fera le plus de

dégâts.

Merci, Ta Majesté, ça me rassure.

— Ted se fout des pertes. Il s'occupe de choses plus importantes : le bien-être du nombre passe avant la vie de quelques-uns. Je ne peux pas laisser faire ça.

— Je sais. (Curran se pencha en arrière.) Nous prendrons un groupe de chaque clan, uniquement des combattants féminins.

Je haussai les sourcils.

— Combien de Changeformes par groupe ?

— Entre cinq et dix. Nous les positionnerons sur les toits. Tu attendras dans la rue à côté du *Casino*. Elle te poursuivra. Si tu l'éloignes assez, mon... notre peuple s'occupera de ses marionnettes non mortes. Toi et moi nous concentrerons sur elle.

On ne pouvait pas faire plus simple, mais tout dépendait de la réaction d'Erra et elle était imprévisible.

— Ça se tient. (Je jouais avec mon sabre, faisant glisser mes mains sur la lame.) Tu ne devrais pas te joindre au combat. Tu es un Changeforme mâle, ce qui te rend doublement vulnérable aux pouvoirs d'Erra.

— Je le dois. Ça fait partie de mon job.

— Tu ne pourras pas gagner dans ces conditions, Curran.

— Je n'ai pas le loisir de choisir les conditions dans lesquelles je me bats.

Un mince sourire étirait ses lèvres. Il avait à la fois l'air mauvais et juvénile. Quelque chose me frappa juste sous le cœur, là où je conservais mes peurs, et celles-ci m'envahirent.

Il était à moi. Il se souciait de moi, me faisait perdre la tête, et se foutait de mon père. Il était celui que je désirais, parce qu'il me rendait heureuse. Je le voulais comme je n'avais jamais voulu personne.

Je savais où cela menait, je l'avais déjà vécu. Dès que je commençais à aimer quelqu'un, la mort me le volait.

Curran allait mourir. Ça se terminait toujours comme ça et je ne pouvais rien faire pour l'empêcher.

Ma gorge se noua.

— Laisse-moi m'en occuper.

— Non. Seule, tu n'es pas assez forte. Tu l'as combattue deux fois sans succès.

— J'ai failli l'avoir.

Il hocha la tête.

— J'en ai entendu parler. Et tu aurais pu la tuer.

Ma voix était inexpressive.

— Vas-y, remets-en une couche.

Il sourit.

— Hum, en voilà une idée intéressante. Peut-être plus tard.

Je fermai les yeux. Il n'y aurait pas de « plus tard ».

— Tu m'imagines en train de t'en remettre une couche ? demanda-t-il.

— Je compte jusqu'à dix dans ma tête.

— Ça aide ?

— Non.

— Ça ne m'aide pas avec toi non plus. Avant, je soulevais des poids pour apaiser la frustration, mais quelqu'un a soudé mon banc de muscu. Comment as-tu fait, d'ailleurs ?

— Si je te le disais, je devrais te tuer.

J'avais l'impression d'essayer de retenir un énorme rocher qui dévalait une montagne. Quoi que je fasse, il continuait à rouler, m'écrasant sous son poids.

Curran allait mourir.

— J'ai une autre raison, reprit Curran. Tu es ma compagne et je t'ai installée dans mes appartements, mais tu n'es pas encore une alpha. Pour qu'on te confirme en tant que telle, il faudrait que je te présente devant le Conseil, qui va râler, ronchonner et retarder les choses, or nous n'avons pas le temps. De plus, l'autorité alpha n'agit que lorsque tu as prouvé ta valeur. Cela prend des semaines, parfois des mois et ça passe par plusieurs combats mortels. Parce que tu es ma compagne, les Changeformes te traiteront avec courtoisie mais, sur le terrain, quand ils seront entre la vie et la mort, ils ne t'écouteront pas.

Sept groupes signifient sept alphas femelles. Tu as déjà vu comment elles s'entendent entre elles...

J'aurais bien aimé rétorquer quelque chose, mais ce salaud s'obstinait à tenir des propos sensés.

— Alors confie le boulot à l'une des alphas.

Curran fronça les sourcils.

— Pour élever un clan au-dessus des autres tout en sapant ta future autorité ? Elles ne te le pardonneraient jamais.

J'accrochai son regard.

— Je connais Erra. Je sais de quoi elle est capable. Pas toi. Me respectes-tu assez pour me laisser le commandement ?

Il ne réfléchit pas.

— Oui. Mais je viens avec toi. Je dois être sur le terrain.

J'enrageai.

— Fait chier ! (Je me relevai d'un coup.) Même sans tout le reste, je la haïrais rien que pour m'avoir mise dans cette situation. Quand je la tiendrai, je lui arracherai les jambes et je les lui ferai bouffer en commençant par les bottes.

Les Changeformes ne croyant pas aux vertus de l'emprisonnement, leurs sanctions se limitaient à l'exécution et aux travaux forcés. Et, lorsqu'ils condamnaient quelqu'un à l'isolement – ce qui était rarissime –, ils l'exilaient dans un endroit lointain.

La forteresse possédait pourtant quelques cellules de confinement, de grandes pièces vides équipées de cages à Wolf. L'une d'entre elles retenait ma « garde du corps ». Curran insista pour m'accompagner jusqu'à la porte. Malgré l'heure matinale, les couloirs de la forteresse grouillaient de Changeformes qui faisaient des efforts pour ne pas me dévorer des yeux.

— Pour des créatures de la nuit, vous êtes terriblement actifs le jour, chuchotai-je.

— Ils crèvent de curiosité. Ils se jetteraient sur toi, s'ils le pouvaient.

– Ce serait très ennuyeux pour tout le monde. Je déteste les foules.

Curran réfléchit un instant.

– J’ai quelques arrangements à peaufiner, mais après je suis libre. Tu veux bien dîner avec moi ?

– C’est moi qui cuisine, répondis-je.

– Tu es sûre ? Je peux le faire faire.

– Je préfère cuisiner.

Ce serait peut-être notre dernier dîner.

– Je t’aiderai, alors.

Il s’arrêta devant une porte.

– Elle est là-dedans. Tu retrouveras ton chemin ?

– J’ai un très bon sens de l’orientation.

Il prit son air de Seigneur des Bêtes.

– Très bien. Je te ferai apporter un compas, une pelote de ficelle et des rations pour cinq jours.

Ha ha ha.

– Si je me perds, je demanderai à la gentille blonde que tu as désignée pour me baby-sitter de me guider.

Curran regarda la jeune Changeforme qui nous avait discrètement suivis depuis ses appartements.

– Tu t’es fait repérer, lui lança-t-il. Tu peux attendre devant la porte.

Elle s’installa juste à côté de la porte.

Curran me prit la main et la serra.

– À plus tard, dit-il.

– À plus tard.

Je n’étais sûrement pas quelqu’un de facile à vivre, mais il n’était pas mal dans son genre. Partager sa vie revenait à être exposé dans une cage en verre.

Il me lâcha la main et éleva la voix.

– Tirez-vous.

Soudain, tous les Changeformes dans le couloir se trouvèrent une chose urgente à faire, loin, très loin.

J’entrai dans la cellule.

C'était une grande pièce rectangulaire seulement occupée par une cage à Wolf de deux mètres de haut avec des barreaux aussi épais que mes poignets. La magie devait être basse, sinon les barreaux auraient brillé d'un argent enchanté. Huit poutrelles de soutènement ancrèrent la cage entre le sol et le plafond.

La femme était assise en tailleur, dans la même position que la dernière fois. Sa lance était posée contre le mur, hors de sa portée.

Je m'approchai de la cage et imitai sa position. J'aurais pu tapisser le sol de la pièce avec les questions que je voulais lui poser. Mais celle à 64 000 dollars était : répondrait-elle ?

La femme ouvrit les yeux, aussi noirs et impénétrables que deux morceaux de charbon.

Nous nous examinâmes. Elle avait le visage de quelqu'un qui vivait surtout à l'extérieur et qui riait souvent, avec une peau brun pâle et tannée par le temps, des pattes-d'oie au coin des yeux et une bouche qui semblait retenir un sourire sardonique, comme si elle était convaincue d'être le seul esprit sain dans un monde de fous.

— Il est très fort. (Un accent étrange teintait sa voix.) Têtu et fier, mais très fort. C'est un bon choix.

Elle parlait de Curran.

— Tu t'appelles comment ?

— Naeemah.

— Tu te transformes vraiment en crocodile ?

Elle hocha la tête, lentement.

— Les crocodiles ont le sang froid.

— Exact.

— La plupart des Changeformes sont des mammifères.

— Toujours exact.

— Alors, comment ça fonctionne ?

Naeemah me sourit largement, sans montrer les dents.

— Je ne suis pas la plupart des Changeformes.

Touché.

- Pourquoi me protèges-tu ?
- Je te l’ai déjà dit, c’est mon boulot. Il faut suivre, ma fille.
- Qui t’a engagée ?

Des étincelles rouges dansèrent dans ses yeux et se fondirent dans ses iris anthracite.

- Laisse-moi sortir de cette cage et je te le dirai.
- Comment puis-je être certaine que tu ne t’en prendras à personne ?

Naeemah me toisa d’un air condescendant.

- Apporte-moi la lance.

Je m’exécutai. L’objet mesurait environ un mètre cinquante avec une tête en métal toute simple de quinze centimètres de long. Le cuir serré qui renforçait la jonction entre le bois et le métal donnait l’impression que la lance avait poussé comme ça.

Je la tins en équilibre sur mes paumes, bras tendus, et l’étudiai. Elle était tordue, un peu comme s’il s’était agi d’une branche entière plutôt qu’un bâton taillé dans le bois. Elle était plus lourde que je ne l’aurais cru, et très dure. Elle était étrangement lisse, polie et pâle, comme du bois flotté. De petites marques noires avaient été dessinées par du métal brûlant. Des oiseaux, des lions, des figures géométriques... Des hiéroglyphes inscrits en travers de la hampe. Chaque série de caractères était séparée par une ligne horizontale. De petits traits verticaux couraient en anneau juste sous la ligne, par endroits si nombreux qu’ils faisaient le tour de la hampe.

Les marques s’arrêtaient à soixante centimètres de la tête. Intéressant.

- Regarde là.

Naeemah désigna la dernière série de hiéroglyphes. Son visage devint royal. Elle avait l’air très ancienne et intouchable, comme une statue mystérieuse d’une époque oubliée.

- C’est mon nom. À côté, il y a le nom de mon père. Ensuite, celui de ma mère et de son frère aîné, puis leur père, le père de leur père.

- Et celles-ci ?

Je fis glisser mes doigts sur les petites marques.

— Ce sont les assassins que nous avons éliminés. (Naeemah renifla.) Nous ne tuons pas pour le profit. N'importe quel chacal peut faire ça. Nous chassons les tueurs. C'est notre vocation.

J'examinai le dernier nom. Il y avait au moins trois dizaines de marques, peut-être plus.

— Quel âge as-tu ?

— Mes fils avaient déjà des enfants avant que tu naisses. Tu m'as posé assez de questions comme ça. Décide-toi.

J'ouvris la porte et passai la tête dans le couloir. La Changeforme blonde m'attendait à l'endroit exact où Curran lui avait ordonné de se tenir.

— Tu as la clé de la cage ?

— Oui, Compagne.

Elle me la tendit.

— Merci, et ne m'appelle pas « compagne », s'il te plaît.

— Oui, Alpha.

Encore mieux.

Naeemah riait dans sa cage. Je soupirai, rentrai dans la pièce, déverrouillai la porte de la cage avant de lui remettre la lance.

— Ce n'est pas drôle quand on doit le supporter.

Naeemah fit deux pas à l'extérieur de la cage et s'assit sur le sol. Je me joignis à elle.

— Je t'ai laissée sortir. Tu me dois des réponses. Qui t'a engagée ?

— Hugh d'Ambray.

Je faillis en tomber à la renverse.

D'une manière complètement tordue, c'était logique. Hugh m'avait vue briser l'épée. Il ne devait pas avoir le temps de rassembler des informations sur mon compte ou il n'en avait pas l'intention. Alors il m'avait dotée d'une garde du corps pour s'assurer que rien ne m'arrive et éviter d'avoir à expliquer à Roland qu'il avait retrouvé sa fille perdue, mais que celle-ci

s'était fait tuer avant qu'il puisse prouver son identité.

Elle avait prononcé le nom de Hugh avec dégoût. Je me demandais pourquoi.

– Quelle est ta relation avec Hugh ?

– Il y a quelques années, quand mes enfants étaient jeunes, il a tué un homme que protégeait l'un de mes fils et a capturé celui-ci. J'ai racheté sa vie contre un service de son choix.

Elle ne l'aimait pas. Tant mieux pour moi, tant pis pour Hugh.

– Où est-il en ce moment ?

Le sourire de Naeemah se fit prédateur.

– Je ne sais pas. Je ne suis pas son gardien.

J'essayai un autre angle d'attaque.

– Quels sont les termes de ton accord avec Hugh ?

Naeemah rit doucement.

– Il m'a ordonné de te surveiller et de te protéger. Je ne devais pas interférer ni me révéler, à moins que ta vie ne soit en grand péril.

De plus en plus curieux.

– Pour combien de temps ?

– Il ne l'a pas précisé.

J'avais l'intuition d'avoir trouvé une faille si énorme qu'on pourrait y faire passer un train.

– Hugh s'est-il exclu de ceux qui représentent un danger pour moi ?

Le sourire de Naeemah s'élargit.

– Il ne l'a pas précisé.

– Hugh n'est pas aussi intelligent qu'il le pense.

– C'est indéniable.

– Si je te disais que Hugh est, juste après Erra, la plus grande menace qui pèse sur mon existence ?

– Je te dirais que je le savais déjà.

– Comment ?

Naeemah planta son regard noir dans le mien.

– Tu ne devrais pas discuter devant une fenêtre quand tes

murs sont si faciles à escalader.

Elle avait épié ma discussion avec Andrea et n'en avait probablement pas perdu une miette.

– Que ferais-tu si Hugh m'agressait ?

– Je te protégerais. Ma dette doit être payée.

Génial !

– Et combien de temps continueras-tu à me protéger ?

– Cela dépend de toi.

Là, elle m'avait eue.

Naeemah se redressa, très droite, et reprit :

– J'ai protégé les riches et les puissants. Beaucoup, beaucoup de gens. J'ai jugé que tu en valais la peine. Ne me déçois pas.

Pile ce dont j'avais besoin : un garde du corps à demi crocodile doué d'un esprit critique.

– Je tâcherai de ne pas l'oublier. Je vais affronter Erra ce soir. Si tu t'interposes encore une fois, je te tue.

– Je tâcherai de ne pas l'oublier.

Je me levai, elle m'imita. J'avais l'usage de Naeemah, mais j'avais le sentiment que la faire travailler en équipe ne serait pas une partie de plaisir. Elle avait besoin de son propre espace.

– Suis-moi. Nous allons te trouver une chambre.

Elle m'emboîta le pas. Ma nounou Changeforme regarda Naeemah, effrayée, comme si c'était un cobra. Naeemah l'ignora.

Je regagnai les appartements de Curran avec mes deux baby-sitters.

Jim allait adorer. Si je ne faisais pas attention, il ferait une rupture d'anévrisme avant la fin de mon premier mois en tant que compagne de son Seigneur.

CHAPITRE 26

Le coucher de soleil rougissait le ciel de ses derniers rayons. Le crépuscule peignait les bâtiments de noir et la neige d'indigo.

J'étais assise sur le toit d'un bâtiment, d'où j'observais les feux de joie illuminant les bords de la Taupinière à travers mes jumelles. Curran était assis à côté de moi, sous forme guerrière, une créature grise de plus de deux mètres de haut, entre l'homme et la bête.

Après que les gardes de Curran eurent souffert d'une apoplexie collective en voyant Naeemah, j'étais parvenue à l'installer dans ses propres appartements avant de nous préparer à dîner. Le Seigneur des Bêtes m'avait rejointe et nous avions cuisiné des steaks de gibier, des frites et une tarte au potiron. Nous avons mangé, fait l'amour et dormi, roulés en boule l'un contre l'autre dans son lit immense, puis Curran avait pris sa forme guerrière et nous avons passé deux heures à dessiner au henné le poème d'Erra sur sa peau. Quand j'en avais eu marre, je lui avais demandé d'appeler Dali, qui avait fini le travail. Son écriture était de toute façon meilleure que la mienne. Je ne savais pas si cela le protégerait, mais j'étais prête à tout essayer.

Derrière nous, les Changeformes femelles attendaient, positionnées par groupes dans la rue menant au *Casino*. Les louves étaient juste derrière nous, les boudas attendaient de l'autre côté de la rue, puis les rats et le Clan Lourd, les chacals, les félins et, finalement, trois pâtés de maisons plus loin, le Clan Agile. Ce dernier groupe se constituait d'une vieille femme

japonaise, apparemment l'alpha, et de quatre femmes minces qui avaient l'air de ne pas avoir plus de quinze ans. Des renardes, m'avait appris Curran. Elles se comportaient avec une élégance sérieuse et j'espérais qu'elles savaient ce qu'elles faisaient.

Quelque part dans le noir, Naeemah avait choisi sa propre planque sans que je m'y oppose. Son odeur mettait les Changeformes mal à l'aise.

Je me tournai à nouveau vers la Taupinière. Un feu de joie brûlait au centre du cratère, entouré de groupes de tambours métalliques. Sur la gauche, une rangée de camionnettes du centre Biohazard attendait. Des gens faisaient foule au bord du cratère, des med-techs, la DAP, des archers. La plupart étaient mâles. Malgré mes rapports, Ted avait envoyé des hommes au cratère, probablement parce qu'il n'avait pas pu rassembler suffisamment de combattantes. En le découvrant, j'avais copieusement juré. Curran s'était contenté de hausser les épaules en disant :

— Chair à canon.

Une foule s'était rassemblée dans les restes des immeubles alentour. Des voyeurs qui s'étaient installés sur des échafaudages de fortune, dans les ténèbres des fenêtres brisées, sur les toits, sur les tas de débris. La moitié d'Atlanta avait dû voir ce putain de drapeau et s'était ramenée pour regarder l'Ordre affronter la porteuse de peste. Chacun d'eux risquait la mort et je n'y pouvais rien.

À l'aide de mes jumelles, je repérai Ted à côté d'une femme forte et musclée aux cheveux roux coupés court. Des yeux pâles et durs. Un pantalon noir, une veste de cuir noir, un fourreau d'épée à la ceinture. Une tête de sanglier sur le pommeau : la marque de l'armurerie Sounders. Sounders forgeait des badelaires, des épées à un seul tranchant, de taille moyenne, évoquant le croisement entre une épée longue et un cimeterre. Des épées de grande qualité mais horriblement chères. À en juger par l'arme et les vêtements, je regardais la fameuse

Tamara Wilson.

Ted avait fait venir des Chevaliers de l'Ordre d'autres villes. C'était quelque chose de planifié et ça ne datait pas de la veille : il lui aurait fallu au moins deux jours pour faire venir du personnel de Caroline du Nord. Que j'aie démissionné ou pas, ça n'aurait de toute façon plus été mon affaire.

La magie nous envahit comme une vague invisible. Le spectacle pouvait commencer.

Tamara descendit dans le cratère, se positionna devant le feu et dressa une hampe soutenant le drapeau de l'Ordre – une lance et une épée croisées sur un bouclier. La lumière des flammes s'accrochait à son armure. Elle s'enfonça une casquette sur le crâne pour cacher ses cheveux.

Une mince créature grimpa sur le toit. Longue, bossue, couverte de fourrure grise, elle se déplaçait avec rapidité et fluidité. Ses pieds et ses mains étaient étrangement grands, prolongés par de courtes griffes noires. Un museau conique se mêlait à son visage humanoïde, bordé d'oreilles rondes et roses.

Une rate-garou. Silencieuse, rapide, mortelle. Les rats ne faisaient pas de bons guerriers, mais ils étaient d'excellentes sentinelles. Et des assassins hors pair.

Elle s'approcha de nous et s'accroupit, bras croisés, et ouvrit le museau, révélant des incisives énormes.

– Les fûts sont remplis de napalm. (Sa bouche tordue faisait traîner les mots.) Ils ont des archers cachés tout autour du cratère, certains sont équipés de flèches incendiaires.

Logique : Erra entra dans la Taupinière et se dirigeait vers le drapeau, les archers perçaient les fûts de leurs flèches incendiaires, Erra se noyait dans une mer de napalm en flammes, Tamara s'échappait par magie. Bon plan. Sauf qu'il ne fonctionnerait pas.

– Ils vont tous mourir, commentai-je.

La rate-garou posa ses yeux sombres sur moi avant de se tourner vers Curran.

– Le Peuple a positionné un régiment de suceurs de sang

quatre kilomètres derrière nous.

— Bien, répondit Curran.

Andrea les avait prévenus. Je n'avais jamais douté qu'elle le ferait.

Un hurlement aigu déchira le crépuscule, un long cri de terreur. Les Changeformes se tendirent.

Un homme émergea des ombres. De taille moyenne, enveloppé d'une grande cape, il soulevait des flocons à chaque pas. Tempête. Le non-mort d'Erra doté du pouvoir du vent.

Un autre homme surgit et s'accroupit au bord de la Taupinière. Nu, couvert de poils noirs et de muscles gonflés, comme un haltérophile sous stéroïdes. Énorme et velu. La Bête.

Erra avait amené au moins deux de ses sbires. Quelle que soit sa puissance, en contrôler deux simultanément devait être difficile. Il était probable qu'ils fassent les mêmes mouvements et se déplacent de conserve.

Une troisième silhouette suivit, un homme qui n'avait que la peau sur les os, si bien que l'on distinguait ses côtes et une poitrine pitoyable. Lui aussi était nu. Il tourna la tête pour observer le cratère, et je vis ses yeux, semblables à des jaunes d'œuf. Ténèbres.

Les trois non-morts se figèrent comme des statues. Leur entrée était parfaitement théâtrale.

Un long moment s'écoula.

— Allez, putain, grondai-je.

Rien ne se passait. Cela devenait ridicule.

La brume finit par s'écarter et Erra apparut, la tête et les épaules au-dessus de ses non-morts. La lumière des flammes l'illumina. Une longue cape de fourrure blanche couvrait ses épaules, la cascade de ses cheveux dessinant une tache sombre sur le col pâle.

Le silence s'abattit sur la Taupinière.

Erra balaya la foule du regard, les archers, les équipes de Biohazard, l'équipement, le public dans les ruines tout autour... Elle écarta les bras et la cape glissa de ses épaules.

Un tissu rouge et luisant recouvrait tout son corps, comme une seconde peau écarlate. Ma tante était apparemment fétichiste du latex. *Tiens, tiens.*

Tempête dégagea les mains de sa cape. Il tenait une grande hache dans l'une d'elles. La lumière orange des flammes scintillait sur la lame de vingt centimètres attachée à un manche d'un mètre vingt. La hache devait bien peser trois kilos. Cela rendrait un combattant normal plus lent qu'une limace mais, étant donné la force d'Erra, ça n'avait pas d'importance. Elle pouvait la faire tourner toute la journée avant d'entamer une partie de bras de fer avec un ours.

Tempête se retourna, fit cinq pas vers Erra et s'agenouilla devant elle, lui offrant la hache sur ses paumes levées.

– Nous devrions applaudir, dit Curran. Elle se donne tellement de mal.

– Peut-être pourrions-nous trouver des petites culottes à lui jeter ? proposai-je.

J'ajustai mes jumelles pour me concentrer sur son visage.

Erra leva la tête. Le pouvoir brillait dans ses yeux. Elle avait l'air d'une déesse arrogante au bord de l'abîme. Il fallait bien l'admettre, ma tante savait se donner en spectacle. Ç'aurait été plus impressionnant encore si elle avait disposé de ses sept non-morts mais, au moins, il lui restait quelques laquais.

Erra referma les doigts sur la poignée de la hache et la leva vers le ciel. D'un cri rauque, elle libéra son pouvoir – une onde de choc qui fit trembler les fondations des ruines et m'enflamma les os. Curran feula. Du côté de la Taupinière, les gens reculèrent.

Des piquants jaillirent du costume rouge d'Erra et des veines rouge sombre remontèrent ses jambes. Le tissu se dilata, s'épaissit, prenant des formes reconnaissables : cuirasse serrée, spallières pointues, gantelets...

Ce n'était pas du latex. *Merde.*

– Elle porte une armure de sang, dis-je à Curran. C'est impénétrable pour toute arme conventionnelle, des griffes ou

des dents.

Ses yeux s'assombrirent.

– Si je la frappe suffisamment fort, elle le sentira quand même.

Je hochai la tête.

– Mon sabre pourra peut-être fragiliser l'armure, mais ça prendra du temps. Elle ne sait pas que tu es là. Si tu patientes, tu pourras avoir ta chance.

Mon monstre à moi se pencha vers moi.

– Tu essaies toujours de m'empêcher de combattre ?

Je caressai sa joue couverte de fourrure.

– J'essaie de trouver un moyen de vaincre. Elle ne s'est pas fabriqué de casque. Elle est trop prétentieuse.

Si âgée et expérimentée soit-elle, elle était toujours humaine et il était un lion-garou. S'il agissait au bon moment, il pouvait lui briser le crâne comme une coquille d'œuf.

– Il me suffit d'un coup, dit-il.

– Je l'occuperai. Ne la mords pas. Les dents cassées ne sont pas sexy.

Il me présenta ses crocs dans un sourire complice. Je levai les yeux au ciel.

Erra avança d'un pas. Elle domina le cratère un instant, la lumière dansant sur son armure écarlate, puis elle plongea dans la Taupinière. Tempête la suivit comme une ombre silencieuse glissant sur le sol de verre. Ténèbres et Bête restèrent en arrière.

Vingt mètres avant le feu de joie.

Quinze.

Dix.

Tamara tira son épée du fourreau. Au bord du cratère, les archers de la DAP enflammèrent leurs flèches.

Huit.

Les archers tirèrent.

Les fûts explosèrent. L'enfer noya la Taupinière, irradiant de chaleur. J'aperçus Tamara dans ses profondeurs, intacte. Le feu glissait sur son corps mais ne l'atteignait pas.

Les spectateurs hurlèrent des encouragements.

Le rugissement des flammes prit de l'ampleur et celles-ci se tordirent, tournoyèrent de plus en plus vite. Soudain cette tornade de feu s'ouvrit, révélant Tempête qui flottait en son cœur, les cheveux au vent, les bras croisés, les yeux fermés, parfaitement détendu.

Au temps pour le napalm.

Erra s'abritait sous lui, le crâne couvert d'un casque rouge. L'armure de sang protégeait chaque centimètre carré de son corps, à présent. *Super.*

La tornade s'écarta sur son passage. Le casque disparut, révélant son visage et sa crinière. *Tant mieux.*

Grimaçante, elle leva sa hache et chargea.

Tamara frappa d'un coup d'épée rapide, surnaturel. Erra la balaya comme un cure-dent et riposta violemment. La hache mordit l'épaule de Tamara et traversa la clavicule jusqu'aux côtes.

Tamara hurla de douleur et d'effroi.

Curran me toucha l'épaule.

— Tu ne peux pas l'aider. Attendons.

Erra attrapa Tamara par la gorge et la souleva. Son rugissement étouffa les cris de la combattante de l'Ordre.

— C'est tout ce que tu as à m'offrir ? C'est tout ?

Elle secoua Tamara comme un prunier. Le bruit du feu noya le craquement des os, mais la tête de la jeune femme tomba mollement sur le côté, nuque brisée.

— Où es-tu, mon enfant ?

Je me redressai.

Curran me rassit.

— Pas encore.

— Elle va les tuer.

— Si tu intervies maintenant, nous allons tous mourir. On s'en tient au plan.

Toujours en lévitation, Tempête ouvrit les yeux.

— Tu ne peux pas m'échapper. Je te trouverai, promet Erra.

Le cône de flammes s'ouvrit comme une fleur et s'écrasa contre les parois de la Taupinière, incendiant les archers. Leurs hurlements fendirent la nuit, suivis par la puanteur nauséabonde de la chair brûlée. Tempête se retourna et l'enfer le suivit, rugissant comme un animal affamé. Il brûla les survivants qui tentaient de fuir.

Tout autour du cratère, des gens en uniforme de la DAP et du centre Biohazard couraient dans tous les sens, abandonnant leurs armes. Ces abrutis de spectateurs remplissaient toujours les bâtiments. La magie d'Erra ne les atteignait pas.

— Me voici, tonna Erra.

Des cadavres carbonisés, fumants, jonchaient le pourtour du cratère. Une petite voix féminine se mit à pleurer en sanglots hystériques, une note aiguë au milieu des hurlements gutturaux. Ténèbres et Bête se tenaient toujours au bord de la Taupinière, les flammes ne les avaient pas touchés. Ils avaient contourné le cratère pendant que nous regardions le barbecue humain.

— Attends, me retint Curran.

Je serrai les dents.

Une bouffée d'air s'éleva du cratère, soulevant Erra. Ses trois non-morts se joignirent à elle.

Curran me libéra.

— Vas-y.

Je courus sur le toit, attrapai la corde attachée à l'escalier de secours et me laissai glisser jusqu'à la rue.

La neige crissait sous mes pieds. Derrière moi, le *Casino* flottait dans la lumière éthérée de puissantes lanternes fae.

Mon rôle était simple. Attirer l'attention d'Erra et l'éloigner de la foule pour que les Changeformes se positionnent derrière elle.

Ouais. Du gâteau.

— Hé, tantine ? Charlotte aux fraises a appelé, elle souhaiterait récupérer ses fringues.

Erra se tourna vers moi.

J'agitai une main.

– Coucou, je suis là.

Quand Tempête tendit le bras vers moi, je me baissai, mais pas assez. Le vent me happa et je m'écrasai contre un camion. Mon dos encaissa le choc dans un craquement alarmant.

– Nous ne fuyons pas devant le combat et nous ne nous cachons pas derrière les inférieurs. (Erra s'avança vers moi.) Tu es jeune et faible, mais n'aie pas peur. Je vais t'aider. Je ne te laisserai pas t'enfuir et faire honte à la famille encore une fois.

Je roulai pour me relever et fis tourner mon sabre, m'échauffant le poignet.

– C'est ton boulot de salir la famille. En la matière, je ne t'arrive pas à la cheville.

– Tu me flattes.

Elle se dirigea vers moi, pilotant ses laquais en formation triangulaire : Bête à gauche, Tempête à droite, Ténèbres au centre. *Allez viens, tata chérie. Viens.*

– Je t'offre ce que tu mérites. Tu as foutu en l'air toutes les guerres commencées par ton frère. Ton histoire, c'est mille ans d'échecs, belle performance ! (J'écartai les bras en signe d'impuissance.) Comment pourrais-je rivaliser ?

– Avant de mourir, tu brûleras pendant des heures, promet-elle.

– Des promesses, toujours des promesses.

Je commençai à reculer. Elle suivit. *C'est ça, éloigne-toi de la foule. Viens avec moi, Erra. Viens danser.*

Ténèbres tendit les bras, la magie s'en échappa comme l'onde de choc d'une explosion. Je me retrouvai dans un brouillard luminescent, incapable de respirer. Mes pensées se délitèrent, me laissant seule et désorientée face à un nuage déchiré par des éclairs, derrière lequel je sentais un vide abyssal et noir.

Ainsi opérait la magie de Ténèbres. Une peur, dévorante, accablante, si puissante qu'elle vous arrachait à la vie et vous

projetait dans le vide, seul et aveugle.

Je m'emparai de la rage qui m'envahit et m'en servis comme d'une béquille pour réintégrer la réalité. Je me secouai comme un chien trempé et recouvrai la vue.

— C'est tout ? Je m'attendais à quelque chose d'un peu plus costaud.

Elle leva les bras pour montrer ses gantelets segmentés.

— Où est ton armure de sang, morveuse ? Pourquoi ne te fais-tu pas pousser des lames au bout des poignets ? Tu parades, mais tu ne sais pas modeler ton sang. Tu ne sais que fuir.

Décidément, ma famille ne se constituait que de connards surpuissants. Je continuais à l'éloigner du cratère, à présent quatre pâtés de maison derrière nous. Mais je n'avais aucune idée de la portée des pouvoirs d'Erra.

— Quoi que tu fasses, tu ne surpasseras jamais ton frère. Tu seras toujours la dame d'honneur, jamais la reine.

La magie de Ténèbres se déversait en torrents sombres et translucides, inondant la Taupinière derrière lui et s'étirant vers les centaines de personnes serrées comme des sardines dans la coquille de béton délabrée des bâtiments en ruine. L'énormité de son pouvoir m'effarait.

— Regarde ! cracha Erra.

Ténèbres ramena ses bras devant lui. *Non, Seigneur, non.*

Un hurlement sauvage retentit dans la nuit, une autre voix s'y joignit, puis une autre, et une autre...

Un flot de gens paniqués s'échappa des ruines.

Bordel de merde.

Les gens couraient vers moi comme du bétail affolé, les yeux déments, les bouches béantes. Je plongeai derrière une voiture. La débandade humaine m'atteignit. Des corps heurtaient la carrosserie, des hurlements fendaient la nuit, et le rire d'Erra sonnait comme un glas.

Puis la réalité se fractura sous la magie de Ténèbres et je me retrouvai, flottant au milieu d'instantanés éparpillés, ne sachant ni

où j'étais ni d'où je venais. Les pensées et les mots tourbillonnaient autour de moi comme des feuilles dans le vent. Ténèbres m'appelait. Je traversai les échardes de réalité et en tirai un mot.

— *Dair.*

« Libère. »

La magie me frappa de son bec acéré et la douleur déchira la brume.

Quelqu'un atterrit à côté de moi, hirsute, avec des yeux fous dans un visage ni animal ni humain. Une Changeforme. Son corps frémit, se tordit, se tendit, et devint celui d'un coyote. Elle se mit à galoper derrière le troupeau de gens terrifiés.

Curran ne les avait pas envoyées contre les non-morts. Pas encore. Il respectait notre accord. Je me redressai et vis Erra au milieu de la rue, les non-morts derrière elle. Pas un seul Changeforme en vue. La Métamorphe solitaire avait dû être happée par une trombe de magie.

Chaque cellule de mon corps était douloureuse.

Tu es là pour faire diversion. Lève-toi et distrais-les.

Je me relevai, Slayer en main.

Erra marcha sur moi, je reculai. Encore un demi-pâté de maison et nous serions suffisamment près du *Casino*, suffisamment loin du cratère, la distance parfaite pour l'attaque des Changeformes.

— Tu fuis encore.

— Ce n'est tout de même pas ma faute si tu avances trop lentement pour me rattraper.

De près, son armure ressemblait à une cotte de mailles plates, rouge sang, superposée à sa silhouette. Pourquoi ne savais-je pas faire ça ? Qu'est-ce que j'avais raté ?

Je me dirigeai vers la bouche d'égout au centre de la rue. Les derniers fuyards avaient disparu. La rue était déserte. Ne restaient qu'Erra, ses trois cadavres et moi.

Elle chargea. Le monde se figea. Ma poitrine se soulevait lentement, je m'entendais respirer comme si j'avais les oreilles

sous l'eau.

Dans ma tête, j'entendais la voix de Voron : « *Si ça saigne, ça se tue.* »

Elle saignait. Son armure en était la preuve, et j'étais meilleure qu'elle.

Erra chargea. J'esquivai, et sa hache me frôla. Je profitai de l'ouverture pour planter Slayer dans son aisselle, mais la lame ne fit que rebondir. Erra virevolta et frappa de nouveau, mais je m'écartai vivement.

– Tu ne peux pas me vaincre, cracha-t-elle.

Derrière elle, des silhouettes noires flanquaient les toits. Des cinquante Changeformes que Curran avait amenées, il n'en restait que la moitié. J'espérais que ce serait suffisant.

– Je n'essaie pas de te vaincre, dis-je.

– Qu'est-ce que tu essaies de faire ?

J'essaie de t'occuper.

Les Changeformes se laissèrent tomber des toits comme des fantômes griffus.

Un monstre écailleux de deux mètres s'abattit sur Bête. Ils s'affrontèrent dans un maelstrom de fourrure et de griffes. La rue résonna du rugissement primal du crocodile enragé.

Je me jetai dans un tourbillon de coups. Mon sabre devint un fouet, taillant, sifflant, tranchant, gauche, droite, gauche. *Concentre-toi sur moi. Concentre-toi sur moi, bordel !* Tant que j'accaparerais son attention, elle peinerait à coordonner les mouvements de ses trois non-morts.

Tempête s'éleva dans les airs, tenant Ténèbres dans ses bras.

Les Changeformes les avaient ratés. Merde.

Erra bloqua Slayer de sa hache et me força à reculer.

Tempête flottait à six mètres du sol, enveloppé dans une tornade. Une magie infecte s'échappait de Ténèbres.

Un chœur de grondements et de hurlements enragés lui répondit, ponctué par le rire glaçant des hyènes.

Erra continuait à me faire reculer. Je m'esquivai de biais, vers Tempête, pour la contraindre à se tourner, mais elle se

remit à frapper comme un sourd.

Sur ma gauche, une énorme louve-garou, accroupie sur le pavé, accrocha le couvercle de la bouche d'égout avec un doigt griffu. Elle se releva exécuta un tour complet et le projeta vers Tempête. Le disque de métal trancha la tornade qui protégeait le non-mort comme un couteau et s'écrasa contre Ténèbres.

Une voix profonde et féminine cria :

— *Noboru ! Sekasu kosomotachi ! Noboru ! Noboru !*

Des Changeformes rousses grimpaient sur les murs, les renardes du Clan Agile.

Erra me donna un cou de coude qui me projeta au sol. Je roulai, m'accroupis, et lui fauchai les jambes. Elle tomba. Je frappai deux fois et me retirai.

Des entailles sombres zébraient son armure, comme des coups de fouet, aux endroits où mon sabre l'avait touchée. Aucune n'était assez profonde pour la mettre à mal. Voron m'avait pourtant juré que, à l'usure, Slayer était capable de transpercer une armure de sang. Si elle n'avait eu qu'une protection ordinaire, Erra saignerait déjà comme un cochon égorgé. *Dans tes rêves.*

Néanmoins, quelque chose avait l'air différent en elle. Quelque chose...

Les pointes de son armure avaient disparu.

Je reculai. Où étaient-elles passées ?

Le visage déformé par une fureur démoniaque, Erra leva sa hache, haletante. Mes bras me faisaient souffrir comme s'ils allaient tomber. Une douleur sourde me parcourait le dos et, quand je me tournais d'un côté, une pique chauffée à blanc s'enfonçait dans mon flanc. Probablement une côte cassée. Rien de grave. J'étais toujours debout.

Depuis les toits, les renardes-garous se jetèrent sur Tempête et s'accrochèrent à lui, mordant et griffant. L'une d'entre elles lui arracha un bras.

Erra gronda. Tempête laissa tomber Ténèbres et se cogna contre les bâtiments, les renardes toujours accrochées à lui. Il

finir par s'écraser sur le bitume et le reste des Changeformes lui tomba dessus.

Ce qui semblait ne faire ni chaud ni froid à Erra.

Quand tu as épuisé toutes tes options, fais du bruit. Je désignai Ténèbres sur le sol.

— Oups. Ça a fait mal ? Il ne t'en reste plus qu'un.

— Ce sera suffisant, ricana-t-elle.

Un petit morceau de son armure se décrocha de son épaule. Redevenu liquide, il s'enfonça dans la neige, émit un filet de vapeur et disparut.

Un morceau de son armure. Une goutte de son sang.

La neige conservait nos traces. En nous battant, nous avions dessiné un cercle dans la rue et Erra n'avait cessé de perdre du sang.

Une silhouette sombre se dressait sur le toit au-dessus de nous. Curran.

— Non !

Je me jetai sur Erra, mais il était trop tard. Curran plongea.

Erra l'esquiva au dernier moment, mais Curran l'atteignit au crâne et le coup l'envoya valdinguer ; elle faillit s'écraser sur moi.

— Cours ! (Je me ruai sur Erra, étalée à plat ventre, et la frappai plusieurs fois de toutes mes forces mais Slayer rebondissait contre sa cuirasse.) Cours, Curran !

Erra gronda.

Une enceinte de flammes rouges se dressa autour de nous, nous enfermant tous quatre hors de portée des Changeformes. Elle nous avait emprisonnés dans une garde de sang.

Erra roula et me frappa aux genoux, je perdis l'équilibre. Elle se remit sur ses pieds. Ses pommettes et ses lèvres saignaient. Le coup de pied de Curran lui avait défoncé le visage.

Je me jetai sur elle et m'empalai sur la pointe couronnant sa hache. Elle s'enfonça douloureusement juste sous mes côtes. Je me libérai, mais elle m'envoya bouler dans la neige d'un coup de pied. Puis la hache se planta dans mon côté gauche. Je

hurlai. Elle m'avait clouée au sol.

Erra pivota comme un lanceur de baseball en crachant du sang et des dents. Son armure projeta des piques qui tracèrent une ligne inégale entre Curran et moi. La garde de sang se dressa juste au moment où Curran chargeait, et il s'écrasa dessus à pleine vitesse.

Elle sépara le cercle en deux, elle et moi d'un côté, Ténèbres et Curran de l'autre.

— Tu veux forniquer avec un demi-sang ? aboya-t-elle. Regarde. Je vais te montrer ce qu'il est vraiment.

Curran se tourna vers le non-mort.

Ténèbres projeta un torrent de magie sur Curran. Curran tituba, se secoua, puis son corps s'amincit, se fit plus sec, et la fourrure poussa dans son dos.

C'était ça le pouvoir de Ténèbres. Il pouvait rendre Curran fou.

Je me recroquevillai sous la hache, tentant de me libérer. Le Seigneur des Bêtes fit un pas en avant.

Erra griffa le vide. Ténèbres vomit un nouveau flux de terreur. Curran frémit. Ses mains s'épaissirent, ses griffes s'allongèrent.

Un autre jet de magie. Curran continua à avancer.

— Regarde !

Erra pesa sur la hache, l'enfonçant dans mes entrailles.

Curran s'accroupit. Une fourrure dense le couvrait et une énorme crinière couronnait son crâne disproportionné et son dos. Il n'avait plus rien d'humain ni de léonin, il n'était plus que le résultat d'une chimère cauchemardesque. De longs membres soutenaient son poitrail large et musclé, rayé de gris sombre. Ses yeux jaunes brillaient, très clairs, presque blancs. Je les sondai et n'y trouvai aucune pensée rationnelle, ni intelligence ni compréhension.

Il leva la tête, ouvrit son énorme mâchoire et rugit, faisant trembler la rue.

Curran était devenu fou.

Je refusais de le perdre. Je refusais de le perdre dans cette rue froide et sombre.

La bête bondit sur le non-mort. De ses mains énormes, Curran saisit Ténèbres, le souleva et, tous ses muscles tendus, le déchiqueta, le démembrant comme s'il s'agissait d'une poupée de chiffons. Le sang jaillit du corps ravagé et détrempa la neige.

Les mains d'Erra tremblèrent sur la hache, mais son poids me maintenait au sol.

Alors Curran se jeta sur la garde de sang. La magie tonna. Curran se projeta de nouveau, faisant trembler le mur rouge et la rue tout entière. Ses yeux brillaient, blancs. La fourrure sur ses bras fumait au contact de la garde de sang. Il remit ça.

Encore.

Encore.

Encore.

Des fissures se formèrent dans la garde.

Erra la dévisageait, transfigurée par l'ahurissement.

Curran enfonçait la garde.

Le mur s'effrita. La fourrure en feu, Curran le traversa en rugissant et s'effondra dans la neige. La magie en moi me dévasta avec la fureur d'un typhon. Je hurlai et Erra me fit écho, se pliant de douleur sur moi. Ses cheveux ruisselaient et formaient comme un rideau sombre.

Je les agrippai et, de toutes mes forces, la tirai vers moi, vers la pointe de mon sabre.

Slayer se planta dans son œil, en déchira l'arcade et s'enfonça profondément.

Erra vomit du sang, qui m'inonda de sa brûlure. Aussitôt, ma magie se mélangea avec la vie qui fuyait ma tante. Je goûtais la même puissance que j'avais sentie dans la cage dorée des Rakshasas.

J'étais nos sangs mêlés sur son visage, poussai de tout mon esprit et vis une forêt d'aiguilles s'enfoncer dans sa peau.

Elle hurla et pesa sur la hache, dont la pointe m'arracha à mon tour un cri. Les aiguilles se désintégrèrent et fondirent

dans sa chair.

– Tu ne vaincras pas, enrageait-elle. Tu ne me...

Ses jambes cédèrent, elle se retrouva à genoux.

– C'est fini, murmurai-je à travers mes lèvres ensanglantées.

Le désespoir envahit son visage défoncé. Elle s'appuya sur la hache et tenta de se relever. Notre sang avait repeint la neige en écarlate.

– Meurs, dis-je.

Elle s'affala à quatre pattes à côté de moi. Son œil unique se riva aux miens.

– Vis longtemps, mon enfant, chuchota-t-elle. Vis assez longtemps pour voir mourir tous ceux que tu aimes. Souffre... comme moi.

Ses mots me frappèrent comme une malédiction. Elle s'aplatit dans la neige et sa poitrine se souleva une dernière fois avant de se vider d'un souffle ténu. La vie quitta son œil.

Je la regardai et je me vis morte dans la neige.

La bête au poil fumant qui était Curran releva son crâne ensanglanté.

– Curran, murmurai-je. Regarde-moi.

Les brûlures sur son visage monstrueux disparurent. La fourrure recouvrit toutes ses blessures. Ses yeux étaient toujours totalement blancs.

Il retira la hache de mon corps comme s'il s'agissait d'une écharde et me souleva.

– Parle-moi. (Je regardais dans ses yeux et ne voyais rien.) Parle-moi, Curran.

Un grognement sourd s'échappa de sa gorge.

Non. Non, non, non.

Des silhouettes tordues et émaciées surgirent près de la garde. Les éclaireurs vampires. Ils avaient assisté au combat et attendu de savoir qui en sortirait vainqueur. Lorsque Curran les vit, sa gorge émit un son horrible, moitié rugissement, moitié hurlement. Il plongea à travers la garde. Une fraction de

seconde avant qu'il rencontre les flammes écarlates, je plongeai ma main couverte de sang dans le sort défensif d'Erra. La magie me frappa. Le mur rouge s'effondra, puis tout devint noir.

CHAPITRE 27

Tout était douloureux.

— Ne bouge pas !

La voix de Jim était calme et inquiète.

J'étais absolument immobile, les yeux fermés. La magie était retombée. L'air sentait le sang.

Quelque chose éventa mon visage. J'ouvris juste assez les yeux pour apercevoir un pied griffu passer dans mon champ de vision.

— Tu es par terre, reprit Jim. Je suis à côté de la porte en face de toi. À mon signal, cours vers moi.

J'ouvris les yeux en grand.

Jim était accroupi devant la porte, Doolittle à côté de lui. Derek se tenait sur la gauche, le visage blanc. Derrière, Mahon les dominait telle une montagne.

Les yeux de Jim étaient verts.

— Elle ne comprend pas, murmura Doolittle.

Jim s'avança un peu plus.

— Tu es à la forteresse. Curran t'a ramenée il y a trois heures. Il fait les cent pas autour de toi. Il attaque quiconque essaie d'entrer. Il ne parle pas, ne me reconnaît pas – pas plus que les autres. (Il s'interrompt, attendant que je comprenne.) Kate, il est peut-être devenu Wolf. Tu dois sortir avant qu'il ne te tue. Nous refermerons la porte dès que tu seras sortie. Nous avons suffisamment de gens pour la tenir.

Trois heures. Cela faisait trois heures qu'il n'avait pas prononcé un mot.

Je me redressai et m'assis. Une tache sombre rendait le sol

glissant sous moi. Je me retournai et vis un dos gris velu couronné d'une crinière en désordre et couverte de sang. Curran.

— Kate ! siffla Jim.

La bête qui avait été Curran se retourna et me regarda de ses yeux blancs, l'air furieux.

Je me levai.

Il traversa la pièce d'un seul bond, m'agrippa des deux mains et me souleva vers sa gueule pleine de crocs.

— Salut, bébé, lui soufflai-je aux narines pour qu'il sente mon haleine.

Ses yeux blancs rencontrèrent les miens. Un grondement profond s'échappa de ses lèvres.

— Très effrayant. Je suis vraiment impressionnée.

Il feula. Ses mâchoires claquèrent à un centimètre de ma gorge.

— Curran, murmurai-je. Souviens-toi de moi.

Il inhala mon odeur. Ses oreilles frémirent. Il écoutait les Changeformes à la porte.

— Ferme la porte, Jim. (Il hésita.) Je suis sa compagne. Ferme la porte.

La porte se referma dans un cliquetis.

Je passai mes bras autour du cou de Curran.

— Tu es à moi. Tu ne peux pas la laisser gagner. Elle ne peut pas t'avoir. (Il écoutait mais ne m'entendait pas.) Je t'aime. Tu as dit que tu serais toujours là pour moi. J'ai besoin de toi maintenant. Reviens. S'il te plaît, reviens-moi.

Je posai ma tête sur sa crinière et poursuivis :

— Reviens-moi. Je sais que tu es là-dedans. Tu m'as ramenée ici. Tu ne m'as pas tuée. Tu sais qui je suis.

Sa fourrure glissait sous mes doigts. Il était tendu.

— Si tu me reviens, je ne te quitterai jamais, chuchotai-je dans son oreille velue. Je te préparerai toutes les tartes que tu pourras avaler.

Toute la magie que je possédais, tout le pouvoir dans mon

sang, tout cela était inutile tant que la magie était basse. Il s'éloignait de plus en plus à chaque seconde.

— Reviens-moi. S'il te plaît. Souviens-toi que tu voulais que je te supplie. Je te supplie, reviens-moi.

Rien.

— Qui me protégera de moi-même si tu n'es plus là ? Qui se battra à mes côtés ? Je serai seule. Tu ne peux pas m'abandonner, Curran. Tu ne peux pas laisser la Meute orpheline. Tu ne le peux pas.

Il me serra contre lui. La douleur me fit crier.

Curran feula et me serra plus fort.

Il ne se souvenait pas de moi. Curran était perdu. Elle me l'avait pris. Elle l'avait arraché de ma vie avec son dernier souffle. Le monde explosa en petits morceaux et m'étouffa. Je ne pouvais plus respirer.

Mes yeux me brûlaient. Quelque chose se brisa en moi et je me mis à pleurer. Je m'accrochais à son cou épais et sanglotais, parce qu'il mourait seconde après seconde et que je ne pouvais rien faire.

— Reviens-moi. Ne me laisse pas toute seule. Ne meurs pas, espèce de stupide fils de pute. Putain de débile. Je t'ai dit de rester en dehors de ça ! Pourquoi n'écoutes-tu jamais ? Je te déteste, tu m'entends, je te déteste ! N'essaie même pas de mourir, c'est à moi de te tuer, et à mains nues, tu m'entends ?

La fourrure trembla sous mes mains et mes doigts rencontrèrent de la peau humaine. Les yeux gris de Curran me regardaient dans son visage humain.

— Parle-moi, bébé, murmurai-je. S'il te plaît, parle-moi.

Ses lèvres bougèrent. Il lutta un long moment et força les mots à sortir :

— Pas encore mort.

Ses yeux se révoltèrent. Il chancela et nous nous effondrâmes sur le sol.

Doolittle s'essuya les mains sur un torchon.

– Il est dans le coma. Son corps est humain, mais la question est de savoir s’il recouvrera ses esprits. Toutefois, il a parlé. Nous l’avons entendu à travers la porte et c’était clair et cohérent. Ça me donne de l’espoir.

– Quand se réveillera-t-il ?

Doolittle me regarda, l’air troublé.

– Je ne sais pas. (Il secoua encore la tête et s’éloigna de moi.) Je ne peux pas l’aider davantage. C’est à son corps de faire le boulot, maintenant.

Jim entra dans mon champ de vision.

– Tu dois le laisser te soigner. (Je tournai les yeux vers lui.) Laisse le docteur te soigner, répéta-t-il comme s’il parlait à une enfant. Tu es blessée. Ce n’est pas bon pour toi d’être blessée.

Je voulais qu’ils me laissent tranquille.

– Depuis quand tu es ma nounou ?

Jim s’accroupit à côté de moi.

– Toute la forteresse sait que le Seigneur des Bêtes est dans le coma. Ils ont peur, ils sont furieux et ils veulent du sang. Alors ils ont besoin que la compagne du Seigneur des Bêtes se relève. J’ai besoin que tu sois suffisamment en forme pour visiter la forteresse et stopper la panique.

– Je ne vais nulle part tant qu’il est comme ça.

Jim secoua la tête.

– Tu vas te reprendre et faire ce qu’il faut à sa place. C’est ton boulot, maintenant.

– Laisse-moi tranquille, grognai-je, si tu ne veux pas que je t’esquinte.

– Ça, c’est la bonne attitude, se réjouit-il. Mais nous devons d’abord te remettre sur pied.

Doolittle mit son doigt sur mon jean, quelques centimètres au-dessus du genou droit.

– Coupe de là jusqu’à la cheville.

Jim sortit son poignard et ouvrit mon jean comme demandé.

– Regarde, me dit Doolittle.

Autour d’une grosse bosse du côté intérieur de mon genou,

les muscles étaient gonflés à me défigurer la jambe.

– Tu sais ce que c’est ? demanda Doolittle.

– Genou déboîté.

– Bien, ma fille. Tu as deux côtes cassées, de sérieux hématomes, une blessure au ventre et au moins trois entailles aussi profondes que crasseuses. Ta blessure s’est refermée, mais si nous ne nous en occupons pas maintenant, tu ne seras plus là s’il se réveille.

Il avait dit « si », pas « quand ».

Doolittle m’attrapa à la cheville.

– Tiens-la sous le genou.

Jim s’exécuta.

Les yeux de Doolittle rencontrèrent les miens.

– Tu connais la chanson.

Je m’agrippai aux accoudoirs.

– Vas-y.

Il me tordit la jambe. Une douleur fulgurante m’arracha un cri.

Doolittle me regarda dans les yeux.

– Ça devrait te ramener sur terre. Tu es avec nous maintenant ?

J’acquiesçai.

– Bien. Maintenant, voyons ces côtes.

Derek frappa à la porte. Je savais que c’était lui parce qu’il frappait toujours deux fois.

Je fermai le livre que je lisais à voix haute.

– Oui ?

Le garçon prodige entra et m’observa d’un air inquiet.

– Comment te sens-tu ?

– Pareil.

Cela faisait trois jours que Curran s’était effondré. Il ne montrait aucun signe de vouloir se réveiller. Comme le lit était trop haut, j’avais demandé qu’on l’installe sur le canapé et je m’étais fait une couchette sur le sol à côté de lui. Je ne l’avais

pas quitté plus que les quelques minutes dont j'avais besoin pour utiliser la salle de bains. Derek avait un mal de chien à me convaincre de me nourrir.

— Julie a appelé, m'informa-t-il. Elle dit que l'école lui interdit de te contacter.

— C'était pour la protéger. Je ne voulais pas qu'Erra découvre qu'elle était en vie. Elle est furieuse contre moi ?

— Elle est blessée. Je vais lui parler.

Je devinais qu'il y avait autre chose.

— Lâche-toi Derek. Quoi d'autre ?

— Le Conseil de la Meute se réunit dans quatre heures. Ils vont décider des mesures à prendre si Curran ne se réveille pas.

— Et ?

— On parle de t'expulser de ses appartements, puisque tu n'es pas officiellement alpha.

Mon rire se répercuta dans la pièce, froid et fragile.

Derek recula. Son visage s'adoucit, sa voix devint suppliante.

— Kate ? Arrête, s'il te plaît. Tu me fais flipper.

— Ne t'inquiète pas.

La magie avait frappé durant quelques heures la veille et Doolittle avait profité de la vague pour me remettre sur pied puisqu'il ne pouvait rien faire pour Curran. Je n'étais pas en état d'affronter Erra de nouveau, mais j'étais assez en forme pour faire illusion.

— Andrea a appelé ?

— Non.

Les Changeformes m'avaient rapporté qu'Andrea avait survécu à l'embrasement de la Taupinière, pourtant elle n'avait pas tenté de me contacter. Ma meilleure amie m'avait abandonnée et elle me manquait. Je devais toutefois reconnaître que je n'étais pas de bonne compagnie pour l'instant. Peut-être était-ce mieux ainsi.

— Toujours pas de nouvelles de Naeemah ? demandai-je.

Il secoua la tête.

– Mais il y a ici deux personnes du Clan Bouda qui prétendent que tu as une sorte d'accord avec Tante B.

Je quittai le fauteuil et lui tendis le livre.

– Page 238. Continue la lecture pendant que je leur parle, s'il te plaît.

Derek se lécha les lèvres.

– Je ne suis pas sûr qu'il puisse nous entendre.

– Quand j'étais dans les vapes après que les Rakshasas avaient failli me tuer, j'entendais les voix. Curran, Julie, toi, Andrea. Je ne savais pas ce qui se disait, mais je reconnaissais les voix. C'est grâce à ça que je me savais en sécurité. Je veux que tu lises pour lui, qu'il sache qu'il n'est ni mort ni seul.

Derek prit place dans le fauteuil et ouvrit le livre.

Je me rendis à la salle de réunion.

À mon approche, un homme et une femme se levèrent. Lui était de taille moyenne et avait le corps d'un boxeur poids léger, hypermusclé mais sans gonflette. Ce genre de type était méchamment rapide. On pensait en venir facilement à bout et on se faisait étendre. Son visage était bien dessiné et ses cheveux, d'un roux tellement vif qu'il était étonnant que la pièce ne prenne pas feu.

Elle était noire, faisait dix centimètres et dix kilos de plus que lui, toute en muscles, et s'efforçait de ne pas froncer les sourcils. En vain.

Tous deux devaient avoir la vingtaine. Ils inclinèrent la tête.

– Tante B envoie ses salutations, dit l'homme. Je suis Barabas et voici Jezebel.

Je haussai les sourcils.

– Des noms ambitieux.

– Les mères boudas ont de grands espoirs pour leurs enfants, expliqua Barabas. Notre alpha dit que nous sommes à ton service dès maintenant, si tu nous trouves acceptables. À défaut, elle enverra des remplaçants.

Je m'installai dans un fauteuil.

– Qu'est-ce qui vous vaut cette punition, Barabas ?

Il cilla. Je m'expliquai :

— Tante B ne rate jamais l'occasion de faire d'une pierre deux coups. Alors, qu'avez-vous fait pour qu'elle vous éjecte de la maison des boudas ?

— Ma mère est une bouda, se lança-t-il. Mais mon père est du Clan Agile et j'ai tiré « agile » à la loterie génétique.

Quand deux Changeformes de clans différents se reproduisaient – ce qui arrivait fréquemment avec les boudas, puisqu'ils n'étaient qu'une trentaine –, les enfants pouvaient hériter de l'une ou l'autre espèce de V-Lyc.

— En quoi te changes-tu ?

— En mangouste. Et il y a des problèmes de domination dans le clan.

— Il ne joue pas selon les règles, intervint Jezebel.

Barabas soupira.

— Je suis gay. Ils me considèrent comme un concurrent et me traitent comme une femelle bouda, ce qui impose une hiérarchie très stricte. Je ne suis pas très bien intégré et je n'ai pas envie de tuer plusieurs de mes cousins pour devenir une femelle bouda.

Je me tournai vers Jezebel.

— Et toi ?

Jezebel leva le menton.

— J'ai défié ma sœur pour sa place dans le clan.

— Et ?

— J'ai perdu.

Je me redressai dans mon fauteuil. Les duels pour le pouvoir entre Changeformes se terminaient toujours par la mort d'un des adversaires. Toujours.

— Pourquoi respires-tu encore ?

— Elle m'a planté les griffes dans le cœur. J'ai fait un arrêt cardiaque et suis restée cliniquement morte pendant huit minutes. Quand je suis revenue à moi, ma sœur n'a pas pu se résoudre à me tuer une deuxième fois. Ce n'était bon ni pour l'une ni pour l'autre. Je suis une morte vivante et, tant que je

reste dans ses parages, la preuve de sa faiblesse.

Super. Admirable Tante B. Si l'un d'eux avait quitté le clan de son propre chef, ç'aurait été un signe de lâcheté. De cette manière, leur honneur était intact.

— Êtes-vous doués en matière de politique de la Meute ?

— Il est très bon, répondit Jezebel. Je suis plus douée pour le côté pratique, mais je connais les règles. Je sais ce que les gens peuvent ou ne peuvent pas faire. Je ne suis pas stupide et je peux t'être utile.

Je soupirai.

— Vous êtes engagés. J'ai une réunion du Conseil dans quatre heures. Les alphas vont tenter de m'éjecter. Découvrez ce à quoi je dois m'attendre.

Je retournai au chevet de Curran. J'en étais aux deux tiers de *Princess Bride* et je ne doutais pas qu'il veuille en connaître la fin.

Quand j'entrai, Derek se leva.

— À propos de Julie...

— Oui ?

Il se redressa, son nouveau visage semblait trop tendu sur ses os.

— J'ai menti. Elle ne m'a pas appelé.

Je luttai contre le désir de m'écrouler. Si même lui se mettait à me mentir...

— Elle va bien ?

— Je vais bien, déclara une voix à peine audible au centre de la pièce.

Je me retournai. Julie était assise sur le sol, ses pieds sous elle. Elle portait un pull noir qui rendait son visage très pâle, presque transparent. Elle me dévisageait de ses grands yeux sombres.

Elle se leva.

— Je me suis enfuie.

Je la serrai dans mes bras. Derek sortit.

— Je suis rentrée à la maison, expliqua Julie. J'étais inquiète,

tout était détruit et nos affaires avaient disparu. Que s'est-il passé ?

– C'est une longue histoire.

Au moins, j'avais réussi à la protéger.

– Je vais avoir des problèmes ?

– Non, ma puce. (Je la serrai fort contre moi et embrassai ses cheveux blonds.) Tu es en vie. Le reste, je peux le régler.

Quatre heures plus tard, j'étais assise dans la salle de réunion privée de Curran. Barabas était en face de moi, Jezebel perchée sur la table et Derek appuyé sur le chambranle. Julie s'était portée volontaire pour faire la lecture à Curran.

– Tu n'es pas appréciée par tous, laissa tomber Barabas.

Dis-moi quelque chose que je ne sais pas déjà.

– Des sept clans, poursuivit-il, tu peux compter sur le soutien de celui des félins et, à moins que ma grand-tante B n'ait changé d'avis, les boudas sont de ton côté. Les loups vouent une loyauté fanatique à Curran. En temps normal, ils seraient derrière toi, mais tu as tué la sœur de Jennifer.

Je revis le corps tordu de la petite louve-garou.

– Je n'ai pas eu le choix.

– Personne ne remet en question ta décision, dit Barabas. Elle était justifiée et, avec le temps, Jennifer le comprendra. Mais, pour l'instant, elle est en deuil et elle doit en vouloir à quelqu'un parce qu'elle ne peut pas s'en vouloir plus qu'elle ne le fait déjà. Tout cela met Daniel dans une position délicate. Il ne s'opposera pas, ce serait déloyal envers Curran, mais il ne peut pas te soutenir car il doit rester loyal à sa compagne. Dans ce cas, le bon comportement est l'abstention, et les loups font toujours ce qu'il faut. Il ne fera rien contre toi, mais il ne t'aidera pas.

– Ça fait trois, déclarai-je.

Barabas hocha la tête.

– Ensuite, il y a le Clan Lourd, celui des grands prédateurs qui n'appartiennent pas à un autre clan. Les sangliers, les

bisons, les gloutons, et même un babouin, mais la plupart d'entre eux sont des ours et les ours détestent les surprises. Ils préfèrent le statu quo, et Mahon est un ours typique. Il prendra probablement position contre toi. Rien de personnel, mais tu ne corresponds pas à son idée de la manière dont les choses doivent se passer. (Barabas se pencha en avant et dessina une boîte imaginaire de ses mains.) À dix-huit ans, les gens comme moi ont le choix : rester dans le clan de notre parent ou choisir celui de notre bête. J'ai choisi de rester avec celui des boudas, celui de mes amis et de ma famille... et je ne connaissais personne dans le Clan Agile. Mahon m'a fait venir, il voulait savoir pourquoi.

— Il n'avait pas le droit de poser cette question, grogna Jezebel.

— Nous avons juste eu une conversation, reprit Barabas en la regardant. Je lui ai expliqué mes raisons, mais il ne parvenait pas à les comprendre. Pour lui, j'étais une mangouste et ma place était dans le Clan Agile, parce que c'est ainsi que les choses doivent être. Tu es humaine, devenue la compagne du Seigneur des Bêtes, qui occupe nominalement la place d'alpha de la Meute. Pour lui, ça ne passe pas, et il fera tout pour l'empêcher.

— Il a aussi élevé Curran, intervint Jezebel. Il est le grand soutien du Seigneur des Bêtes et le Seigneur des Bêtes t'a choisie.

Barabas hocha la tête.

— Elle a raison. Quand Mahon te voit avec Curran, il imagine des bébés, donc stabilité et dynastie. S'il pense que Curran a une chance de se réveiller, il pourrait décider de ne pas faire de vagues.

— Donc il peut aussi bien pencher d'un côté que de l'autre.

— Oui. Le Clan Agile est aussi secret que d'habitude, nous n'avons rien pu trouver. Le clan des rats, lui, pose problème.

Derek remua.

— Tu connais les Lonesco.

Une lueur prédatrice s'alluma dans les yeux de Barabas.

— Pourquoi ? Parce que tous les gays se connaissent ?

— Parce que tu as patrouillé pendant deux ans avec les rats, corrigea Derek.

Jezebel renifla en regardant Barabas.

— Connard.

Barabas grimaça.

— Je suis tombé dans le piège. Les rats détestent la nouveauté, ils ne se battent que s'ils sont certains de vaincre et ne font confiance à personne. Les Lonesco ne te connaissent pas. Ils ne t'aideront pas.

Jusqu'à présent, la balance ne penchait pas vraiment en ma faveur.

— Ton plus gros souci, ce sont les chacals, poursuivit Barabas. Le couple qui est à leur tête est nouveau. Ils sont venus de l'Ouest il y a deux ans, ils ont attendu le temps nécessaire et ils ont défié les alphas. Ils les ont facilement battus. Ils sont vicieux au combat et ambitieux. Ils attendent le bon moment pour gronder et montrer leurs crocs à tout le monde et ils te perçoivent comme une proie facile. Ils te tueront sans y réfléchir à deux fois.

— Le Conseil peut-il m'éjecter ?

Barabas grimaça à nouveau.

— C'est une situation délicate. Techniquement, oui. Tu es la compagne de Curran, personne ne remet ça en question. Mais tu dois encore démontrer ta capacité à être une alpha. C'est ainsi, tant que la compagne d'un alpha n'a pas prouvé sa valeur, elle est traitée comme un membre ordinaire et reste sujette à l'autorité du Conseil. Ce n'est presque jamais arrivé. Je n'ai trouvé qu'un cas sur les vingt dernières années, quand l'alpha du clan des loups est mort avant que son compagnon ne puisse prouver sa valeur.

— Que s'est-il passé ?

— Le compagnon a abandonné.

Je les regardai.

– Je n’abandonnerai pas. Je ne laisserai pas Curran seul.

Derek sortit de la pièce et revint presque aussitôt.

– Le Conseil sera prêt à te recevoir dans dix minutes.

Je me levai.

– Allons-y maintenant. Derek, reste ici et double les gardes pendant notre absence.

Je quittai les appartements de Curran et descendis l’escalier, Barabas à ma droite, Jezebel à ma gauche.

– Ne provoque pas les alphas, me prévint Barabas. Un alpha ne défie pas les inférieurs, c’est toujours le contraire. Puisque, techniquement, tu n’as aucun statut, si tu ne les défies pas mais que l’un d’entre eux le fait, cela devient une agression et nous pouvons t’aider.

– La seule arme autorisée pour un défi est un poignard de dix centimètres. (Jezebel me tendit une solide lame à double tranchant.) Au cas où. Si tu dois te battre, que ce soit à mort. Ne laisse pas survivre ton agresseur.

Le Conseil avait pris soin d’organiser la réunion pendant la tech pour m’ôter l’avantage de la magie en cas d’affrontement.

Nous empruntions le couloir lorsque j’entendis la voix de Doolittle.

– ... parlé. Les mots étaient clairs, pas ralentis. Ce qui indique un retour de la capacité cognitive...

– Il n’existe aucune certitude que le Seigneur des Bêtes reprenne conscience, l’interrompit une voix masculine. Évidemment, nous aimerions tous qu’il se relève de ses cendres, comme le phénix, mais nous devons faire face à l’évidence : il est possible que ce ne soit pas le cas. Sa prétendue compagne n’est pas une Changeforme. Elle n’a pas sa place dans ses appartements. Quand le Clan Loup a connu une situation identique, le compagnon s’est retiré.

– Le Clan Loup n’est pas prêt à formuler une opinion, intervint Daniel.

– Il est temps de trouver un nouveau chef, intervint une autre voix inconnue. Elle doit être éjectée pour laisser la place à

un autre alpha.

– Et qui serait cet alpha, Sontag ? demanda Tante B. Toi ?

Nous atteignîmes la porte.

– Si tu défies quelqu'un, nous ne pouvons pas intervenir, chuchota Barabas. Souviens-toi, ne les provoque pas.

J'ouvris la porte d'un coup de pied et entrai. Quatorze paires d'yeux furibards se tournèrent vers moi. Derrière les alphas, quatorze autres Changeformes attendaient – les bêtes de chaque clan, invités par politesse.

J'étudiai chaque visage.

– Qu'est-ce que tu crois faire, là ? demanda la voix masculine que je ne connaissais pas.

Le troisième à partir de la gauche. Grand, sec, Sontag.

Je le toisai.

– Tu es prêt à te servir de tes griffes ou tu vas jouer les grandes gueules en te cachant derrière les adultes et japper toute la journée ?

Ses yeux jaunes étincelèrent.

– C'est un défi ?

– Oh que oui !

Il jaillit de son fauteuil et changea de forme en plein vol. Je fis un pas de côté et lui tranchai la gorge d'un coup de poignard. Le sang gicla de sa carotide et éclaboussa la table. Il tenta de me faucher. Je lui donnai un coup de pied dans le genou. L'os craqua. Il tomba. Je l'attrapai par les cheveux, enfonçai profondément mon couteau dans son cou et lui frappai le crâne du genou. Sa nuque rompit et son crâne roula sur la table.

Sa compagne se jeta sur moi. Je la frappai au cœur. Sa mâchoire se referma sur mon bras droit, je lui plantai les doigts dans les yeux. Elle hurla. J'enfonçai le poignard jusqu'à ce qu'elle cesse de bouger.

Tout ça en trente secondes. Une éternité pour un combat.

Je me tournai vers le Conseil. Leurs yeux brillaient. L'odeur du sang leur dilatait les narines. Ils restèrent silencieux.

Parmi les bêtes, un couple plus âgé s'approcha de la table. La femme écarta le cadavre de la femelle alpha et tous deux se posèrent sur les chaises ensanglantées.

– Le Clan Chacal ne voit aucune objection à la présence de la compagne dans les appartements du Seigneur des Bêtes, annonça le nouvel alpha.

Au bout de la table, un couple japonais âgé s'agita.

– Le Clan Agile n'y voit, lui non plus, aucune objection, déclara l'homme.

– Nous nous souvenons de Myong, appuya sa compagne avec un accent prononcé. Nous n'oublions pas.

J'observai le reste du Conseil puis me tournai vers Mahon.

– Certains d'entre vous me connaissent, m'ont vue combattre ou sont mes amis. Votez. Mais sachez que, si vous décidez de me virer, il vous faudra venir en force et vous périrez tous. Ma main ne tremblera pas et mon visage sera la dernière chose que vous verrez avant de mourir.

Je plantai le couteau dans la table et sortis.

J'atteignis l'escalier avant que ma vue se trouble et que mes jambes se transforment en caoutchouc.

Jezebel m'attrapa le coude d'une main ferme et me soutint.

– C'est ce que tu appelles la jouer cool ? (Barabas grinçait des dents.) N'importe quel crétin souhaitant se faire un nom s'en prendra désormais à toi. Jezebel, lâche-la. On va la voir. Elle doit marcher.

– Elle saigne. Elle va tomber.

– Eh bien, elle tombera, mais elle doit marcher sans assistance.

– J'ai compris, grognai-je et je me forçai à monter l'escalier.

Chaque pas m'enfonçait une lame dans le genou. *Saloperie d'escalier*. Quand Curran se réveillerait, je lui ferais installer un putain d'ascenseur.

– Plus que quatre étages, me rassura Jezebel. Doolittle est derrière nous ?

Barabas tourna la tête.

- Oui.
- Bien.

Un an plus tard, selon mes critères du moment, Derek referma la porte derrière nous et je m'effondrai sur le tapis du couloir. Doolittle arriva immédiatement.

- Soulevez-la, vite, vite.

Jezebel me ramassa et me porta chez Curran en courant.

- Qu'est-ce qui lui arrive ?

– Son genou a explosé et les tendons de son bras gauche sont déchirés. Il m'a fallu des heures pour lui permettre de marcher correctement. Et elle a rouvert les blessures. Stupide Kate. Tu n'es qu'une grosse crétine, voilà ce que tu es.

Quand ils me posèrent dans la chambre, l'adrénaline s'était dissipée, et je hurlai. Tandis que Doolittle me vidait une seringue d'analgésique dans le bras, j'aperçus Julie.

– Je m'en suis occupée, lui dis-je. On me soigne. Il s'est réveillé ?

Elle se contentait de me dévisager.

- Il s'est réveillé ? répétai-je.
- Non.

Je fermai les yeux et laissai le médicament m'emporter.

Le Conseil se prononça en ma faveur. Les loups et le Clan Lourd s'étaient abstenus, les rats avaient voté contre moi, les félins, les boudas, le Clan Agile et le Clan Chacal m'avaient soutenue.

Trois jours plus tard, Mahon vint me voir. On était en train de refaire mes bandages. Les Changeformes avaient décrété une chasse ouverte. C'était mon cinquième combat depuis que j'avais tué l'alpha des chacals. Je gagnais toujours, mais de plus en plus difficilement.

Je fis attendre Mahon cinq minutes. On aurait dit qu'il venait d'essuyer un orage. Derek était impassible et, manifestement, mes deux boudas envisageaient de tuer l'ours s'il dépassait les limites.

— Je veux le voir, dit-il. (Je fis un pas de côté.) Toi aussi. J'ai à vous parler à tous les deux.

Je le fis entrer dans nos appartements.

Il regarda longuement Curran. Moi aussi. Je persistais à croire qu'il se réveillerait d'un instant à l'autre et je l'observais, guettant un mouvement infime, jusqu'à voir des choses qui n'existaient pas.

— Tu n'es pas faite pour ça, attaqua Mahon. Tu n'es pas une Changeforme. Tu ne nous comprends pas et ce ne sera probablement jamais le cas. Tout ceci (il écarta ses bras massifs, englobant la chambre, Curran et moi) est contraire à ce que je souhaitais. Je le lui ai dit. Comme il a déjà eu beaucoup de femmes, je pensais que ça lui passerait.

S'il me défiait en cet instant, je mourrais. Je ne pourrais déjà pas venir à bout de Mahon au meilleur de ma forme et, là, je luttais pour simplement rester debout.

— Comme je l'ai dit, poursuivit-il, ce n'est pas une sage décision. Mais il t'a choisie, et je respecte l'homme qu'il est devenu comme je respecte ce qu'il a fait pour nous. Et je te respecte aussi, pour ta volonté de rester à ses côtés. (Il rencontra mon regard.) Tu ne seras peut-être jamais mon alpha, et tu devras vivre avec ça, mais il sera toujours mon seigneur.

Je me sentis comme le prétendant au trône dans un drame médiéval.

Mahon se pencha sur Curran et lui toucha l'épaule.

— Dors bien. Je ne la défierai pas, et mon peuple non plus. Nous parlerons quand tu te réveilleras.

Il sortit.

J'entrai dans la pièce, une tasse de thé dans une main, m'appuyant sur ma canne de l'autre. Derek quitta le fauteuil, me salua et sortit sans un mot. Je m'assis au bord du canapé et sirotai mon thé.

Curran était immobile, une intraveineuse pendait à son bras. Il avait perdu du poids. Quinze kilos, au moins. Sa peau était

très pâle. Cela me faisait mal de le regarder.

Je me forçai à chasser ma peur.

— Aujourd'hui, je n'ai dû tuer personne. Tu te souviens ? Au début, c'était trois par jour, puis deux, puis un. Et, aujourd'hui, personne ne m'a défiée. Il est tard. Si quelqu'un se présente, les gardes lui diront de revenir demain matin. Peut-être que c'est en train de se tasser. (J'ôtai mes bottes, grimaçant de douleur.) Julie s'est approprié ta chambre à pétasses. Elle a demandé qu'on jette les draps (qui sait quel genre de merde il y avait dessus) et elle en a de nouveaux. Noirs. Elle a aussi repeint les murs en noir, et les rideaux sont en dentelle noire. J'ai tenté de la convaincre que les meubles pouvaient rester blancs, mais je l'ai vue passer avec des pots de peinture, j'imagine donc qu'ils seront noirs demain matin. C'est comme un donjon là-dedans, effrayant.

Je retirai mon sweat-shirt et me glissai à côté de lui avant de poursuivre d'une voix douce :

— Ça, c'était les bonnes nouvelles. La mauvaise c'est que ça fait onze jours que tu es inconscient et que j'ai la frousse que tu ne reviennes pas à toi. (Je retins ma respiration mais il restait immobile.) Voyons... Quoi d'autre ? J'en ai marre de tuer. Doolittle dit que j'ai peut-être des dommages permanents à la jambe gauche, mais elle guérira un jour ou l'autre, quoi qu'il en pense. N'empêche que ça fait un mal de chien. Il m'a donné cette jolie canne pour que j'arrête de peser sur ma patte folle, mais je ne peux l'utiliser qu'ici : le reste de la forteresse ne doit pas voir la moindre faiblesse en moi.

Je voulais juste qu'il se réveille. Et il ne le faisait pas, alors je continuai à parler, tentant d'éloigner la panique qui me gagnait :

— Andrea n'a toujours pas appelé. Jim garde ses distances, ce que je peux comprendre. Derek dit qu'il m'aide en douce, même si je ne sais pas ce que cela signifie. Les loups continuent à inventer des moyens de me faire chier. Ils me forcent à m'occuper d'un divorce... enfin, ils ont demandé que je m'en

occupe et, d'après Barabas, je ne peux pas refuser. C'est un couple de Japonais. Ils étaient membres d'une petite meute et ils se sont mariés très jeunes, ils ont eu deux garçons. Le mari a été expulsé de la Meute, on le soupçonnait de voler. La femme est restée parce que les grands-parents avaient les enfants.

Il était couché à côté de moi, chaud et vivant. Si je ne le regardais pas, je pouvais imaginer qu'il m'écoutait. Je fermai les yeux. J'avais mal partout.

— Doolittle voudrait que je reste au lit, mais les boudas souhaitent que je reste visible, pour montrer que je pète la forme et que je suis toujours prête à me battre.

» Apparemment, le mari est arrivé ici et tu l'as accepté il y a huit ans. J'ai demandé à Derek de sortir son dossier et celui-ci est irréfutable. Si c'est un voleur, c'est un génie de la discrétion. Je l'ai rencontré. Il semble être un type bien. En septembre dernier, cette petite meute a demandé à rejoindre la tienne et, bien sûr, tu l'as acceptée. Maintenant, ils sont coincés. Le mari a quelqu'un d'autre, la femme aussi, mais, selon la loi des loups, ils sont liés pour la vie et les grands-parents des deux côtés sont horrifiés. Quand je les mets en présence, personne ne parle. Tout le monde est gêné et s'excuse auprès de moi en permanence. Je ne sais pas quoi faire.

— Tu as essayé la loi de la seconde chance ?

Je fermai les yeux encore plus fort. Je perdais l'esprit. Voilà que j'imaginai qu'il me parlait dans ma tête.

Même imaginaire, une conversation valait mieux que rien.

— Non, de quoi s'agit-il ?

— Quand un Changeforme se joint à la Meute, il a droit, une fois, à une nouvelle identité. Si le mari ne l'a pas utilisée en nous rejoignant, tu le declares mort et tu le laisses nous rejoindre de nouveau sous une nouvelle identité. Son ancienne femme sera alors officiellement veuve.

Un bras chaud me serra. J'ouvris les yeux.

Il me regardait. Il était pâle, le visage creusé, mais il me regardait.

– Tu es restée avec moi, dit-il.

– Toujours.

Il sourit et s'endormit.

Il remua de nouveau une heure plus tard. Je courus jusqu'à la cuisine et, quand je revins avec un bol fumant, il était assis et arrachait l'intraveineuse de son bras.

– Qu'est-ce que c'est que cette merde ?

– Ce qui t'a maintenu en vie pendant onze jours.

– Eh bien, je n'aime pas ça.

Je lui tendis le bol de soupe. Il le posa sur le côté et me serra contre lui. J'enfouis mon visage dans son cou. Mes yeux se remplirent de larmes.

Il me caressait les cheveux.

– Tu es restée avec moi.

– Bien sûr que je suis restée avec toi ! Tu pensais que j'allais t'abandonner ?

– Je t'ai entendue lire. Et parler.

Je l'embrassai et goûtai mes larmes.

– Dans ton sommeil.

– Oui. J'essayais de me réveiller mais je n'y parvenais pas.

Je me contentai de m'accrocher à lui.

– Ne faisons plus jamais ça. Jamais.

– C'est une bonne idée.

Il m'embrassa.

– Tu as besoin de manger.

– Dans une minute.

Il me serra plus fort. Nous restâmes assis ensemble pendant quelques minutes de pur délice.

On frappa bruyamment à la porte, deux fois. Derek, donc.

– Kate ?

– Entre.

Il entra.

– J'ai un loup dehors qui veut te voir. Il dit que c'est urgent. Probablement un autre défi. Que veux-tu que je... ?

Il faillit se décrocher la mâchoire.

Curran le regarda.

— Fais-le entrer. Ne lui dis pas que je suis réveillé.

Derek ferma la bouche et sortit.

— Tu m'aides à me lever ?

J'attrapai sa main et le tirai du canapé. Il cilla en voyant l'horloge à remontoir sur le mur.

— On est mercredi ?

— Oui.

Il ramassa le bol de soupe et but.

La porte s'ouvrit à la volée. Un grand latino entra. Il vit Curran et se figea.

Curran termina tranquillement de boire sa soupe.

— Oui ? demanda-t-il.

Le loup tomba à genoux et resta là, tête baissée, le regard rivé au sol.

— Rien à dire ?

Le loup secoua la tête.

— La réunion du Conseil commence dans trois minutes. Descends, dis-leur de m'attendre et j'oublierai peut-être ton irruption.

Le loup se releva et sortit sans un mot. La porte se referma derrière lui.

Curran chancela. Je le rattrapai. Ma jambe me trahit et nous nous effondrâmes sur mon lit de fortune.

— Aïe.

Curran secoua la tête.

— Es-tu sûr d'être prêt pour une réunion du Conseil ?

Il se tourna vers moi. L'or avait envahi ses yeux, froids et mortels.

— J'en suis sûr. Et ils ont intérêt à être aussi prêts que moi.

Il se leva d'une poussée et se dirigea vers la salle de bains. Je le suivis au cas où il trébuche. Ce qu'il fit, au retour, contraint de s'appuyer au mur.

Je passai mon bras autour de sa taille.

— Dans une minute, la soupe m'aura rendu des forces,

assura-t-il.

— Bien sûr. Appuie-toi sur moi. (Il le fit et nous nous dirigeâmes lentement vers la porte.) On est une sacrée paire de durs à cuire.

— Juste assez, grogna-t-il.

Cinq minutes plus tard, il marchait sans mon aide. Les Changeformes qui le virent s'écartèrent en silence. Nous atteignîmes la salle du Conseil. Des voix marmonnaient à l'intérieur. Curran inspira profondément, ouvrit la porte et rugit.

Sa fureur léonine roula comme le tonnerre, faisant trembler les fenêtres. Quand il s'interrompit, on aurait pu entendre tomber une plume.

Curran me tint la porte. Il traversa la pièce jusqu'à son fauteuil, à la tête de la table, en prit un autre, le plaça à côté du sien et me regarda. Je le rejoignis et m'assis. Il fit de même.

Les alphas regardaient la table. Aucun d'eux ne releva les yeux.

Curran se pencha en avant, le regard noyé d'or furieux.

— J'attends des explications !

ÉPILOGUE

Le bâtiment était en briques, construit selon la nouvelle mode : carré, avec un seul étage, d'épaisses grilles de métal aux fenêtres et une porte très impressionnante. Il s'élevait dans une rue calme juste après le district industriel du Nord-Ouest, à présent en ruine. À part qu'il avait l'air solide et en bon état, je ne lui trouvais rien de spécial.

— Qu'est-ce que c'est ?

Curran sourit.

— Un cadeau de Noël avec un peu d'avance.

Je regardai de nouveau la maison. Après les trois dernières semaines, un cadeau de Noël était la dernière chose à laquelle je m'attendais.

Curran se sentait trahi. Il avait travaillé pendant des années pour le bénéfice de son peuple et la loyauté de celui-ci était tombée en quarante-huit heures. En échange de ses services, ils avaient tenté d'éjecter sa compagne et, quand elle avait refusé de le quitter, ils avaient essayé de la tuer. Curran prenait mon marathon de combats très au sérieux.

Chaque année, la Meute célébrait Thanksgiving par un dîner gargantuesque. D'habitude, Curran restait des heures au banquet et parlait avec tout le monde. Cette fois, il était entré et avait grogné :

— Vous avez ma permission de manger.

Puis il était ressorti. Nous avions dîné seuls dans nos appartements, et il s'était gorgé de tarte. C'était la seule occasion où il avait accepté de quitter nos quartiers. Pour prendre l'air, nous allions sur le toit, où il avait installé un patio

géant équipé d'un barbecue. J'avais façonné un bonhomme de neige et Julie s'était entraînée à l'arc. Nous avons visité sa salle de sport privée. C'était tout. Alors, quand il m'avait demandé de sortir en ville avec lui, j'avais décidé que c'était bon signe.

Je penchai la tête de côté et étudiai la maison sous un autre angle. Aucune révélation ne me vint.

Peut-être m'avait-il acheté un nouvel endroit où vivre ?

— Est-ce ta manière tordue de m'inviter à déménager ?

— Tu ne déménageras que si tu le souhaites.

Curran s'avança dans la neige jusqu'à la porte et l'ouvrit.

J'entrai. De l'intérieur, la construction avait l'air tout aussi solide. Les fenêtres étaient petites et grillagées, mais suffisamment nombreuses pour diffuser beaucoup de lumière. La pièce avant occupait l'essentiel du rez-de-chaussée. Deux bureaux étaient disposés dans des coins opposés. Des armoires à dossiers flanquaient les murs. Sur la gauche, une longue pièce était pleine d'étagères, moitié vides, moitié remplies de boîtes et de bocaux d'herbes diverses. Quelqu'un avait fait un sacré boulot pour s'approvisionner en fournitures alchimiques.

— Il y a davantage en haut.

Une inspection superficielle de l'étage me révéla une petite armurerie et une pièce équipée d'outils d'analyse, magique et autre. Ce n'était pas ce qui se faisait de mieux, mais c'était suffisant.

Je redescendis l'escalier et m'assis sur une marche.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il m'adressa son regard de Seigneur des Bêtes.

— C'est à toi.

— Comment ?

— La maison et son contenu. C'est à toi si tu le veux. La Meute te soutient, elle a acheté les fournitures et t'offre un salaire et un budget opérationnel pour un an, après lequel elle percevra vingt pour cent de tes profits, qui tomberont à dix quand tu auras remboursé le prêt. J'ai demandé à Raphaël de préparer les papiers. (Il s'approcha du bureau avec une

enveloppe.) Il te suffit d'inscrire ton nom dans la case adéquate et on l'envoie au Secrétariat d'État.

Je le regardai.

— Ton propre Ordre. Ta propre Guilde. Comme tu voudras.

— Pourquoi ?

Il se croisa les bras.

— La Meute t'a coûté ton boulot.

— C'est moi qui ai pris la décision. Et, de toute façon, c'était pourri.

Il secoua la tête.

— Tu es venue à notre aide. C'est notre manière de te rendre la pareille. Tout le monde doit avoir un but dans la vie pour être heureux. Je pense que celui-ci est le tien et je veux que tu sois heureuse. Tu n'es pas obligée de t'en servir, c'est juste au cas où tu veuilles reprendre le boulot.

— Il y a un piège ?

— Un ou deux. Les clauses standards de la Meute : nos requêtes sont prioritaires, toujours. La sécurité des membres de la Meute prévaut sur tout le reste et les intérêts de la Meute doivent être protégés à tout prix. Dans le cas où un Changeforme serait soupçonné d'activités criminelles en dehors de la Meute, tu dois en informer notre avocat pour que le suspect dispose d'un conseil.

Je lui souris.

— Et toi, tu as des requêtes ?

Il serra les mâchoires.

Je ris.

— Allez, vas-y. Je sais que, si ça ne tenait qu'à toi, je serais enfermée dans tes appartements, bien en sécurité, pieds nus et enceinte.

— Je ne suis pas aussi fou que ça.

Je levai une main, l'index et le pouce très légèrement écartés.

— Non, juste un peu. Je sais que ça te tue de faire ça, alors, qu'est-ce qui te permettrait de mieux respirer ?

Il souffla comme une baleine.

— Rentre à la maison tous les soirs pour dîner avec moi. Si tu sors de ton bureau plus de quelques heures, appelle pour que je sache que tu es en sécurité. Si tu as des problèmes, tu m'en parles. Pas de mensonges, pas de faux-fuyants, pas de secrets. Et, si tu as besoin de renforts, pour n'importe quelle raison, tu recours à la Meute. Tu ne te précipites pas toute seule pour te faire tuer.

Mon psychopathe chéri dans toute sa gloire, tentant de son mieux de rester raisonnable.

— Autre chose ?

— Si possible, pas de boulot le mercredi après-midi. Les mercredis, nous entendons les requêtes et les disputes.

Je grimaçai.

— Je déteste les requêtes.

— Moi aussi, et j'aimerais ne pas souffrir seul. Je souhaite aussi que tu assistes aux réceptions formelles avec moi, histoire que je ne meure pas d'ennui. C'est tout.

Nous nous regardâmes.

— Alors, tu aimes ? demanda-t-il.

— J'adore. (Je me levai et attrapai le dossier sur la table.)
Merci.

Nous nous embrassâmes et sortîmes.

Tandis que nous nous éloignions de mon nouveau bureau, il me demanda :

— Tu vas l'appeler comment ?

Je lui souris.

— Il faudra que je trouve quelque chose de spirituel. Quelque chose qui se réfère à ma capacité de résoudre les affaires dans toute ma splendeur intellectuelle.

— Tu veux dire ta capacité à découper tout ce qui est sur ton chemin avec ton sabre.

— Comme tu veux, Ta Majesté des Fourrures.

Annnonce est faite que les articles de constitution de la société :

Investigation de pointe – Kate Daniels, détective privée

Ont été déposées devant le Secrétaire d'État pour publication en accord avec la Chambre de Commerce d'Atlanta.

Fin du tome 4